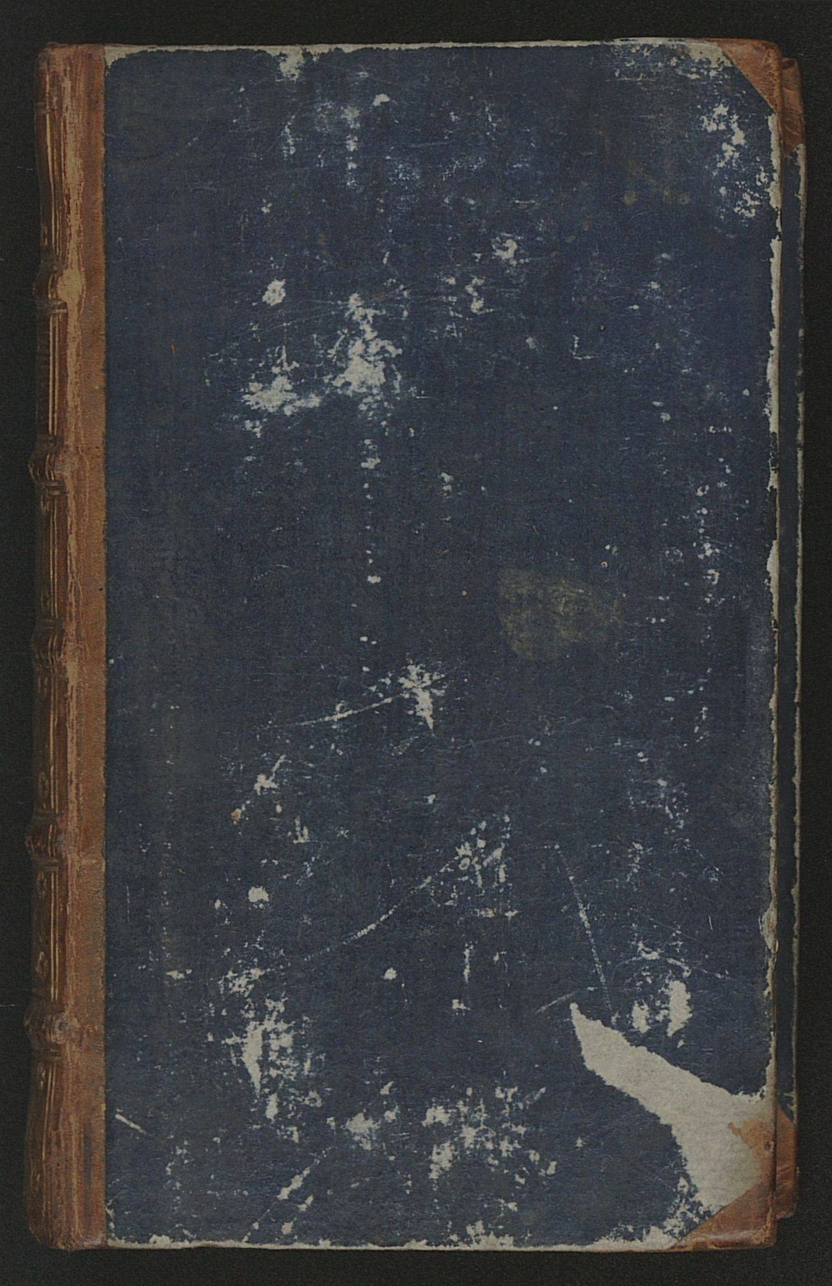


(J.P. Crousaz)

SYSTEME
DE
LOGIQUE
ABREGÉ
Par son
AUTEUR,
Avec une PREFACE *sur l'Usage & l'Abus des* ABREGE'S.



A LAUSANNE,
Chez JEAN ZIMMERLI Imprim.

M. DCCXXXV. [1735]



A SON
ALTESSE SERENISSIME
MONSEIGNEUR
LE PRINCE
FREDERIC
LANDGRAVE DE HESSE.

MONSEIGNEUR,



N n'est que trop fondé à regarder une Epitre

Dédicatoire, *comme un Ouvrage où l'Auteur expoſe un eſſai de ſon talent à exagerer avec délicateſſe. Après avoir donné mes ſoins*, *pendant plus de ſept ans*, *à inſpirer à* VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *de l'éloignement pour ce langage*, *&* *lui avoir apris à diſtinguer aiſément du ſtyle ſincère*, *par quel renverſement voudrois je me déshonorer à ſes yeux*, *en lui traçant un portrait*, *où ni Elle même*, *ni ceux qui ont l'honneur de la voir de près*, *ne la reconnoitroient pas. Mais*, *ſur ce ſujet*, *je me trouve ſans la moindre apréhenſion* ; *&* *j'ai trop de témoins de la vérité*, *pour me ſentir même dans la moindre néceſſité de peſer mes expreſſions. Quand* VOTRE ALTESSE SERENISSIME *arriva à Genève*, *je m'étois déja entretenu avec Elle*, *preſque ſur la moitié de mon*

Syſtème

Système de Logique ; & dans un âge où, il est rare d'en connoître le nom, les Savans & habiles connoisseurs qui font l'ornement de cette République, présens à nos conversations, s'aperçûrent incontinent, que les discours de VOTRE ALTESSE *n'étoient point un pur effet d'une Mémoire enrichie, & qui rendoit fidèlement ce qu'on y avoit semé ; on sentoit bien que ses réflexions naissoient d'un fond ami de la vérité, habitué à la chercher, & qui connoissoit déja le plaisir de se cultiver lui même.*

Tous les desirs de VOTRE ALTESSE *me seront toûjours sacrés & me sont toûjours présens : Elle m'a fait l'honneur de souhaiter un Abregé de ma Logique : Elle m'a solicité plus d'une fois à le composer. Aussi ai-je donné à cet Ouvrage les premiers momens d'un loisir, dont la Haute Generosité de*

SON ALTESSE SERENISSIME, MONSEIGNEUR VOTRE AUGUSTE PERE, *m'a mis en possession.*

Cet Abregé MONSEIGNEUR, *en passant sous les yeux de* V. A., *servira à lui rapeller des Maximes qu'elle aime, & des Exemples dont la suitte des années lui fera de plus en plus connoître l'utilité. Pour moi* MONSEIGNEUR *je profite à mon tour de ce que j'ai oui de vous, & comment pouroit jamais s'éloigner de ma mémoire ce que* VOTRE ALTESSE *me disoit à Cassel, dans une heure de promenade, circonstance où l'Esprit se répand en liberté, sur tout ce qui l'ocupe le plus agréablement.*

„ *Je voudrois,* disoit-Elle, „ *qu'on me fit distinctement connoî-* „ *tre les caractères, auxquels on* „ *peut pleinement s'assûrer si l'on* „ *est véritablement honnête homme,*

„ &

„ & *véritablement Chrêtien*, *car*
„ *je ſens déja que mon âge ne me*
„ *fournit plus d'excuſe ; il ne m'ar-*
„ *rive jamais de faire des écarts*
„ *ſans m'apercevoir que j'ai tort*,
„ & *que j'aurois pû m'en garentir* ;
„ & *pour ce qui eſt de ma Naiſſan-*
„ *ce*, *de quoi pouroit-elle me diſ-*
„ *penſer ? M'en flatter ſeroit une*
„ *illuſion qui aprocheroit de l'extra-*
„ *vagance* „.

Quand on penſe ainſi MONSEIGNEUR, *on eſt naturellement Logicien*, *ou du moins parfaitement diſpoſé à le devenir*, & *en continuant de penſer ſi juſte*, VOTRE ALTESSE *fera*, *que jamais on ne poura lui apliquer une remarque*, *qu'il eſt bien triſte de regarder comme une vérité* : *C'eſt que les choſes iront toûjours de travers dans le monde*, *pendant que la plus grande partie des hommes*, *loin de ſe faire un ſcrupule*,

ſe feront comme une loi de ſe former, ſur les idées & ſur l'exemple de ceux, qui ſe donnent auſſi peu le ſoin d'examiner & de chercher la pure vérité, que ſi leur Rang les affranchiſſoit de cette juſte obligation.

Mais je m'arrête tout court. VOTRE ALTESSE *n'agréeroit pas que je continuaſſe, & je me borne à me flatter qu'elle m'honore aſſez de ſon affection, pour me permettre le peu que je viens de dire, puiſque mon honneur étoit interreſſé à juſtifier mon choix aux yeux du Public. Rien au monde ne me ſera jamais plus cher & plus glorieux, que le dévouëment reſpectueux avec lequel je ſerai toute ma vie,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME

à L. le 11. A. 1735.

Le très humble & très obéïſſant Serviteur

J. P. DE CROUSAZ.



PREFACE.

LE mot d'Abregé eſt un terme éblouïſſant. D'un côté les objets, à la connoiſſance deſquels il eſt beau de s'élever, ſont en ſi grand nombre ; d'un autre la capacité de l'Eſprit humain eſt renfermée dans des bornes ſi étroites, & pour avancer ſûrement, il eſt reduit à marcher à pas ſi comptés, à ſe rendre ſi attentif, à uſer de tant de circonſpections, & à ſe reſoudre à tant de revuës, que la propoſition d'abreger le tems, de diminuer la peine du travail, de hâter les progrès, lui offrent à l'inſtant tout ce qu'il peut ſouhaiter de plus deſirable en matiére de connoiſſances : Des pro-

positions de cette nature le séduisent aisément, & le plus souvent elles lui plaisent trop, il sait trop de gré à ceux qui les lui font, pour se permettre de s'en défier.

Ces idées n'ont pas moins d'efficace, & peut-être en ont-elles encore plus, sur ceux qui, moins raisonnables qu'ambitieux, font un tout autre cas de la réputation de Savant, & des fruits qui en naissent, que de la lumiére & de la vraye science même. Quels charmes pour eux que de se promettre avec une diminution de peine, la satisfaction d'arriver plûtôt à leur but, & de se mettre, sans beaucoup de délai, en possession de la récompense qu'ils cherchent: La crainte mortifiante de prendre le faux pour le vrai s'évanouït, par l'espérance flatteuse qu'on ne s'en apercevra point, & par le plai-

ſir de penſer qu'ils ne feront pas moins d'illuſion aux autres qu'à eux mêmes.

Il ne coûte pas ſeulement à la jeuneſſe du tems & du travail, pour ſe rendre habile, & pour ſe remplir de lumiéres, il en coûte encore d'autres frais, & ces frais regardent les Péres. Il faut acheter des livres, il faut payer des penſions, il faut payer des Maîtres. Quand retirera-t-on les fruits de toutes ces avances ? L'attente eſt longue. *Pas tant que vous croyez*, dit un eſpèce d'Empyrique, en fait de ſavoir : *Il eſt des voyes abregées, il eſt des chemins un peu détournez, mais fort courts & fort ſûrs. Rendez graces à ceux qui vous offrent leur ſecours, pour y fairer entrer vos Enfans, & pour les y faire courir.* Il eſt peu de Péres aſſez éclairés, & d'un cœur aſſez droit, pour

résister à cette amorce. Le plus grand nombre s'y livre.

Disons la vérité : Dans les Païs où la mode n'est pas établie de borner le savoir à lire & à écrire, plusieurs Péres pour ménager leur réputation, & se mettre à couvert eux mêmes du reproche d'avoir négligé la fortune de leurs Enfans, se déterminent à les faire un peu étudier. Mais après avoir pris ce parti, ils en usent à l'égard des sciences, comme à l'égard des habits. Un Pére auroit honte de voir ses Enfans déchirés, le déshonneur de cette attitude retomberoit sur lui : Il va chés un Marchand, & il y règle son choix par le bon marché : Cette étoffe durera peu, son lustre sera bien-tôt terni. „ N'importe, „ elle coûte peu, & cela lui tient „ lieu de mérite ; elle n'est pas

„ sans

„ ſans éclat, & elle paroit plus
„ qu'elle n'eſt effectivement; que
„ cela dure ou s'évanouïſſe, c'eſt
„ dequoi je ne ſuis pas en peine,
„ il me ſuffit qu'elle ſoit propre
„ pour la fête, en vuë de la-
„ quelle j'habille mon enfant de
„ neuf. Il ne s'agit plus que d'a-
„ prendre quel Tailleur fait le
„ moins payer de ſes façons.

On en uſe de même par raport au ſujet dont je parle. Un Pére regarde comme un moyen d'établiſſement pour l'un de ſes fils, de lui procurer le titre de Docteur ou d'Avocat, de Médecin, de Miniſtre: Ce parti pris, il s'informe dans quelle Académie il coûte le moins d'étudier. On lui en nomme quelques unes qui ont cet avantage. Mais ajoute-t-on, *on y profite peu.* Ce n'eſt pas ce dont il s'agit, faut-il y languir long-tems

avant

avant que d'y obtenir le Titre & les Licences qu'on cherche? *Oh pour cela non, & tout s'y vend à bon compte.* Voilà précisément ce que je demande. *Mais vous n'y penſez pas. Vôtre fils prêchera mal, s'il devient Miniſtre; s'il devient Avocat il embrouillera les procès, plûtôt que de les éclaircir, & s'il ſe détermine à la profeſſion de Médecin, les malades auprès de qui on l'apellera n'auront pas lieu de ſe féliciter.* C'eſt de quoi je ſuis peu en peine; j'ai des amis, j'ai des Patrons; qu'il prêche bien, qu'il prêche mal, c'eſt de quoi je ne m'embarraſſe pas. Ce que je ſai, c'eſt que ſa penſion lui ſera également payée. Pour ce qur eſt des autres Profeſſions, combien voit-on de Chicaneurs faire fortune, & de Charlatans s'enrichir? Je crois même avoir remarqué que les plus ſavans ne

ſont

ſont pas toûjours les plus employés. Plus un homme eſt éclairé & judicieux, plus il eſt circonſpect & timide, il nuit à ſa réputation à force de la mériter, & on le croit beaucoup moins habile qu'il n'eſt. Au contraire celui qui ſait peu, s'en fait plus à croire, & de peur qu'on ne le ſoupçonne ignorant, il décide ſans héſiter ſur ce qu'il ignore parfaitement, tout comme ſur le peu qu'il ſait. Aucun mort ne reſſuſcite pour faire des reproches à ſon Médecin, & les héritiers le payent toûjours graſſement. La haine & les murmures des plaideurs s'élévent à leurs Juges, plus ſouvent qu'ils ne tombent ſur leurs Avocats. C'eſt les moins éclairés qui excellent en l'art d'embrouiller les mauvaiſes Cauſes, d'en cacher le foible, & de leur donner, à force de

vraiſemblance, les couleurs de la Vérité Leur conſcience peu éclairée, s'acoûtume bien-tôt à perdre les idées du juſte, & leur zèle s'échauffe ſans remors, en faveur de ce qui ne l'eſt pas. Toute leur étude ſe tourne à s'acommoder aux humeurs, & à flatter les paſſions.

La plûpart des Péres n'ont que faire d'examiner & d'étendre ces raiſonnemens, pour ſe perſuader de la concluſion où ils conduiſent; le penchant de leur cœur s'y livre déja, avant que d'avoir raiſonné, & il faut avouer qu'en cela ils n'ont pas eux ſeuls tout le tort; ce qui ſe paſſe dans diverſes Académies autôriſe ces préventions.

L'art de diſputer eſt ce qui y fait le plus d'honneur, & qui y attire le plus de réputation à ceux qui ſavent le faire briller. Cet art

art a ſon mérite, quand on ſait le mettre en œuvre d'une maniére propre à conduire à la lumiére & à la certitude : Malheureuſément il n'eſt guère ſur ce pié là.

Un homme qui aime la vérité comme elle le mérire, qui reſpecte l'évidence, qui connoit les influences de la tranquilité, qui s'en eſt fait une habitude, & qui redoute les moindres ocaſions qui pouroient la troubler, ne ſauroit ſe livrer au plaiſir malin, & ſi indigne d'un honnête homme, d'agaſſer & d'embarraſſer ſon Antagoniſte, ſouvent même par des ſupercheries. Il rougiroit de honte, & s'acableroit de reproches ſecrets, s'il lui arrivoit d'abuſer de ſon génie, & de faire des efforts pour répandre des ténébreuſes envelopes ſur l'évidence qui eſt pour lui un objet ſacré.

Il ne lui faut que très peu de momens, pour établir dans une parfaite netteté l'état de la Queſtion, démêler le Clair d'avec l'Obſcur, ſéparer ce qui eſt certain d'avec ce qui paroit encore douteux, pour diſtinguer ce que l'on cherche, & ſur quoi doit rouler la Conférence, d'avec ce qui lui eſt étranger. Par ces ſages & louables moyens la Controverſe eſt terminée en peu de minutes, & ceux qui s'y étoient rendus pour s'y regaler des criailleries, qu'ils ſe promettoient d'y entendre, s'en retournent mortifiés : A peine le ſpectacle étoit-il commencé qu'on l'a vû finir.

On veut que les Tenans s'acharnent l'un contre l'autre, que l'irritation les anime, qu'ils ſe harcélent par des pointes bonnes ou mauvaiſes, par des railleries fines ou groſſiéres, qu'ils ſe chargent

gent mutuellement d'acuſations odieuſes, qu'ils cherchent à ſe faire réciproquement ſoupçonner d'Hétérodoxies.

Pleins de ce beau & digne feu, ils ne tardent pas à ne plus s'entendre l'un l'autre, & ſouvent à ne s'entendre pas eux mêmes. Dans peu de momens ils ſe trouvent fort loin de la Queſtion. L'un nie ce qu'il avoit dabord affirmé, l'autre combat ce qu'il avoit dabord ſoûtenu. Les Auditeurs ſe divertiſſent à les voir ſuër & s'enrouër, & s'aplaudiſſent de n'être pas dans cette peine.

Le plaiſir devient commun à cet égard, mais les opinions ſe partagent: Celui des Tenans à qui je ſouhaitterai du ſuccès, aura à mes yeux de la fermeté, ſon Antagoniſte ſera opiniâtre, l'un eſt animé d'un beau feu, di-

rai-je, l'autre eſt un emporté; l'un a l'Eſprit fin & les railleries délicates, l'autre eſt ſimple juſques à la ruſticité. Mais celui qui donne ſa protection, au Tenant, pour lequel je ne m'intereſſe pas, décidera tout autrement.

Dans les anciens ſiécles où l'on achetoit des gladiateurs, j'aurois voulu être témoin de leur acharnement, pour m'aſſûrer de plaire au peuple par le ſpectacle que je lui deſtinois. Mais je n'ai jamais pû goûter le compliment, par lequel on commence ſouvent les diſputes, en invitant ſon Concurrent de deſcendre *in arenam*, c'eſt-à-dire, ſur la place du combat, dont on couvroit le ſol de ſable, afin que le ſang qu'on y répandroit le rendit moins gliſſant.

Des combats d'eſprit, qui méritent

ritent d'être énoncés par ces termes, & désignés par de telles allusions, me paroissent des exercices peu propres à s'assûrer des talens qui mettent un homme en état de former l'Esprit & le cœur de la jeunesse : Beaucoup de véhémence, peu de pouvoir sur soi, une facilité à embrouiller, un Esprit stilé aux échapatoires, loin de passer pour des qualités estimables, sont, à mes yeux, de véritables défauts.

Des études superficielles, quand on en demeure là, ou des études établies sur ces fondemens superficiels, & poussées ensuite par des entassemens dans lesquels il ne règne pas assés d'ordre, assés de précaution & de discernement éxact, forment, & affermissent souvent sans retour à la malheureuse habitude des contestations.

Le goût outré des Voyes abregées n'eſt pas l'unique effet de la légéreté des jeunes gens, & de l'impatience de leurs Péres. Les Maîtres chargés de les inſtruire, ne contribuent pas peu à faire naitre ce goût, & donnent tous leurs ſoins à l'affermir.

Il n'eſt que trop fréquent à ceux qui ſe deſtinent à la profeſſion des Lettres, de n'étudier qu'en vuë de parvenir à quelque Rang dans le monde, & de s'y procurer quelques revenus, qui les mettent en état d'y vivre dans une ſituation plus heureuſe. Dès qu'ils ſont arrivés à leur but, ils ne penſent plus qu'à joüir longtems, & avec le moins de peine qu'il ſe poura, des fruits & des agrémens qu'ils s'y ſont promis. Les Voyes abregées ſe préſentent tout à propos pour l'exécution de leurs projets. Qu'on ait

à enſeigner Logique, Phyſique, Morale, Mathématiques, le Droit même, la Médecine ou la Théologie, on adopte le Compend de quelque Auteur, dont le nom eſt devenu célébre par la faveur du Maître, ou par d'autres préſens de la fortune, ou enfin par le crédit qu'il a ſû ſe procurer dans un certain parti; & ſi l'on croit d'arriver plus noblement à ſes fins, en compoſant ſoi même, qu'en ſe bornant à faire réjaillir ſur ſoi quelque petite portion de la gloire d'un autre, on donne auſſi un petit Syſtème, qu'on prétend être plus clair & plus précis. Pour en procurer un plus grand débit, on met ſes Colléges à bas prix. On n'y perd rien, la foule s'y rend. On l'achéve en moins de ſix mois, les Ecoliers ſe félicitent de leurs rapides progrès; cependant ils

ſentent bien, & le Maître les en avertit, qu'il leur ſeroit utile de repaſſer ce premier Cours ; ils y conſentent. Une répétition ne les fatiguera pas, & ſans les fatiguer, ne laiſſera pas de ſervir à graver dans leur mémoire ce Syſtème diſtingué, d'une maniére à ne s'en effacer jamais.

A meſure qu'on le repaſſe, ils ſe rapellent certaines choſes ou certains mots, ils ſe ſouviennent de les avoir ouïs dans le Cours précédent ; ils s'en félicitent, ils croient que rien ne leur eſt échapé, & qu'ils en ſauront bien-tôt aſſés pour faire à leur tour les fonctions de Maîtres. Cependant celui qui les enſeigne fait, par çi, par là, quelques additions. Les plus diligens les écrivent, & le Docteur lui même en favoriſe quelques uns, en leur communiquant un Compend enrichi

de quelques notes. A leur retour ils font voir à leurs Péres des Livres moitié imprimés, moitié manuſcrits. Plus il les voit barbouillés, plus il les juge de prix, & moins il les ſait déchifrer, plus il les croit ſavans.

Un Profeſſeur qui a une fois fait deux ou trois Cours de cette nature, peut les continuer ſur le même pié toute ſa vie, fit-il ſes leçons à demi endormi. Il reſerve donc ſon attention pour ce qu'on apelle les *Colléges ſpécialiſſimes*, où ſans fatiguer ſa poitrine, il étale ſon ſavoir à un petit nombre d'Auditeurs, qui le payent tout comme il le ſouhaite, & que la vanité & l'amour de la diſtinction détermine à ces Colléges, autant pour le moins, & quelquefois plus, que le deſir d'aprendre, & de devenir plus ſavans que les autres.

 Enfin

Enfin les Ouvrages étendus ne ſont pas toûjours eſtimables à proportion de leur groſſeur ; ce qui a donné lieu à un Proverbe, qu'un *gros volume* eſt un *grand mal* ; de ſorte que ſouvent on a raiſon de leur préferer des Syſtèmes plus abregés. Souvent un Auteur donne plus de ſoin à paroître ſavant qu'à ſe rendre clair : Il eſt de plus bien aiſe de relever aux yeux de ſes partiſans le mérite de ſon Ouvrage, par le peu de tems qu'il aura eu beſoin d'y donner : Il compoſe à la hâte, & impatient d'être le témoin de ſa gloire, il n'a garde de laiſſer repoſer ſon manuſcrit, pour être mieux en état d'y faire des corrections & de le relire avec un eſprit d'éxamen. De là ces longueurs qui ennuyent, ces obſcurités qui fatiguent, ces expreſſions louches qui inquiétent, ces deſor-

desordres qui embrouillent, ces compilations qui forcent à relire ce qu'on a déja vû ailleurs, mais mieux placé & plus nettement exprimé. La lecture de deux ou trois Ouvrages, dont les longs Chapitres sont beaucoup trop chargés de mots, & pleins d'incertitudes, préviennent presque universellement contre les gros Volumes.

Mais souvent que sont ces gros Volumes, si ce n'est des entassemens de répétitions? Quelle méthode doit-on suivre pour philosopher? *Commencer par la définition des termes.* Pour étudier la Logique? *Commencer par la définition des termes.* Pour l'enseigner? *Commencer par la définition des termes* Pour convaincre? *Commencer par la définition des termes.* Pour désabuser? *Commencer par la définition des termes.*

Pour diſputer ? *Commencer par la définition des termes.* Il faut avoir l'eſprit étrangement peſant, pour ſe familiariſer avec le poids de ces répétitions.

Quel parti prendre ? La lecture des Abregés, quand on s'y borne, fait croire qu'on fait quelque choſe, quand même on ne fait rien, ou du moins qu'on ne fait rien à fond. Je veux que l'ordre en ſoit excellent. Mais autre eſt de ſavoir quelles matiéres on doit étudier, (les Abregés les indiquent) autre eſt de les connoître, & de s'en être aſſûré, & pour dela il faur lire avec attention & diſcernement des Ouvrages plus étendus.

L'expérience le prouve : Donnés à débrouiller des Paralogiſmes à un homme qui a achevé & repeté deux fois ſon *Compend* de Logique. Donnés à démêler

ler des Cas de Conſcience à celui qui a repaſſé ſon Abregé de Morale : Interrogés ſur un grand nombre de Phénoménes un peu compliqués, celui qui poſſéde ſon Cours de Phyſique, tel qu'il l'a fait dans les Ecoles, quel ſecours en tirera-t-il ?

Ces Abregés ne ſervent pas même à faire comprendre des Ouvrages plus ſolides, plus étendus, & où l'on entre, avec quelque détail, dans des calculs ou des combinaiſons plus que curieuſes, & propres à répandre un plein jour ſur des matiéres, qui, ſans cela, reſteroient dans l'obſcurité, & laiſſeroient l'Eſprit plein de doutes & de ténébres.

Qu'on ſe figure un Voyageur qui arrivé à Paris, à Londres, à la Haye, à Rome &c. ſe fait donner le nom de toutes les ruës,

les met dans sa mémoire, les parcourt l'une après l'autre, remarque les maisons qui se font distinguer par leur étenduë ou par leurs ornemens, écrit sur ses tablettes les noms de ceux à qui elles apartiennent, se les fait montrer à l'Eglise, à la Comédie, ou dans les Promenades publiques. Après quoi il revient dans sa patrie, fort satisfait de ses courses, & anonçant à ses Parens qu'il connoit Paris, Londres, la Haye, Rome &c. Est-ce dans ce seul dessein qu'on doit voyager? Est-ce là connoître les hommes? Telle est la science d'un Académicien qui se borne à étudier les Compends.

Mais dira-t-on? Quel fruit prétendés-vous faire tirer d'un Systême dont l'explication durera assés, pour donner le tems d'en oublier le commencement

avant que d'en avoir achevé la moitié. Je répons qu'un Abregé est encore plus ſujet à cet inconvénient. Les idées vagues s'effacent plûtôt que les détetminées. La clarté pénétre l'Eſprit à proportion de ſon évidence, & ſe préſente avec d'autant plus de promptitude, qu'on en a été plus frapé, & qu'on s'eſt trouvé plus ſenſible au plaiſir de la voir. Quand les principes ſont près de leurs conſéquences, les propoſitions de leurs preuves & de leurs éclairciſſemens, & que les generalités ſont acompagnées de détails : Ces expreſſions ſervent mutuellement à ſe graver dans la mémoire, & le ſouvenir de l'une ſuffit pour y rapeller les autres.

Je reconnois la néceſſité de l'ordre & de la préciſion dans celui qui enſeigne. Il faut qu'il évite les ſuperfluïtés, les écarts,

les parenthèſes, les demi preuves, les vétilles. Il peut encore tirer un bon parti des Abregés. Il feroit dabord leçon ſur un Chapitre ou deux, pour avertir ſes Diſciples des matiéres qu'il ſe propoſe de leur déveloper, pour leur en donner une idée generale, qui pique leur curioſité, & prépare leur attention à le ſuivre dans les recherches qu'il va faire, ſur la nature & les uſages des matiéres, dont il entreprend l'éclairciſſement. Après les avoir compris ces éclairciſſemens, la lecture de l'Abregé aidera ceux qui étudient, à en faire la récapitulation, & à rapeller ſur chaque point de l'Abregé, ce qui aura été dit, pour en déveloper la nature & en établir les preuves. Il me paroit qu'un Profeſſeur ne ſe rendroit pas aſſés utile à ſes Diſciples, & ne feroit pas aſſez

assez d'attention à leur portée, s'il entreprenoit dans son Système étendu, de ne rien omettre de tout ce qui s'est dit, encore plus de tout ce qui se peut dire, sur le sujet qui fait la matiére de sa profession : Cette multitude de considérations confondroit la mémoire & embrouilleroit les idées.

Je voudrois qu'un Système, mis dans les mains des Etudians, fût d'une étenduë comparable à celle de l'Histoire des ocupations de l'Académie, que Monsieur de FONTENELLE donne chaque année ; & dans ses leçons le Professeur en expliquant son Livre l'étendroit, à peu près de la maniére dont on voit l'Histoire dont je parle, étenduë dans les Mémoires. Encore pouroit-il passer divers détails qui lui paroitroient trop longs, & trop savans, & qui le menant loin, allongeroient trop

ſon cours. Seulement devroit-il avoir ſoin de ne les omettre pas tous, mais d'y entrer de tems en tems, & d'y conduire ſes Diſciples, pour leur aprendre à y entrer eux mêmes, & à les pouſſer ſans le ſecours des Maîtres, dès qu'ils auroient une fois achevé leur Cours Académique.

Cette méthode répandroit une agréale & utile varieté ſur chaque Cours du Profeſſeur. Une premiére fois il pouſſeroit quelques matiéres dans tout leur détail. Une ſeconde, il en choiſiroit quelqu'autre qu'il pouſſeroit de même. De cette maniére ſes Diſciples, ſans être retardés, ni trop long-tems arrêtés dans leurs Cours, ne laiſſeroient pas de ſe former ſuffiſamment au goût des détails, & de ſe procurer la pénétration & l'habileté néceſſaires pour les comprendre, les ſuivre, & enfin les pouſſer eux mêmes.

Peut-être ſeroit-il néceſſaire qu'un Profeſſeur ſe bornât dans le Cours étendu, dont je reconnois la néceſſité, à expoſer ſes idées & leurs preuves, en diſtinguant toûjours ſincérement & modeſtement, ce qui lui paroit clair, d'avec ce qui, à ſes yeux, a encore beſoin d'être éclairci. Un mêlange des ſentimens d'autrui & de leur réfutation, allongeroit beaucoup un Cours, & embarraſſeroit les Commençans, par la diverſité & la multitude de tant de matiéres.

On pouroit reſerver les inſtructions de cette nature pour un Collége particulier, où l'on donneroit l'Hiſtoire de la Phyſique, & où l'on expliqueroit les cauſes de ſes progrès & de ſes retardemens.

Une grande raiſon qui m'empêche de goûter les voyes abre-

gées, quand on s'y borne, comme l'on fait en plusieurs lieux, c'est qu'elles n'exercent guère que la Mémoire, qu'elles ne cultivent pas assez l'Esprit, & qu'il n'en tire aucune force. La bonne Méthode est celle qui procure à l'Esprit de la pénétration & de la fécondité. Il faut mettre les jeunes gens à la quête de la Vérité, les aider à chercher & chercher avec eux, leur aprendre à découvrir la nature d'un sujet, les causes d'un Phénomène, comme l'on feroit soi même, ou comme on devroit faire, si on ne la connoissoit pas encore.

Cette Méthode est sur tout nécessaire dans la Logique, l'art de penser, qui depuis le commencement jusqu'à la fin, doit aller à exercer l'Esprit, & qui est inutile, nuisible même souvent, dès qu'il se borne à enrichir

chir la mémoire de règles & de préceptes, qui apesantissent l'Esprit, & le rendent vétilleux; si en même tems qu'on en fait comprendre l'importance, on n'aprend pas à en faire usage, & on ne forme pas à l'habitude de les manier aisément.

Pour réüssir dans ce dessein, il est nécessaire de faire chercher à de ieunes Disciples, les règles dont ils ont besoin, pour s'aider à marcher sûrement, à les tirer & les voir naitre de la nature même de l'Esprit humain. Il leur faut montrer à découvrir les foibles de cet Esprit, & leurs remèdes, les forces & les secours propres à les augmenter Cela est nécessaire, mais cela ne suffit pas: Il faut des éxemples & des éxemples intéressans, pour animer l'attention des Disciples, à faire usage des règles, & souvent

vent à le faire mieux que ceux qui ont écrit, dans quelques uns des éxemples qu'on leur propose.

Les Exemples bien déterminés & bien détaillés se gravent dans la mémoire, ils s'y conservent distinctement, voilà pourquoi leur répétition paroit superfluë, elle ennuye & l'attention s'y refuse.

Il seroit bon que les Professeurs eussent soin de les varier; ils en tireroient eux mêmes un grand avantage. Il arrive souvent à l'Esprit de ceux qui enseignent, de se borner peu à peu, par là même qu'ils se renferment dans de certaines instructions, pour s'acommoder constamment à la la pórtée de leurs Disciples. Le soin de varier les éxemples dont ils se servent, est très propre à parer à cet inconvénient, & à étendre leur Esprit, & cela d'autant plus que le choix n'en est

pas

pas aiſé, mais demande de la pénétration, de la juſteſſe & de la fécondité. Il faut, comme je viens de le dire, qu'ils ſoient intéreſſans : Outre cela, il ne faut pas qu'ils ſoient trop faciles, on n'y reconnoitroit pas aſſés la néceſſité des règles. Souvent on eſt obligé de les tirer des ſciences, auxquelles les Etudians de Logique ne ſont pas encore acoutumés. Or il faut une grande netteté d'Eſprit, une grande facilité, & une grande juſteſſe d'expreſſions, pour mettre des jeunes gens au fait d'un Problême de Phyſique ou de Morale, lorſqu'ils n'ont encore point été inſtruits de ces ſciences.

Il ſemble que l'étude de l'Hiſtoire, a le plus beſoin d'être commencé par des Abregés. Les faits dont on a conſervé des monumens, n'ont pas entr'eux, il

s'en

s'en faut beaucoup, autant de liaiſon, que les Théorêmes des ſciences, dont l'un eſt enchainé à l'autre. La Mémoire peut donc aiſément s'embarraſſer dans cette multitude, & l'Eſprit n'y ſuplée pas. Il eſt donc néceſſaire de ne placer dans une certaine étendue de tems, que les Evénemens principaux, & ſi on n'en omettoit aucun de ceux dont la mémoire s'eſt conſervée dans les Livres, cette multitude confondroit infailliblement.

Mais, par cette même raiſon, ſi on entreprenoit de mettre dans ſa Mémoire les principaux Evénemens qui ſe ſont ſuivis dans pluſieurs ſiécles, & dans des pays éloignés les uns des autres, ils ont encore trop peu de liaiſon pour en conſerver le ſouvenir, l'un n'aide pas aſſés à rapeller l'autre.

Il faut donc les lier ces Evénemens

nemens avec les Caufes & les Circonftances qui ont contribué à les faire naitre, & fe rendre familiéres les idées de ces enchainures.

Après avoir ainfi enflé l'Abregé d'un demi fiécle, on peut paffer à celui du fuivant, dont on amplifiera les idées, & on remplira le fquelette en fuivant la même Méthode.

Un Profeffeur qui enfeigne, & un jeune homme qui étudie de lui même l'Hiftoire, ne doivent point penfer à ne laiffer échaper aucun Evénement. Il y a plufieurs détails, dans lefquels une Hiftoire univerfelle, écrite même avec étenduë, ne doit point entrer; c'eft dans des Hiftoires particuliéres, dans les vies des grand perfonnages, & dans de tels Ouvrages détachés qu'il faut chercher ces détails. Une

Hiftoi-

Hiſtoire Univerſelle n'en ſera que plus utile, ſi elle ſe borne à décrire: 1. Les Evénemens qui ont contribué à la naiſſance des Etats, à leur acroiſſement & à leur ſplendeur, & enfin à leur chûte ou à leur décadence, ſoit que ces Evénemens aient conſiſté en des actions de valeur, ou en des rafinemens de prudence. 2. Les portraits des grands hommes qui ont vêcu dans de certains ſiécles: 3. Les éxemples qu'on y a vûs de grandes vertus, & des vices opoſés ſur tout ſi on peut faire connoître par quelle route on eſt monté à ce haut point de mérite, & par quels degrés on eſt venu à ces excès de corruption: Tout cela ſe trouve à propos dans une Hiſtoire Univerſelle.

Il eſt de certains *ſtratagêmes*, qui ont aujourd'hui perdu ce nom, parce qu'ils ſont devenus

trop communs. Il eſt pourtant curieux d'en ſavoir l'origine, & c'eſt un agrément dans une Hiſtoire Univerſelle.

Comme les Monumens, qui renferment l'Hiſtoire des ſiécles paſſés, ſont dans les mains de tout le monde, & n'ont ordinairement rien qui demande explication ; un Profeſſeur au lieu de conſacrer ſa vie entiére à en donner un Cours complet, ſervira plus utilement ſes Diſciples, s'il ſe contente de leur indiquer les ſources où ils pouront s'inſtruire, & de leur conſeiller l'ordre dans lequel il trouve à propos qu'on les liſe. On profitera par là de ce qu'il a lui même éprouvé.

Ce en quoi un Maître peut être aux jeunes gens d'une très grande utilité, & en quoi ils ont véritablement beſoin de ſecours,

c'eſt

c'eſt ſur les fruits qu'on peut tirer de l'Hiſtoire, pour s'aider à devenir ſoi même plus honnête homme, plus en état de profiter des circonſtances, de ſe moderer dans la proſpérité, d'en faire l'uſage auquel elle eſt deſtinée, de ſe ſoûtenir dans l'adverſité, & d'y aporter des remèdes efficaces autant que légitimes.

C'eſt ce qu'on néglige trop, & par cette négligence, la lecture des Hiſtoires, au lieu d'être une étude utile, n'eſt pour la plûpart des gens, qu'un amuſement, & une eſpèce de diſtinction.

Il eſt encore dans les anciens Monumens, ſur leſquels les Hiſtoriens modernes doivent ſe fonder, des endroits qu'on explique différemment; les Auteurs contemporains & à peu près contemporains ne s'acordent pas: Il eſt des Livres ſupoſés, & qui ne ſont

ni

ni les Ouvrages des Auteurs auxquels leur titre les impute, ni des tems auxquels quelques uns prétendent qu'ils ont été écrits. Il est enfin des endroits corrompus par la négligence des Copistes, ou falsifiés malicieusement, par des additions, des retranchemens & des changemens.

Enseigner à faire, sur de tels endroits, & sur de tels sujets de Controverse, de justes discernemens, c'est une des fonctions principales d'un Professeur d'Histoire. On voit des gens qui trouvent un singulier plaisir à répandre des incertitudes, & qui, par une ambition mal entendue de se distinguer du commun des Savans, affectent de rendre douteux ce qui passe pour certain chez les autres.

Il en est encore qui croient faire honneur à la finesse & à la péné-

pénétration de leur génie, de critiquer quelques lignes, de redresſer quelques dattes d'une ſi légère, pour ne pas dire, d'une ſi nulle importance, qu'il ne vaut pas la peine de s'en ocuper, & c'eſt ici où il eſt à ſouhaiter pour la jeuneſſe, des Maîtres judicieux autant qu'amis du travail, des Maîtres chez qui l'amour de la Vérité domine uniquement, & qui ne ſe laiſſent, ni ſéduire par le poids de l'autôrité, ni éblouïr par le goût de la diſtinction & de la nouveauté.

Ces qualités ſont ſur tout néceſſaires dans un Profeſſeur d'Hiſtoire Eccléſiaſtique. Rien n'y eſt plus important, ce me ſemble, que d'y découvrir la vraie origine des Controverſes, que d'en expoſer au juſte les acroiſſemens, que d'en raporter les déciſions, ou tentées inutilement, ou ſuivies

vies de ſuccès ; & tout cela fondé ſur des faits bien vérifiés, quand on en peut trouver de tels, ou ſur des conjectures, qu'on ne donne que pour ce quelles ſont, mais qui, en même tems, ne laiſſent pas de préſenter des conſeils utiles pour l'avenir.

Tout ce qui a contribué aux perſécutions de l'Egliſe, tout ce qui a contribué à lui rendre la paix, tout ce qui a ſervi à étendre la connoiſſance de la vérité, la naiſſance des Rites & des Cérémonies, les progrès ou la décadence de la pureté des dogmes & des mœurs, l'Etabliſſement de la Diſcipline & ſon relâchement, la légitime proſpérité de l'Egliſe, ſa ſplendeur extérieure devenue trop brillante : Tous ces points ſont dignes de l'attention d'un Profeſſeur d'Hiſtoire Eccléſiaſtique.

C'eſt

C'eſt de cette maniére qu'on peut ſe rendre utiles des Abregés, en prenant ſoin de les remplir ſagement, & en y rapellant les Evénemens plus détaillés, comme à des Cellules, propres à ſécourir la mémoire, & à ranger les faits dans un ordre qui ſerve à en conſerver le ſouvenir ſans riſque de confuſion & de mépriſe.

L'exacte obſervation de l'ordre fait le mérite des Abregés, on manque à l'eſſentiel, à proportion qu'on s'en écarte. Ils peuvent être trop ſecs, ils peuvent être trop étendus: En cela il y a du plus & du moins, & ni l'une ni l'autre de ces extrémités ne les rendront inutiles; mais l'ordre & la précision n'y ſauroient manquer, ſans porter atteinte au but principal qu'on doit s'y propoſer. Dès que les Evénemens ſont déplacés

placés ou qu'on revient au même dans plus d'une page, la mémoire ſe confond, & le ſouvenir de l'Abregé lui préſente les Evénemens les uns plûtôt, les autres plus tard qu'il ne convient.

C'eſt une remarque de Monſieur ALPHONSE TURRETIN dans la Préface de ſon Abregé d'Hiſtoire Eccleſiaſtique *pag.* XXV. „Quod ad Methodum & diſ„poſitionem, fateor eam mihi „neutiquam probari Virorum „cœteroquin doctiſſimorum, & „diligentiſſimorum methodum, „quâ ſingulorum ſæculorum res „varias in Claſſes diſtribuuntur, „*Hæreſium*, v. g. *Conciliorum*, „*Doctorum Eccleſiæ*, &c. Quæ „methodus facit ut res eædem „ſub variis Claſſibus reponantur, „eæque contra ſejungantur, quas „uno tenore narrari oporteret.

 „Nam

„ Nam Arianiſmus, exempli cau-
„ sâ, ſuum habet locum inter
„ *Hæreſes*, ſuum inter *Concilia*,
„ ſuum inter *Doctores Eccleſiæ* &c.
„ Adeòque, in variis illis Claſſi-
„ bus, de eo agendum eſt. Quæ
„ repetitio non poteſt non tædio
„ eſſe, & memoriam onerare po-
„ tiùs quàm juvare. Quamob-
„ rem ſatiùs viſum eſt, rerum
„ præcipuarum, unoquoque ſæcu-
„ lo geſtarum, quoddam veluti
„ Syſtema conficere, eaſque leni-
„ bus tranſitionibus inter ſe con-
„ nectere, & continuo ſermone
„ perſequi. Prior methodus co-
„ acervandis & congerendis in
„ privatos uſus materiis adhiberi
„ utcumque poteſt, eamque prop-
„ tereà Centuriatores Magdebur-
„ genſes, aliique Viri Docti, ſe-
„ cuti ſunt. Sed altera gratior
„ multò eſt, magis ad docendum
„ idonea, & nitidiores tempo-

„ rum

„ rum ac eventuum notiones tra-
„ dit „.

Sur cet article après une autôrité de ce poids, j'ose prononcer décisivement; mais quant au reste de ma Préface, on s'éloigneroit extrêmement de ma pensée, si l'on s'imaginoit que j'ai prétendu d'y donner aux autres des Préceptes & des Règles, qu'ils fussent dans l'obligation d'observer. Je n'ai nullement écrit ce qu'on vient de lire, en vuë de gêner personne, j'ai simplement hazardé quelques idées, qu'on est également en droit de reformer, ou d'adopter & de suivre, autant qu'on le jugera à propos.



ABREGÉ DE LOGIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Où l'on définit la Logique.


OUR découvrir de quelle maniére la Logique a dû naitre, & se former en même tems de justes idées, sur l'utilité & les secours qu'on en tire ; il faut dabord s'imaginer que les hommes n'ont encore point pensé à donner des Ouvrages sous ce nom là, mais qu'ils n'ont pas laissé d'en composer un grand nombre d'autres sur de diférens sujets.

On peut aisément assurer que les hommes naissent sans aucun savoir, & si leur ame, comme quelques uns pensent, renferme essentiellement de certaines idées primitives, elles se font aussi peu sentir aux enfans que si elles n'éxistoient point, ils n'aquiérent de connoissances qu'à mesure qu'on leur en procure, & qu'on les forme à en aquerir, & l'on ne peut leur en procurer que très peu dans les premiéres années de leur vie. Mais si les hommes naissent très imparfaits dans ce sens là, ils naissent aussi avec des facultés capables de se perfectionner elles mêmes. Un désir d'aquerir des connoissances ne tarde pas à se faire sentir, & pour peu qu'on le cultive, il devient un des plus vifs. On s'anime à penser, on fait naitre des idées, on s'y rend attentif, on les éxamine, on en rejette quelques unes, on en admet d'autres, & parmi celles qu'on admet, il en est dont on retranche quelques parties, il en est à qui l'on en joint de nouvelles: L'évidence se fait remarquer, on la respecte, on s'y rend, & on éprouve qu'on ne sauroit être trop circonspect & trop scrupuleux sur cet arti-

article : Il eſt une évidence ſure ; tout autant de fois qu'on la ſuit on va infailliblement à la vérité : Jamais on n'eſt obligé à revoquer ce qu'elle a fait admettre : Mais comme il y a des lumiéres ſures, on rencontre auſſi des lueurs qui éblouïſſent, & qui trompent. Quelquefois même l'erreur prend ſi bien les aparences de la vérité, qu'il n'eſt pas facile de les démêler l'une d'avec l'autre. On confond le vrai-ſemblable avec le certain, & ſouvent ce n'eſt qu'après une longue enchainure de conſéquences (dont on ne peut digerer les derniéres,) qu'on vient à ſoupçonner d'erreur les Principes, ſur leſquels on s'étoit dabord apuyé. On réflèchit donc ſur la maniére dont on a penſé, quand on n'a ſuivi que la pure évidence ; on réflèchit même ſur les cauſes des mépriſes où l'on eſt tombé, & de la trop grande facilité avec laquelle on s'eſt rendu à ce qui n'étoit que vrai-ſemblable. De ces réfléxions on tire des maximes pour ſe conduire, dans la ſuite, avec plus de précaution.

Lors qu'après avoir médité ſur quelque ſujet, on entreprend de faire part aux autres de ſes connoiſſances, on a

quelquefois beaucoup de peine à se faire comprendre. Quelquefois aussi on n'en a pas moins à comprendre ce que les autres disent : Quelquefois encore on oublie aisément ce qu'on a lû & ce qu'on a pensé, & quelquefois enfin on le retient sans peine. On réflèchit sur ces diférences, & on trouve qu'elles viennent en partie du choix des expressions dont on se sert, & en partie de l'arangement qu'on donne à ses idées, & de là on aprend à s'exprimer juste, & à penser avec ordre, & de tout ce qui peut y contribuer on s'en fait autant de Loix.

Il est des tems où l'on est tranquile, il en est où l'on éprouve le pouvoir des Passions. On se trompe rarement dans le premier de ces états, & on s'égare presque toûjours dans le second. Ces expériences font penser aux moyens de se rendre maître de ses Passions, & de les tenir soumises aux Loix de la Raison.

A mesure qu'on enrichit sa Mémoire de réfléxions & de Maximes de cette nature, l'Esprit prend des forces, & il en prend encore plus à mesure qu'on les observe. Mais d'un autre côté,

té, à mesure que les Règles se multiplient, tout utiles qu'elles soient en elles mêmes, on s'aperçoit que leur nombre embarasse, mais on s'aperçoit sur tout que leur multitude embrouille ceux à qui on en fait part, & que l'on travaille à former sur ces Règles. Pour parer à cet inconvenient qui les rendroit inutiles, on les raporte toutes à un petit nombre de Chefs, & celles qu'on place sous un Chef, on les range dans un tel ordre, que l'idée de l'une puisse aisément rapeller l'idée de l'autre, en telle sorte qu'aprés les avoir distinctement comprises, & se les être rendues familiéres en les repetant, on puisse en parcourir un grand nombre d'un seul coup d'œuil, ou du moins en très peu de tems, choisir ensuite celles qui ont du raport au sujet qu'on éxamine, & qui peuvent fournir des secours propres à s'en assurer. Une multitude de vérités expliquées dans un tel ordre, forment ce qu'on apelle un Systême.

Puisque les Règles de la Logique vont toutes à diriger les actes de l'Esprit humain, il est visible que les diférentes Classes dans lesquelles on peut

diſtribuer ces actes, fourniront les Chefs generaux auxquels on raportera les diférentes Règles, dont l'aſſemblage doit compoſer un Syſtème de Logique.

Nos penſées nous font connoitre les objets, & quand on regarde une penſée ſimplement comme deſtinée à repréſenter un certain objet, on l'apelle l'*Idée* de cet objet. Les mots d'Arbre & de Triangle, par exemple, ſont les noms d'une telle idée.

Pour s'avancer en connoiſſance, l'Eſprit humain compare ſes idées les unes avec les autres. Il compare par exemple l'idée d'Arbre avec celle de Pluye & d'Acroiſſement, il lie ces idées en diſant qu'un Arbre ſe nourit de l'eau. Il compare l'idée du Triangle avec celle Cercle, & il les ſépare en diſant que le Triangle ne peut pas être Circulaire. Unir ou ſéparer de cette maniére des idées, c'eſt ce qu'on apelle *Juger*.

Quelquefois on reconnoit dabord la vérité d'un jugement, comme dans les deux éxemples qu'on vient d'aleguer. Mais quelquefois auſſi il en faut unir pluſieurs pour s'aſſurer de la vérité

rité d'une conclusion qu'on en tire, &
c'est ce qu'on apelle *Raisonner*.

Comme la plûpart des choses, à l
connoissance desquelles on souhaite d
parvenir, sont très composées, il n'
en a point sur lesquelles il n'y ait u
grand nombre de recherches à faire
de Questions à resoudre, de vérités
établir. Pour réüssir dans ces recherch
il faut suivre de certaines routes,
faut conduire ses pensées dans un ce
tain ordre, & ranger ses raisonneme
dans une certaine suite: Penser ainsi c'
ce qu'on apelle *Penser méthodiquement*.

Voilà quatre Chefs generaux au
quels on peut raporter toutes nos m
niéres de penser, & par conséque
toutes les règles qui peuvent servir
les diriger. Mais comme nos *Percepti*
sont encore très diférentes les unes d
autres, & demandent par conséquen
des Règles fort diférentes, il est absolu
ment nécessaire de subdiviser ce premier Chef. Nos Perceptions se varient par trois causes, & ne peuvent se varier que par l'une de ces trois causes generales, puisque visiblement il n'y en a point d'autres qui contribuent à les diversifier.

Les voici. Afin qu'une Perception naiſſe, il eſt abſolument néceſſaire que l'Eſprit, dans lequel elle prend naiſſance, renferme la Puiſſance ou la Faculté de la former, ou de la recevoir. Les diférentes Facultés de l'ame contribueront donc à la diférence de ſes penſées. Quand on penſe, on penſe à quelque choſe, & les penſées doivent varier ſuivant la diférente nature des objets auxquels on penſe. Voilà une ſeconde ſource de diverſité, & par conſéquent un ſecond Chef. Enfin la même faculté ne penſe pas toûjours à un même objet de la même maniére, l'œuil ne regarde pas toûjours un objet du même côté, il ne s'y fixe pas non plus avec la même attention. L'Entendement de même peut enviſager la vertu dans ce qu'elle a de pénible, ou dans ce qu'elle a de délicieux. Nos diférentes maniéres de regarder les choſes préſentent donc un troiſiéme Chef à raporter les Règles, qu'on renfermera dans la premiére partie de la Logique.

(*a*) Quand les objets extérieurs agiſſent

(*a*) „ Quand je me ſuis ſervi de cette ex-
„ preſſion, *organes de nôtre Corps*, j'ai crû me
„ ſervir

ſent ſur les organes de nôtre Corps, les Perceptions qui naiſſent, ou qui ſemblent naître immédiatement, de leurs impreſſions apartiennent à la faculté des *Sens*. Ainſi j'aperçois un Cheval, une Tour, &c. lorſque les rayons qui en partent font impreſſion ſur mon œuil. Mais quand nous nous répréſentons les Objets qui nous ont frapés, ou quelque choſe qui leur reſſemble, quand, dis-je, nous nous le répréſentons comme s'ils étoient préſens, quoiqu'ils ne le ſoient pas, la Faculté qui penſe de cette maniére s'apelle *Imagination*; ainſi je me répréſente un Arbre comme ſi je le voiois, quoique je ferme les yeux. Enfin quand on penſe à une choſe ſans ſe la répréſenter ſous aucun image, ſans la concevoir ſous aucune forme corporelle, on ſe ſert de l'*Entendement pur*.

Outre ces trois Facultés nous éprouvons encore en nous une *Volonté*, des *Inclinations*, & des *Paſſions*. Facultés plus actives & qui nous déterminent à penſer à de certains Objets plûtôt qu'à d'au-

„ ſervir d'une expreſſion d'un uſage ordinaire „ & aſſez entenduë de tout le monde, pour „ n'y

d'autres, & contribuent en mille maniéres à varier nos idées, car l'on conçoit les choses sort diféremment, selon que nos inclinations nous prévienent en leur faveur ou à leur desavantage. De plus nous avons une *Mémoire*, c'est-à-dire la puissance de retenir, en quelque façon, les idées qui se sont une fois présentées, & de les rapeller quand nous en avons besoin. Toutes ces Facultés ont leurs défauts & leurs usages, il est important de rechercher les moiens qui peuvent servir à corriger les uns, & à perfectionner les autres.

Voilà les Divisions & les Subdivisions generales de la Logique. Il seroit assez naturel de penser qu'à ces parties là

„ n'y soupçonner aucun équivoque. *Organes* „ *du Corps* sont des *organes corporels*.

„ Il ne m'est jamais venu en pensée qu'on „ pouroit m'imputer l'imagination, que le „ Corps s'en sert pour connoitre, ou simple„ ment pour sentir. Ce sont des parties du „ Corps organisées, qui recevant les im„ pressions des Objets extérieurs, ont, pour „ suite de ces impressions, des sentimens dans „ l'ame, à l'ocasion desquels elle s'éléve „ ensuite elle même, à former des idées, „ & à étendre ses connoissances.

„ Pour

là on devroit en ajouter une autre où l'on donneroit des Règles pour ex primer ce que l'on pense, de la ma niére la plus propre à faire sur l'Espr & sur le cœur des autres les impre sions qu'on se propose: A ces Règl on en ajouteroit d'autres, qui apren droient à bien interpreter ce que l autres disent, & à profiter de leu instructions. J'avoue qu'il y a une tr grande liaison entre les idées & entr les mots dont on se sert pour les ex primer. Quand on médite, on se par le à soi même intérieurement. Le idées, que l'on a exprimées par d mots, se gravent plus distinctemen dans la Mémoire, & on les retien beaucoup mieux. Des noms mal i

„ Pour ce qui est du mot d'*Objet*, dont j „ me sers dès les premiéres pages, je désigne „ par ce terme, tout ce dont on entreprend „ de parler, tout ce dont on cherche à se „ procurer la connoissance. En ce sens, quand „ je cherche la racine quarrée de 600 cet- „ te racine, pendant que je la cherche est „ mon Objet, tout comme celle de 516., quoi- „ que celle-ci se trouve en effet, pendant „ qu'on peut démontrer qu'il implique con- „ tradiction d'exprimer l'autre, ni en entier, „ ni en fraction composée des nombres aux- „ quels nôtre connoissance peut atteindre.

ventés & mal apliqués, donnent lieu à des idées trompeuſes, on s'explique mal, parce qu'on penſe mal, & une expreſſion défectueuſe afermit les idées qui l'ont fait naitre & les fait paſſer chez les autres ; Il ne faut pas s'étonner de cette liaiſon : Nous n'avons apris à penſer & à réflèchir qu'à meſure qu'on nous parloit, & qu'on nous aprenoit à parler.

Ce que je viens de dire a engagé des Logiciens célébres, à règler leur Ouvrage ſur le plan que je viens de propoſer : Mais il n'y a qu'à lire leur Logique, pour ſentir que cette méthode les engage à des répétitions fatigantes.

On ne ſauroit aprocher de trop près les conſéquences des principes d'où elles naiſſent. Comme donc l'éxactitude du langage dépend de ſon raport avec nos penſées, les conſéquences ſe trouvent plus près de leur principe, quand les Règles du langage ſuivront immédiatement celles des penſées. Voilà pourquoi au lieu de faire une nouvelle Partie qui roule toute ſur les Règles des mots, nous examinerons dans l'ordre que nous venons d'établir

tablir nos diférentes maniéres de penser, & en donnant sur chacune les Règles qui leur conviennent, nous ferons en même tems des remarques sur ce que les termes, dont on se sert pour les exprimer, ont de juste ou de défectueux.

On ne sauroit réflêchir avec succès sur ce qui peut contribuer à rendre nos Facultez plus actives & plus parfaites, & leurs actes plus justes & plus sûrs, & beaucoup moins pouroit-on instruire utilement les autres de tout ce qu'on auroit découvert là dessus, si on ne sait pas penser avec ordre. Il ne suit pourtant pas de là qu'il faille commencer la Logique par cette partie à laquelle nous avons donné le nom de *Méthode*, car il est visible que l'on rangera d'autant mieux les choses dans l'ordre qui leur convient, qu'on les connoitra plus distinctement : Mais le même bon goût & les mêmes forces naturelles, qui nous mettent en état de former des idées éxactes, & de sentir qu'elles le sont, nous aprend encore à les bien ranger, & nous fait aimer le bon ordre.

Mais dira-t-on, si, en composant

la premiére partie de la Logique, on suit déja, par l'éfet de certain don naturel, les Règles que renfermera la IV. qu'a-t-on besoin de cette IV.? Puisque la nature seule nous conduit si bien, il faut la suivre pour guide, & l'Art paroit superflu. Cette conclusion est précipitée ; l'Art perfectionne & fortifie la nature, il est enté sur elle. Il faut pouvoir faire, sans son secours, ce que l'on fait mieux quand on en est aidé, sans quoi il seroit inutile d'y recourir. L'Art ne nous aprend jamais à voler ; mais l'Art nous aprend à marcher mieux, à courir, à voir, &c. Il en est donc à cet égard de l'Art de la Logique comme de tous les autres.

Ces dispositions dans lesquelles il semble que nous soyons nés, & qui, avec l'âge ne manquent pas d'éclorre comme d'elles mêmes, & de se fortifier par l'exercice, les dispositions qu'on suit même sans les connoître & sans avoir besoin d'y réflêchir, forment ce que nous apellons la *Logique Naturelle*: Elles supléent à la connoissance de l'Art, elles en tiennent la place, elles en produisent les effets : L'habitude qu'on s'est faite de suivre ces heureux penchans,

chans, ſans y réflêchir, & ſouvent ſans les connoître, les dérobe en quelque maniére à nos recherches, & il n'eſt pas facile de les déterminer. Il me ſemble pourtant qu'on peut les raporter à ces quatre Chefs : 1. A ſe familiariſer avec l'*Evidence*, à s'en former le goût, & à ne ſe rendre qu'à elle. 2. A ſe *garantir de précipitation*, dans ſes recherches & dans ſes jugemens. 3. A ſoutenir ſon *attention*. Et enfin 4. à s'afermir dans une *tranquilité* de cœur, qui prévienne les Paſſions, dont l'éfet eſt de répandre des ténébres ſur nos idées, de troubler nôtre attention, de la détourner de ce qui la devroit fixer, & de l'atacher à ce dont elle devroit ſe diſtraire.

Ces quatre diſpoſitions ſe fortifient par nôtre inclination pour la lumiére, elles s'afermiſſent à proportion du zèle avec lequel nous aimons la vérité, mais d'un amour pur, ſincère, vif, dominant, qui nous mette au deſſus de la crainte des hommes, de la ſoif de leurs louanges, & de l'admiration de ce qu'on apelle *Fortune*.

Quand rien n'intimide, quand rien n'éblouït, & que rien ne touche en

com-

comparaiſon de la vérité, on ſe rend de plus en plus tranquile, attentif, circonſpect, attaché à la ſeule évidence, on ne néglige rien pour y parvenir, rien ne coûte pour la découvrir, & on ne s'arrête à quoi que ce ſoit qu'on ne l'ait trouvée.

Je ne vois pas ce qu'on pouroit ſouhaiter de plus, pour s'avancer ſurement & à grands pas dans la connoiſſance de la Vérité, à un homme en qui ces diſpoſitions ſe trouveroient dans le plus parfait degré : Il n'auroit qu'à travailler pour réuſſir, & il ſe porteroit infailliblement au travail.

Il ſuit de là que toutes les Règles que l'on donne dans la Logique, doivent tendre à fortifier directement ou indirectement les diſpoſitions dont je viens de parler, puiſqu'on ne peut rien concevoir de plus avantageux, & qu'elles ſuffiſent inconteſtablement, lorſqu'aucun degré ne manque à leur perfection : Tout ce qui n'y a pas du raport eſt ſuperflu, & par conſéquent nuiſible, car un Eſprit borné ſe fait toûjours du tort quand il s'embaraſſe de l'inutile.

En vain on ſe ſeroit convaincu de l'uti-

l'utilité & de la nécessité de ces Dispositions, en vain on auroit rempli sa Mémoire d'un grand nombre de Règles, qui garentissent d'erreur quand on les suit, on sera peu en état de les suivre, si on ne les estime pas comme elles le méritent. Il faut se remplir d'admirations pour ces talens exquis, il faut s'afectionner de tout son cœur à toutes les maximes dont l'observation peut contribuer à les faire naître, & à les fortifier. Il faut faire consister dans son attachement pour elles & dans la satisfaction de les suivre, la meilleure partie de sa félicité. On comprendra par la suite de cet Ouvrage que rien ne peut plus contribuer à nous rendre heureux, & qu'on ne sauroit le devenir par une autre voye.

L'Utilité de ces Dispositions, dans lesquelles on peut faire consister la Logique naturelle, l'utilité de ces dispositions qui supléent à l'Art, & à ses Règles, loin de porter quelque atteinte à la Logique, qui est l'effet de l'étude, & qu'on vient à bout de reduire en Systême & en Art, loin de rabattre de son prix, sert au contraire à le

prou-

prouver, & à le relever. Il n'y a point d'homme en qui ces dispositions soient parfaites, on n'en trouve que quelques vestiges dans le plus grand nombre. Il faut donc chercher des secours qui leur prêtent ce qui leur manque.

Il s'est trouvé des gens qui ont pris plaisir de chicaner sur l'utilité de la Logique, mais leurs Sophismes fournissent de nouvelles preuves de sa nécessité. Si, sous le prétexte que d'heureux & rares génies se sont rendus habiles sans ce secours, on se permet de conclure qu'on n'en sauroit tirer aucun parti, ce raisonnement n'ira pas moins qu'à faire négliger tous les Arts, puisqu'il s'est trouvé des hommes qui se sont poussez d'eux mêmes là, où les autres ne parviennent que par une grande attention à des Maîtres, & par une longue observation à leurs préceptes.

On a chargé la Logique en general de tous les défauts des Ouvrages imparfaits, & de toutes les erreurs qu'on a publié sous ce nom : On a enfin comparé de très grands génies qui ont travaillé heureusement, sans avoir étudié les Règles, avec des Esprits médiocres

eres & au dessous de la médiocrité, qui ont encore mal étudié les préceptes de la Logique, & qui contens de les connoître superficiellement, ne se sont point formés à l'habitude de les observer.

Mais encore une fois, suposons un homme à qui rien ne manque, par raport à la pénétration, & à l'étenduë de l'esprit, au goût de l'évidence, à l'amour de la vérité, à la tranquilité du cœur, & à l'empire sur ses passions: Que pouroit faire de plus utile, & de plus digne de lui un homme si heureux, que de réflêchir sur les routes, où ses heureuses dispositions le conduisent tout naturellement, à tracer ces routes aux autres, & à leur aprendre à les choisir & à les suivre. Un homme enrichi de dons si rares négligeroit-il d'en faire un usage continuel, & quelle connoissance plus digne de son attention, & ensuite de sa plume, que celle de l'Esprit & du cœur humain? La Logique nous le procure, elle entre dans le détail de tout ce que nous renfermons de plus excellent. Elle nous aprend dans quelle suite nos pensées se succèdent, dans quel ordre

elles

elles naiſſent, croiſſent, & ſe perfectionnent : Elle nous inſtruit des raports qu'elles ont avec les termes qui les expriment : Elle en diſtingue les diférentes eſpèces & en démêle les proprietés : Elle nous découvre les ſources de toutes nos mépriſes, & nous enſeigne les moyens de les corriger & de plus de les prévenir : Elle nous dévelope les routes & les Règles que nous ſuivons invariablement (quoique ſans y faire attention, & ſouvent même ſans les connoître) toutes les fois que nous penſons conformément à la vérité, & que nos recherches nous la découvrent.

La Logique ne nous met pas ſeulement ſous les yeux la maniére dont l'Eſprit humain ſe conduit, & les principes ſur leſquels il ſe règle, toutes les fois qu'il penſe juſte, & qu'il fait des progrès dans la connoiſſance de la Vérité, elle nous découvre juſques aux plus légères cauſes des erreurs où l'on tombe, par pareſſe, par préſomption, par peſanteur de génie, par l'effet d'un tempéremment vif ou opiniâtre, par les ſuites d'une mauvaiſe Education. Elle nous inſtruit de quelle maniére il

faut

faut s'y prendre pour ramener à la vérité ceux qui s'en écartent ; c'eſt alors que les Règles ſont d'une abſolue néceſſité : Il faut faire convenir ceux qui ſe trompent de quelques principes, il faut les leur faire reſpecter, & les engager à vouloir examiner ſur ces Principes les raiſonnemens qu'ils ont faits, & les concluſions où ils ſont parvenus, & d'y comparer ceux qu'on prétend qu'ils auroient dû faire, & les concluſions où ils les auroient amenés. Mais il vaut mieux s'apliquer à faire connoître la Logique que de s'étendre à la louër. C'eſt à ceux qui la liront avec attention, qu'apartient le droit de lui aſſigner ſon prix, & celui de décider ſi elle mérite tous les Eloges que lui donnent ceux qui l'eſtiment, & qui la recommandent.

Les mots de *Naturel* & d'*Artificiel*, dont on ſe ſert pour déſigner deux eſpèces de Logique, ſont des termes generaux, & par là équivoques, parce qu'on en peut plus ou moins étendre ou reſſerrer la ſignification.

En un ſens toute Logique eſt naturelle, car celle qui ſera compoſée avec le plus d'étude & d'art, ne laiſſera pas d'être

d'être l'effet de l'heureux naturel de celui qui l'aura méditée & miſe au jour; & quand même un Ange ſeroit l'Auteur d'une Logique, toûjours ſe trouveroit-elle naturelle, puiſqu'elle n'auroit d'uſage qu'à proportion de ſa conformité avec la nature de l'homme.

Mais pour employer ces termes dans un ſens plus précis, je me borne à donner le nom de *Logique Naturelle* aux heureux talens qui nous conduiſent déja au *Vrai*, avant même que d'avoir été cultivés & perfectionnés par des Réfléxions d'où naiſſent des Maximes, dont on ſe preſcrit l'obſervation. Dès que nos Talens s'exercent de cette maniére, ils s'ocupent à faire naître la Logique que j'apelle Artificielle, & qui eſt renfermée dans nos Livres, & fait la matiére de nos leçons.

Entre ces heureux Talens, qui font l'ornement & le prix de l'ame humaine, je compte pour premier en dignité, l'*Amour dominante de la Vérité.*

Effectivement rien ne doit être plus naturel que cette inclination. Nous voulons être heureux: Ce déſir ne nous abandonne point; & toutes nos infortunes & nos déſagrémens ne viennent que de nôtre ignorance & de nos mé-

prises. Par conséquent nôtre grand interêt & tous nos interêts, s'unissent pour nous engager à aimer & à chercher la vérité, sans écart & sans mélange de tout ce qui peut s'oposer à sa découverte.

Pour ingénieuses que soient des spéculations, on ne peut s'en trouver satisfait qu'à proportion qu'on les donne à un autre, & qu'on les tient soi même pour vraies.

Qu'est-ce donc qui affoiblit chez les hommes un penchant qui doit être si naturel, une affection si estimable & si digne de dominer? Que seroit-ce qu'une mauvaise éducation & les habitudes qui en naissent?

On détermine la Jeunesse à l'étude, par l'idée des revenus que le savoir procure, par l'espérance de la gloire qui l'acompagne, par les plaisirs présens dont on recompense déja leur aplication, & par les mortifications dont on punit leur négligence. On les acoûtume par là à regarder la connoissance de la Vérité, comme le moyen de parvenir à de certains buts. Dès là on se forme à donner aux buts où l'on tend, la préférence sur les moyens qui y conduisent,

duisent, &, si on peut y parvenir avec moins de peine, si la vrai-semblance & le zèle pour les opinions reçues, donne plus promptement & plus sûrement ce qu'on souhaite, on se borne là, & enfin, s'il suffit de se distinguer, pour se faire un nom, on se met peu en peine si on se distinguera par des vrai-semblances & par des subtilités, ou par une solide connoissance de la Vérité.

Ajoutés à cela la malheureuse influence du motif de l'*Emulation* mal mènagé, qui, peu à peu, & même très rapidement, produit des dispositions à l'*Envie*, qu'il est presque impossible de déraciner, & qui remplissent le cœur d'une repugnance, presque aussi insurmontable, qu'injuste & honteuse, à profiter des lumiéres d'autrui & à leur être redevable de quelques connoissances.

On ne sauroit trop s'apliquer à réflèchir sur des inclinations si condannables & si incompatibles avec le respect & l'affection dont on doit être pénétré pour la vérité. Il faut que, par l'expérience, & par des attentions fréquentes à ces avantages extérieurs qui nous séduisent, & qui sont si frivoles, on

on aprenne à ne s'y plus assujettir, à se faire *affranchir par l'amour de la Vérité*, & à se mettre au dessus de ces mouvemens d'envie qui captivent & qui rongent, de cet esprit de chicane qui trouble & qui aveugle, de cette ambitieuse soif de primauté & de louange, dont la possession est si frivole & si incertaine, & qui se fait toûjours acheter trop chèrement. Que toutes ces vaines fantaisies disparoissent & s'évanoüissent sans retour, par la comparaison qu'on en fera avec l'aprobation de Dieu. Qu'on s'affermisse dans la glorieuse habitude de vivre sous ses yeux, de méditer en sa présence & de s'apliquer à penser vrai, afin de penser comme lui.

Quand on en sera là, on poura compter que l'on marche sûrement dans les routes de la Vérité, de la Probité & de la Félicité. Plus on la connoitra par expérience, plus on se trouvera éloigné de la vouloir & même de la pouvoir quitter.

Un homme plein de ces idées, & dominé par ces inclinations, profite avec empressement de tout ce qui lui vient dans l'esprit, de tout ce qu'il lit & de tout ce qu'il entend dire.

Tout ce qui lui paroit propre à corriger quelque défaut, à perfectionner quelque talent, à diriger au vrai, à prévenir quelque méprise, il le saisit incontinent, il y réflèchit, il se l'aplique, il se le rend propre & familier, & enfin, il le range dans la place qui lui convient, pour en former une Logique qui lui soit utile & qui puisse le devenir aux autres.

CHAPITRE II.

De la Perception en general.

DAns le dessein où je suis de travailler à l'exécution du plan que je viens de me proposer, je me demande dabord, quels sont les Principes sur lesquels je veux établir la vérité de mes Remarques, de mes Règles, de mes Maximes? Et je vois que ce doit être sur des Principes très simples & très incontestables. Les Principes d'expérience sont de cette nature; mais ceux à qui l'on donne ce nom, en matière de Physique, n'ont aucun raport à la Logique. Les Principes sur les-

lesquels on en établit les Règles, sont des Principes d'expérience intérieure, & par la même encor plus sûrs que ceux qui sont fondés, sur ce qui se passe au dehors de nous mêmes. Le sort de l'homme seroit bien malheureux, s'il avoit besoin de Règles pour s'avancer dens les sciences, & si en même tems ces Règles dont dont il a besoin, il faloit qu'il les empruntât de ces sciences mêmes où elles doivent le conduire; il faudroit qu'il fût Philosophe, avant que d'avoir apris quelle route il faut suivre pour le devenir. Je me rendrai donc attentif à ce qui se passe en moy, à ce que j'y sens & que j'y aperçois évidemment & constamment, & de là je tireray mes Conséquences & mes Maximes. Par là j'aprendrai que la *Pensée* est un *Acte qui se sent.* Le mouvement d'une boule, n'a pas besoin de se sentir soi même, & de s'apercevoir de son éxistence pour être mouvement; mais la Pensée, par la même qu'elle éxiste, s'aperçoit de son éxistence, & ne sauroit être sans se sentir. Que le fonds d'où naissent nos idées nous soit inconnu, ce fonds par la même sera di-

ferent des idées qui en ſortent. Qu'on joigne à la Penſée quelque choſe qui ne ſe ſente point, cette choſe là ſera unie à la Penſée, ſans être la Penſée même. Enfin, un Logicien n'a que faire de connoître à fonds la nature de l'ame, pour s'inſtruire des maximes néceſſaires pour bien raiſonner ; il ne regarde la *Penſée* que par raport à cette proprieté qu'elle a de ſe connoître, & de ſe ſentir, car c'eſt par là préciſément qu'elle peut nous éclairer, & nous faire connoître ce que nous ſoûhaitons d'aprendre. Pour apercevoir ce qu'une Penſée nous répréſente, il eſt abſolument néceſſaire de s'apercevoir qu'on a cette Penſée, & par où s'en aperçoit-on, qu'en la ſentant elle même ?

Lorſque cet Acte qui ſe ſent n'eſt acompagné ni d'afirmation, ni de négation, on l'apelle *Simple Perception* : Elle ne contient rien qui ne ſe trouve dans le Jugement ; mais le Jugement y ajoûte quelque choſe.

Le nom de Perception ſimple eſt un nom *rélatif*, on apelle ainſi nos maniéres de penſer qui ne décident rien, par opoſition à celles qui répondent à une Queſtion, en afirmant, ou en niant.

Mais

Mais des Perceptions peuvent être moins composées ques des Jugemens, sans être pour cela absolument simples. Il n'y en a presque point qui ne soit composée, & qui ne présente à l'esprit plusieurs choses ; mais les moins composées portent le nom de *simples*, par oposition à celles qui renferment plus de choses. L'idée d'une passion en general est simple, par raport à celles de la tristesse, de la haine, de la vengeance, de l'amour, qui ajoûtent chacune quelque chose à l'idée plus simple d'une passion en general.

On ne peut pas dire qu'un homme se trompe, pendant qu'il ne décide rien, & qu'il prend le parti de ne rien afirmer & de rien nier sur ce qu'on lui propose ; en ce sens la simple Perception est toûjours exempte d'erreur, par raport aux Jugement. Mais il n'est pas moins vrai, dans un autre sens, que les Perceptions qu'on apelle simples renferment souvent les Principes de nos faux jugemens. On n'afirme, & on ne nie mal à propos que parce que l'on compte trop sur certaines Perceptions, & qu'on supose qu'elles répréséntent très juste des Objets dont elles ne sont

point les véritables images. Le mot de *Chaleur*, par exemple, exprime une *Perception*, & non pas un *Jugement*. Mais si, quand je dis la *chaleur du feu*, ce mot signifie chez moy quelque chose de semblable à ce sentiment qui m'ocupe quand j'en aproche, cette manière de me répréſenter le feu me jettera bientôt dans l'erreur, & me fera conclure que la chaleur du feu est quelques chose de très diférent du mouvement de ses parties.

On supose encor dans les Perceptions plus de simplicité qu'il n'y en a. Dès là on s'imagine que le même mot a la même signification chez tous ceux qui le prononcent; mais en suposant cela on se trompe souvent, on croit s'entendre les uns les autres, & on ne s'entend point, souvent celui qui afirme acuse d'erreur celui qui nie; cependant l'un a raison d'afirmer, & l'autre a raison de nier, & ils ne se trompent que parce que chacun croit que le jugement de l'autre tombe sur les mêmes idées, ou sur les mêmes parties d'une idée composée que le sien. La Vertu à un mérite essentiel qui fait déja la récompense de ceux qui s'y attachent. Cela est vrai, s'il

s'il ne ſagit que d'une partie de leur récompenſe. Elle eſt acompagnée de ſentimens ſi doux, que rien au monde ne leur eſt préférable : Cela eſt vrai auſſi à de certains égards, & dans de certaines circonſtances ; mais il en eſt auſſi, où la ſatisfaction qu'un homme vertueux trouve à ſuivre ſon devoir, ſe trouve balancée par des ſentimens ſi douloureux, & par des réflexions ſi triſtes, que ſi des récompenſes à venir ne le dédommageoient pas de ce qu'il ſouffre, il n'y auroit pas de ſort plus infortuné que le ſien.

Toute Perception eſt un Acte qui ſe ſent, & ſans cela, elle ne ſeroit pas une Perception. Mais il y a des Perceptions qui ſe connoiſſent, & ſe ſentent ſimplement elles mêmes ; il y en a qui, en même tems qu'elles ſe ſentent, ſervent à nous faire connoître quelque choſe de différent d'elles mêmes. La *Soif*, la *Douleur*, la *Triſteſſe*, le *Deſir* apartiennent au premier genre ; la penſée d'un *Arbre*, d'un *Cercle*, d'une Maiſon ſont des Perceptions du ſecond. Les unes n'ont qu'elles mêmes pour Objet, les autres ont un Objet diférent d'elles mêmes. Les premières s'apellent des *Sen-*

sations, & je donne le nom *d'Idées* aux ſecondes. Une Senſation ne répréſente qu'une Senſation, & la Senſation étant une eſpèce de Penſée, on ne peut la concevoir & ſe la répréſenter, que dans des ſujets capables de ſentir; & par conſéquent de penſer. Il n'en eſt pas de même des Idées, je penſe quelquefois d'une certaine façon qui me répréſente un *Arbre*, un *Triangle*, &c. qui me fait connoître les Objets auxquels je donne ces noms: Elle me les répréſente, elle me les fait connoître ces Objets, tout diférens qu'ils ſoient de la Penſée: Cela eſt merveilleux, mais cela eſt inconteſtable. Si mes Idées étoient ſemblables à leurs Objets, ce qui penſe en moi deviendroit ſucceſſivement ſemblable à du Fer, aux Tenèbres, à une Boule, à un Clocher, &c. ce qu'il eſt impoſible de ſupoſer ſincèrement.

Pour connoître les choſes qui éxiſtent au dehors de nous, il faudra donc conſulter nos Idées plûtôt que nos Senſations. Par nos Senſations nous nous connoiſſons *nous mêmes* & nôtre état, mais nos Idées nous découvrent la *Nature*, & nous répréſentent l'état

des *choſes* qui ſont diférentes de nous mêmes. Quand on peut exprimer nettement ce qu'on a penſé, c'eſt une preuve qu'on a fait uſage de *ſes Idées*; quand on eſt embaraſſé à dire ce qu'on penſe, & qu'on ne peut venir à bout de le faire connoître clairement, il y a aparence qu'au lieu de former des Idées, on s'eſt borné à des *Senſations*. Quand j'apelle le *Mouvement*, un éfort, une impétuoſité, ces expreſſions ne ſont point nettes, elles marquent des Senſations, on ne peut ſe répréſenter clairement dans une boule quoique ce ſoit qui y réponde; mais quand je dis qu'une boule qui ſe meut, change de ſituation, & s'aplique ſucceſſivement, on comprend très diſtinctement ma penſée. Les Senſations ſe manifeſtent ſeulement elles mêmes à elles mêmes; mais dès qu'on veut les regarder comme des répréſentations de certains Objets diférens de la Penſée, & qui exiſtent hors de nous, on ne ſait plus ce qu'on veut dire, & ce qu'on veut penſer; on ſupoſe ce qui n'eſt point, on ſe travaille inutilement pour n'enfanter que des chimères.

Une Idée, qui, en elle même, ne fait ſentir aucun agrément, ne nous ſatisfait que par le ſecours de la réflexion; mais ſans ce ſecours une Senſation eſt douloureuſe, ou agréable, & pour exciter ou faire ceſſer de telles Senſations, nous avons beſoin des Objets extérieurs. Le feu me fait ſentir la chaleur & me délivre de la Senſation déſagréable du froid. Les Idées contribuent à nôtre bonheur, parcequ'elles nous aprennent à nous bien conduire; les Senſations nous le font directement ſentir.

Il ne convenoit pas qu'il dépendit uniquement & immédiatement de nous d'être heureux, ou malheureux: Auſſi n'eſt-il pas en nôtre pouvoir d'exciter ou d'arrêter nos Senſations, dès le moment qu'il nous plait, & par la même que nous le voulons ainſi. Mais comme il eſt de nôtre devoir, il convenoit auſſi qu'il fut en nôtre puiſſance, de nous avancer en lumière & en vertu; voilà pourquoi l'eſprit de l'homme tire de ſon fonds des Idées & les excite lui même, par une force dont il eſt le maître, & qu'il ne tient qu'à lui de déployer. Et c'eſt par

cette

cette raiſon encore que les mots font paſſer nos Idées chés les autres, parce qu'à l'ocaſion d'un mot, l'eſprit de l'homme excite en ſoi l'idée dont on eſt convenu que ce mot ſeroit le ſigne. Ce pouvoir étoit néceſſaire, pour profiter des lumières les uns des autres. Par le ſecours des mots, nôtre raiſon s'éclaire & aprend à ſe conduire : Mais on a beau poſſeder une Langue, jamais on ne fera naître le ſentiment de chaleur, ni de couleur par des diſcours ; tout au plus s'ils en excitent le ſouvenir. Or le ſouvenir d'un ſentiment diffère de ce ſentiment, & chacun eſt maître d'en faire l'expérience & de s'en convaincre par là.

CHAPITRE III.

De l'Entendement.

I. QUand je dis *Afirmation*, *Négation*, *Deſir*, *Contentement*, *Ennui*, *Apréhenſion*, *Doute*, *Certitude*, *Eſtimer*, *Aprouver*, *Blamer*, *Excuſer*, *Condamner* ; j'entens ce que je dis, & je

Exemple des Idées purement Intellectuelles.

je ne prononce point des mots destitués de sens : Cependant je ne me répréſente point ce dont je parle ſous aucune image & ſous aucune forme corporelle. La puiſſance que nous avons de parler ainſi s'apelle *l'Entendement* ou la *Faculté Intellectuelle.* Je n'ay point de moyens plus ſûrs de la faire connoître que par ſes propres actes.

Les Phantomes de l'Imaginations, troublent l'Entendement.

II. A la vérité dans le tems même que l'Entendement pur s'exerce & s'aplique ſur ſes Idées, l'Imagination préſente ſes Images & ſes Phantômes ; mais ces prétendus ſecours ne ſont que des importunités qui nous retardent & nous troublent. Vous ſouhaités de ſavoir ce que c'eſt que la Penſée ? Rentrez en vous mèmes, rendez vous attentif ſur vous mêmes : Vôtre Penſée qui eſt un Acte qui ſe connoit, vous manifeſte elle même ce qu'elle eſt ; elle eſt préciſément ce que vous ſentez qui ſe paſſe en vous, lorſque vous penſez ; car tout ce que vous ne ſentez point, & que vous n'apercevez point, certainement n'eſt pas Penſée, & ne doit point porter ce nom ; arrêtés vous là vous êtes inſtruits. Mais l'Imagination ne s'y arrête

te pas, & pour répondre au desir que nous avons de connoître la Pensée, elle nous présente je ne sai quel feu, je ne sai qu'elle vapeur, je ne sai quels corps actifs, & fort minces, & à quoi aboutit tout cela, si ce n'est à détourner nôtre attention de ce que la Pensée est, pour l'arrêter sur ce qu'elles n'est pas?

Il faut donc mettre une grande différence entre les Idées de l'Entendement & les Phantômes dont l'Imagination se hazarde de les acompagner. L'Entendement conçoit avec netteté; mais dans ce que l'Imagination présente, il n'y a le plus souvent que confusion. Je comprens fort bien ce que c'est qu'une figure formée de 120. ou 124. côtés égaux, j'en démontreray la génération & les proprietés, mais l'image que l'Imagination s'en fait n'est point distincte, & ne ressemble pas moins à une figure de 118. ou 122. côtés. L'Entendement détermine tous ces côtés, & les compte nettement, l'Imagination n'oseroit l'entreprendre, elle n'en sauroit venir à bout. Lorsque dans une Histoire on me parle de 50. bataillons & de 53. Escadrons, d'un

d'un fossé de 49. pieds, d'une plaine de 4700. pas, d'une colline dont la pente est de 50. toises, tous ces nombres, & un plus grand détail encore, sont très déterminément conçûs par mon Entendement ; mais l'Imagination s'embrouille & ce qu'elle conçoit, elle se le répréſenteroit de même, si ce détail avoit été composé d'autres nombres.

Non-seulement l'Entendement se forme des Idées précises de ce que l'Imagination ne présente que très confusément, il en rectifie de plus les contradictions. L'Imagination ne se répréſentera jamais les Antipodes que renversés ; mais l'Entendement se convainc qu'un homme n'a point cette situation, dès que ses pieds sont plus pres que sa tête du Centre de la Terre.

C'est par un éfet de l'empire que l'Imagination a sur nous, que pour concevoir quelque chose qui répondit aux Phantômes qu'elle présente, on est venu à suposer que les Intelligences étoient unies à des corps très déliés, que l'ame séparée de ce Corps visible qu'elle anime, auroit encor

un véhicule Corporel, à la vérité très souple, très subtil, très actif. Mais si elle n'est pas corporelle, si elle est une substance diférente du corps, elle peut subsister & agir sans être liée à un corps.

III. Il n'y a point de Laboureur, il n'y a point d'Artisan, qui ne comprenne la pensée d'un homme qui leur dit, *Vous m'aviez assûré telle & telle chose, il y a trois Semaines, & cependant aujourd'huy vous la niés hardiment.* Il entend donc ce que signifie afirmer, ce que signifie nier. Il ne se répréfente pourtant ce que ces termes signifient, ni comme *petit*, ni comme *gros*, ni comme terminé par des lignes droites, ni comme terminé par des courbes, ni comme loin, ni comme près, ni comme coloré; il ne le voit, ni ne limagine; mais il l'entend très bien: Il exerce donc son Entendement: Mais il n'est pas moins vray que les personnes de cet ordre ignorent qu'ils en ayent un: D'où vient cela? C'est que pour savoir, il ne suffit pas de sentir directement il faut réflêchir, c'est par la réflexion qu'on s'instruit, & qu'on s'éclaire. Il faut

faut donc faire uſage de ſon Entendement, & réflèchir ſur l'uſage que l'on en fait. On ſait ce qu'a fait Deſcartes, & ce qu'il conſeille dans ſes Méditations Métaphyſiques. Si à ſon imitation je penſois pour un tems, comme je ferois, s'il n'y avoit point de Corps, ou ſi je croyois qu'il n'y en eût point, ſi je ne faiſois non plus d'attention ſur les Corps, que ſi je n'en avois jamais connu. Dans cette ſupoſition, dans cette ignorance, & cette incertitude ſur l'exiſtence de l'Univers corporel, que me reſteroit-il de ſûr ? Je ſerois toûjours aſſûré que je penſe & que je ſuis ; j'aurois donc l'Idée d'un Etre qui penſe, qui par conſéquent connoit quelque choſe (ſavoir ſon éxiſtence & ſa penſée, du moins imparfaitement) qui connoit peu, mais ſouhaitte de connoître davantage, &, à cette ocaſion, je paſſerois à l'Idée d'un Etre qui a de plus grandes connoiſſances, & enfin à l'Idée d'un Etre dont l'Intelligence égale les deſirs, & qui connoit tout ce qu'il veut. Dans l'ignorance & la foibleſſe où je me trouve je ne ſuis pas heureux ; cette réflexion me conduit

duit à l'idée d'un Etre plus puissant, & plus satisfait, qui peut tout, qui n'a qu'a vouloir pour exécuter, qui est souverainement heureux, se suffit à soi même, se connoit, se sent avec un ravissement invariable. Jusques là il n'y a rien de corporel qui se présente à mon Esprit, & les Idées de mon Entendement s'avancent, sans que mon Imagination les trouble.

Continuation d'Exemples & de preuves.

IV. Les nombres en eux mêmes sont très distinctement connus; tous les hommes en ont les mêmes idées invariablement; mais les images dont l'Imagination acompagne ces idées ne sont point uniformes. Le Latin, le Grec, l'Hébreu, l'Arabe, quand ils pensent à cent, pensent au même nombre, ils ont la même idée, mais leurs images sont toutes diférentes, chacun a ses Objets, chacun a ses Chifres, & chacun confondroit mal à propos l'idée du nombre avec celle du Chifre; 100. & C. de même que 50. & L. présentent à l'esprit deux images très diférentes, l'une & l'autre expriment pourtant le même nombre, on imagine le Chifre, mais on connoit le nombre intellectuellement,

il

il n'a point d'image, il difère de son signe.

Le terme general de *Corps* n'est-il qu'un son auquel il n'y a point d'idée qui réponde ? Et comment sai-je que ce terme est également apliquable & aux corps que j'ay vû, & à ceux que je ne verray jamais & que je n'ay jamais imaginé, si je n'ay d'autres idées du corps que celles qui, par les Sens, ont passé dans mon Imagination ? L'Idée même de ce en quoy tous les corps, que j'ay vû, se ressemblent assez, pour porter le même nom, cette idée est universelle, & diférente des Idées des Sens, qui sont toutes particulières & déterminées. J'ay dans mes mains une boule de cire, je j'aplatis, ensuite je la mets sur le feu qui après l'avoir fonduë, la convertit en flammes, & la dissipe en vapeurs : Quand je dis que le même corps, que j'ai vû solide & rond, subsiste quoy qu'évanouï à mes yeux, & est changé en vapeurs, qu'après avoir subi tous les changemens, dont j'ay été témoin, il est demeuré en un sens le même corps, n'entens je pas ce que je dis? Cepen-

Cependant en parlant ainſi, je ne prononce que des mots qui ne ſignifient rien, ſi je n'ay d'autres idées que celles des Sens & de l'Imagination, car chacune de ces idées me répréſente la cire ſous un état déterminé, chacune me la répréſente dans un état diférent; l'Etendement ſeul conçoit l'Identité.

Ne ſait-on pas ce qu'on dit quand on parle du *paſſé*, &de *l'avenir*, ce qu'on a vû & ce qu'on poura voir? L'imagination, quand elle y penſe, ſe le figure toûjours comme préſent; on entend ce que ſignifie la rélation de paſſé & de preſent, mais on ne le voit ni on ne l'imagine. Les *Conjonctions*, qui répandent dans un diſcours de la lumière, & qui lui ſervent d'ornement, ne ſont-elle autres choſes que des ſons deſtinez à fraper les oreilles, ou des caractères qui ſe bornent à faire impreſſion ſur les yeux? Ne faut-il pas avoir une idée de ces conjonctions, de leur force, de leur uſage, en un mot ne faut-il pas ſavoir ce que ces caractères ſignifient pour ſavoir où il les faut placer, & pour s'aſſûrer qu'on les place à propos? Or certainement leur idée ne préſente ni groſſeur, ni figure, ni cou-

couleur, elle échape aux Sens & à l'Imagination.

Quand je dis, *Il y quelque chose qui n'a point commencé*, car tout ce qui a commencé & qui est devenu ce qu'il n'étoit pas, a nécessairement tiré son éxistence & son état de quelque chose qui existoit déja : Ce qui peut être & n'être pas, il faut nécessairement qu'une cause le détermine à être plûtôt qu'à n'être pas ; il faut donc nécessairement suposer une enchainure de causes, qui soient elles mêmes sans origine, ou, dans cette enchainure une première cause qui n'ait jamais commencé. Quand je parle ainsi, jentens ce que je dis, mais ce ne sont pas les *Sens* & *l'Imagination* qui m'éclairent ; l'une & l'autre de ces Facultez peuvent bien me réprésenter un commencement, mais les Sens & l'Imagination ne s'élèvent point à ce qui n'a jamais commencé, & ces termes ne signifieroient rien pour un homme qui n'auroit d'autre faculté que celle des Sens & de l'Imagination.

Difficulté fondée sur une équivoque.

V. En vain l'on entassera & Expériences & Raisonnemens, pour prouver qu'un homme passeroit toute sa vie sans

ſans s'élever à aucune de ces idées qu'on apelle Intellectuelles, s'il n'avoit pas été conduit par les inſtructions que lui ont donné les autres hommes, & qu'il n'a dabord reçuës que par le moyen de ſes Sens. Il n'eſt pas permis de confondre deux facultez en une ſeule, ſous prétexte que l'une fournit à l'autre des ocaſions de s'exercer ; car en raiſonnant ſur ce Principe, il faudroit conclure que l'ame eſt corporelle, puiſque ſouvent ſes penſées ſont des ſuites des mouvemens qui ſe paſſent dans ſon corps. La vuë d'une ſomme d'argent engage un Peintre à ſe rechercher, à faire des éforts, & à tirer de ſon fond l'idée d'un Tableau où il ſe trouve des Traits qui reſſemblent à quelque choſe de different de ces pièces d'argent ou d'or, qui l'ont animé à penſer & à travailler.

Il ſe peut de même, qu'un homme n'auroit jamais formé la réſolution de s'attacher à méditer ſur la nature de la *liberté*, ſans les diſputes échaufées des Théologiens ſur ce point. Cependant loin de tirer ſes lumières de leurs conteſtations, au contraire il prend

prend ſoin d'oublier tout ce dont ſes oreilles ont été battues ſur ce ſujet, il ſe renferme dans ſont intérieur, il deſcend en ſoi même, pour ſentir attentivement tout ce qui s'y paſſe, quand il choiſit, & qu'il ſe détermine. Il tire donc de ſon fond ſes connoiſſances, & il auroit pû les en tirer ſans cette ocaſion, quoique peut-être ſans elle, il eût négligé de le faire.

Nous allons plus loin que les yeux & les oreilles; il y a donc en nous une puiſſance qui tire des idées de ſon fond. Le langage ſeroit lui même inutile ſans cette puiſſance; la force d'un mot prononcé ſe reduit à faire naitre le ſentiment d'un ſon, & c'eſt l'ame qui, à l'ocaſion de ce ſon, s'excite à former des idées. La plûpart des diſcours ſont des eſpèces de *Problêmes*, que l'eſprit s'aplique à reſoudre; il y en a qu'il reſoud du premier coup d'œil, & ceux là ſont pour lui des diſcours très *clairs* & très *ſimples*, il y en a qu'il lui ſont plus de peine, & pour l'intelligence deſquels il faut qu'il ſe recherche: Quelquefois l'obſcurité des expreſſions en eſt la cauſe, &

quel-

quelquefois auſſi la compoſition des ſujets, ou le trop peu d'exercice ſur des ſujets de cette nature.

Si nous ne ſavions que ce que les Sens & l'expérience nous aprennent, & que nous trouvons moyens de ranger dans nôtre Mémoire, nous n'aurions que des ſciences probables & nous ne ſerions aſſûré de la vérité d'aucune propoſition univeſelle. Se perſuade-t-on que *deux côtez d un Triangle pris enſemble ſont plus grands que le troiſième*; ou que la *ſomme des trois Angles d'un Triangle eſt égale à la ſomme de deux Droits*, ſeulement parce qu'on l'a trouvé ainſi, toutes les fois qu'on s'eſt aviſé de les meſurer; ou ſi l'on s'eſt convaincu de la vérité de ces propoſitions, & ſi on eſt venu à les regarder comme abſolument univerſelles, parce qu'on a vû ces véritez dans les Idées univerſelles de la ligne droite, de l'Angle & du Triangle: Si l'on prend le premier parti, il faudra reconnoître que la routine eſt plus convaincante que la démonſtration, on ſera bien aſſûré que tous les Triangles qu'on s'eſt donné la peine de meſurer ont cette proprieté, mais on ne ſau-

ſauroit être parfaitement aſſûré qu'elle ſe trouvera dans tous ceux qui ſe feront : A l'ocaſion des Objets ſinguliers & déterminés qui ſe préſentent aux yeux , l'Entendement ſait s'élever à des idées generales qu'il combine, & dont il tire des Concluſions univerſelles ſans aucun mêlange d'incertitude.

Avis importans.

VI. Ces Idées importunes que l'Imagination préſente , & par leſquelles elle ne fait que détourner l'Entendement de l'attention qu'il voudroit donner aux ſiennes , il ne faut pas s'opiniâtrer à les attaquer directement , à les chaſſer , & à leur ordonner de s'évanouir. Ces éforts ne feroient que leur attirer toûjours plus d'attention, il faut ſimplement les négliger : A force d'être négligées elles ceſſeront enfin de ſe préſenter ; elles tirent leur naiſſance & leur force d'une longue habitude , & cette habitude tombera & s'éfacera d'elle même , à meſure qu'on négligera d'en réïterer les actes.

Les Idées de l'Entendement méritent

VII. SOIT que je me ſerve de mes *Yeux* , ſoit que je me livre à mon *Imagination* , c'eſt toûjours mon *Eſprit*, c'eſt-à-dire, *moi* penſant , *moi Penſée*,

ou ,

ou, si vous voulez ce qui en moi est le *Principe de la pensée*, c'est ce même Principe qui aperçoit intérieurement, & qui aussi voit & imagine. Par conséquent les imperfections de l'Esprit se répandent sur les Sens & sur l'Imagination; mais parce que dans ces deux derniers cas, sa manière de penser est dans une plus grande dépendance du corps, les défauts du corps doivent aussi avoir une grande influence sur l'Imagination, & sur les Sens. *L'Entendement pur*, qui certainement ne dépend pas du Corps, ou qui en dépend beaucoup moins, sera donc plus juste dans ses opérations que l'Imagination & les Sens, dans les leurs.

plus d'attention que celles des sens & de l'Imagination.

D'ailleurs les Perceptions de l'Entendement sont toutes du nombre de celles que nous apellons *Idées*, & qui nous sont données afin de faire connoître le Créateur & ses créatures; au lieu que dans les Perceptions des Sens & de l'Imagination, il y a beaucoup plus de *Sensations*, & ce n'est point par nos Sensations que nous devont juger des Objets extérieurs en nous les répréſentant semblables à ce que nous sentons.

De plus les Sens & l'Imagination ſont beaucoup plus bornés que l'Entendement, & par conſequent lui ſont très inférieurs. Il y a bien des choſes que nous ne ſaurions ni voir ni imaginer, & que l'Entendement conçoit pourtant très bien. Car, outre ce ce que nous avons allegué ci deſſus, l'Entendement par exemple, conçoit très nettement qu'il n'y a aucune partie ſi petite, qu'elle n'ait encor quelque étenduë, & que par conſéquent elle ne ſoit diviſible, il conçoit que les portions & les parcelles de cette dernière diviſion pouroient encor ſe partager, puiſqu'elles ſont des Corps, & ont quelque étenduë; il comprend que les plus petites parties ont leur figure déterminée de même que les plus grandes: L'Entendement aperçoit tous cela, ce n'eſt point là un langage où il ne voye goutte; mais ce ſont des choſes que nos yeux ne découvriront jamais, & auxquelles nôtre Imagination ne ſauroit atteindre.

Les idées des Sens ne s'acordent pas toûjours, tantôt la vuë corrige l'erreur de l'attouchement, & tantôt ce Sens rectifie les illuſions de l'œuil, &

l'œuil même trouve l'Objet très diférent, ſuivant la diférence des ſituations où il eſt placé. Cela n'arrive point aux idées de l'Entendement. Jamais ce que l'une aprend n'eſt détruit par une autre. Il arrive bien aux hommes de changer de ſentiment, de nier ce qu'ils avoient afirmé, & d'afirmer ce qu'ils avoient nié, ſur des choſes qui ſont les Objets de leur Entendement; mais cela ne vient pas de ce que les idées intellectuelles changent: Quand un homme ſe trompe, il prononce ſur ce qu'il ne voit pas, il s'imagine de voir des idées qui lui manquent, & quand il revient de ſon erreur, il rentre dans la vérité en jugeant par idée & par connoiſſance, au lieu de juger par ſupoſition.

C'eſt donc l'Entendement qu'il faut principalement conſulter, c'eſt à ſes idées qu'il faut ſur tout s'en tenir, & c'eſt par cette raiſon que nous en avons parlé, avant que de donner des Règles pour les Sens & pour l'Imagination.

Fruits des Idées intellectuelles.

VIII. Il n'y a que les Idées de l'Entendement qui donnent une véritable fermeté; un homme qui s'abandonne

à celles des Sens est le jouet des passions & des âges : Formant ses desseins sur des aparences qui le trompent, il passe d'erreur en erreur ; tantôt il se dégoute de ce qui s'étoit emparé de son admiration, tantôt il revient à ce dont il s'étoit dégouté ; & tour à tour il aprouve & condanne ; à peine sait-il lui même ce qu'il veut. Un homme qui ne prend pas pour sa Règle constante les idées invariables de son Entendement n'aura jamais cette tranquilité de cœur si nécessaire pour marcher à pas sûrs, & pour faire des progrès en connoissance, cette tranquilité, est un des quatre buts principaux, auxquels toutes les remarques qui composent la Logique doivent se raporter.

Des bornes de l'Entendement.

IX. CE N'EST PAS que l'Entendement soit sans défaut, il en a un essentiel, ses connoissances sont renfermées dans de certaines bornes, &, sur un grand nombre de sujets, dans des bornes fort étroites. Personne n'est assez hardi pour nier cette vérité, mais il est assez ordinaire de ne s'en souvenir pas. Il se trouve des gens assez ridicules, pour se considerer eux mêmes comme

me la mesure & la Règle de tout. Tout ce qu'ils ont quelque peine de comprendre passe chez eux pour des Chimères, ils ne daignent pas y réflèchir. Pour se guerir d'un entêtement qui n'est pas moins dangereux que ridicule, & pour le prévenir, il n'y a qu'à réflèchir sérieusement sur un très grand nombre de choses, dont on ne sauroit disconvenir, & qui ne laissent pas de mener à des conséquences & à des difficultez, dont il n'est pas possible de se démêler entièrement. Il y a, par exemple, de l'étenduë au dessus de ma tête, & à cette étenduë, soit qu'elle soit toûjours corps, comme quelques uns le prétendent, soit que depuis un certain terme elle ne soit qu'un simple espace vuide, il m'est impossible d'assigner des bornes; en quelque endroit que je la termine, quelques bornes que j'essaye de lui assigner, je me sens forcé à concevoir au delà de ces bornes, un espace qui les enferme & les environne de toutes parts. Je suis assûré que je pense & que j'existe, mais il m'est impossible de comprendre que j'aye toûjours été & que j'aye toû-

jours pensé, je ne conçois pas mieux que je sois sorti du néant de moi même; & enfin je ne saurois me répréʃenter de qu'elle manière une puissance supérieure m'a donné l'Etre que je n'avois point. Il faut nécessairement que l'un de ces trois cas soit le véritable, je puis démontrer la fausseté des deux premiers, je puis établir la vérité du troisième; mais pour avoir prouvé qu'une puissance supérieure m'a produit, je ne comprens pas mieux de qu'elle manière elle m'a produit. Il y a un grand nombre de questions de cette nature dont les fondemens sont incontestables; on en peut faire sur la divisibilité de la matière, sur le mouvement, sur le tems, qui aboutissent toutes à l'infini, & jettent nôtre Esprit dans un embarras ou il se perd. Il est bon d'y réflêchir, & de les pousser afin de se former à la modestie, & de s'acoutumer, à se dire que l'on ne peut pas tout comprendre, mais que pour cela il ne faut pas tout rejetter. Je sens que je remuë le bras dès que je veux, mais de qu'elle manière j'opère ce mouvement, c'est ce que j'ignore; voila pour-

pourtant un fait qui m'est bien familier, le revoquerai je en doute ? Et parce que je ne le comprens pas assez, m'imagineray-je que je suis sans volonté & sans action.

X. Nos connoissances & nos forces ne sont pas toûjours renfermées dans les mêmes bornes. Ce qui a paru difficile dans un tems, nous devient dans la suite très aisé. Que faut-il faire pour étendre les bornes, & pour augmenter la capacité de nôtre Entendement ? Un Esprit a d'autant plus d'étenduë qu'il peut penser à un plus grand nombre de choses à la fois, & passer plus rapidement d'une pensée à une autre, & en parcourir un grand nombre d'un seul coup d'œuil, de même qu'un bras est plus robuste lors qu'il agit avec plus de promptitude & qu'il soutient une plus grande quantité de poids en même tems. Or il en est à cet égard de la force de l'esprit, comme de celle du corps ; elle croissent l'une & l'autre par l'exercice, mais par un exercice moderé, règlé & dont les éforts s'augmentent très insensiblement. Un Esprit qui restera dans l'inaction demeurera toû-

Des moyens de donner de l'étenduë à l'Esprit.

jours petit, & celui qui entreprendra tout à la fois un trop grand nombre de choſes, & ſe portera d'abord aux plus difficiles, ſe troublera, ſe confondra, & loin de redoubler ſes forces naturelles, il les affoiblira & coura riſque de les perdre entièrement. Il faut donc aller par ordre, c'eſt à dire, commencer par le plus aiſé, & des connoiſſances les plus ſimples ne paſſer jamais tout d'un coup aux plus difficiles, mais s'avancer par degré, des ſimples à celles qui ne ſont que tant ſoit peu compoſées, & de la s'élever à d'autres un peu plus difficiles à d'émêler; & ainſi conſécutivement. Il n'en faut jamais quitter aucune ſans l'avoir diſtinctement compriſe, & ſe l'être renduë familière : Il faut repaſſer tout d'une vuë premièrement deux choſes clairement connuës, enſuite trois, puis quatre, &c. Moyennant ces précautions on parviendra à s'en répréſenter un grand nombre, avec la même facilité, & la même netteté, que l'on en avoit d'abord compris deux ou trois des plus aiſées.

Il faut bien prendre garde de confondre la véritable étenduë de l'Eſprit, qui

qui eſt toûjours acompagnée de juſteſſe, avec une fécondité ſans goût & ſans diſcernement. Il eſt des Imaginations fécondes qui forment ſur le champ un grand nombre de conjectures vrai ſemblables, ſur quelque ſujet qu'on leur propoſe. Mais ces probabilitez forment comme une nuée, qui dérobe la vuë de la vérité qu'on cherche. Un Eſprit acoûtumé à des aparences, ne ſait plus s'étendre au ſolide & à la certitude. L'Etude des Mathématiques, quand on la fait dans un grand ordre, & qu'une parfaite évidence éclaire l'Eſprit en même tems qu'elle le convainc, eſt des plus propres à lui donner de l'étenduë, on aprend à y voir les conſéquences dans leurs principes, & plus on en a tiré, plus on en voit naître, qu'on ſe trouve toûjours en état de demontrer & de ranger par ordre. Mais il eſt très important de ne pas donner à cette étude tout ſon tems. Quand on s'y abandonne tout entier, on per le goût des autres choſes, on devient incapable de les manier & de les bien entendre, & on ne ſait plus profiter des ſecours que donne le commerce du Monde.

Et en général, dans toutes ſortes de ſciences, quand on s'acoutume à voir naître un grand nomdre de conſéquences d'un ſeul principe, & qu'on le voit ſe multiplier en quelque ſorte pour les démontrer, on augmente par cet exercice l'étenduë de ſon Intelligence.

La varieté des études & des ocupations contribuë extrèmement à donner de l'étenduë à l'eſprit. Après l'inaction & l'oiſiveté, rien ne le borne d'avantage que de s'attacher à une ſeule ſcience, & de ſe renfermer avec un petit nombre d'hommes. A force de n'attacher ſes yeux que ſur un petit Cercle, on devient enfin incapable de voir quoique ce ſoit au delà. Il en eſt à peu près des *Penſées* comme des *Mots*. Un homme qui a vielli ſans connoître jamais d'autre langue que celle de ſon païs, ne ſauroit venir à bout d'en aprendre d'étrangères, c'eſt trop tard. Il en eſt de même d'un homme qui ſe donne tous entier à une ſcience, & qui ne voit qu'un petit nomdre de gens de même humeur que lui. Dès qu'il en rencontre qui l'entretiennent de ſujets differens de ceux auxquels il s'eſt livré,

ou

ou qui parlent d'une autre maniére que ses amis, il lui semble qu'il se trouve avec des intelligences d'un autre ordre, il ne sauroit entrer dans leurs idées, vous diriez qu'il n'a rien de commun avec eux.

Mais il faut se souvenir de mettre une grande diférence, entre varier ses ocupations, & se permettre de courir d'Objet en Objet, pour ne faire qu'éfleurer: La petitesse de génie fait aimer les connoissances superficielles, & les connoissances superficielles entretiennent, à leur tour, un petit génie dans les bornes où il se plait.

Les Maîtres auxquels l'Education de la jeunesse est confiée, loin d'étendre le génie de leurs Disciples, comme ils devroient, contribuent ordinairement à le resserrer, par l'authorité qu'ils se donnent sur eux. Un Disciple qui craint toûjours d'être grondé, s'il se donne le moindre essort, s'acoutume peu à peu à ne point penser: la Mémoire est la seule faculté dont il fait usage, & encore la remet-il entre les mains de son Maître, pour n'y tracer que ce qu'il trouve à propos.

Rien ne s'opose plus à l'étenduë de l'Esprit que la flateuse pensée qu'on en a déja assez, on ne se met plus en peine d'en aquerir dès qu'on s'imagine qu'on n'en a plus besoin; mais rien n'est plus vain que cette prévention : Nôtre Esprit peut toûjours croître, & non seulement nous pouvons toûjours aquerir de nouvelles connoissances, mais nous pouvons, de jour en jour, nous rendre plus capables d'en aquerir. Le travail quand il est bien conduit, n'enrichit pas seulement nôtre Esprit de nouvelles aquisitions, il l'étend de plus & le fortifie; c'est là une des merveilles de nôtre nature, que les grands génies sentent beaucoup mieux que les petits. Ceux-ci ne voyant rien au delà d'eux mêmes, restent dans la pauvreté & dans l'inaction, ridiculement satisfaits de leur habileté imaginaire; mais ceux qui sont véritablement habiles, à mesure qu'ils avancent, s'aperçoivent qu'ils peuvent & qu'ils doivent aller encore beaucoup plus loin; & attentifs au chemin qui leur reste à faire, ils n'ont garde de s'en orgueillir de celui qu'ils ont déja fait.

XI. QUAND il s'agit d'entreprendre & d'executer, comme tous les faux pas ſont de conſéquence, que les mépriſes coûtent cher, quelque fois même ne peuvent ſe reparer, & qu'enfin le tems preſſe ſouvent, & les ocaſions s'échapent, il eſt de la derniére importance d'avoir une étenduë de génie à enviſager dabord tous les biais qu'on peut prendre, & tous les inconvéniens qu'on a à éviter : Pour aquerir cette juſteſſe & cette étenduë de génie, il faut s'acoutumer, & dans les hiſtoires circonſtanciées qu'on lit, & dans les évènemens dont on eſt le témoin, ou dont on peut ſe faire inſtruire par les autres, il faut, dis-je, s'acoutumer à ſe répréſenter l'aſſemblage des cauſes qui contribuent à un effet; il faut réflèchir ſur les deſſeins qui échouent, & ſur les conjectures qui les font échouër; il faut ſe demander à ſoi-même ce que l'on auroit fait en pareil cas, & comparer ſes vuës avec celles des autres; il faut s'inſtruire du cœur de l'homme, & des reſſorts qui le mettent en mouvement; il faut pratiquer le monde, & joindre ſans ceſſe l'expérience aux réflexions

Elle eſt ſur tout néceſſaire dans les matiéres de pratique.

flexions, & les réflexions à l'expérience. Il y en a plusieurs qui s'abandonnent à leurs idées sans les justifier sur les événemens; ces gens là n'enfantent que des chimères, & des projets qui ne peuvent réussir. Il y en a d'autres qui ne savent qu'imiter ce qu'ils ont vû; un cas tant soit peu extraordinaire les déconcerte entièrement.

Mauvais efets d'un espritborné.

XII. LES BORNES de nôtre Entendement sont suivies d'une infinité de malheurs. Les Vicieux les plus déterminés ne se perdent que parce qu'ils bornent toutes leurs vuës à ce qui est près d'eux, & qu'ils négligent de donner à l'avenir l'attention dont il est digne. Par cette même raison l'avidité des richesses conduit souvent à la pauvreté, & l'appas éblouïssant d'un gain est cause qu'on se ruïne, au lieu que le vrai & le plus sur moyen de gagner beaucoup, est de ne vouloir jamais trop gagner & de savoir perdre à propos.

Faute d'étenduë d'Esprit on ne s'aperçoit pas que dans les controverses, loin de se tirer d'affaire, on s'attire de nouveaux embarras, par des réponses

ponſes que la fauſſe honte de ceder dicte ordinairement. Souvent encore un eſprit borné ne voit pas que le coup, qu'il deſtine à un adverſaire, va retomber ſur lui, & que les raiſons par leſquelles il apuye certains endroits de ſon Syſtème, ſerviront à en déranger d'autres.

Faute d'étenduë d'Eſprit, par pitié pour les coupables, on refuſe aux innocens une protection qu'on leur doit.

En vain on s'eſt inſtruit ſur les fondemens du Droit, en vain on ſait, par exemple, qu'il faut raporter ſa conduite au bonheur de la Societé, ſi on n'aime pas ce principe, ſi on ne le s'eſt pas rendu très familier, & ſi l'on n'a pas aſſez d'étenduë d'eſprit pour l'apliquer aiſément à toutes les ocaſions, on ſacrifiera des intérets eſſentiels de la Societé, dont on eſt membre, à de petits intérets particuliers, & à des menuës bienſéances, dont les petits génies font leur Capital.

Rien n'eſt plus important au bien de la Societé qu'une grande étenduë de lumiéres dans ceux qui gouvernent. Les perſonnes publiques de-

vroient se regarder comme des personnes éternelles, & profiter sans cesse de la connoissance du passé, afin de pourvoir sagement à l'avenir, qui ne doit pas leur tenir moins à cœur que le présent.



CHAPITRE IV.

Des Perceptions des Sens.

Trois choses à distinguer.

I. QUAND on dit que *l'on voit*, par exemple, *un Arbre*, & que *l'on sent la chaleur d'un Poële*, on confond trois choses diférentes en une, & on les rassemble sous un même nom : Car 1. les *Organes* de nôtre corps sont frapés par quelque chose d'extérieur, qui porte son impression jusqu'à eux. 2. Cette impression corporelle est ordinairement suivie d'une *Perception*, je dis *ordinairement* & non pas *nécessairement*. Car quelquefois cette suite est interrompuë, & cette conséquence ordinaire n'a pas lieu, puisque quelquefois des gens passent près de nous, que nous n'apercevons point,

point, quoique nous ayons les yeux ouverts, très bien disposés, & tournés enfin de leur côté. Après le mouvement de l'Organe, & la Perception qui le suit, nous *Jugeons* 3. qu'il y a un Objet au dehors qui répond à cette Perception, qui en est la cause & qui lui ressemble. Quoique ce troisiéme acte vienne ordinairement à la suite des autres, & que la promtitude même avec laquelle il les suit, soit cause qu'on le confond avec eux, & qu'on ne les prend tous trois que pour un, il ne laisse pas quelquefois d'en être séparé Lorsque de loin & dans un tems sombre, mon œuil est frapé, & que cette impression est incontinent suivie de l'idée d'une personne de ma connoissance, je puis pourtant m'empècher de croire que cet Objet éloigné soit effectivement celui que je crois voir, & que mon idée me répresente'

En quoi consiste l'erreur des sensations.

II. IL EST toûjours certain que j'ai effectivement l'idée de ce que je crois apercevoir; mais il n'est pas toûjours sûr, qu'elle soit la juste répresentation de l'Objet qui l'a fait naitre. La Perception est bien toûjours une vraye Percep-

Perception, mais le jugement qui le ſuit eſt quelquefois trompeur.

III. Enfin il ne faut pas confondre les Senſations avec le ſouvenir qui nous en reſte, car on ſe ſouvient avec plaiſir d'une douleur que l'on a ſoutenuë, & à laquelle on n'eſt plus exposé; ſouvent ce ſouvenir n'eſt qu'une idée qui nous répréſente la Senſation ſous une notion vague de plaiſir & de douleur, mais quelquefois auſſi cette idée à la force de cauſer quelques ébranlemens dans les organes, & de ramener pár là quelque foible ſentiment.

Les Senſations ne ſont pas en nous de juſtes répréſentations des Objets.

IV. Tout le monde convient que de certains Objets n'ont rien de ſemblable aux ſentimens qu'ils font naitre. Il ſeroit extravagant, par exemple, de penſer qu'une épingle renferme en ſoi quelque choſe, qui reſſemble à la douleur qu'on reſſent quand on eſt piqué; perſonne ne s'eſt jamais aviſé de le ſoupçonner. Mais ſouvent on attribuë aux Objets je ne ſai quoi de ſemblable aux ſentimens qu'ils font naitre, & quelquefois on ne tarde pas à ſe convaincre que l'on s'eſt trop preſſé à ſupoſer cette reſſemblance. Si je

je mets par exemple une main bien froide dans de l'eau tiéde, je dirai que je ſens que cette eau eſt chaude, mais dès que j'y aurai plongé mon autre main fort échaufée & brûlante; je ſentirai cette même eau très froide. Il n'eſt pas poſſible pourtant qu'elle ſoit tout à la fois ſemblable à ces deux ſentimens, ils ſont trop opoſés, & par conſéquent, je dis que je ſens; quand de plus je juge, & je confonds dans mon jugement l'aparence avec la réalité. Il faut donc être *retenu à juger des Objets par les Perceptions des Sens :* & juſques à ce qu'une ſolide étude de Phyſique nous ait apris à démêler ce qui apartient à l'ame d'avec ce qui apartient au corps, le meilleur eſt de *ſuſpendre* ſon jugement *ſur la nature de ces aparences* extérieures.

Nos Senſations nous avertiſſent des raports que les objets extérieurs ont avec nôtre corps.

V. Il eſt ſûr que la chaleur paroit dans le feu, & les couleurs ſur les Objets, & que nous ne nous trompons point quand nous jugeons qu'elles y paroiſſent; mais nous commençons de nous tromper, quand nous jugeons que cette chaleur & ces couleurs ſont effectivement & réellement dans

dans les Objets qui en revêtent l'aparence, & c'est ce que nos Sens ne nous aprennent point. Ils ne nous donnent aucune instruction sur la réalité ; ils ne nous avertissent à cet égard que de l'aparence, c'est à l'Entendement à décider du reste.

En le consultant, on peut s'assûrer de plus d'une vérité : 1. On découvre que nos Sensations nous font connoître le raport que les Objets qui les causent ont avec nôtre corps. Les Objets, en s'éloignant nous paroissent plus petits, parce qu'ils peuvent moins sur nous : Ceux qui prouvent des ébranlemens utiles, ou des ébranlemens qui prouvent le bon état de nôtre corps, produisent des Sensations agréables : Ceux qui déchirent des parties solides, ou qui excitent des mouvemens propres à dissiper les esprits, produisent des effets qui sont suivis de sentimens pénibles.

Mais il ne faut pas étendre cette remarque trop loin : Car 1. une Sensation ne nous avertit pas du raport qu'un corps, apliqué sur le nôtre, peut avoir dans la suite, avec nôtre santé, mais simplement de l'effet qu'il pro-

produit incontinent ſur la partie ſur laquelle il s'aplique. 2. L'arangement de nôtre corps a été troublé par les ſuites du péché, & par nos habitudes. Un remède utile agit déſagréablement ſur un corps dérangé, & effectivement nous ne ſommes pas faits, pour les remèdes, dont les premiéres impreſſions ſont même nuiſibles autant que déſagréables. L'homme avoit dabord été deſtiné à vivre heureuſement & en ſanté, & depuis la chute nôtre délicateſſe & nos mêlanges nous ont gaté le goût, qui ſans cela, auſſi fin & auſſi juſte que celui des animaux, que le commerce de l'homme n'a point corrompu, démêleroit par ſes ſentimens de plaiſir ou d'averſion ce qu'il doit rechercher d'avec ce qu'il doit éviter. 3. Les Senſations étant établies pour nous avertir des dérangemens qui ſurviennent à nôtre corps, les mouvemens ordinaires, les mouvemens continués n'en doivent exciter aucunes, ſans cela nôtre Eſprit, ſans ceſſe ocupé de mille Senſations, ſe trouveroit continuellement hors d'état de former des idées, de réflèchir, de méditer. Les mouvemens qui n'ébran-

branlent pas les parties du corps ; avec plus de force, que le cours continuel des Esprits & du ſang, ne doivent pas non plus faire naitre des Senſations ; car ſi même quelques uns de ces mouvemens peuvent avoir à la longue de facheuſes ſuites, ils ſe diſſipent auſſi très ſouvent ſans aucun effet. Il ne convient donc pas qu'ils nous donnent à tont moment des alarmes inutiles. Ajoûtons à cela que ces legers & ſecrets mouvemens ſe font dans des parties, hors de l'atteinte des remèdes, & qu'enfin, depuis le péché, l'homme naiſſant pour mourir, il étoit de la charité du Créateur, que de lents acheminemens à une mort inévitable ne ſe fiſſent pas remarquer, par des Senſations douloureuſes ou triſtes.

Lorſque ce qui penſe en moi ſe trouve ſaiſi de ſentimens que j'apelle piquûre, ou brûlure &c., il eſt néceſſaire que l'idée de la partie de mon corps, ſur laquelle ſe font les impreſſions, dont je ſuis averti par ces ſentimens, ſe préſente à moi, & m'occupe en même tems que ces ſentimens, ſans quoi ils me ſeroient inutiles,

tiles, & ſouvent je me trouverois déchiré & brûlé, avant que d'avoir parcouru tout mon corps pour ſavoir à la ſûreté de quelle partie je dois, ſans ceſſe, pourvoir, & c'eſt parce que l'idée de mon doigt, par exemple, ne m'eſt pas moins préſente, & ne m'ocupe pas moins que le ſentiment de piquûre & de brûlure, que je confons ces deux choſes dont je ſuis également ocupé, & que la douleur que je ſens me paroit en tout le doigt.

De même encore, en vain j'éprouverois dans mon intérieur des Perceptions de couleurs, de figure, de groſſeur ou de petiteſſe, ſi l'idée des corps qui font impreſſion ſur mon œuil ne m'étoit pas auſſi préſente que ces ſentimens, je ne ſaurois de quel côté me tourner pour en chercher la cauſe, ou quels pas je devrois faire pour m'en aprocher, & pour m'en ſaiſir; & c'eſt parce que l'ame eſt en même tems, & également ocupée de l'idée des corps extérieurs, & des ſentimens intérieurs des couleurs que l'on confond ces deux Perceptions, & qu'on s'imagine de voir les couleurs ſur la ſurface des corps mêmes. C'eſt par

ce

ce même Principe que chacun regarde son propre corps comme soi-même, parce que l'idée ne lui en est pas moins présente que le sentiment continuel de sa pensée : C'est par ce Principe encore qu'il arrive à des personnes dont le cerveau est dérangé, de se croire un oiseau, une bouteille, une lanterne, un Apôtre, &c. parce que ces idées les obsédent continuellement, & leur sont aussi présentes que le sentiment continuel de leur propre pensée.

De la vérité de leurs instructions.

VI. Plus on étudie la structure des organes de nos Sens, plus on se convainc que la sagesse de leur premier Auteur est au dessus de toute admiration. Cependant rien ne seroit plus inutile que ces assemblages de merveilles, si par le moien de nos Sens, nous ne pouvions pas sûrement distinguer un Objet d'avec un autre : Nous n'aurions aucune certitude ni par raport à nos devoirs, ni par raport à nos utilités : Qui est ce qui sauroit gré d'une vie toûjours flottante dans ces doutes, & quel seroit le pris de ce présent. Je ne saurois jamais si ce que je vois & que je touche, est effectivement du

du pain, du ſucre, un arbre, un cheval, un homme, mon ami, ou mon ennemi, &c.

Comment on s'aſſure de l'exiſtence des objets extérieurs.

VII. Les Perceptions des Sens nous fourniſſent encore des preuves très aſſurées de l'exiſtence des Objets qui nous environnent. Quelquefois, je l'avoue, nous croions voir ce que nous ne voyons point, c'eſt ce qui arrive dans les ſonges & dans les accès d'une phreneſie; toute la vie ne ſeroit-elle donc point une ſuite de pareilles illuſions? Cette difficulté conſiderée en gros pouroit troubler un eſprit foible: Mais un peu d'attention ſur le détail de ce que nos Sens aperçoivent la fait abſolument évanouïr. Me pourois je perſuader que je plante des ſauvageaux, que je les fais cultiver, que je les greffe enſuite, que je les émonde, que je les vois croître, & que je cueille de chacun les fruits que j'en attendois. Je ſonge que j'achète des Microſcopes, qu'on m'en aprend l'uſage, qu'on m'en explique les raiſons, que je les comprens, & que je m'en ſers pour faire ſucceſſivement mille découvertes que je renouvelle, & que je réitére tout autant de fois

qu'il me plait. Il eſt aiſé de pouſſer ces détails, & plus on y inſiſtera, plus on ſentira diſſiper ſes premiers doutes, s'il eſt poſſible qu'on en ait de ſi outrés, car j'ai de la peine à me perſuader qu'il y ait des gens aſſez fous pour les ſoûtenir ſincèrement: Il s'eſt trouvé des eſprits aſſez de travers, & aſſez chicaneurs, pour ſe faire un plaiſir d'embarraſſer, par de ſemblables objections, ceux qui avoient moins de génie, peut être auſſi qu'à force de contredire & de s'élever contre la vérité, ils ſont venus peu à peu à en perdre le goût, au point de donner eux mêmes dans les ſentimens dont ils s'étoient moquez les premiers, de même qu'il arrive aux Menteurs de ſe tromper eux mêmes, & de croire enfin, à force de le redire, ce qu'ils n'ont d'abord inventé que pour tromper les autres. On peut ſi ſouvent contrefaire le fol, qu'à la fin on le devient effectivement.

Précautions pour éviter les mépriſes.

VIII. On ſe trompe quelquefois, il eſt vrai, en jugeant des choſes ſur le raport des Sens, & l'on prend un Objet pour un autre, mais c'eſt lorſque l'on ſe précipite à juger ſur les pre-

premiéres aparences, & qu'on ne prend pas assez de précautions. Ces précautions consistent *à le considerer en divers tems, à diverses reprises, & en diférentes situations, à s'informer enfin de ce qu'il paroit aux autres.* Si après tout cela l'on se trompe encore, nous n'avons point de Principe sûr, & toute nôtre conduite ne roulera jamais tout au plus que sur des probabilités.

Moyens d'aider aux Sens.

IX. SI nos yeux avoient une pénétration à laquelle rien n'échapât, nous n'aurions qu'a les ouvrir sur un Objet, & incontinent nous saurions tout ce qu'il est, & tout ce qu'il renferme; aucun de ses principes ne nous échaperoit ; & pour devenir parfait Physicien, il n'y auroit qu'à promener ses yeux sur l'Univers, & enrégistrer dans un bon ordre, tout ce qu'on y remarqueroit. On suplée à la foiblesse des Sens, par des Instrumens, l'Art vient à leur secours, il sépare ce qu'ils ne pouvoient démêler, & n'apercevoient que très confusément. C'est ainsi qu'avec des demi-Cercles, on mesure les Angles avec une grande précision, & qu'avec des *Cadrans* & des Horloges, on divise les tems, &

le cours du Soleil en autant de portions que l'on veut, avec une grande justesse. C'est ainsi qu'à l'aide des *Microscopes* les petits Objets cessent d'être imperceptibles, & que les plus éloignés semblent s'aprocher d'un œuil fortifié du Télescope.

Les conjectures commencent là où les Sens cessent.

X. QUAND les effets se trouvent seuls à la portée de nos Sens, & que toutes les causes leur échapent, on a recours aux *Conjectures*; on se figure des principes imperceptibles, mais capables néanmoins de produire les effets que l'on a remarqué, & pour s'assûrer de la justesse des conjectures, on en tire des conséquences, qu'on a soin de vérifier par des expériences, on rejette celles que l'expérience dément, on s'arrête à celles que l'expérience confirme.

Pour tirer des expériences tout le secours auquel elles sont destinées: 1. On doit les faire avant que de s'être déterminé à aucune hypotèse, ou du moins, on doit être toûjours prêt d'abandonner une hypotèse, ou de la corriger sur les expériences. 2. Il les faut réïteter, car on peut aisément attribuer un effet à des causes dont il

il ne dépend point, faute de s'être rendu attentif à toutes les circonſtances; attention qu'il eſt difficile d'avoir du premier coup. 3. Il faut les faire & en divers tems, & en divers lieux, pour découvrir ce que les circonſtances extérieures ont de pouvoir ſur l'effet dont on étudie la cauſe. 4. Il faut diverſifier les matiéres ſur leſquelles on fait des eſſais, pour remarquer tout ce que la cauſe qui agit, tire de ſecours des ſujets ſur leſquels elle opére; &, pour meſurer plus juſte la force des cauſes, il faut varier & les doſes dans leſquelles on les employe, & les doſes des matiéres que l'on expoſe à leur action.

Mais pour profiter des expériences, il faut ſur tout bien prendre garde de n'y chercher pas uniquement des confirmations d'une hypotèſe, en faveur de laquelle on ſe ſent prévenu, il faut plûtôt pancher à y chercher des correctifs à ſes conjectures, & n'établir jamais ſur quelque expérience la vérité d'une hypotèſe, à moins qu'on ne puiſſe pas l'expliquer autrement. Chacun convient de cette Règle, on s'acuſe reciproquement de ne la ſui-

vre pas. Vous donnés, dit-on, toute vôtre attention aux expériences qui paroiſſent s'acorder avec vôtre Syſtème, & vous négligés celles qui ſemblent le combattre, & qui lui paroiſſent contraires. Les Syſtèmes les plus vrais ne guériſſent pas le cœur humain de toutes ſes foibleſſes : Quand on eſt aſſez heureux pour avoir embraſſé un tel Syſtème, on devroit aſſez l'aimer pour craindre de lui faire tort, par des preuves foibles, & par quelque Méthode qui méritât correction.

* On a vû depuis peu des preuves étonnantes des préventions de l'Eſprit de l'homme pour les Syſtèmes, & pour les expériences qui les combattent ou les apuyent. En matiére de Médecine, rien n'eſt plus intéreſſant pour le Genre-humain que de découvrir les véritables cauſes de la Peſte, & d'établir ſur ces fondemens un Syſtème ſolide, qui conduiſe à des remèdes ſûrs, & aux précautions dont il convient d'uſer. On s'eſt partagé là deſſus en conjectures, chacun a cité pour ſoi l'expérience; mais chacun a revoqué en doute les faits ſur leſquels un

* l'auteur en parlant de la sorte avoit sans doute en vue la querelle qui excita dans le monde savant le traité de la peste de Chicoyneau dans le quel ce medecin soutient que cette maladie n'est pas contagieuse.

un autre s'apuyoit, & plus on lit ce qu'on a écrit sur cette importante matiére, moins on sait à quoi s'en tenir. Il est à souhaiter qu'on n'ait jamais ocasion de décider sur ces disputes, & de réïterer avec un nouveau soin l'attention que l'on a donné à ces expériences.

CHAPITRE V.

De l'Imagination en general & des causes qui la varient, & en particulier du Temperament.

I. ON SE tromperoit fort grossiérement si on prenoit ocasion de ces noms, *Entendement*, *Sens*, *Imagination*, de suposer dans l'ame trois *Facultés* distinctes l'une de l'autre, comme le sont les piés d'avec les mains & la poitrine: C'est la même Ame, la même Pensée, qui pense en trois maniéres diférentes: Ces trois diférentes maniéres de penser portent les noms substantifs *d'Entendement*, *de Sens*, *d'Imagination*, & se subdivisent chacune en plusieurs espèces.

Remarques generales sur les Facultés.

// sous trois differentes formes

Ce qu'on entend par l'Imagination.

II. Les impreſſions qui ſe font ſur les organes des Sens extérieurs paſſent au Cerveau.* Quand les traces, qu'elles y ont laiſſé ſe rouvrent, on penſe preſque de la même maniére que ſi les Objets, qui les ont dabord fait naitre, étoient encore préſens. Quelquefois on combine ce que l'on a reçu des Sens, on y ajoute, ou on en retranche, & par là on ſe répréſente des Objets diférens de ceux que l'on a veus. Quelquefois même l'on fait naitre dans le Cerveau des traces toutes nouvelles, d'où il réſulte auſſi de toutes nouvelles Imaginations. Enfin l'habitude qu'on s'eſt faite de lier continuellement ſes idées avec des ſignes eſt cauſe que l'Entendement ne forme preſque jamais aucune penſée, ſans que l'Imagination lui en préſente en même tems les noms & les ſignes. L'Imagination mêle donc ſes actes avec ceux de l'Entendement. Les Démonſtrations, par exemple, des Théorémes d'Arithmétique & de Géométrie ne ſeroient pas univerſelles, ſi elles n'étoient compoſées d'idées Intellectuelles ; mais cela n'empêche pas que les Chiffres, les figures, & les autres

*tout ceci est tiré de la recherche de la verité du père Mallebranche mais ces traces qui se forment dans le cerveau qui se rouvrent à certaines occasions, sont de pures imaginations: elles n'existent que dans l'esprit. au moins leur existence est elle gratuitement supposée. qui les a jamais vues. le fait est que l'esprit ne marche guères qu'avec le secours des signes, soit vus, soit imaginés

tres signes que l'on a sous les yeux, ne facilite l'intelligence de la Démonstration, & ne servent à en conserver le souvenir. En rapellant dans la mémoire ce qui a frapé l'Imagination, on remonte d'abord d'une idée particulière, à une idée universelle. On raporte donc à l'Imagination tout ce sur quoi elle influë.

Ce que l'on entend par le Temperament.

III. PLUSIEURS causes, soit intérieures soit extérieures, contribuent à varier l'Imagination, & par conséquent à la perfectionner, ou à l'afoiblir. Il faut les parcourir par ordre. La premiére qui se présente c'est le *Temperament*. Je n'ai que faire d'en expliquer la nature & les espèces en Physicien: Pour établir mes remarques il me sufit de savoir qu'il y a dans l'homme de l'activité & de la lenteur, & que l'assemblage de ces deux différentes qualités, la maniére dont elles sont mélées dans une même personne, s'apelle *Temperament*. Sans feu l'on ne vivroit pas, & si l'on n'avoit que du feu, ce feu se consumeroit soi-même, & l'on ne vivroit que peu de momens. Le temperament le plus heureux, c'est celui où ces qualités sont com-

combinées le plus utilement pour la ſanté & la vigueur de l'homme, on l'apelle *Sanguin*, parce qu'alors le ſang eſt plus pur, & paroit moins chargé de ces liqueurs qui le corrompent. Les élemens qui le compoſent ſont mêlés d'une maniére à ſe ſéparer moins aiſément.

Avantages du Sanguin.

IV. Ceux que j'apelle Sanguins conçoivent avec facilité, parce que le froid de leur temperament ne les apeſantit point, & ils n'ont pas de peine à s'arrêter ſur le même ſujet, auſſi long-tems qu'il leur plait de le conſiderer, parce qu'un trop grand feu ne les emporte point. A cette facilité & à cette juſteſſe de conception, répond un ſtile aiſé, plein de netteté & de force, qui fait la véritable éloquence, de ſorte qu'ils ſemblent nés pour découvrir la vérité, & pour en inſtruire les autres.

Leurs déſavantages.

V. Mais d'une ſanté plus ferme, & par là d'une conſtitution plus propre aux plaiſirs (car la ſanté met en état de ſe les procurer plus aiſément & de les ſentir plus vivement;) d'une humeur douce & égale, ou plûtôt ſans humeur, complaiſans, penſans agréablement

blement & s'exprimans de même, ils ſont aplaudis, ils ſont receus, ils ſont recherchés avec empreſſement, on veut qu'ils ſoient de toutes les parties, dès qu'ils manquent on s'en-aperçoit dabord. Cela les jette dans la diſſipation, & par cette diſſipation il arrive que tous ceux qui pouroient réüſſir le mieux, ſont juſtement ceux qui réüſſiſſent le moins. Ce fonds heureux périt & demeure enſeveli ſous de funeſtes habitudes.

Moyens de les reparer.

VI. On préviendra ces habitudes ſi l'on peut leur faire comprendre, que l'eſprit goûte dans la connoiſſance de la *Vérité*, des plaiſirs qui ſont fort au deſſus des voluptés corporelles, & que le cœur éprouve, dans l'attachement à la *Vertu*, une tranquilité, d'un tout autre prix que les douceurs d'une vie diſſipée. Il faut leur faire comprendre qu'ils prennent l'ombre pour la réalité, & qu'obſedés par des bagatelles ils paſſent d'amuſement, en amuſement ſans aprocher ſeulement du véritable bonheur. Ce ſont là des vérités qu'on peut démontrer, mais il faut prendre ſon tems pour les leur faire ſentir, il faut épier les ocaſions propres à

les leur présenter, il ne faut pas se hazarder de les en convaincre dans les accès de leurs préventions, ils ne feroient que s'afermir dans l'habitude de les rejetter. Il y a des momens, où mécontens d'eux mêmes, ennuyés de la bagatelle, dégoutés de leurs faux amis, abatus par quelque maladie, ou frapés de quelque disgrace, leur attention se livrera à la proposition d'un nouveau genre de vie, dont les douceurs soient plus solides & les espérances plus sûres; ils sont gagnés dès qu'on a pû les engager à en faire l'épreuve, & à surmonter courageusement les efforts & les sécheresses qui sont attachées à tous les commencemens.

Qualités des Bilieux.

VII. Ceux qui ont extrèmement de feu, vont vite & vont fort loin: Leur Imagination enfante plus d'idées que celle des autres, & ils poussent leurs recherches à de plus grands détails.

Mais bien des choses leur échapent qu'un Esprit attentif auroit aperçûes. Outre cela leur grand feu les rend outrés, & les porte presque toûjours aux extrémités. De plus ce feu excessif s'épuisant bien-tôt, ils ne sont

point égaux dans leurs compoſitions, & on y trouve des endroits achevés mêlés parmi de très foibles. Comme ils ſentent très vivement leurs forces, ils les eſtiment plus grandes encore qu'elles ne ſont, & ils entreprennent au delà de ce qu'ils peuvent. Par là il leur arrive, ou de ſuccomber ſous le faix du travail, ou de s'aquitter très imparfaitement de leurs entrepriſes.

Les bilieux s'impatientent & s'emportent aiſément, & à cet égard, de même qu'aux autres, il eſt des hommes, en qui la vanité a tout l'effet des temperamens les plus bilieux.

VIII. On peut utilement travailler à la correction de ſon temperament, par les remèdes & le régime; mais les habitudes auxquelles l'Eſprit ſe forme par des actes réïterés, ſont d'une grande influence ſur le Corps, & un homme, attentif à moderer ſon feu, adoucira celui de ſon temperament. Remèdes.

Qu'un Bilieux ſoit ſur ſes gardes & ſe défie du ſien: Au lieu de ſe livrer à toute ſon ardeur, qu'il interrompe ſon travail, avant même que

la

la vigueur de ſon attention baiſſe. Il en ſera plûtôt en état de le reprendre, & de reparer le tems perdu par ſes interruptions néceſſaires; car enfin il vaut beaucoup mieux découvrir moins de vérités, que de courir riſque de tout gâter par ce qu'on y mêleroit d'erreurs, & la véritable force d'Eſprit, conſiſte à faire de ſoi ce que l'on veut. Ces avis regardent en particulier ceux qui enſeignent, il leur importe également & d'avoir beaucoup de feu, & d'avoir beaucoup de patience. Le feu eſt un don de la nature, mais pour la patience on peut ſe la procurer.

Précautions contre la colère & les ſubtilités.

IX. Pour ſe conſerver tranquile, qu'on réfléchiſſe ſur les extravagances où tombent ceux qui ſe laiſſent ſurprendre à la colère, & qu'on profite de toutes les ocaſions de s'en convaincre.

Si les hommes font leur devoir, jouïſſons de cet agréable ſpectacle; mais s'ils prennent le parti de s'oublier, ne les imitons pas, & par des troubles où nous nous laiſſerions aller, ne nous mettons pas dans l'impuiſſance d'être utiles à nous mêmes & aux autres.

Quand on a beaucoup de feu, il eſt naturel d'aimer à en faire uſage; ce qui eſt difficile plait, par là même qu'il eſt difficile, on aime les ſubtilités que les autres ne ſaiſiſſent pas ſi aiſément, & quelquefois on y prend tellement goût, que tout ce qui eſt uni, & de plain pié, paroit fade & mépriſable; jamais on ne s'énonce naturellement: Loin de chercher les routes les plus ſimples, on ne s'en acommode pas, lorſqu'elles ſe préſentent d'elles mêmes. On devroit pourtant conſiderer que des raiſonnemens, d'ailleurs très ſolides, deviennent par là ſuſpects; & par là encore, en même tems qu'on rebute les autres, on s'éblouït ſoi même, & parce que le ſubtil plait, on s'y rend, comme ſi c'étoit un caractère du vrai.

X. Ceux en qui la lenteur prévaut, ne ſe preſſant pas, avancent peu, & ſi l'Objet auquel ils s'apliquent eſt fort compoſé, ils ſe bornent ſouvent à quelques unes de ſes parties, & ils y terminent leur vuë & leurs recherches, après quoi ils ne laiſſent pas de ſe perſuader que rien n'eſt échapé à leur aplication, parce qu'ils jugent de l'étenduë

Des Mélancholiques.

duë de leurs connoiſſances, par le tems qu'ils ont donné à les aquerir.

Les Mélancholiques ſont ordinairement timides, la timidité les rend défians ; une humeur ſoupçonneuſe, par laquelle ils deviennent incommodes à eux mêmes & aux autres, les diſpoſe encore à haïr ceux dont ils ſe défient, & un Mélancholique deviendra aiſément cruel.

Ce n'eſt pas que ce temperament n'ait quelquefois de bons effets. Comme la multitude des ocupations ne diſtrait pas ceux en qui il domine, ils en réüſſiſſent mieux dans ce qu'ils entreprennent, & le tems qu'ils donnent à étudier un ſujet, les met en état de le mieux comprendre.

Les Mélancholiques doivent d'autant plûtôt penſer à ſe corriger, qu'ils n'y ſauroient réüſſir, s'ils n'y travaillent de bonne heure : Le travail & l'âge ne font qu'apeſantir toûjours plus celui qui l'eſt déja naturellement.

Il leur importe d'éviter les lectures ſombres, & les Ouvrages qui fatiguent par leur obſcurité, ils doivent s'attacher à ceux qui ſont écris avec feu & avec agrément.

Il leur importe encore de diversifier & leurs ocupations & leurs récréations, de fréquenter des personnes de différens caractères. Les Piéces Satyriques sont dangereuses à des hommes déja portés par leur humeur à censurer la conduite des autres. Les Poësies pleines de tendre sentimens pouroient avoir de mauvais effets, sur des cœurs disposés à s'obstiner dans leurs passions ; mais les Piéces de Théatre, qui ne présentent qu'un badinage amusant, ne leur feront courir aucun risque. Du reste les Ouvrages propres à étendre l'Imagination, à la varier & à lui procurer de l'activité se multiplient tous les jours.

Il n'est pas moins nécessaire aux personnes de ce temperament, de ne se déterminer jamais à un sentiment, & de ne point aquiescer à leurs découvertes, qu'après avoir consulté des amis capables d'en sonder les foibles, & de les avertir de ce qu'il y manque encore. Par le secours d'une si heureuse habitude, ils se garantiront du ridicule caractère de s'opiniâtrer, de se renfermer, & de s'admirer dans un Systême très borné, & de plus, quelquefois trompeur.

Influence des temperamens sur les opinions.

XI. L'Activité & la lenteur se mêlangent en mille degrés & mille proportions. Plus un temperament dominera dans une personne, plus les qualités, bonnes ou mauvaises, qui en sont la suite, s'y feront remarquer, à ceux au moins qui voudront y penser avec attention. Peut-être même que des réfléxions bien attentives, y feroient découvrir les sources de cette diversité d'opinions, de maximes, de maniéres de penser & d'agir, qui partagent les hommes par raport à leurs choix, leur conduite, leurs Philosophies & leurs Religions.

Maximes pour former l'Imagination de la Jeunesse

XII. Je distingue les âges en trois, d'ont le premier s'étend depuis la premiére enfance, jusques à l'âge formé, & s'étend plus ou moins, suivant que les Esprits prennent plus ou moins de force, ce qui me paroit dépendre beaucoup de l'Education. Dans ce premier âge, l'Imagination est flexible, & prend aisément toutes sortes d'impressions, & comme elle est foible on doit la ménager avec beaucoup de précaution.

On se borne ordinairement à exercer la Mémoire des Enfans; mais par cette

cette Méthode on les éléve en Perroquets, on les acoutume à se payer de mots & à se passer d'idées, on les forme à l'habitude fatale de s'en raporter à ceux qui les enseignent, de s'abstenir d'èxamen, & de se prévenir pour le premier qui parle.

Je voudrois donc qu'on ne leur prescrivit jamais rien à aprendre par cœur, qu'aprés le leur avoir expliqué & fait comprendre très nettement, c'est à dire qu'il ne faut leur enseigner que ce qui est de leur portée, comme les Règles du Langage, l'Histoire, la Géographie, les premiers Elemens de la Religion, les faits & les expériences Physiques, l'Anatomie, les Mathématiques, enfin, dans l'étude desquelles on ne se trompe point, & qui par là, sont si convenables à un âge, où l'on tombe dans l'erreur avec tant de facilité.

Les Enfans sont plus capables de faire usage de leur Raison, qu'on ne le supose, & on le supose ainsi pour se dispenser de la peine de la cultiver, ce qui, à la vérité, demande dans les Maîtres plus d'industrie que la plûpart n'en ont.

* l'expérience de chaque jour confirme cette reflexion, les enfans donnent parfois des preuves de sagacité surprenantes.

Aussi

Auſſi eſt-ce non ſeulement pour avoir plûtôt fait, mais de plus faute de ſavoir faire mieux, qu'on emprunte, pour les ranger, le ſecours des Paſſions plûtôt que celui de la lumiére, & qu'on les habitue de bonne heure à prendre les Paſſions pour guides, plûtôt que la Raiſon, qu'ils ne conſultent preſque jamais dans la ſuitte, parce qu'on ne leur a point apris, d'aſſez bonne heure, à la conſulter, & qu'on ne les y a point acoutumés.

De l'âge formé.

XIII. Les forces de l'Eſprit croiſſent en même tems que celles du Corps, Dans l'âge qui ſuccéde à l'adoleſcence, l'Imagination eſt plus féconde, & en même tems plus en état de ſe ſoûtenir & de perfectionner les Idées qu'elle à fait naitre; & parce qu'on a eu le tems de ſe convaincre, par de fréquentes expériences, de l'utilité & de la néceſſité de réflèchir, on ſe conduit avec plus de circonſpection.

Mais en vain on eſt en état de travailler avec plus d'aplication & d'aſſiduité, ſi on bâtit inconſiderément ſur les préjugés du premier âge, on ne fera, avec toutes ſes forces, qu'entaſſer

taſſer un plus grand nombre d'erreurs.

Il me paroît donc tout à fait néceſſaire de faire une exacte & ſcrupuleuſe revuë de tout ce qu'on a apris, avant que de penſer à faire de nouveaux progrès. Il faut donc ſe faire un devoir indiſpenſable, de ſe défendre toutes les ocupations capables d'enlever le tems d'un examen ſi néceſſaire.

La pareſſe s'y opoſera ſans doute, mais moins encore que l'ardeur de tout aprendre, & l'ambition de paſſer pour Savant, qui engage à entaſſer ſans relâche & avec précipitation lectures ſur lectures. Un des grands dangers de cet âge, le plus heureux de tous, c'eſt de ſentir, avec trop de plaiſirs ſes forces croître, & par là d'en concevoir une trop bonne opinion.

Dès qu'on eſt parvenu à cet âge des progrès, on parle avec plus d'aſſûrance, on prend des airs d'authórité, & peu à peu on veut ſe faire écouter comme ſi on étoit un Oracle. On conſent à être interrogé; mais on ne peut ſouffrir d'être contredit.

Qu'on ne ſe flatte pas d'avoir atteint un âge d'entiére perfection. Dans tout le cours de la vie, il ſe trouve de tems en tems, des momens où l'on eſt petit, fléxible, crédule, précipité, où l'on ſe laiſſe flatter, où l'on ſe paſſionne, & on donde dans des chimères avec la même facilité que des enfans.

Que la préſomption eſt peu fondée, & que la modeſtie ſied bien! Que ce que nous ſavons eſt peu de choſe, en comparaiſon de ce que nous ne ſavons pas! Que d'obſtacles encore qui s'opoſent aux progrès de nos connoiſſances! Le ménagement de nôtre ſanté, les néceſſités de la vie, les beſoins que nos amis ont de nôtre tems, les traverſes que nous font nos ennemis, les engagemens du genre de vie auquel on nous a deſtiné, une attention qui s'épuiſe bien-tôt, des paſſions qui nous agitent & quelquefois nous troublent, un amour propre qui ne nous quitte point, & ne nous ſéduit que trop ſouvent: Soumis à tant d'infirmités, & environnés de tant d'opoſitions, oſerons nous aſſez compter ſur nous mêmes & ſur nos forces,

pour

pour rejetter les lumiéres & les ſecours d'autrui ?

Il n'eſt pas étonnant que les conſeils déplaiſent aux enfans. Ceux qu'on leur donne tendent pour l'ordinaire à les faire renoncer à ce qu'ils aiment le plus, pour les apliquer à ce qu'ils aiment le moins, & à ce même qu'ils haïſſent & qu'ils fuyent. Outre cela encore on les leur donne imprudemment acompagnés de circonſtances mortifiantes. Les avis ſont très utiles, on ne ſauroit en diſconvenir, l'éloignement donc qu'on a pour les écouter n'eſt-il point un reſte d'enfance dont on devroit rougir ?

Plus la vérité eſt propoſée avec des dehors rebutans, plus il y a de mérite à s'y rendre, & il me paroit qu'il y a plus d'honneur à ſe ſoûmette à une ſeule vérité propoſée par un autre, qu'à en découvrir un grand nombre, ſi après les avoir trouvées on les propoſe fiérement. Les Savans impolis ſont toûjours dans quelque tort, & relèvent la gloire de ceux dont la douceur eſt le partage.

Rien ne nous lie plus avec nos amis, que nôtre empreſſement à les conſulter,

ter, & nôtre déference, pour ce qu'ils nous proposent. Rien au contraire ne donne plus de prise sur nous à nos ennemis, que nos méprises, lorsque nous nous y obstinons.

Une précaution des plus efficace contre l'opiniatreté, c'est de ne laisser échaper aucune ocasion de se rendre attentif sur le ridicule des opiniâtres : Ils ont décidé, que ce soit sans connoissance, par prévention, par passion, par hazard, n'importe ils ont décidé, & cela leur tient lieu de preuve.

Le premier mérite, seroit de ne se tromper jamais, mais où le trouver ce mérite? Le second, qui seul a lieu parmi les hommes, c'est de revenir de ses erreurs; & c'est marquer beaucoup plus de déference pour la vérité de profiter avec reconnoissance des corrections d'autrui, que de se corriger soi même.

On est opiniâtre quand on est ferme dans la vérité même, par *humeur*, plûtôt que par *Raison*, quand non seulement on a *honte* de retracter une méprise, mais de plus quand on n'écoute une objection qu'avec *impatience*.

Il

Il faut être rempli d'un fonds, de docilité, de modestie, de douceur, qui nous rende toûjours attentif aux raisons des autres, & nous en fasse sentir la *force* avant que de nous permettre d'en chercher le foible. C'est en acordant aux autres tout ce qu'il est possible de leur acorder, qu'on peut les convaincre; que, si on ne leur céde pas en tout, ce n'est point par prévention; on le voudroit; mais ne se rendre qu'à *l'Evidence* est la premiére loix qu'on s'est imposée, & c'est elle seule qu'on reconnoit en droit de déterminer enfin la volonté.

XIV. L'Obstination est encore plus forte, & presque invincible, dans les Vieillards. Les nouveaux Examens sont trop pénibles pour leur Imagination apesantie, on ne fait que les irriter, si on les leur demande.

De l'Imagination des Vieillards.

A la vérité, les défauts de cet âge, lenteur, confusion, opiniâtreté, ne se corrigent point, dès qu'ils sont une fois affermis; mais on les préviendra, si de bonne heure, on s'acoutume à ne mettre rien dans sa mémoire sans l'avoir très exactement connu; à étudier par ordre, en pas-

ſant, par degrés, des choſes les plus ſimples aux plus compoſées, & en ne ſe donnant pas un trop grand nombre de diférentes ocupations; ſi on ſe fait une habitude de conſulter les autres, & de n'aquieſcer à ſes propres idées, qu'après les avoir conferées avec celles d'autrui, & ſi on établit ſa félicité à faire des progrès en connoiſſance, auſſi bien qu'en probité.

Si on a fait de ſon devoir le fonds de ſa félicité, on ne ſe trouve jamais plus heureux, que dans un âge où l'on n'a plus beſoin d'efforts pour le remplir. La vieilleſſe eſt charmante, quand on en ſait bien uſer; mais cette ſcience, il faut l'aquerir pendant qu'on eſt jeune.

Dès que la diférence des âges, ne s'opoſera pas au commerce des jeunes avec les vieux; les jeunes, ſans tomber dans la peſanteur des vieillards, profiteront de leur circonſpection, & les vieillards, ſans ſe laiſſer aller à la légéreté des jeunes gens, tireront parti de leur feu, les uns reſteront moins long-tems dans les foibleſſes du premier âge, & les autres arri-

veront plus tard aux infirmités du dernier.

Les égards pour ceux qui ſont avancés en âge, ſont dans le monde, une partie de la politeſſe des jeunes gens: La *Subordination*, ſi néceſſaire au bien de la *Societé*, le demande ainſi. Les Vieillards ſe trouvent par là en poſſeſſion de règler ceux qui ſont plus jeunes qu'eux, & c'eſt un droit, qu'on auroit grand tort de leur conteſter, pendant qu'ils n'en abuſent pas. Mais lorſqu'il leur arrive de regarder comme un effet de leur mérite, ce qui n'eſt qu'une ſuite de leur âge, & que dès là, ils ne peuvent ſouffrir qu'on ſe hazarde de penſer autrement qu'eux; ils devroient ſe ſouvenir, que la plûpart des ſentimens, qui leur ſont devenus ſacrés, ils les ont adoptés quand ils étoient jeunes eux mêmes, & convenir qu'à force de les repeter, on n'en change pas la nature, & que tout l'effet du tems n'aboutit qu'à leur en rendre l'examen plus difficile par la longue habitude qu'ils ſe ſont faite de ne les point examiner.

Au reſte il n'arrive que trop qu'un vice prend la place d'un autre, &

comme les jeunes gens aiment trop leurs plaiſirs, les viellards aiment auſſi trop à traverſer celui des autres, & à tirer leur ſatisfaction du mécontentement d'autrui. On plaint ceux que la volupté ſéduit, mais on déteſte ceux que l'envie ronge.

❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖

CHAPITRE VI.

Où l'on continuë à traiter des Varietés de l'Imagination.

De la Solitude.

I. ON APREND dans la ſolitude à s'entretenir plus facilement de ce que l'on veut, à fixer ou à promener ſes penſées à ſon gré, on en eſt plus maître.* On eſt plus en état de ſoûtenir ſon attention & de ſuſpendre ſon jugement, parce qu'on n'eſt point preſſé à décider. On a encore tout le loiſir néceſſaire, pour aller pié à pié, de principe en principe, & de conſéquence en conſéquence, & pour s'afermir dans une premiére connoiſſance, & de lui donner toute la netteté & tout l'achévement qu'elle peut recevoir, avant que de paſſer à une ſeconde.

* ce principe souffre bien des exceptions, beaucoup d'hommes qui livrés entièrement à eux mêmes, n'ont point assez de force de tête pour suivre un sujet, le saisir, et l'examiner sous toutes ses faces; se voient capables de tout cela, stimulés par la société et aidés par le commerce d'hommes instruits. les pensées de l'homme en solitude se perdent comme les nuages dans le vague des airs.

Mais d'un autre côté, un homme enfoncé dans la ſolitude, & toûjours avec un ami auſſi complaiſant que ſoi même, devient, peu à peu, incapable de complaiſance pour autrui. Les objections lui paroiſſent d'une inſuportable dureté, les avis même l'importunent exceſſivement. Dans cet état on ſe diſtrait, ſans y prendre garde, & on ſe croit humble, parce qu'on vit dans un orgueil moins inquiet. Si l'on veut donc profiter de la retraite, il faut déja y enter dans d'heureuſes diſpoſitions, & travailler à pouvoir dire que, quand on eſt avec ſoi même, on n'eſt pas en mauvaiſe compagnie. Il ne faut pas s'y laiſſer aller à l'inaction; de là on tomberoit dans la pareſſe, & en s'y afermiſſant, on deviendroit un poids inutile ſur la terre.

II. Dans le Commerce du monde on prend aiſément une habitude de légéreté & on n'a pas le tems de réflêchir aſſez, pour perfectionner ſes idées, on eſt entrainé à décider ſans un ſuffiſant examen. Des effets du Commerce.

Mais ſouvent auſſi on ſe trouve forcé à ranimer ſon attention, & à

rassembler toutes ses forces, parce que la moindre méprise est dabord relevée par le mauvais succès, & que l'on est toûjours averti & puni de ses erreurs par l'événement.

On y aquiert aussi une vivacité & une étenduë d'Imagination qui met en état de déveloper en peu de momens, ce dont un solitaire ne se tireroit qu'après un long espace; on y aprend encore à être contredit sans s'effaroucher, &, ce qui en est une suite, à profiter des objections.

L'union des deux.

III. Il faut donc savoir passer de la Solitude au Commerce du monde, & pouvoir se tirer de ce Commerce pour ne s'entretenir qu'avec soi même. C'est par là quon aprend à se prêter aux affaires, sans s'y donner tout entier.

Dans la Retraite on a plus de facilité à se former tel qu'on doit être; dans le Commerce dn monde on voit mieux ce que l'on est. Mais si, de tems en tems, on ne se retire pour réflêchir sérieusement & avec une grande attention, sur ce qu'on a vû dans le monde, sur ce qui s'y est dit, & sur ce qu'on y a fait soi même, il sera bien difficile qu'on ne laisse gâter son Esprit & son cœur, dans une

vie dissipée sans interruption. Les éloges & les mépris, les entretiens sérieux & les amusemens, les amis & les ennemis, ceux de qui on dépend & ceux dont on est maître, tout est dangereux, tout impose, il n'est rien à l'égard dequoi il ne faille être sur ses gardes.

Dès que nous nous sommes retirés, les idées de ce que nous avons vû & que nous avons oui, nous suivent; s'il n'est pas en nôtre pouvoir de nous en défaire, ou si seulement nous avons de la peine à les écarter, pour penser à d'autres sujets, c'est une preuve que le Commerce du monde devient dangereux, nôtre liberté en souffre, & lorsque des amusemens qui devroient uniquement servir à nous délasser, nous ocupent, ils ne sont pas loin de nous assujettir.

Il vaudroit autant, & quelquefois mieux, passer sa vie dans la solitude, que de se borner à des personnes fort au dessous de soi, en naissance, en biens, en génie, en érudition. Un Esprit borné superficiel, impatient, plein d'admiration pour soi même, & plein d'éloignement pour tout ce

où il ne se trouve pas, & ne se reconnoit pas : Voilà le caractère perpétuel de ceux que la paresse, jointe à l'envie de primer, renferme dans un Cercle d'inférieurs.

C'est le danger où vivent ceux qui passent leur vie à enseigner ; mais ils s'en garentiront s'ils s'animent sans cesse à aimer la vérité, s'ils se plaisent à réflèchir sur les differens caractères des Esprits qu'ils ont à conduire, si leurs disciples leurs sont chers, & si le désir d'en faire d'habiles gens, de pousser leurs études avec plus de facilité, & de les avancer avec plus de succès, les aplique à chercher continuellement les routes les plus aisées, les plus simples & les plus naturelles, de même que les plus fécondes : L'esprit des Maîtres prend toûjours de l'étenduë, quand ils ont à cœur d'en donner à leurs disciples.

Imagination des gens du commun.

IV. On ne trouve guère de feu & de fécondité, dans l'imagination de ceux qui passent toute leur vie dans la dépendance des autres, ils prennent ordinairement toutes leurs idées chez ceux dont ils attendent toute leur fortune.

Pour

*Pour plaire à ceux qui ocupent les premiers rangs, il faut leur être inférieurs en tout, & ſe mettre, en eſprit & en mérite, de beaucoup au deſſous d'eux.

Un homme acablé de beſoins, n'a ni le tems, ni la tranquilité néceſſaire pour étendre ſes connoiſſances. Dans l'impuiſſance, ou dans la crainte d'examiner, il devient crédule, & ſa crédulité le rend ſuperſticieux. A quoi ne ſont point reduits la plûpart de ceux dont le Genre-humain doit tirer toutes ſes lumiéres ! On a ſouvent pour guides, des aveugles, c'eſt aux Maîtres de la Terre à y pourvoir. Ils en répondront, & les malheurs des autres hommes ſont déja leur honte & leur condannation.

On ſentira tout le ridicule des Principes qui engagent une partie des hommes à ſoûmettre leurs idées à celles de ceux qui les paſſent en fortune, ſi on raſſemble ces Principes, & ſi on les dévelope pour en compoſer des raiſonnemens : Ils ſeront tous de la force de celui-ci : *Il fait bonne chére, donc il penſe avec un grand ſens.*

* le savant huet dit dans ses memoires, qu'en jouant à la paume, avec Mr de Montausier, il se laissoit gagner par ce Seigneur; parcequ'il avoit remarqué qu'il en recevoit un accueil moins flatteur, lorsqu'il avoit obtenu l'avantage.

Rien ne déshonore autant que l'Erreur & le Vice : La lumiére & la Vertu ſont la gloire de l'homme & la véritable Grandeur ; par ces derniers avantages , on reſſemble toûjours à Dieu , mais les biens extérieurs nous ſont ſouvent communs avec les ſcelerats.

* Le vice a rendu néceſſaire la ſubordination & l'inégalité , parmi les hommes naturellement égaux ; mais dans quelque condition qu'on paſſe ſa vie , ſi l'on veut la règler ſagement , on ſe procurera toûjours ce qu'il y a de plus eſtimable & de plus grand chez les hommes.

* cette egalité originaire est absolument chimerique. il y a toujours eu dans le monde des péres et des enfans : par consequent jamais d'egalité ; par consequent la Subordination a dû exister dans tous les tems : mais si les hommes ont été quelque tems raisonnables, la Subordination, n'a pas eu besoin d'être accompagnée de contraintes

Qu'on réflêchiſſe qu'on eſt homme & on aura honte de ſe vendre aux autres hommes. Qu'on ſe ſouvienne qu'on a une ame faite pour l'éternité & pour des grandeurs infinies , & on n'aura garde d'acheter , au prix de ſa liberté , & par le don de ſoi même , de petits préſens , & de ſacrifier ſes lumiéres & ſa probité à de légéres faveurs , qu'on a grand tort de regarder comme gratuïtes , ſous prétexte qu'elles ne coutent point d'argent.

Mais

Mais ici, il importe d'être ſur ſes gardes, pour ne pas confondre, avec l'amour de la vérité, le dangereux plaiſir de contredire, & l'ambitieuſe affectation de s'élever, par des ſentimens, dans leſquels on s'admire, au deſſus de ceux à qui l'on ſe trouve inférieurs, par la naiſſance & par le rang. Il n'arrive que trop ſouvent qu'on voudroit être à la place de ceux qu'on s'échauffe à critiquer, & qu'en maltraitant les Grands, par le dépit de ne l'être pas, on en a toute la vanité, & toutes les foibleſſes, ſans en avoir les avantages.

L'humeur chicaneuſe, l'eſprit mordant, la groſſiéreté & l'impóliteſſe, ne ſont que trop ſouvent le partage des gens de Lettres, qui ſont nés dans une condition obſcure. Dès l'enfance ils s'acoutument à regarder avec chagrin la diſtinction qu'on met entr'eux & ceux de leurs Camarades de Collége qui portent un nom plus reſpecté. La crainte d'être mépriſés les rend défians, & la penſée qu'on ne leur rend pas aſſez de juſtice, leur donne un penchant à la haine. Ils prennent un ton déciſif, afin de paſſer pour

plus savans, & sont toûjours prêts à reprendre & à censurer, pour se donner un plus grand air de vertu. Leur affectation à étaler leurs talens, leur en fait perdre le fruit, & leur attire les disgraces qu'ils craignent. Ils retombent, aux yeux des autres hommes, dans leur premiére bassesse, par là même qu'ils ne se connoissent plus dès qu'ils en sont sortis.

Règles pour ceux d'un ordre supérieur.

V. La complaisance que l'on a pour les personnes distinguées par leur naissance, leur est une ocasion de donner essort à leur génie. Leur imagination devient par là hardie & féconde. Le mal est que concevant bien-tôt d'eux mêmes la bonne opinion que les autres paroissent en avoir, ils décident légèrement & ne laissent pas de s'opiniâtrer dans leurs décisions. Trop acoutumés à se voir aplaudis, ils regardent les objections du même œuil que les insultes.

Cependant l'évidence seule est le caractère de la vérité, & c'est par l'attention & la circonspection, qu'on la démêle de l'aparence & de la fausse lueur.

Après que les Grands se sont abandonnés

donnés à leurs fantaisies, l'âge amène enfin les réflexions, & la crainte de l'avenir les trouve d'autant plus sensibles, que c'est pour eux un mouvement tout nouveau. Pour faire cesser leurs allarmes, deux moyens se présentent entre lesquels l'humeur décide, & suivant qu'ils sont ou plus hardis, ou plus timides, ils se laissent aller à la superstition ou à l'irreligion.

Soit que les Grands tirent leur élévation de leur naissance, soit qu'ils la doivent aux suffrages des autres hommes; souvent dans le tems même qu'on leur parle d'un air respectueux, on les traite dans le fonds comme des enfans & des imbéciles. Lorsqu'on se récrie sur un mot, qu'un Grand prononce conformément au sens commun, comme sur une merveille, ne se moque-t-on pas de lui?

*Tout ce que les Grands tirent de gloire de leurs avantages extérieurs leur est étranger, & ils le doivent aux autres; mais la gloire d'être sages, éclairés, judicieux, sobres, chastes, équitables, cette gloire leur apartient en propre, & par là ils se distin-

*l'oraison de Ciceron pour Marcellus n'est que le developpement de cette pensée.

tinguent de leurs égaux, pour le moins autant que de leurs inférieurs. Plus même ils ont d'ocafions de s'écarter de la vertu, plus il leur eſt glorieux de s'y affermir; & leur probité ne tire pas un médiocre luſtre de l'impunité avec laquelle ils pouroient être vicieux.

Au milieu de tous les avantages qui ſemblent élever un Grand au deſſus du reſte des hommes, il me paroit qu'il lui manque, de toutes les choſes du monde la plus précieuſe, un Ami ſincère qui veuille & qui ſache ramener chez lui le goût du vrai, que ſon Eſprit, ennyvré par de continuelles flatteries, ſemble avoir perdu entiérement, qui lui aprenne qu'il eſt homme, que ſa proſpérité peut l'abandonner, & qui l'inſtruiſe enfin de la diférence infinie qu'il y a entre obéïr & ſe laiſſer perſuader, entre ſe rendre à la raiſon, & ſe laiſſer vaincre par un ennemi.

Secours contre la flatterie.

VII. Dans quelque élévation qu'on ſe trouve; petite ou grande, au deſſus des autres hommes, on en eſt flatté; mais on ſe garantira de leurs piéges,

piéges : 1. Si on prend ſoin d'examiner ſi ce qu'on nous attribuë eſt une matiére d'éloges & s'il eſt vrai que nous ſoyons tels qu'on le dit. 2. Si on s'éloigne des adulateurs dès le moment qu'on les connoit. 3. Si contens de répondre par quelque politeſſe aux louanges les plus délicates mêmes & les plus ſenſées, on garde tout ſon empreſſement pour ceux dont on reçoit de bons & ſincères conſeils.

Les Ames baſſes ne témoignent à leurs Maîtres tant de ſoumiſſions, que par un principe d'orgueil. Ils s'étudient à les ſurprendre, afin de dominer ſous leur Nom & de diſpoſer de leurs volontés.

Utilité du Commerce des Grands.

VII. Loſque des Grands Seigneurs aiment la Vérité, que la Vertu leur eſt chère, qu'ils font cas du mérite, par tout où il ſe trouve, je ne conçois rien de plus utile que l'honneur de leur commerce. Pour leur plaire on ſe recherche, on met en œuvre tout ce que l'on a de talens, & leur préſence excite & ſoutient l'attention. On ne pouroit leur impoſer par des louanges & par des tours ingénieux, il y a trop long-tems qu'ils y ſont faits;

faits; c'eſt par le bon ſens ſeulement, & par la juſteſſe des penſées, qu'on peut s'en faire goûter. Les Grands ont ſi ſouvent ocaſion de ſe ſervir de leur pénétration, qu'on riſque toûjours à ſe déguiſer devant eux, & le plus ſûr eſt d'être effectivement en leur préſence ce qu'on a intérêt de paroître : Par là on devient naturel, on le devient encore avec eux, parce qu'ils le ſont parfaitement, car rien ne les oblige à ſe contraindre : C'eſt en les étudiant qu'on s'inſtruit des Règles qu'il faut ſuivre, mais pour eux ils n'ont qu'à ſuivre leur propre penchant, pour les obſerver.

Il me paroit qu'on ne ſauroit trop eſtimer le bonheur de ceux qui ſont à portée d'en profiter : Ce ſont des ocaſions qui manquent à une infinité de gens, mais à ceux qui ſont aſſez heureux pour les rencontrer, on peut dire que rien ne manque, pourvû qu'ils ne ſe manquent pas à eux mêmes.

CHAPI-

CHAPITRE VII.

Des Habitudes, de l'Air, des Alimens, & de l'Humeur en general.

I. NOus ſommes moins frapés de ce que nous avons acoutumé de voir, & nous négligeons d'y donner nôtre attention : La nouveauté la réveille & ſe fait ſentir plus vivement ; & parce que nous jugeons du mérite des objets par leurs impreſſions ; l'acoûtumance dépouille les uns de leur prix, & la nouveauté en prête aux autres. Voilà pourquoi il arrive ſi ſouvent aux hommes de laiſſer le ſolide pour courir après des ombres.

Effets de la coûtume.

L'expérience nous aprend ce que je viens d'alleguer, mais d'un autre côté elle nous préſente auſſi très ſouvent des exemples tout contraires, tant il y a de bizarrerie dans la conduite des hommes.* L'amour propre ſe prévient en faveur de ſes habitudes, d'un côté elle ne veut pas ſe condanner, d'un autre on prévoit la peine qu'il y auroit

* amour propre est toujours masculin.

auroit à les changer, & cette idée empêche de l'entreprendre. On se fait à de certaines idées, & à de certaines maniéres; on estime tout ce qui s'y raporte, & on désaprouve tout ce qui s'en éloigne.

On fait bien des choses sans savoir pourquoi, & sans se l'être jamais demandé: Plus souvent on les a vû faire, plus souvent on les a réïterées soi même, plus on s'obstine à les continuer. Chacun se rassure, par la foule qui s'égare avec lui, & chacun se repose sur l'exemple de ceux, qui, à leur tour, s'apuyent sur le sien.

Quand la Paresse l'emporte sur la Vanité, on s'endort dans le train ordinaire. Quand la Vanité prévaut, on cherche à se distinguer, & on aime à se faire des routes nouvelles. Mais quand la Raison a le dessus, on est sans prévention pour ce qui est receu, & sans entêtement pour ce qui est nouveau.* Sans avoir en vuë de se faire aimer par des complaisances, ni de se faire admirer par des découvertes, on s'aplique uniquement à penser juste, on veut voir clair, &

*l'homme raisonnable est sans entetement pour ce qui est reçu, sans prevention contre ce qui est nouveau.

& ſe conduire par des lumiéres pures.

Utilités des Préventions.

II. La prévention a cependant ſes uſages. La ſoumiſſion des enfans à leurs Parens & à leurs Maîtres ; celle du gros des Peuples à leurs Souverains & à leurs Supérieurs, ces ſoumiſſions ſi utiles ſont rarement l'effet de quelque lumiére & ne tirent ordinairement leur force que de l'exemple & de l'habitude.

* cette pensée est fort juste. les préjugés sont utiles au peuple : et celui là seul n'est pas peuple que la raison [illegible] dirige et conduit.

Remèdes.

III. L'Etude de l'Hiſtoire, les Voyages qu'on fait ſoi même, & la lecture des Relations de ceux qui en ont faits, contribuent à dégager de prévention, ſi ſur chaque ſujet & chaque circonſtance, on prend ſoin de démêler le bon d'avec le défectueux.* En opoſant coutumes à coutumes, elles ceſſeront d'impoſer, & on ceſſera ſoi même de rejetter ſans éxamen ce qui ſe préſente de contraire aux habitudes, & aux panchans dans leſquels on ſe trouve affermi.*

* cette marche aboutit souvent au scepticisme.

Force d'eſprit.

IV. C'eſt en cela que conſiſte, au moins en partie, la force d'eſprit ; elle conſiſte encore, à pouvoir ſe tirer en idée, de l'état où l'on eſt pour ſe tranſporter dans un tout different,

férent, à se placer aisément dans la situation où l'on veut, & à regarder les choses dans les points de vuë, & sous les côtés, non pas simplement qui se présentent les premiers, mais sous ceux sous lesquels on trouve à propos de les étudier.

En se rapellant les états par où l'on a passé, & en se considerant comme si on y étoit encore, on viendra, par degrés, à sentir ce que l'on seroit, & ce que l'on feroit, dans les situations fort éloignées de toutes celles où l'on s'est trouvé. Le commerce des autres hommes, & l'attention à ce que disent & que sont des personnes de tout ordre & de tout âge, contribuent encore avec une grande efficace à cette étenduë d'Esprit que je recommande, & à la justesse qui en est la suite.

Habitudes principales.

V. RIEN n'est plus nécessaire que de s'afermir dans l'habitude de consulter & d'observer toutes les maximes qui peuvent conduire à la Vérité & à la Sagesse, & de se rendre bien familiéres les Règles des pensées & des mœurs.

On se les rendra naturelles & la prati-

pratique en deviendra très aiſée, ſi, toutes les fois que l'ocaſion ſe préſente de réflèchir ſur quelqu'une, on recherche incontinent en quoi l'on s'en écarte, & quelle utilité on en peut tirer. Rien au contraire n'eſt plus fatal que de s'acoutumer à regarder ces importantes maximes, d'une vuë toute ſpéculative, ſans ſe mettre en peine de s'en faire l'aplication.

Tout ce qui peut conduire à une ſi funeſte habitude, ne fut ce que de loin, doit faire peur. Celui qui renvoie au lendemain à profiter d'une Règle connoit très mal le cœur de l'homme, qui ſe plait toûjours à faire des projets, & qui n'aime jamais à les exécuter. Dès qu'en liſant on tombe ſur une Maxime d'uſage, il faut la prendre pour ſoi, & ſe l'apliquer incontinent, comme on feroit la réponce d'un ami, qu'on viendroit de conſulter ſur ce ſujet même.

Idées familiéres prennent quelque-fois trop d'empire.

VI. Les idées qui nous ſont familiéres, & qui nous tiennent à cœur ſe préſentent à la moindre ocaſion & obſedant nôtre Eſprit, empêchent qu'il n'y en naiſſe d'autres.

Pour éviter que l'Imagination ne ſe

ſe borne ainſi à un petit nombre d'idées, & ne s'y aſſujettiſſe, il ne faut pas ſe borner à l'étude d'un ſeul ſujet, ni ſe donner tout entier à une ſeule Science: La diverſité des études, & les différens génies des hommes qu'on fréquente, ſont très propres à lui donner de l'étenduë & de la varieté.

C'eſt aſſez le défaut des gens de Lettres, & ſur tout de ceux qui s'ocupent à enſeigner, d'aimer à parler plûtôt qu'à écouter, & de ſe plaire plus à inſtruire les autres qu'à aprendre eux mêmes.

Il arrive par là que le commerce du monde, qui pouroit égayer leur Imagination, la renouveller & l'enrichir d'idées & de tours, leur fournit ſeulement des ocaſions de repeter leurs penſées, d'y revenir plus ſouvent, & de s'affermir toûjours plus dans leurs maniéres & dans leurs préventions.

Pour affoiblir le trop grand pouvoir de la coûtume & la tenir dans la dépendance de la Raiſon, il ſera bon de ſe refuſer, de tems en tems, à ce pourquoi on ſe ſent le plus de penchant, quelque diſpoſition même qu'on

qu'on ſe trouve à y réüſſir, & quelquefois, au contraire, on fera bien de ſe ſorcer à ce pourquoi on ne ſe ſent que de la repugnance.

Lorſque par ces précautions on ſe ſera rendu maître de ſoi même, il eſt certain que, plus on aura d'empire ſur ſes penſées, & par ce moyen, l'eſprit plus libre, plus facilement auſſi l'on fera naitre toutes les idées propres à éclaircir les ſujets, à la connoiſſance deſquels on ſouhaitera de parvenir. Ces idées naitront plus pures & plus débaraſſées de toute prévention.

Les habitudes de l'enfance portent ſur toute la vie.

VII. Si nous pouvions nous ſouvenir de tout ce qui nous eſt arrivé, dès nôtre premiére enfance, ce ſouvenir nous découvriroit l'origine d'une infinité de mépriſes, de faux goûts, d'inclinations déraiſonnables, qui durent ſouvent autant que la vie. Tous nos préjugés coulent de cette ſource.

Deux Cauſes agiſſent ſur nous en même tems, & produiſent un effet compoſé; ce double effet ſe réïtére, cet aſſemblage tourne en habitude, & dès là une de ces parties ne ſe préſente plus ſans l'autre: tout ce que deux

deux causes produisent conjointément, une seule suffit pour le ramener.

Quels ravages l'envie ne fait-elle point ? Ceux qui prennent soin de l'education des enfans croient faire merveilles, de tirer parti de leur penchant pour cette passion ; ils les trouvent toûjours prenables par là, & il n'y a point de motifs, dont les effets soient plus prompts. Mais tout ce qu'on leur aprend mérite-t-il d'être mis en parallèle avec ce venin dont on les nourit ? Toutes les instructions qu'on leur donne, peuvent-elles balancer une disposition affreuse à se chagriner du bonheur d'autrui, & un penchant honteux & inhumain à trouver la Vérité moins aimable dans la bouche des autres ?

De l'efficace de l'Air & des Alimens.

VIII. Peu d'hommes peuvent se placer à leur gré, où l'Air leur conviendroit le mieux ; mais pour ce qui est des Alimens chacun peut s'abstenir de ceux qui donnent ou une pesanteur, ou un feu dont on n'est pas le maître, & la qualité peut être reparée par la petite quantité, & par la sobrieté avec laquelle on en use.

L'exer-

L'exercice encore sert à corriger les effets des alimens trop grossiers.

Il semble outre cela qu'ils reçoivent une premiére impression, de l'humeur dont on se trouve, dans le tems qu'on en use. Pris dans le chagrin, ils disposent à la noirceur, & quand on mange avec plaisir, la nouriture se change en un sang qui dispose à la gayeté, & comme rien ne bouche autant l'Esprit que la tristesse, rien ne l'ouvre plus que la joye.

L'Imagination aime les grandes idées & les sentimens vifs.

IX. On aime les idées vives & acompagnées de sensations, plûtôt que celles qui sont plus nettes & plus distinctes, & on s'y rend parce qu'on les aime. Les termes métaphoriques, l'air, le ton de la voix, le langage des passions tirent leur force de cette source. *Mais tout nous doit être suspect que l'Evidence; c'est sur elle principalement que le bon goût se forme, & c'est en se conduisant sur des maximes, dont on connoit clairement la vérité & l'équité, qu'on parvient à un vrai & solide mérite.

* cette phrase est incorrecte

De l'Humeur.

X. Le Temperament, l'Education, les Habitudes, le genre de vie, les effets de l'Air & des Alimens, s'unissent

ſent pour former ce qu'on apelle *Humeur*. On donne ce nom à de certains ſentimens confus, & à de certains penchans qui décident de nos jugemens & de nos actions, préférablement aux Idées & à la Lumiére.

Peu de gens travaillent à former & à corriger leur Humeur ſur la Raiſon. On la ſuit telle qu'elle eſt. Elle l'emporte même ſouvent ſur l'intérêt; malgré celui que ſolicite deux fréres à s'unir, l'opoſition de leur humeur les détermine à ſe contrequarrer, à ſe traverſer, & à ſe ruiner enfin mutuellement.

* Il eſt des inclinations dominantes à qui tout cède; on ſe rend maître du cœur de l'un par la bonne chère, d'un autre par des flatteries, d'un autre par des préſens.

* l'habileté dans la conduite et dans les affaires consiste principalement à discerner l'inclination dominante de chacun et à le conduire avec ce moyen au point que l'on se propose.

On ne ſe reproche point les injuſtices dont l'humeur eſt cauſe. Quand on ſuit les premiéres impreſſions d'un cœur naturellement ſauvage, & prévenu en faveur de ſoi même, on eſt de mauvaiſe humeur contre ceux qui parlent une autre langue que celle du coin de terre où l'on eſt né, & où l'on paſſe ſa vie. On ne les écoute

mais la perfection de l'habileté consiste à conduire chacun par sa maitresse passion, sans qu'il en ait le plus leger soupçon.

te pas avec plaiſir, on leur prête l'oreille avec repugnance ; c'eſt aſſez pour les haïr, pour ſe croire en droit de les maltraiter, ſi on en a le pouvoir, & pour refuſer de vivre en paix avec eux.

Suivant que l'on ſe détermine par l'Evidence ou par les différentes cauſes qui contribuent à l'humeur, on eſt plus ou moins différent de ſoi même. On fait ſur ces principes des ſpéculations qui tiennent ſouvent du Galimathias, ſur tout quand on perſonifie ces différences, & que par les noms ſubſtantifs qu'on impoſe à différens états de la penſée, on change des idées Vagues en Déterminées, & on regarde la Raiſon, l'Evidence, les Préjugés, les Paſſions, la Conſcience, l'Amour propre, comme autant de ſubſtances, Aſſeſſeurs d'un Conſeil de Régence, qui nous gouverne Quelquefois la vigueur d'un ſuffrage l'emporte ſur tous les autres. Quelquefois pour gain de paix on les réünit comme on peut. On ſe forme par là des Labyrinthes, dont on ne ſait plus ſortir.

CHAPITRE VIII.

De la Volonté.

Usages & idées de la Volonté.

I. SUIVANT qu'on veut bien s'appliquer à l'examen d'un ſujet, on s'en procure une connoiſſance plus exacte & plus étenduë.

Nous n'avons qu'à faire attention à ce qui ſe paſſe en nous, pour ſentir d'une maniére convaincante, que quand nous *Voulons*, c'eſt nous mêmes qui faiſons naitre en nous mêmes, cette maniére de penſer, cet acte qui ſe ſent & que nous apellons *Vouloir*.

Preuves de la Liberté.

II. Pourquoi ferme-je la main gauche plûtôt que la droite, c'eſt, je le ſens, uniquement parce que je le veux. La volonté ne ſeroit pas volonté, ſi elle n'étoit pas maîtreſſe d'elle même.

Quand je ne riſque point de perdre en diſant *pair* ou *impair*, & que je puis gagner en prononçant un de ces mots; l'aſſûrance que je ne perdrai rien, d'un côté, & l'eſpérance probable

ble d'un gain à faire, me déterminent à parler plûtôt qu'à me taire.

Mais quand je dis *pair* plûtôt qu'*impair* ou *impair* plûtôt que *pair*, c'est par un pur effet de mon choix, je le veux ainsi, c'est toute la cause que j'en puis alleguer. Des raisons me déterminent à *parler* plûtôt qu'à me *taire*, mais aucune ne me détermine à dire *pair*, plûtôt qu'*impair*.

Les Promesses & les Menaces seroient inutiles si on n'avoit pas la liberté d'y réflêchir. Le présent & le certain l'emporteroit toûjours sur l'avenir & le possible.

Les reproches & la honte d'avoir mal fait ne seroient que des foiblesses fondées sur l'ignorance & la petitesse de génie. Il en seroit de même des éloges & des actions de graces. Tout cela ne sauroit plaire qu'à des aveugles & à des visionnaires : Les personnes éclairées & sincères s'en abstiendroient.

On peut chicaner sur la Liberté, on peut la nier, mais on ne sauroit en étouffer le sentiment. Qu'on manque à ce qu'on doit à quelqu'un des défenseurs du Fatalisme ? On ne man-

quera pas d'en être acablé de reproches. Les partiſans de cette hypothèſe ſont pour le moins autant délicats que qui que ce ſoit, ſur l'honneur de la préférence.

Réponces aux Objections.

III. Aimer mieux imputer une Déterminaiſon de Volonté à quelque cauſe inconnuë, & dont on n'a ni idée ni preuve, qu'à une Cauſe intime qu'on ne peut s'empêcher de ſentir, à moins qu'on ne refuſe de s'y rendre attentif, avec autant d'obſtination que de liberté, me paroit un des plus mépriſables & des plus odieux caractères.

J'ignore de quelle maniére mon bras ſe remuë, en ſuite de la volonté que j'en ai. Mais je n'ignore point & je ſens que c'eſt moi qui me détermine à vouloir ce mouvement, & je le ſens avec autant d'évidence, que je ſens que je penſe & que j'éxiſte. Je ſens que je ſuis voulant & que c'eſt moi qui me détermine à être ainſi voulant.

Combattre la liberté par la Preſcience Divine, c'eſt prétendre renverſer ce qu'il y a de plus clair, par ce qu'il y a de plus obſcur. L'obſcurité des

conſé-

conſéquences où nous ne comprenons rien, doit-elle nous faire revoquer en doute la certitude des principes les plus ſimples & les plus clairs ?

Il n'eſt pas en nôtre pouvoir de faire qu'une Détermination de volonté, une fois formée, n'ait pas été, ni qu'elle ne ſoit plus, au moment qu'elle eſt, & pendant qu'elle eſt. En ce ſens une Détermination devient néceſſaire. On eſt libre avant que de ſe déterminer : Quand on agit actuellement on eſt libre de continuer ſon action ou de l'interrompre : Après avoir agi, on eſt encore en liberté, non de faire que ce qui a été fait n'ait pas été fait, mais d'agir une ſeconde fois de la même manière, ou tout autrement.

Rien ne ſe fait ſans cauſe ; mais la volonté eſt elle même la cauſe de ſa détermination. L'Etre capable de penſée & de vouloir, agit ſur lui même, ſe modifie lui même.

Si chaque être avoit beſoin d'être déterminé par une cauſe differente de lui même, il n'y auroit point de premiére cauſe, & par conſéquent il n'y auroit point de cauſe.

Si nôtre Eſprit s'arrêtoit tout entiérement & ſans détour ſur un objet capable de procurer qu'elque utilité & quelque plaiſir, en ce cas le ſeul bien, dont on ſeroit frapé, ſeroit auſſi le ſeul auquel on ſe determineroit, on le voudroit infailliblement. Mais comme nous avons toûjours la force de détourner nôtre artention d'un objet, pour la raporter ſur un autre, nous nous trouvons toûjours par là, & en ce ſens, en libertè de choiſir.

Uſage & abus de cette liberté.

IV. La liberté nous a été donnée pour ſuſpendre nos déciſions & nôtre conduite, juſques-à-ce que l'évidençe du vrai & du bon nous détermine. Ainſi *ſe laiſſer déterminer par cette Evidence*, c'eſt le *but*, & par conſéquent la *Perfection* de cetre Liberté.

On en abuſe en deux maniéres. Premiérement quand on ſe détermine trop tôt & avant que d'avoir ſenti cette évidence victorieuſe. En ſecond lieu lorſqu'on détourne ſon attention d'une évidence qui ſe fait apercevoir, pour l'arrêter ſur quelque objection ou quelque faux fuyant.

La

La plûpart des hommes négligent de faire usage de leur liderté ; ils se laissent entrainer aux impressions des objets du dehors & aux imaginations qui en naissent. Il est vrai qu'ils le veulent bien, mais toûjours sont-ils resolus de les suivre ; & voilà pourquoi, quand on connoit le cœur humain, le jeu des passions, & l'humeur dominante, on peut aisément prédire de quelle maniére il se conduira, dans les circonstances qui se présentent.

Il en est de cette Faculté comme de toutes les autres, elle s'affoiblit faute d'exercice & se fortifie par l'usage constant qu'on en fait.

Continuation des preuves de la Liberté.

V. Je veux que le Corps B qui pousse le Corps C. soit regardé comme la cause du mouvement de celui-ci; mais il n'est pas moins vrai que le mouvement du Corps B, est lui même l'effet de l'impulsion d'un autre ; & le mouvement de ce Corps A, qui aura poussé B, sera de même l'effet d'un autre mouvement; de sorte que pour reconnoître un premier Mobile, il faut nécessairement reconnoitre une Puissance qui s'est déter-

minée elle même à faire naitre le premier mouvement qu'il y a eu dans l'Univers. Si cette Puissance ne s'est pas déterminée elle même, par choix, à produire ce qui lui doit son existence, mais que cette Volonté productrice, cet acte voulant & produisant ait lui même été déterminé à être tel, par la constitution nécessaire d'une Nature éternelle, & qui ne pouvoit qu'être ainsi déterminée: Tout ce que nous voions naitre d'effets sont des suites nécessaires & inévitables de cette premiére volition, qui ne pouvoit vouloir autrement, & tout ce qui arrive ne pouvoit manquer d'arriver. Une destinée immuable règle le sort de tous les Corps & de tous les Esprits.

Tous les devoirs, toutes les satisfactions intérieures, toutes les actions de graces, tous les reproches qu'on fait aux autres & à soi même, tout ce, en un mot, que l'on fonde sur la capacité où sont les hommes d'agir avec choix, de se déterminer eux mêmes à agir, ou à n'agir pas, à agir d'une façon, ou d'un autre, ne seroit apuyé que sur une supposition

fausse,

fausse, & par là toute la Morale ne seroit qu'un Systême de Chimères.

Vous vous trompez, dira-t-on, car indépendamment de tout Principe de choix, & de toute suposition de Liberté les Actes de vertu ont en eux mêmes, aux yeux de la Raison, une beauté naturelle, & les vices au contraire, y présentent un spectacle difforme & hideux,

A cela je répons, que la vertu peut agréer, & le vice déplaire. Mais quand ce seroient là leurs effets naturels, le moyen d'y trouver des fondemens raisonnables d'éloges, d'actions de graces, de recompense d'un côté; de mépris, de reproches, de punitions d'un autre, si une destinée extérieure, autant qu'inévitable, est la véritable cause de tous ces actes.

Je supose à un Pére deux Enfans, l'un très beau, & l'autre très laid. Il est naturel que le premier réjouïsse plus ses yeux que le second, je veux même que la vuë de celui ci, ait pour lui quelque chose d'affligeant: Mais si, par une suite de cette différence, il a, pour le difforme, je

ne dis pas des duretés & des mépris, mais ſeulement des négligences capables de le mortifier, je ne ſai pas comment eſt faite la raiſon des *Fataliſtes*, mais pour moi, je trouverois ce Pére très inhumain & très barbare.

Je n'ignore pas leur langage & leur faux fuyant. „Il y a, diront-ils, une „différence du tout au tout, entre „une laideur corporelle, & une diſ„poſition d'ame vicieuſe. *Mais en quoi conſiſte je vous prie, cette prodigieuſe différence, qui rend très juſte d'un côté, ce qui ſeroit très injuſte de l'autre? Je ſerois fort curieux de l'aprendre de vôtre bouche.* „Rien n'eſt plus aiſé, „diront-ils, & vous n'ignorez pas, „que le vicieux veut bien faire ſon „action, qu'il y conſent, qu'elle lui „plait. Voilà pourquoi ſa conduite „n'eſt pas ſeulement difforme, mais „de plus odieuſe auſſi bien que ſa „perſonne.

Si je me fais, (replique je à ce prétendu éclairciſſement) ſi je me fais une juſte idée de vos principes, & ſi j'en tire les conſéquences, qui en découlent néceſſairement, le vicieux me

me paroit encore plus à plaindre. Ce pauvre miférable entrainé inévitablement par une enchainure, qu'il eft auffi peu en fon pouvoir de furmonter & de changer, que de bouleverfer l'arangement de l'Univers, à la tiffure duquel cette enchainure tient, entrainé, dis-je, par une enchainure de cette force, aux actions qu'il vient de commettre & aux habitudes dans lefquelles il s'eft affermi, & par lefquelles il s'eft rendu au refte des hommes, plus ou moins importun, nuifible, fufpect, & ce qui le rend encore plus digne de pitié, il fe trouve en même tems affujetti, non moins invinciblement, à agréer fes actions & fes difpofitions, à s'y plaire & à s'imaginer qu'il en eft réellement le véritable autheur, & qu'il n'a tenu qu'à lui de ne rien faire de ce qu'il a fait, & de faire tout le contraire. Le méchanifme fecret qui le plonge dans ces illufions, traine à fa fuite la honte & les remors. Il fe confume de reproches, il fe croit digne d'oprobre, il périt dans les tourmens & dans l'ignominie, & condanné à être, après fa mort, un fpectacle

tacle d'horreur & d'effroi, ſes imaginations font qu'il ſe déſeſpère dans l'apréhenſion d'un affreux avenir qu'il croit avoir mérité ; & qu'a fait ce malheureux pour être le jouët de toutes ſes angoiſſes. La machine de ſon Corps s'ſt trouvée tellement engagée & entrelaſſée dans d'autres machines, qu'elle a ſubi tous les mouvemens qu'on a vû, pendant qu'une autre ſubſtance, créée avec l'Univers, & par conſéquent auſſi ancienne que l'Eternité, puiſqu'une nature éternelle a été déterminée par toute la néceſſité de ſa perfection, à créer l'Univers tel qu'elle l'a fait, plûtôt qu'à ne le créer pas, cette ſubſtance éternelle, créée de toute ancienneté, étant venuë par une ſuite, dont elle n'a rien moins été que maîtreſſe, à ſe déveloper, a ſenti naitre des penſees qui avoient un parfait raport au mouvement d'un certain corps, & eſt venuë à s'imaginer qu'elle ſe déterminoit à les produire.

Mais n'avouërez vous pas que l'ame de chaque homme a été créée capable de déſirs & de volontés très différentes de ce qu'elle en éprouve?

Quand

Quand les *Fataliſtes* s'expriment ainſi, ils renoncent à la bonne foi, & ne ſe font aucune honte des plus groſſiéres équivoques. Dans leur Syſtème, dire qu'une ame auroit pû agir autrement qu'elle n'a fait, ſe reduit à dire, que ſi des cauſes différentes de celles qui l'ont déterminée d'une certaine façon, à laquelle la conſtitution entiére de l'Univers, exigeoit qu'elle cedât, ſi des cauſes, dis-je, différentes de celles là, l'avoient tout autrement déterminée, en agiſſant ſur elle avec la même force, ſes déterminations & ſes actions auroient été très différentes; or de quelle influence, je vous prie, eſt une telle ſuſceptibilité, pour fonder la juſtice des reproches & les mauvais traitemens qu'on lui fait.

Figurez vous une éguille placée ſur une montre, dont le mouvement manque d'exactitude parce que ſes rouës ſont irréguliérement rangées: Il eſt certain qu'elle pouroit être placée ſur une autre qui la feroit marcher réguliérement: Si cette éguille étoit capable de ſentiment, ſeroit-on en droit de lui reprocher ſon irrégularité,

larité, & de la traiter de fantasque, sous prétexte qu'elle est capable à la vérité, non de se donner, mais de recevoir d'autres mouvemens, & en suite de ces reproches, seroit-on en droit de la jetter dans le feu, pour y expier ses prétenduës fantaisies?

Ces conséquences sont dures, m'ont dit quelques personnes, je l'avouë, elles étonnent & rebutent, j'en tombe d'acord; mais qu'on se familiarise avec elles, en les repetant la surprise cesse.

Dans ce langage je reconnois l'efficace de la préocupation, dans un esprit dont l'humeur panche à l'extraordinaire & est peu éloignée de ce qu'on apelle vision. Il en est aussi qui à force de repeter certains mots, sans y faire beaucoup d'attention, n'en sont plus effraiés, & s'imaginent enfin de croire ce qui les rebuteroit s'ils y pensoient bien.

Mais, je n'en suis que trop assuré, il en est beaucoup que ces Maximes cessent d'allarmer, parce qu'elles leur apprennent à s'afranchir du joug de la crainte & de la Religion. „ La dif-„ férence entre la vertu & le vice, „ n'est

„n'eſt point telle qu'on voudroit le „faire croire. Le châtiment de ce „qu'on apelle vice, ſeroit certaine- „ment une injuſtice. Donc de quel- „que maniére qu'on vive, on n'a rien „à redouter„. Dès que je me ſuis laiſſé aller à ce que les petits génies apellent faute ou vice, *ex poſt facto*, je conclus qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de l'éviter, non plus que de changer l'ordre de l'Univers, & dès là je ſuis tranquile. C'eſt ainſi que les *Fataliſtes* trouvent le ſecret de gouter deux plaiſirs, tout opoſés & preſque incompatibles qu'ils paroiſſent, l'un eſt de vivre à ſon gré & d'uſer preſque ſans bornes de ſa liberté, l'autre de ne ſe reprocher jamais d'en avoir abuſé, parce qu'on ſe perſuade de n'en point avoir : Il leur arrive à cet égard, à peu près la même choſe qu'à une perſonne qui aime, mais qui, par l'effet de ſon éducation & d'un reſte de bon naturel a encore de la retenuë : Elle ſe plait avec ce qu'elle aime, elle cherche les ocaſions de le voir, & elle en profite pour l'entretenir ; mais elle ſeroit fachée qu'on lui dit qu'elle a de l'amour ; elle n'a

garde

garde de le croire, cette pensée jointe à d'autres principes, qui ont encore de la force chez elle, y feroient naitre des scrupules qui l'inquiéteroient.

Ce n'est pas le seul endroit par où les Fatalistes sont peu d'acord avec eux mêmes, & se font un Système chargé de contradictions. Ils ne négligent rien pour le répandre, ils font tous leurs efforts pour en persuader les autres, & quel intérêt y ont-ils? Tout homme sensé se défiera de celui en qui il reconnoit des principes si dangereux, car les devoirs de la Conscience ne sont pour lui qu'une chimère; mais la vérité est, qu'il n'est pas en leur pouvoir de ne craindre point, de tems en tems, les suites affreuses d'un Système qui pouroit se trouver faux, on se sent allarmé d'être dans des sentimens si singuliers, & on travaille à se tirer de cette inquiétude, en cherchant des aprobateurs; on couvre enfin cette nécessité où l'on est reduit, & qu'on se déguise à soi même, on la couvre du spécieux prétexte de zèle pour la Vérité & pour la Liberté. *Qu'il est*

beau

beau de connoître la Vérité. Que ſa lumière eſt eſtimable & qu'on eſt heureux quand on peu l'annoncer aux autres en toute liberté.

Mais qu'eſt-ce que la Vérité dans la bouche de ces Meſſieurs, dont le Syſtème conduit viſiblement à une entiére incertitude, *Jean* affirme ce que *Pierre* nie. Une enchainure invincible détermine le premier à l'afirmation. Une ſuite de cauſes, d'une force égale, détermine le ſecond à nier. Chacun d'eux ne peut s'empêcher de croire ce qu'il croit, & de le tenir pour vrai & pour certain, pendant qu'il le croit. Il en eſt ainſi de tous les hommes, fuſſent-ils cent fois & mille fois plus partagés. Qui pouroit décider où eſt le vrai dans cette diverſité de perſuaſions où chacun ſe trouve néceſſairement.

Et pour ce qui eſt de la Liberté que vous ſollicités, & que vous trouvés ſi juſte qu'on vous acorde, ne voiés vous pas que ſi vous êtes déterminés par l'enchainure des reſſorts & des roues (de tout ce enfin qui y eſt analogue) où vous vous trouvés placés : Les Inquiſiteurs les plus outrés

cédent également & tout comme vous à des arrêts & à des executions qui ſont frémir & qui paroiſſent aux autres l'oprobre de la Nature ; mais ſelon vous puiſque cela a lieu, il en faut conclure que cela devoit néceſſairement être, ſans quoi l'Univers n'auroit pas été un ouvrage aſſez digne de la ſuprême perfection de ſon Auteur.

Direz vous ; mais pourquoi charger particuliérement nôtre Syſtème de ces reproches ? Y en a-t-il un qui les puiſſe éviter ? Oui ſans doute, & c'eſt celui où l'on poſe, qu'un Ouvrage où il y auroit des Créatures, véritablement libres & actives, étoit plus digne de Dieu, que celui où il n'y auroit que des aparences de choix & d'activité parmi les Créatures ; mais aucune action véritable & réelle que celle du premier Etre déterminé lui même, par la perfection de ſa Nature, néceſſaire à ce premier mouvement, duquel dérive le branle de tous les autres, où l'on éprouve dans quelques uns de la ſpontanéïté, qui éloigne tout ſentiment de contrainte, qui laiſſe une image & une vaine perſua-

persuasion de choix ; mais où dans la vérité, il n'y en a point, & tout arrive inévitablement & nécessairement.

Ainsi l'Univers est composé de deux Systèmes différens, un Système corporel où l'exécution de certaines Loix s'observe invariablement, à l'exception des cas où le Souverain même trouve à propos de les suspendre & d'y aporter quelque changement. L'autre Système est composé de Créatures physiquement indépendantes l'une de l'autre : Intelligences libres capables de connoissance & de choix réels, qui se déterminent elles mêmes, qui obéïssent parce qu'elles veulent bien obéïr, qui aiment Dieu par choix & par préférence, la véritable maniére dont il mérite d'être aimé, qui se déterminent à lui être dévoués, à s'instruire de sa volonté, & à chercher leur félicité à lui rendre l'obéïssance qu'elles doivent. Un tel Système de lumiére & de soumission, véritablement volontaire, est aux yeux de Dieu un spectacle tout autrement digne de sa grandeur, de son amour pour l'ordre,

dre, & de ſon affection pour ſes Créatures, avec leſquelles ſa bonté veut entrer en commerce, qu'un aſſemblage de machines qui n'ont de mouvement que celui qui leur eſt ſans ceſſe imprimé.

Dès que des Créatures ſont réellement en poſſeſſion de la puiſſance de choiſir, de la puiſſance de ſe déterminer, comme il peut arriver qu'elles ſe déterminent bien, il peut auſſi arriver qu'elles ſe déterminent mal; comme il peut arriver qu'elles apliquent leur attention à bien choiſir & à examiner avec circonſpection la nature & les ſuites de leur choix, il peut auſſi arriver qu'elles négligent de ſe rendre aſſez attentives, & qu'elles choiſiſſent avec trop de précipitation, & par là s'écartent de la route qu'il leur conviendroit de ſuivre.

Mais pour prévenir cet inconvénient, où une Créature ne tombe que par ſa faute, Dieu n'a pas jugé convenable de ne donner à aucune de ſes Créatures le don précieux de la liberté, préſent d'un prix en quelque maniére infini, par l'étendue de l'uſage qu'on en peut faire, & qui

met

met l'Ouvrage de Dieu en état de ſe procurer l'infinie ſatisfaction de donner quelque choſe à celui dont elle tient tout, de lui donner tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle eſt, tout ce qu'elle en a reçu, en un mot de ſe donner entiérement ſoi même par un parfait dévouement. C'eſt la vraie Adoration, à laquelle elle joint encore les actions de graces à une bonté infinie, dont elle tient tout ce qu'elle a, & qui le lui a donné par un choix infiniment libre, & ſans y avoir été déterminé par aucune eſpèce de néceſſitè : *Il eſt ainſi Père, parce que tel a été ton bon plaiſir.* Quand on eſt heureux on pouroit ſe féliciter d'avoir, pour Auteur du bien qu'on poſſède, un Etre qui heureuſement pour nous a été néceſſité par ſa nature à nous faire tels que nous nous trouvons, mais lui en rendre graces ce ſeroit compliment : Des mouvemens de cette nature, pour être fondés en raiſon, & l'effet d'une attention éclairée & ſincère, doivent avoir pour objet un Bienfaiteur libre à pouvoir ne donner pas ce qu'il a donné. Sur l'excellence de ce riche préſent

préſent de la Liberté, on peut conſulter l'Examen du Pyrrhoniſme dans les articles nombreux qui s'y liſent ſur ce ſujet.

On ne peut pas nier qu'il n'y ait ſur la Terre, des hommes qui rendent graces à Dieu, dans la perſuaſion où ils ſont des Principes que je viens d'énoncer. Or ſuivant le Syſtème que je combats, il faudroit dire que Dieu crée ces actions de graces, & fait lui même naitre, dans ces foibles machines, une perſuaſion toute contraire à la vérité. Concevoir que Dieu peut ſe plaire dans de telles adorations, eſt une ſupoſition qui fait frémir. Eſt-il poſſible que des conſéquences, déterminées & ſi abſurdes, ne rendent pas ſuſpects les Principes métaphyſiques & vagues, dont elles découlent néceſſairement.

Pour ſoûtenir ce Syſtème, ſuivant lequel tout l'Univers eſt un composé de machines, dont le Créateur fait tout le branle, on eſt reduit à dire, que ſi toutes les horreurs dont on eſt témoin ſur la Terre, les Antropophagies, les trahiſons de toute eſpèce,

les

les crimes contre Nature n'avoient pas de lieu, l'Univers ne seroit pas un Ouvrage assez digne des perfections de Dieu, il faloit pour cela que tout ce qu'on y voit y entrât : Il n'y a point d'action si criminelle, ni de désastre si affreux qui n'en soit une piéce essentielle. Pour apuyer cet étrange paradoxe, on allégue les ténébres de la nuit qui relévent la lumiere du jour, la laideur du vice embellit les traits de la vertu, les maladies donnent un nouveau lustre à la santé.

Je conçois que ces comparaisons peuvent avoir un agréable effet sur un mauvais cœur, mais je suis persuadé, qu'elles en doivent avoir un tout oposé sur un bon. L'homme le plus savant de la Terre auroit-il moins de lumiéres & connoitroit-il moins de vérités, dès qu'il n'y auroit aucun ignorant ? Serai je assez barbare pour m'en revenir à la maison à pié, avec plus d'allegresse, parce que j'aurai été témoin pendant quelques heures des tourmens d'un gouteux, qui ne les mérite pas mieux que moi ? Un honnête homme opulent auroit plus

de plaisir à faire bonne chère, s'il ne connoissoit aucun nécessiteux, & il se fera une loix de retrancher de sa table, pour être mieux en état de remplir les besoins de ceux à qui son secours est nécessaire.

Pour se croire en droit de refuser toute liberté, proprement ditte, & aux Créatures & à l'Etre suprème; ils disent que le mot de *Liberté* énonce une contradiction. Mais qu'avancent-ils par là, si ce n'est à se faire regarder, ou comme des gens qui fuyent de se connoître, ou comme des hommes dont l'entendement n'est pas fait comme celui des autres, qui ont une idée de la Liberté, & à qui ce dont ils ont une idée, ne paroit pas impossible.

Pour conclure que l'Univers, tel que nous le voions, a été un Ouvrage dont la production étoit nécessaire, ils disent premierement, qu'il valoit mieux qu'il y eut un Monde que de n'en avoir point, & que Dieu ne pouvoit manquer de préferer ce qui étoit mieux à ce qui étoit moins bien. Mais Dieu se suffisant pleinement à soi même, rien n'auroit manqué

qué à sa félicité & à sa perfection essentielle & immense, quand il auroit existé seul : Ainsi le monde doit son existence au choix d'une Bonté toute Libre.

Pour s'empêcher de reconnoître la création de l'Univers comme l'effet d'un choix libre, ils disent en second lieu, que Dieu infiniment sage ne pouvoit manquer de choisir entre les Idées de l'Univers celle qui le présenteroit plus parfait.

Mais puisque la perfection de l'Univers ne pouroit être infinie, parce qu'il ne peut y avoir qu'un seul Etre infini en perfection, je conclus qu'entre des perfections d'un degré fini, il peut y avoir égalité de mérite. Un habile Architecte, ne peut-il pas présenter plus d'un plan, qu' lui paroitront à lui même d'un mérite égal, & entre lesquels il n'en choisira & n'en conseillera qu'un, par préference aux autr s, que parce qu'on ne les veut pas tous, & qu'il faut se déterminer à un. L'Intelligence infinie de Dieu, sera-t-elle bornée dans la varieté infinie des idées qu'elle peut faire naitre, de s'en tenir à une seule,

 sans

ſans pouvoir en exciter une autre qui ne ſoit pas moins belle. Le nier, ſeroit à mes yeux, la plus hardie des témérités.

Mais l'entêtement du Syſtème, dans ceux, dont les idées ſont ſi différentes des miennes, va juſqu'à nier la poſſibilité d'aucune égalité parfaite. Mais ſi je conçois quelque choſe évidemment, c'eſt qu'un bloc d'étenduë peut être ſans pores. Car s'il n'y a aucune particule qui n'ait des pores, tout ſeroit enfin pore, & il n'y auroit plus d'étenduë ſolide; & dès là qu'un petit morceau peut être ſans pores, il faut reconnoître qu'un gros bloc peut auſſi être ſans pores. Je conçois avec la même clarté un bloc d'étenduë terminé par une ſurface platte & parfaitement polie, car une ſurface raboteuſe ne l'eſt pas dans tous ſes points, par la même raiſon qu'un ſolide n'eſt pas pore par tout. Je puis la concevoir, terminée de ſix faces chacune parfaitement polie. On peut meſurer la longueur de l'une, & tailler ſa largeur exactement ſur la meſure de ſa longueur. Les ſix ſurfaces peuvent donc devenir égales. Or qui m'em-

m'empêche de concevoir, qu'à une lieuë de là on porte les mesures de ce premier cube, qu'on y égale les côtés d'un second &c. *Non*, dira nôtre Antagoniste du choix, *il ne se peut que la Puissance de Dieu face un tel second cube, cela implique contradiction*; & pourquoi? *C'est*, dit-il, *qu'à cause de cette exacte ressemblance*, l'un eut-il été taillé dans la Lune & l'autre sur la Terre, quoique deux, ils ne seroient qu'un seul & même cube, & pour le prouver, ils alléguent les définitions de la Ressemblance, de l'Egalité, de l'Identité, que le préjugé de Système leur a dictées. Des Disciples adoptent ces définitions, comme des Principes émanés de l'Oracle. Quand on connoit les Universités, on sait par quels Principes l'esprit de parti s'y fortifie. Dès qu'on s'y est affermi, on regarde d'un œuil de mépris, & comme des ignorans qui ne savent pas s'élever à l'intelligence de ces belles choses, ceux dont le même feu, ou plûtôt les mêmes fumées n'ont pas échaufé le Cerveau.

Je demande à ces Esprits sublimes. Quand vous faites compliment à quel-

qu'un & que vous lui rendez graces de ses bons offices? Est-ce par un reste d'instinct caché dans vôtre nature? Est-ce par l'effet d'un préjugé de l'éducation, du pouvoir de la ténébreuse coutume, & d'un oubli momentané de vos sages & lumineuses Maximes? Ou est-ce pour vous acommoder à leur foiblesse, & obtenir de leur machine trompée, la continuation de leurs bienfaits, que vous en usez de cette sorte?

Mais si ces Imaginations, toutes trompeuses qu'elles soient, ne laissent pas d'avoir un effet sur la machine d'un cœur humain, & d'être un ressort propre à en tirer des effets utiles pour les autres hommes, quand on prendra le soin de les faire jouër par l'aplication de ce ressort, auquel on donne le nom de *Motif.* Or cela étant, se trompe-t-on, quand on vous regarde comme des perturbateurs du repos & des utilités publiques, en affoiblissant, & en anéantissant même par ces subtiles spéculations, l'efficace de certains secours qu'il seroit à souhaiter de voir règner parmi tous les hommes, & n'est-il

pas de leur intérêt de vous sequestrer, de vous imposer silence, de peur que la contagion de vos idées dangereuses ne se répande?

En vain vous vous récrierés que ce n'est pas vôtre faute: En vain vous en apellerez à la Liberté de penser: On vous répondra qu'on ne vous punit pas pour vos injustices, puisque selon vous il n'y en a point; mais qu'on vous traite comme de tems immémorial on est en possession de traiter les infortunées machines, montées à nuire à la Societé.

Et pour ce qui est de la Liberté pourquoi sollicités-vous avec tant d'instance, un suport que toute vôtre conduite vous démontre très éloignés d'acorder aux autres. Il ne se peut rien de plus méprisant, de plus aigre que les idées que vous en faites paroître: A vous seuls, si on vous en croit, apartient la force d'esprit, les autres n'ont en partage que la foiblesse & l'illusion: Il n'y a ruse, il n'y a effort que vous ne mettiez en œuvre, pour décrier ceux qui pensent, comme on a toûjours pen-

sé, & pour les rendre obieux autant que méprisables.

L'Auteur des Dialogues contre ceux qui se disent esprits forts. Dial. VII. „ Si je demande à un homme non „ prévenu, s'il est libre ou non, en „ telle & telle action ? Il me répon- „ dra dabord qu'oui, & ce que je „ sens au dedans de moi, me persua- „ dera qu'il dit vrai ; je sais que j'a- „ gis & que je suis responsable de cha- „ que action. Un homme ne peut-il „ pas faire ce qu'il veut, & un hom- „ me qui veut ne peut-il pas vou- „ loir ? Les notions du bien & du „ mal moral, du juste & de l'injuste „ se sont trouvées dans tous les hom- „ mes avant tout langage Métaphy- „ sique ; or suivant ces notions il est „ certain que l'homme agit & est „ comptable de ses actions, & ainsi „ des subtilités du Méchanisme Mé- „ taphysique, j'en apelle au Tribu- „ nal du Genre-humain.

„ Si nous commençons par des „ choses particuliéres, pour passer en- „ suite à des Notions & des Conclu- „ sions generales, il n'y aura plus de „ difficulté sur cette matiére.

„ Au rste il ſeroit inutile de re-
„ marquer ce que tout le monde voit,
„ je veux dire le ridicule qu'il y a,
„ d'un côté à prouver que l'homme
„ n'eſt point un Agent, & de l'autre
„ à plaider en faveur de la Liberté
„ de penſer & d'agir : Contraſte ſin-
„ gulier, qui a fait des mêmes hom-
„ mes les défenſeurs de la Néceſſité
„ & de la liberté.

„ Vous prenez pour acordé, que
„ l'ame eſt deſtituée d'action, & que
„ les Idées agiſſent ſur elle, comme
„ ſi le contraire ne paroiſſoit pas évi-
„ demment à tout homme de ſens,
„ qui ne peut ignorer que c'eſt l'A-
„ me qui conſidére ſes Idées, choi-
„ ſit, rejette, éxamine, délibére,
„ reſout & agit ſur elle même, ſans
„ être aſſujettie à leur action, il n'eſt
„ point néceſſaire de ſaire des recher-
„ ches pour ſe convaincre par ſenti-
„ ment de ces Vérités très évidentes
„ en elles mêmes.

CHAPITRE IX.

Des Inclinations & des Passions.

Nécessité d'en parler.

I. Les Passions ressemblent au vent qui pousse le Vaisseau, & la Raison au Pilote qui dirige l'action des vens : Si on ignore l'Art de s'en rendre maîtres, toutes les autres Règles deviennent inutiles. Comme l'on avance plus à Cheval qu'à pié, avec le secours des Passions on va plus loin que si l'on suivoit simplement les ordres de la tranquile Raison.

Définition.

II. Quand on a de l'*Inclination* pour un objet, on l'estime, on s'y porte avec plaisir, on a pour lui de *l'empressement*; mais on y pense sans *trouble*, on le cherche sans inquiétude, on travaille sans allarmes à l'aquerir, & on le peut perdre aussi sans amertume.

Il n'en est pas de même lorsque la *Passion* s'y joint. Les Idées sont plus *vives*, les *sentimens* plus *profonds*, les *émotions* plus *fréquentes* & plus *fortes*;

tes, les désirs plus impétueux, & on est moins maître de ses joies & de ses chagrins ; plus emporté dans le succès, plus acablé dans la disgrace, on ne connoit plus la tranquilité.

On a lieu de croire qu'une Inclination devient trop puissante, & qu'elle dégenère en *Passion*, quand elle ne laisse pas la liberté de penser à ce qu'on voudroit, quand l'idée de son objet nous suit & nous distrait, lors même qu'il nous importe & que nous souhaiterions de donner nôtre attention à quelque chose de tout différent.

De l'admiration.

Toutes les Passions ont leur premiére source dans l'Admiration, elles tirent leur force d'un certain étonnement, d'un certain mouvement de surprise avec lequel on regarde un objet. Dès que ce mouvement diminuë, la Passion baisse, & dès qu'on n'en est plus agité, elle tend à sa fin. Voilà pourquoi il est rare d'en voir qui durent, car la coutume dépouille les objets les plus brillans d'une partie de leur éclat.

Un objet qui surprend éblouït, & suivant qu'il frape en beau ou en laid,

il gagne le cœur, ou il rebute; on conçoit incontinent pour lui ou trop d'estime ou trop d'éloignement.

Usages. IV. L'Admiration bien ménagée auroit une grande influence sur nôtre félicité; si on savoit continuer de penser attentivement, on s'y soûtiendroit & un bien qui nous a plû ne cesseroit pas de nous plaire, nous ne tomberions point dans l'indolence à son égard.

Mais souvent l'Admiration s'opose elle même à sa durée, on ne peut se resoudre à perdre de vûë un objet admirable, & une impression à force d'être continuée, cesse de se faire sentir. Il faut savoir interrompre son admiration par quelques intervales, & être assez maître de son attention pour la lui rendre toute entiére.

Elle deviendra par là d'un grand usage, dans la recherche même de la Vérité, car elle fera naitre des idées plus vives & en plus grand nombre. Mille traits échapent à un Esprit nonchalant.

Il suit de ces principes que, si on veut se faire admirer & se soûtenir dans l'idée que cette admiration a fait naitre,

naitre, il faut que ce qu'on dit & ce qu'on fait ſoit digne d'attention, il faut aller au delà de ce qu'on fait eſperer, il ne faut point laiſſer paroître ce deſſein, car il faut ſurprendre, & ne ſe hazarder jamais à épuiſer l'attention à force de vouloir paroître toûjours grand & toûjours élevé.

Ses mauvais effets

V. L'Admiration aveugle dès que la lumiére ne la précéde pas: Il faut s'y refuſer avant que de connoître, ſans cela on devient le jouet de la nouveauté, & par une ſuite néceſſaire, leger & changeant. On donne dans l'extraordinaire, & dans tout ce qui en revêt les aparences. Le ſimple paroit fade, & on prend du goût pour le fabuleux & pour la chimère. Le goût de l'extraordinaire rend outré; il a rempli la Religion de ſuperſtitions, & c'eſt auſſi par le plaiſir ambitieux de ſe tirer de la route commune, qu'il arrive à des gens de donner dans l'irreligion.

La Raiſon veut qu'on admire ce qui eſt effectivement admirable; mais elle n'aprouve pas qu'on l'admire au delà de ce qu'il mérite, & qu'on l'éléve au deſſus de ce qui ne lui eſt pas infé-

inférieur. C'eſt une faute où l'on tombe aiſément dès qu'on préfére ce qu'on connoit pour l'avoir bien étudié, à ce dont on n'a qu'une connoiſſance ſuperficielle.

Il faut que la Raiſon préſide à l'admiration, ſans quoi on paſſe encore aiſément à admirer tout ce qui a du raport à un objet qu'on a trouvé véritablement digne d'eſtime. On en a des preuves non ſeulement dans la ſuperſtition, mais encore dans le penchant à aprouver & à imiter quand on le peut, tout ce que fait un Grand qui a ébloui.

Admiration de ſoi même.

VI. Un homme qui ſe plait dans la haute idée qu'il s'eſt faite de ſon mérite, admire tout ce qui lui vient dans l'eſprit, & il le croit vrai, par là même qu'il l'admire. Dans cet état on ne butte qu'à ſe diſtinguer, & on va juſqu'à s'éloigner du ſens commun, par l'empreſſement qu'on a de ſe faire des routes ſingulières.

Mais dira un homme ainſi prévenu. Pourquoi ne me ſera-t-il pas permis de penſer ſur mon propre ſujet, conformément à ce que les autres en penſent? Et qui vous a découvert

leurs véritables ſentimens? Les louanges ne ſont le plus ſouvent ni une preuve du mérite de celui qu'on louë, ni du diſcernement de ceux qui le louent. Quand ce n'eſt pas un langage d'interêt, c'en eſt un de politeſſe & même de ſimple coûtume.

Un homme ſage détournera ſon attention de tout ce qui va à étendre les idées de ſon mérite, il la donnera à ce qui lui reſte à aquerir, plûtôt qu'à ce qu'il a déja aquis, il perſevérera dans cette heureuſe circonſpection à laquelle il doit ſes progrès, & ſur tout il évitera de ſe comparer avec les autres, dont on n'eſt pas le juge, & dont on ne connoit pas tout le prix.

Un homme ſe livre à ſentir le plaiſir d'une découverte, ou parce qu'elle eſt vraie, ou parce qu'il en eſt l'auteur: S'il l'aime principalement parce qu'elle eſt ſienne, certainement il ſe préviendra trop pour elle: Mais on peut s'aſſurer que le plaiſir qu'on trouve à réflèchir ſur une vérité, dont on a fait la découverte, vient de l'empreſſement qu'on ſe ſent pour ce qui eſt vrai, quand on n'eſt pas

moins

moins agréablement frapé des découvertes d'autrui, que des siennes, & qu'on ne se fait pas moins de plaisir d'aprendre d'eux, que de s'instruire soi même.

On peut admirer la chose qu'on a découverte, sans admirer les talens qui ont conduit à sa découverte, ni l'adresse avec laquelle on s'est servi de ces talens, Plus même on est ocupé d'un objet que l'on considère avec attention, qu'on admire, & qu'on prend plaisir à admirer, moins on pense à soi & à se dire que l'on doit cette découverte à son industrie.

Quand un homme a fait une faute, & qu'on la lui démontre, pour peu qu'il soit raisonnable il en convient, il condanne son action, il en reconnoit l'injustice, le ridicule, & la laideur. Mais la plûpart se bornent là, & ne passent point jusqu'à se condanner eux mêmes & se reconnoître ridicules, méprisables, odieux. Ce seroit là une *Répentance pratique*, une répentance de *cœur*, au lieu que celle qui se borne à condanner l'action extérieure, sans retour sur soi même, est une *Répentance en idée & de spéculation*.

lation. Cet exemple prouve qu'on peut ne pas ſentir pour ſoi même, ce que l'on ſent pour ce dont on eſt l'auteur. On peut donc s'apercevoir d'une vuë tranquile, que ce qu'on a fait eſt bien, ſans ſe livrer au plaiſir de ſentir qu'on l'a fait, & ſans s'animer à rendre ce plaiſir plus vif.

CHAPITRE X.

Du Mépris, de l'Amour, de la Haine, du Déſir, de la Crainte, de la Joie, & de la Triſteſſe.

Du Mépris & de ſes effets.

I. QUAND un objet nous a ſurpris, ſi, après l'avoir mieux connu, on n'y découvre rien qui puiſſe ſervir ni nuire, on eſt mortifié de l'avoir admiré, & on ſe vange de la confuſion qu'on en reſſent, par le *mépris* avec lequel on le regarde & la *totale négligence*, ou l'on paſſe à ſon égard.

Comme on admire trop vite, on eſt auſſi trop prompt à mépriſer. La pareſſe fait rejetter bien des choſes excellentes, & dont on tireroit du fruit, ſi on s'y apliquoit.

Il y a une grande différence entre eſtimer une perſonne moins qu'une autre & la mépriſer.

Mépriſer c'eſt ne *priſer* pas autant qu'il faudroit, c'eſt-à-dire *n'eſtimer pas* un objet ſuivant ſon *véritable prix*. C'eſt la faute de ceux qui traitent les autres fiérement & avec trop de hauteur.

Quand un homme a négligé de cultiver ſes talens & de profiter des circonſtances heureuſes, où il s'eſt vû, il mérite qu'on lui faſſe ſentir ſa faute & qu'on le place dans un rang inférieur à celui où il auroit pû ſe voir ; mais il y auroit de la dureté & de l'injuſtice, à traiter de la même maniére, celui à qui on ne peut reprocher aucune faute, & qui n'eſt point cauſe de ſes imperfections.

'Amour ſource de Préventions.

II. Quand on reconnoit dans l'objet dont on a été frapé avec ſurpriſe, des qualités propres à rendre heureux, à l'admiration ſuccède l'amour. L'idée toute ſimple de cet objet fait déja plaiſir, on s'aplaudit dans la penſée qu'on l'eſtime, & pour faire durer cet état *d'aimer* ou *d'eſtimer avec plaiſir*, la douceur qu'on trouve à y penſer

penser se répand sur tout ce qui l'environne, on ne veut y apercevoir aucuns traits que ceux qui lui donnent du prix. On ne veut point être en guerre avec soi même, & on n'arrète sa vuë que sur ce qui peut justifier une passion dans laquelle on se plait. Ce qui lui est contraire a beau se présenter, on ne fait que l'entrevoir & on ne s'y arrête point.

Un amour naissant ne présente que des douceurs, & il n'a rien de suspect; ses désirs sont moderés & aisés à satisfaire; mais peu à peu il s'empare de toute l'attention, on néglige les autres objets, leur prix disparoit, on devient insensible aux autres ocupations & dès lors si l'on s'avise de vouloir se dérober à ce qu'on aime, on se trouve reduit à rompre avec le seul reste où l'on aperçoit encore de la félicité.

On voit par là que si l'on veut éviter d'aimer une science avec trop de prévention, il ne faut pas borner ses études à une seule, & chercher sa gloire à y briller avec distinction, par les progrès extraordinaires qu'on y fera. Les gens de Lettres ressemblent

blent beaucoup aux Amans, ils ne ſavent voir de prix que dans ce pourquoi ils ſe ſont paſſionnés : La Jalouſie les tourmente : Enfin ils ſont ſujets à des légéretés & à des inconſtances ; mais ſi on veut les croire, le dernier objet de leur attachement l'emporte toûjours de beaucoup ſur tous ceux qui l'ont précedé.

Avant que d'attacher nôtre inclination à quelque objet que ce ſoit, il faut le connoître & s'aſſûrer de ſon mérite. Mais ſi l'on veut ſe ſoûtenir dans cette maxime, il faut prendre ſoin de la tourner en habitude, & pour cet effet, la ſuivre conſtamment ſur les plus petits ſujets, de même que ſur les plus importans.

Différentes maniéres d'aimer.

III. Il y a des choſes qu'on aime pour elles mêmes, & celles qu'on aime de cette maniére on les eſtime toûjours.

Il y en a qu'on n'aime que comme des moyens qui conduiſent à un but eſtimé & aimé pour lui même : C'eſt ainſi qu'on aime les remèdes ; mais on les eſtimeroit encore plus, ſi on n'y trouvoit rien qui fit de la peine.

Il y a des choſes qu'on prend ſoin de conſerver par là même qu'on les aime, par exemple, une belle maiſon : Il y en a qui ne font plaiſir qu'à meſure qu'on les conſume, & ſur leſquelles on ne daigneroit pas arrêter ſon attention ſans cela, on aime de cette maniére une liqueur, un ragout, &c. Il y en a enfin qui plaiſent par elles mêmes, & que par cette raiſon on aime à conſerver, mais dont on aime encore mieux l'uſage, que la ſimple conſervation, c'eſt ainſi qu'on a ſoin de ſes chevaux & pour tant on les uſe.

Je remarque outre cela que les Paſſions ne ſont pas toûjours d'acord entr'elles, on eſtime quelquefois un objet, & on eſt charmé d'y trouver des agrémens qui font plaiſir, mais en même tems on s'aperçoit que la paſſion qu'on a pour lui s'opoſe à des vués d'interêt ou d'ambition, & à cet égard on ne l'eſtime pas & on ne l'aime pas non plus.

Quelquefois la Raiſon ſéduite, en partie, fournit à la Paſſion quelques prétextes, par leſquels elle ſe juſtifie en ſecret ; mais il reſte encore à cet-

te

te Raiſon aſſez de lumiére, pour condanner à divers égard, une Paſſion qu'elle juſtifie, ou qu'elle excuſe à d'autres. Dans ces cas là on détourne les yeux d'une lumiére qui déplait à un cœur réſolu de ne la pas ſuivre: Mais dans la penſée que les autres ne fermeront pas leurs yeux, avec la même complaiſance, on leur cache, autant qu'on peut une paſſion qu'on prévoit qu'ils condanneroient, & alors quand on devroit rougir de honte contre ſoi même, on rougit ſeulement de dépit contre les autres, dont on ne voudroit pas être blâmé.

Les Paſſions croiſſent, & quand une Paſſion de cette nature, eſt enfin venue à bout de s'emparer entiérement de la Raiſon, de l'aveugler tout à fait & de la mettre dans tous ſes interèts, on mépriſe ceux qui penſent autrement, on ſe fait un honneur de les contredire, & on cherche ſa gloire, là où l'on devroit trouver ſa honte.

Les plus Vicieux ſe plairoient moins dans leurs infamies, s'ils ne s'en glorifioient, ou entr'eux ou dans le

le ſecret de leur cœur ; auſſi leur donnent-ils des noms qui ne ſont dûs qu'à la vertu.

IV. On détourne ſon attention de tout ce qu'un objet qui déplait & qui mortifie peut renfermer de bon, on n'y cherche que des défauts, & des moyens de juſtifier ſa haine. On va juſqu'à refuſer de recevoir les vérités qui viennent de ſa part.

Aveuglement, effet de la haine.

Il faut haïr les erreurs & les vices : Il faut arrêter ſon attention ſur tout ce que l'un & l'autre ont de flétriſſant & d'indigne de l'homme, il faut la fixer ſur toute l'étendue des préjudices qu'on en peut recevoir.

Mais nous ne ſommes ni les maîtres ni les juges de ceux qui ſe trompent & qui pèchent, ce n'eſt pas à nous de les punir. Il convient mieux d'en avoir compaſſion ; c'eſt le moyen le plus ſûr de les corriger. Au lieu de les rebuter par des effets d'impatience, il faut les gagner par la douceur.

On ne ſe trompe pas par haine pour la Vérité en general, & ce n'eſt pas non plus par averſion pour le Devoir, qu'on s'en écarte : Les vicieux

cieux ſouhaiteroient qu'il leur fût permis de vivre à leur gré, cette permiſſion rendroit leur vie plus douce & leur cœur plus tranquile. Si on les aime on découvrira bien-tôt ce qu'ils penſent de vrai & ce qu'ils font de bien, & on s'en ſervira utilement pour les amener à être d'acord avec eux mêmes, à penſer & à agir toûjours conformément à la vérité & à la bienſéance.

S'emportera-t-on contre un homme qui bronche dans les ténèbres, contre un ſourd qui n'a pas bien entendu, contre un enfant, contre un malade ? Errer eſt une maladie & une ſuite de l'enfance.

La haine pour les défauts d'autrui & l'indulgence pour les ſiens, vont ſouvent d'un pas égal. Qui eſt-ce qui oſeroit ſe dire à ſoi même : *Je ne me trompe en rien, & l'on ne ſauroit condanner en moi quoi que ce ſoit ?* Mais les Intolerans ſont pour l'ordinaire les plus ignorans des hommes, & en même tems les plus préſomptueux. Ce n'eſt pas le moyen d'être reçu ſur le Trône de Dieu dans l'autre vie, que de s'y placer avec tant de hauteur dans celle ci.

La

La Religion ſert de prétexte à l'intolerance & à ſes effets. Mais la ſource des diviſions & des haines, par leſquelles les hommes ſe traverſent mutuellement, ſe trouve dans la malignité de leur cœur.

Tout le mérite que la plûpart des hommes ſavent voir & chez eux, & dans les autres, ſe reduit à penſer d'une certaine maniére ſur de certains ſujets de ſpéculation. Mais ne connoiſſez vous pas une infinité de gens, qui vivant dans les mêmes ſentimens ſpéculatifs que vous, ſont avares, fiers, trompeurs, fainéans, envieux, &c. & n'en avez vous jamais vû, au contraire, qui, prévenus d'opinions tout opoſées aux vôtres, ne laiſſent pas d'être polis, officieux, ſincères, genereux, amis de l'équité, pleins de reſpect pour la Divinité, & de tendreſſe pour les hommes?

Quand deux hommes s'eſtiment & & s'aiment, quoique ſur un grand nombre de ſujets même importans, ils ne penſent point l'un comme l'autre, ces différences même relèvent le mérite de leur union, ils ſe ſavent mutuellement bon gré de leur ſuport.

Au fonds il faut, ou s'enfoncer dans la retraite, ſans s'informer ſeulement de ce qui ſe paſſe un peu au delà des murs qu'on ſe ſera donné pour priſon, ou ſe reſoudre à vivre malheureux & rongés d'inquiétudes, ou enfin ſe former à voir à tout moment des gens, qui ſur une infinité de ſujets ont des ſentimens différens des nôtres.

Et d'où vient cette différence, en matiére même de Religion? L'un par reſpect pour Dieu, explique à la lettre des paroles, qu'un autre, par reſpect pour Dieu encore, interprête dans un ſens figuré: L'un étend ce que l'autre reſſerre & reciproquement, & cela par le même principe & le même motif.

On ne ſauroit diſconvenir qu'on ne ſoit obligé *d'aimer la Vérité* & de la *chercher de bonne foi*: Mais en la cherchant ainſi, ne peut-il pas arriver quelquefois de ne la trouver pas? Et ce malheur, effet de la foibleſſe humaine, je demande ſi c'eſt un *malheur inexcuſable* devant le Trône de la Miſéricorde infinie du Créateur, qui connoit toute l'étenduë de nos foibleſſes?

Les

Les désordres qui naissent de la diversité des sentimens, doivent être mis sur le compte de ceux qui par leur fiére impatience, ne peuvent souffrir qu'on pense & qu'on parle autrement qu'eux.

L'erreur, dit-on, empoisonne les ames: Mais les vices sont-il un poison moins dangereux? A cause de cela faut-il exterminer tous les Vicieux? A ce poison qu'on opose l'innocent & véritable Antidote. Qu'on aprenne aux hommes à examiner ce qui est à leur portée, & à s'abstenir d'étendre leur curiosité sur ce qui les passe.

Ceux qui travaillent à ébranler dans l'esprit des autres hommes l'idée de toute Religion, ne peuvent pas alleguer pour leur défense l'obligation de suivre les mouvemens de leur conscience, & d'obéir à la voix de Dieu qui s'y fait entendre, plûtôt qu'à celle des hommes. Cependant une MODERATION qu'ils ne méritent point, ne laisse pas, dans de certaines circonstances, de faire honneur à ceux dont ils combattent les sentimens. Il ne convient pas de fournir

aux partisans de l'erreur, le faux & l'injuste plaisir de dire que le manque de bonnes raisons reduit leurs adversaires à recourir à la contrainte & aux voies de fait. L'assûrance sied bien aux amis de la vérité. Le zèle pour l'édification publique exige d'eux qu'ils fassent voir à quel point ces prétendus génies du premier ordre s'écartent, à quel point leur Systême est déraisonnable, & avec quelle obstination ils préférent les ténébres à la lumiére.

A la vérité dès que ces gens prennent le parti de se conduire conformément à leurs principes, & profitent du déréglement des hommes pour se faire des sectateurs, l'interêt public demande qu'on opose des barriéres à cette licence; & il me paroit que toutes les personnes qui ont encore de la Religion, de l'honneur, de la probité & de la délicatesse, doivent éviter le commerce de ces prophanes, de peur d'engager, par leur exemple, des personnes plus foibles & plus propres à être séduites, à se lier sans scrupule à des errans si pernicieux.

Mais

Mais ſous prétexte que tout ce qui va à attaquer la Religion mérite nos mépris & nôtre éloignement, il ne s'enſuit pas qu'il faille ſe permettre des duretés, à l'égard de quiconque a le malheur d'être imbu de quelque principe, qui, pouſſé de conſéquence en conſéquence, viendroit enfin à ſapper la Religion, & la ſapper avec ſuccès, s'il étoit reconnu pour vrai. Il en eſt des prévenus pour des principes de cette nature & de ce danger, à qui on auroit tort d'imputer des intentions odieuſes : Ils ne voyent point, &, tant eſt grande la force des préjugés, ils ne ſavent pas voir ces conſéquences, qui effraient des eſprits plus éclairés. Des voies de douceur & de tranquile raiſon, ſont beaucoup plus propres que celles d'emportement, où de ſatire, à ramener de l'erreur ceux qui en ſont prévenus, & à garantir de ce qu'elle a d'éblouiſſant, ceux qui auroient quelque diſpoſition à l'embraſſer & à la regarder ſous des côtés favorables.

Celui qui philoſophe bien, philoſophe vrai. Par conſéquent il n'avance rien de contraire ni à la Religion,

ni au bien de l'Etat. Sur quoi fondé, lui refuseroit-on une pleine liberté d'enseigner.

Voilà le précis de ce que j'ai lû, il n'y a pas long-tems sur cet article.

Mais ceux qui embrassent un Systême oposé à cette Apologie lui répondront : *Enseignez comme vous le dites, & vous n'aurés que des aplaudissemens. Mais dès que vos instructions se trouveront contraires à vos promesses, vous serés exclus par vous mêmes de vôtre liberté.*

Qu'on se borne donc à dire. Je propose sincèrement & modestement ce qui me paroit vrai, pour être mieux éclairé, s'il arrive que je me trompe. La grace que je demande se reduit à des conférences où règne la Raison & la Tranquilité, & où l'esprit de parti, la satire, les insultes, & les duretés n'aient aucune part.

Bons & mauvais effets du Desir.

V. PLUS le Desir est véhément, plus il anime au travail ; mais le plaisir de se promettre un heureux succès, croissant dans la même proportion, fixe l'attention sur ce qui peut le faciliter, & l'éloigne de penser aux obstacles qu'on ne voit point, ou qu'on ne voit qu'à demi.

VI. On tombera par là de méprise en méprise, si, avant que de se livrer aux desirs, avant même que de se les permettre, on n'examine pas avec autant de tranquilité que d'attention, si ce qu'on entreprend est faisable, & si l'utilité qu'on en retirera répond à la peine & au tems nécessaire pour l'aquerir. Précautions.

Il est certain qu'on ne peut pas se mettre en possession de tous les Biens. Par où commencer? Heureusement les plus solides & les plus propres à nous rendre heureux sont le plus en nôtre puissance.

Nous sommes nés avec des Principes qui nous rendent capables de pousser nos connoissances & nos vertus à l'infini, & de parvenir à connoître l'infini même & à le posseder. Les autres biens ne sont que des accessoires, dont la poursuite ne doit jamais nous détourner du principal.

VII. Un homme qui ne sait pas règler ses desirs, se voit bien-tôt en proye aux inquiétudes & aux allarmes.

Quand on est saisi de frayeur, on n'est plus en état de choisir les moiens Effets de la crainte

les plus juſtes & les plus efficaces pour s'en tirer. Il faut donc prévenir les triſtes effets de ces troubles, prendre ſes meſures de loin, dreſſer ſes plans, & déterminer par avance ce qu'on fera dans le malheur, & lorſque le cas dont la poſſibilité a été prévuë, eſt arrivé, il faut exécuter ſans balancer, les réſolutions qu'on avoit priſes dans le calme.

De fréquentes réflexions ſur la fermeté des autres, nous inſpire du courage, en nous faiſant avoir honte de nos foibleſſes. Nous craignons comme des maux terribles, ce que d'autres ſuportent tranquilement, & regardent même avec indifférence.

Oſons; aucun événement ne doit faire peur à un homme de bien, parce ce qu'il ne peut être acablé d'aucune perte, dont ſa vertu & ſes ſuites ne le dédommagent abondamment.

Pour ſe convaincre qu'on peut vivre content dans un état inférieur, & très inférieur même à celui dont l'idée fait trembler ceux qui vivent dans la fortune, il faut au moins de tems en tems ſe refuſer à ces ſuperfluités dont l'uſage aſſidu reduit à

une

une eſpèce d'eſclavage. Il faut ſe procurer le plaiſir de jouïr de ſoi même, de goûter les charmes de la ſimplicité, & de reconnoître que les biens les plus précieux, dont l'Auteur de la Nature ait fait préſent au Genre-humain, ſont préciſément les plus communs.

Si les Gens de Lettres manquent de courage, jamais ils ne pouront ſe reſoudre, ou du moins éxécuter conſtamment la réſolution de chercher la vérité préferablement à tout, & de s'expoſer à des diſgraces pour parvenir à ſa connoiſſance, & lui rendre les hommages qu'elle mérite.

De la crainte de la mort.

VIII. C'EST par la perſuaſion & la méditation attentive & fréquente, des plus importantes Vérités, que, ſans les ſecours de l'étourderie & des illuſions, on regardera la mort s'aprocher ſans en concevoir point d'allarmes.

Alors nos eſprits forts, même les plus déterminés s'éfraient; alors l'hyvreſſe eſt diſſipée, les plaiſirs & les interêts, ſources d'illuſions continuelles, ſont évanouïs: La lumiére ſuccède aux ténébres, les Idées aux

passions, & la vérite se fait apercevoir.

Aura-t-on l'audace de dire, que des momens d'extravagance viennent de saisir un tel homme, qu'il continuë d'être fol s'il ne change de vie, mais qu'il rentre dans la sagesse, s'il reprend son premier train.

Comparaison de la crainte avec le desir.

IX. Les effets du Desir & de la Crainte, sont proportionnés aux sujets que ces deux passions agitent. Le timide craint tout, sa peur lui tient lieu de preuve, & il n'ose presque rien esperer; la moindre difficulté l'allarme, & le rebute. Un cœur tourné à la joie & à la confiance, espère dès qu'il desire; tous les fondemens de crainte, sont pour lui de vaines terreurs.

Parallèle de la joie & de la tristesse.

X. La tristesse acable également l'Esprit & le Corps: La joie anime l'un & l'autre. Dans l'état de tristesse on forme peu d'Idées, & encore sont-elles très imparfaites, l'attention languit sans activité. Mais la joie ouvre l'esprit autant que la tristesse le bouche; elle anime & soûtient l'attention: Quand on a le cœur gai, on prend plaisir à ce qu'on veut, & ce qu'on

qu'on fait avec plaisir, on le fait avec aplication & avec perseverance.

Moyens de se soûtenir dans le contentement.

XI. Un Esprit qui a de la force, est maître de son attention. Attentif sur ce qu'il posséde, & qui l'a une fois satisfait, il en tire des satisfactions, il en reçoit des impressions constantes, & qui reviennent sans s'être affoiblies par l'usage qu'il en fait. Un homme sage, renfermé dans l'amour & la connoissance de la vérité, dans son attachement à la vertu, & dans le pouvoir de faire sans cesse des progrès, dans l'une & dans l'autre, les plus grands de tous les biens, & des biens qu'on ne sauroit lui enlever. A l'égards des autres biens, des biens extérieurs, il n'y a qu'à ouvrir les yeux & se faire justice, on se trouve presque toûjours dans la superfluité.

Quand on a posé les vrais biens pour le fondement de sa félicité, & qu'on se sent en chemin d'en obtenir un infini, on devient assez maître de ses sens, pour obtenir qu'ils se contentent de peu, & ce n'est pas un médiocre plaisir, de savoir trouver à se satisfaire dans un état, qui seroit pour d'autres un sujet de plainte

Utilités de la tristesse.

XII. QUAND on s'eſt écarté de ſon devoir, on ne ſauroit mieux faire que de ſe livrer à ſentir toute la laideur de ſa faute: Le ſouvenir de la honte, des mortifications & des amertumes qu'on aura éprouvées, dépouillera les circonſtances, qui ont une fois fait trébucher, de tout ce qu'elles pouroient avoir d'éblouïſſant & de ſéduiſant, ſi elles viennent à ſe préſenter une ſeconde fois. Mais ſi l'idée d'une chute, rend la triſteſſe juſte & néceſſaire, l'avantage d'une victoire ne doit pas moins donner de ſatisfaction: On s'animera par là à en remporter de nouvelles: Le ſombre des Devots rend la vertu ſuſpecte, & on craint d'entrer dans les routes qui conduiſent au mal-aiſe.

Comment on ſe met au deſſus.

XIII. POUVOIR paſſer ſa vie avec quelque tranquilité, témoin de mille injuſtices & de mille infamies, baſſeſſes, trahiſons. Voir d'un côté dans des vices le chemin des honneurs, & d'un autre des gens de bien à toute heure expoſés aux inſultes des méchans, c'eſt aſſurément le triomphe de la Philoſophie. Voici quelques uns de ſes conſeils.

Que gagnera-t-on en ſe chagrinant? Les ſcélerats changeront-ils de train de peur de vous inquiéter ? C'eſt un de leurs buts: Privez les de cet injuſte ſujet de ſatisfaction.

Pourquoi vous plaindre de vôtre ſort, puiſque, tout bien compté, il eſt infiniment meilleur que celui de tant de gens, dont l'élévation & le pouvoir commencent à vous ébranler & à vous mortifier ? Voudriez vous bien vous changer avec eux ?

Le Monde eſt une Comédie. Quand je vois un bon Acteur, je l'aprouve, quand j'en rencontre un mauvais je le mépriſe, & quelque perſonnage qu'il face, je me trouve au deſſus de lui.

Dans ce grand Théatre du Monde, donnez vous un peu de patience, attendez la fin, qui certainement ne tardera pas, continués à être ſage; & le lit de mort qui ſera pour vous un lit de triomphe, ſera pour les méchans un Echaffaut, d'autant plus redoutable, que c'eſt la Juſtice Eternelle qui prononcera leur arrêt.

Pourquoi s'embaraſſer de ce qui ſe paſſe hors de nous, & s'affliger, en arrê-

arrêtant ſa vuë ſur de triſtes événemens, dont une médiocrité de génie ſuffit pour ſe diſtraire ? Nous ſommes environnés d'objets qui nous ſollicitent à cette diſtraction : Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux, les Cieux & la Terre nous y invitent de toutes parts.

Eccl. VII 14. Quand trouveroit-on le tems *d'uſer du Bien*, avec joie & avec reconnoiſſance, s'il faloit attendre pour cela qu'il n'y eut plus de mal dans le Monde ? & qu'on ſe défendit de rire, pendant que les uns ont la fantaiſie de rire, & les autres celle de pleurer mal à propos ?

Veux je que Dieu dépouille un homme de ſa liberté, dès le moment qu'il le voit prêt à en faire un mauvais uſage ? Ce ſeroit la même choſe que s'il n'en avoit point. Une belle ame n'auroit jamais la ſatisfaction de ſavoir qu'elle agit avec choix, & un cœur, dévoué à la ſageſſe, ne feroit rien de plus qu'un cœur tourné à la folie.

Au reſte ceux qui répandent le déſordre & le trouble dans la Societé, ne ſont pas moins coupables, parce qu'on

qu'on peut prendre ſur ſoi de ſentir moins ces déſordres & ces troubles. Il y a bien de la différence entre ne les ſentir point, & les ſoûtenir ſans ſe déranger : Et pour ne les ſentir que foiblement, il en coûte du tems, des efforts, & des réflexions qu'on pouroit employer plus utilement, auſſi bien que plus agréablement pour ſoi même & pour les autres.

D'ailleurs une infinité de bonnes gens qui n'ont pas reçû, ou tout le génie, ou toute l'éducation néceſſaire pour ſe procurer la fermeté dont nous venons de parler, paſſent leur vie dans l'ennui, dans la langueur & dans toutes les ſuites de l'ennui & de la langueur.

Il y en a, qui, par la licence des méchans, ſe voient privés du néceſſaire, & quelle Philoſophie peut tenir contre l'extrême néceſſité ?

Il en eſt dont la vertu médiocre ſe décourage & ſucombe, & qui las de combattre, ſe laiſſent enfin aller à l'imitation de ceux, contre leſquels il eſt trop pénible de ſe défendre.

Aprés tout un Empoiſonneur n'eſt pas moins déteſtable, parce que la force

force des antidotes l'a emporté ſur celle de ſon poiſon.



CHAPITRE XI.

Des différens Objets de nos affections.

Amour de nous mêmes.

I. L'AMOUR de nous mêmes eſt le fondement de toutes nos autres affections : Car ſi nous ne nous aimions pas, nous ne ſerions point ſenſibles à nos interêts. L'utile, l'inutile, le nuiſible, l'avantageux, tout nous ſeroit indifférent.

Ceux qui condannent tout autre motif que celui de la ſimple & pure obéïſſance, regardent ce motif comme le plus parfait, & pourquoi préferer ce qui eſt plus parfait à ce qui l'eſt moins, ſi l'on eſt indifférent à ſoi même ? Si l'on ne s'aimoit point il ſeroit indifférent dans quel état ſe trouver.

Faire ce que Dieu ordonne par pure obéïſſance, c'eſt ſe ſoûmettre à ſa Grandeur. Se propoſer d'être heureux par lui, c'eſt donner gloire à ſa bonté : Chercher en lui la parfaite félicité, c'eſt le reconnoître ſouverainement aimable.

Le

Le renoncement à ſoi même, tel que des eſprits outrés le ſupoſent & le recommandent, mettroit le Seigneur dans l'impuiſſance de punir & de recompenſer les Créatures intelligentes. C'eſt par là que, ſans les anéantir, il eſt le Souverain Arbitre de leur ſort.

La vraie reconnoiſſance ne conſiſte pas à faire des complimens, mais à ſentir vivement le prix des biens qu'on nous fait.

Si l'on eſt dans l'obligation de ſe connoître, on eſt dans l'obligation de s'étudier. Un homme ſage, un homme attentif qui aime la Vérité & craint de ſe méprendre, voit ce qu'il renferme de bonnes qualités, il les voit telles qu'elles ſont, par conſéquent il les eſtime. La connoiſſance de nos défauts nous aprend ſur quoi il faut travailler, & celle de nos bonnes qualités nous ſoûtient dans ce travail.

Aucun véritable interêt ne nous oblige à comparer nôtre mérite avec celui des autres. C'eſt même une comparaiſon qu'il eſt impoſſible de faire bien juſte: Nous ne connoiſſons pas aſſez les autres, & nous ignorons une grande

grande partie des circonſtances qui ſervent à relever le bien & à excuſer le mal qui peut ſe trouver chez eux.

En ſe mépriſant trop, on fait injure à ſon Auteur, dont on n'eſtime pas aſſez les préſens. On a tort de mépriſer ce qui apartient à Dieu & qui eſt ſon ouvrage.

Maniére de s'eſtimer.

II. S'aimer c'eſt *s'eſtimer* & ſe *vouloir du bien*. Il y a beaucoup de gens qui s'eſtiment ſans ſavoir pourquoi. Chez eux dire *Moi* c'eſt dire tout, ils s'aiment & s'eſtiment. N'en demandez pas davantage. C'eſt ainſi que s'eſtiment les *Sots*.

On en voit d'autres, dont l'aveuglement va juſqu'à publier leurs vices & à faire parade de leurs défauts. Ils s'aplaudiſſent dans le privilège imaginaire, d'être ſeuls en droit de ne ſe contraindre point. C'eſt ainſi que s'eſtiment les *Brutaux*.

Entre ceux qui cherchent, à ſoutenir de quelque raiſon, le plaiſir qu'ils trouvent à s'eſtimer eux mêmes, il en eſt qui ne ſavent rien voir d'eſtimable, que ce qu'ils trouvent chez eux. Ce qui n'y eſt point ne leur paroit rien moins que néceſſaire au mérite.

L'un

L'un admire sa force, &, pour nourrir sa fierté, il n'a besoin d'aucune autre idée. Un autre est ébloui de sa bonne mine & de sa beauté, il se borne là. Ceux qui n'ont pas sujet d'être contens de leur Corps, se tournent du côté de l'Esprit. Mémoire, Subtilité, Eloquence, chacun compte ses talens pour les plus estimables.

Il en est qui n'y mettent pas tant de façon. Ils cherchent tout leur mérite hors d'eux mêmes. L'un se croit assez estimable par sa Noblesse. Un autre s'aplaudit de ses Revenus.

Entre ceux qui ne veulent fonder leur mérite que sur des biens intérieurs, il en est qui ne donnent à leurs bonnes qualités, qu'un juste prix; ils se renferment dans les bornes de la vérité, & par là de la modestie, d'autant plus qu'ils n'ouvrent pas moins les yeux sur ce qui leur manque, que sur ce qu'ils ont.

Un homme de mérite a l'Esprit juste, & connoit ce qui lui manque en même tems qu'il voit ce qu'il a. Mais un homme vain se flatte, s'attribuë ce qu'il n'a pas & ne voit point ce qui lui manque : Il est plus satisfait d'un

mérite

mérite qu'il s'imagine d'avoir, qu'il ne le seroit d'un mérite réel, mais au dessous de ses vaines idées.

Un Indice sûr d'une estime excessive de soi même, pour le moins très mal règlée, c'est la fantaisie de parler beaucoup de soi même. J'avouë qu'à regarder la chose en elle même, on n'est pas plus déraisonnable de parler de soi même, que de parler des autres, quand on n'en parle qu'à propos & conformément à la vérité. Mais un homme sage aime mieux s'abstenir de parler de soi même, quand même il en a de justes ocasions, que de s'exposer au risque d'en parler plus qu'il ne doit.

Biens à aquerir.

III. L'Amour de nous mêmes nous fait souhaiter des qualités excellentes & des sentimens agréables. Pour arriver à ce double but, il faudroit que l'amour de nous mêmes, nous sollicitât dabord à nous enrichir de Lumiéres & de Sagesse : Les sentimens agréables seroient les suites naturelles de ces aquisitions, ils en naitroient d'eux mêmes. Lorsque l'ordre est renversé, nos premiers soins vont à nous procurer des sentimens agréables :

De

De cette précipitation naiſſent l'attachement aux ſens & la repugnance pour la peine. Mais un amour propre bien règlé, cherche le mérite préférablement aux plaiſirs : Pour l'aquerir il s'anime au travail, & compte la peine pour rien, par l'attention qu'il donne aux avantages qu'elle procurera.

Le penchant au plaiſir & la repugnance pour la peine, poſſédent le cœur humain & à la fois & tour à tour ; de là les contradictions qui ſe remarquent dans la conduite des hommes. Tantôt ils achétent leurs plaiſirs par le travail. Tantôt ils ſacrifient leurs plaiſirs à la repugnance qu'ils ſentent pour la peine.

Renoncer à ſoi même, c'eſt renoncer à la fantaiſie de regarder ſon goût comme la règle de ce qui eſt permis & de ce qui ſe doit. Le ridicule que cette fantaiſie répand ſur les hommes, donne lieu à des réflexions bien propres à s'en garantir. Chacun preſque ſuit pour règle un goût qu'il ne ſauroit juſtifier par d'autre raiſon, qu'en diſant que c'eſt ſon goût : Chacun preſque eſt charmé de ſon ſtile,

& de ſa méthode & aprouve les autres à proportion qu'ils en aprochent.

De l'Amour des plaiſirs.

IV. Quand l'inclination dominante d'un homme le porte aux plaiſirs du Corps, elle ne lui laiſſe pas le tems d'étudier avec aſſez d'attention & de perſeverance, pour ſe former des idées exactes ; & ſi de certaines circonſtances l'engagent à s'éclairer, il ne le fera que très imparfaitement, & il préférera de courir le riſque de tomber en erreur, à la fatigue qu'il eſſuieroit dans un long éxamen.

Mais quand on eſt une fois entré dans le goût des plaiſirs ſolides, il ſera bon d'ajouter l'acceſſoire au principal, de donner quelque choſe aux ſens, & de n'en mépriſer pas les récréations. L'éloignement des plaiſirs apeſantit le Corps & rend l'humeur ſombre. Un homme ſombre n'eſt propre à commercer, ni avec ceux qui ſont triſtes, ni avec ceux qui ont de la gayeté : Ceux-ci l'inquiétent, & ceux là l'affermiſſent dans ſon défaut. Un homme ſombre devient aiſément grondeur, & il s'imagine d'haïr le vice parce qu'il aime à le cenſurer. Une humeur déraiſonnable lui tient lieu de vertu.

V. Un

V. Un homme riche, & par là affranchi de mille ſoins auxquels on eſt ordinairement aſſujetti, ſe trouve en liberté de donner à la culture de ſon esprit, tout le tems qu'il lui plait, & il eſt en poſſeſſion de tous les ſecours néceſſaires pour y réüſſir. De l'Amour des Richeſſes

Mais ſous prétexte que les Richeſſes ont leur utilité, une infinité de gens paſſent leur vie à les pourſuivre ſans les faire jamais ſervir aux uſages auxquels elles ſont deſtinées. Faire ſur ce ſujet des moyens le but, eſt une illuſion des plus ordinaires, & on ne ſait point la démêler par la même qu'on ne le veut point, parce qu'on auroit trop de honte de s'y ſurprendre, & de ſe l'avouer à ſoi même.

A juger des penſées des hommes par leur conduite, on leur imputera de croire que ceux qui manquent de bien, tâchent d'y ſupléer par la ſcience & la vertu, mais qu'un Riche n'a que faire de ſe travailler pour aquerir du mérite, ſes richeſſes y ſupléeront. C'eſt tout le contraire.

Un homme d'une naiſſance obſcure, paſſe ſa vie dans l'obſcurité, & à peine ſes défauts ſont-ils connus de ſes

ſes voiſins : Mais c'eſt une néceſſité que les perſonnes d'un rang diſtingué s'illuſtrent ou ſe deshonorent, aux yeux de tous ceux qui ne ſont pas aveuglés, en leur faveur, de préocupations : Leurs vices ou leurs vertus ont trop d'influence : On publie leur honte ou leur gloire.

Des hommes raiſonnables croupiront-ils dans des ſentimens ſi indignes d'eux qu'on n'oſe ni les déclarer aux autres, ni les avouër à ſoi même. Quand on eſt malade, on ne penſe qu'à rétablir ſa ſanté, on ne ſe met point en peine ni de ſon trafic, ni de ſes terres, on ne s'ocupe d'aucune intrigue, on écoute les Médecins & on uſe de leurs remèdes : Mais il s'en faut bien qu'on ſe donne les mêmes ſoins pour ſe délivrer des maladies de l'ame.

Les biens de ce Monde valent-ils la peine de ſe contraindre autant qu'on fait pour les aquerir ? J'ai un petit reſte de vie à achever, & le tems, d'un vol rapide, m'entraine vers le tombeau. Je poſſéde dans quelques fonds, qui m'apartiennent en propre, & dans le magnifique ſpectacle de l'Uni-

l'Univers, de quoi m'amuſer, de quoi réflèchir, & pourvû que je le veuille, de quoi admirer, & je quitterois ce ſolide, pour courir après des ombres, & pour obtenir ce dont je ne ſerois que peu ſatisfait après l'avoir reçû, j'aplaudirois à un fat, & je ferois ma cour à un fripon! Heureux celui qui, connoiſſant au juſte le mérite des biens extérieurs, ne les eſtime point aſſez pour les acheter à ce prix.

VI. On aime dabord les richeſſes, pour les plaiſirs qu'elles mettent en état de ſe procurer, & on vient enſuitte à les aimer auſſi pour elles mêmes. J'en dis autant de la paſſion pour la Gloire. De l'Amour de la gloire.

Il y a une gloire *Intérieure*, qui conſiſte dans le mérite. Il en faut faire ſon but & ſon capital.

Il y a une Gloire *Extérieure*, qui conſiſte dans l'aprobation des ſages & des connoiſſeurs. Il eſt juſte d'en faire cas, & il y auroit de l'orgueil & de la ſtupidité à la regarder avec indiférence : Elle anime aux belles entrepriſes; elle ſoûtient dans le travail; elle diſpoſe à écouter les bons con-

seils, & empêche de devenir ſenſible aux impertinens éloges des ignorans.

Il eſt vrai qu'il ne faut pas ſe propoſer pour but, l'aprobation de celui ci ou de celui là en particulier, ce ſeroit rendre ſon bonhenr trop dépendant d'autrui; & comme les ſages ne ſont pas toûjours exemts de défauts, on pouroit avoir la foibleſſe de les aprouver, en vuë de s'inſinuer plus ſûrement & plus avant dans leur Eſprit.

C'eſt aux débauchés & aux brutaux à ſe mettre fiérement au deſſus du *qu'en dira-t-on*. Mais c'eſt auſſi la marque d'un petit eſprit, de s'inquiéter ſur ce que penſe la foule, quand on ne lui donne aucun ſujet de penſer déſavantageuſement.

Mais ſans avoir la foibleſſe de s'aplaudir des éloges de la multitude ignorante, on doit lui ſavoir bon gré de ſes bonnes intentions, qui fourniſſent des moyens de leur être plus utiles, & pas ſes diſcours, & par les exemples d'une conduite règlée.

On doit aimer les hommes parce qu'ils ſont hommes, & il ne doit pas être indifférent à l'affection de ceux

à qui on veut du bien : Dieu lui même ne méprise pas leurs louanges : Mais les aimer jusqu'au point de faire son but de leur affection, d'être troublé de la perdre, & de chercher avec inquiétude les voies de se la procurer, c'est le moyen d'adopter leurs préventions, & de les y affermir par la crainte de leur déplaire.

Il faut négliger les mépris de ceux dont les éloges ne peuvent être de poids, & quand des hommes nous refusent ce qui nous est dû, c'est leur faire trop d'honneur que de s'en chagriner, la sagesse de nos discours & de nôtre conduite, est la réfutation qui nous convient le mieux : Il faut se borner à convaincre ceux qui ont des yeux, que les aveugles se trompent.

L'Amour de la gloire suplée, pour le bonheur du Genre-humain, à celui de la vertu, dans une infinité de gens, de même que la crainte de l'ignominie, à la haine qu'on devroit avoir pour le vice même.

Mais rien n'est plus dangereux que de laisser prendre trop d'empire à une passion, qui a couvert d'un beau pré-

texte, la rage & la fureur des enfans d'un même Pére, acharnés à se détruire. Mais je veux me borner ici au tort qu'elle fait aux Sciences.

La gloire est une fumée, dont le désir croit à mesure qu'on en jouït, on n'en a jamais assez. L'empressement pour se faire un nom, ne laisse pas le tems d'examiner, on entasse avec précipitation lecture sur lecture, réflexion sur réflexion. On se permet encore moins de revenir sur ses pas, on ne peut souffrir les avis par lesquels on y est invité, on s'emporte contre les objections, on se fait de fausses idées des sentimens d'autrui, & on ne sait plus voir la vérité, dès qu'elle part d'une autre bouche.

On regarde comme autant de rivaux, ceux qui courent dans la même lice ; on n'a pour eux que des égards dissimulés, on leur cache ce qu'on pense, & on use de tout ce qu'on peut d'artifice, pour découvrir leurs sentimens, & après les avoir dévinés, on se hâte de les donner pour siens, & de leur en enlever l'honneur.

Dans le choix de ses études, on préfére

préfére le brillant au ſolide, le difficile à l'utile, & quand il s'agit de preuves, on trouve moins ſon compte dans les ſimples que dans les compoſées, qui impoſent aux ignorans par un air d'habileté, & qui en leur préſentant une découverte, leur cachent le chemin par où on y eſt arrivé.

Du déſir de la Diſtinction, on paſſe bien tôt au goût de l'extraordinaire, & pour peu que ce goût croiſſe, il écarte du ſens commun, & lors même qu'il laiſſe penſer comme les autres, il gâte tout par l'affectation qu'il y mêle: De ſorte qu'on s'attire le mépris par ſon empreſſement même à ſe faire honneur. Loin de ſon but, on ſe recrie à l'injuſtice, on ſe plaint de tous les hommes, on ſe livre à ſa mauvaiſe humeur, &, par ces manêges, on rebutte de l'étude des ſciences ceux qui ne les connoiſſent pas, & qui leur imputent les travers qui rendent ſi odieux les Savans.

Ils méritent bien leur triſte ſort. Les ſolides douceurs que procurent la Lumiére & la Vertu, ne ſont-elles pas

assez grandes, en elles mêmes, sans avoir besoin d'être relevées par l'abaissement d'autrui. Rien n'est plus injuste que cette cruelle fantaisie. Si telle est la nature de toutes les Intelligences, si leur souverain bonheur est attaché au plaisir de voir tout le reste au dessous de soi; une seule peut être heureuse, & encore sa félicité seroit-elle traversée, par l'infinie supériorité de Dieu, & elle recevroit de cette idée une infinie diminution.

La véritable Grandeur d'Ame consiste à vivre satisfait dans la possession des vrais biens, & il y a autant de petitesse que d'extravagance à sentir plus d'empressement pour des ombres. On peut bien compter la Gloire dans ce rang.

Si on la désire peu elle ne satisfait guère: Ceux qui la souhaitent avec véhémence l'achétent par d'étranges inquiétudes; on la refuse même à leurs empressemens: Laisser voir qu'on la demande, c'est le moyen de ne l'obtenir pas. Les hommes ne prétendent pas qu'on l'exige comme un salaire dû, ils veulent s'en faire honneur eux mêmes, être libres dans sa distribution,

tion, & qu'on la considère comme un effet de leur bon cœur & de leur générosité.

En vain on allégue pour prétexte à la Vanité, que l'Emulation est nécessaire chez les hommes. En vain on étale ses fruits. On se fait par ces discours de dangereuses illusions, en se livrant à *l'Envie*, sous le beau nom *d'Emulation*.

L'Emulation excite à vouloir égaler les autres, & elle fait qu'on y travaille; leurs progrès sont plaisir & on se reproche seulement de demeurer en arriére, quand on y demeure par paresse: Mais au fonds, puisque les grands modèles animent, on est bien aise d'en trouver, & on se félicite soi même de ces secours. Mais dès qu'on se fait une peine de leurs progrès, & qu'on est mortifié de leur élévation, on a passé de l'Emulation à l'Envie.

Il n'y a que deux cas où la comparaison de nôtre bonheur, avec celui des autres, devienne légitime. Le *premier*, lorsque l'on fait cette comparaison *en gros*, & qu'elle roule uniquement sur la différence de deux états considerés en eux mêmes, com-

me de l'état d'ignorance avec celui de lumiére, de l'état de trouble, d'avec celui de tranquilité : Cette comparaison des états est d'une grande efficace, pour nous engager à donner nôtre préférence au meilleur.

Le *Second* cas légitime a lieu, lorsque mal à propos, nous sommes mécontens de nôtre sort. On nous invite dans ce cas là, à jetter les yeux sur des personnes, dont les avantages sont inférieurs aux nôtres, & qui ne laissent pas de vivre satisfaits. Mais ce parallèle ne tend point à nous faire trouver plus heureux par nôtre attention à ce qui manque aux autres, mais il va uniquement à nous faire sentir nôtre tort, puisqu'avec plus de sujets de contentement, nous ne laissons pas de nous plaindre.

La passion des Louanges est des plus dangereuses, car elle ne va pas moins qu'à faire tourner l'esprit à ceux qui s'y livrent. Ils en sont charmés de quelque bouche qu'elles viennent, il les écoutent comme des Oracles, ils se croient en possession de tout ce qu'on leur attribue. Tout ce qu'ils ont contribue à leur mérite,

& toutes les qualités qu'ils n'ont pas ſont comptées pour des deffauts. Enfin autant que les louanges leur plaiſent, quand elles tombent ſur eux, autant elles les mortifient quand un autre en eſt l'objet.

Le ſtile des louanges eſt un ſtile exageré qu'il faut toûjours prendre au rabais. Ce langage doit être d'autant plus ſuſpect, que c'eſt pour l'ordinaire un langage d'interêt, quelquefois de malignité, & pour le moins un effet de la coûtume. C'eſt un commerce où l'on prête pour recevoir ; mais on y prête à uſure, on loue les autres pour en être encore plus loué.

On tirera pourtant des louanges un parti raiſonnable, ſi on prend ocaſion d'examiner, ſi ce qu'on loue mérite en effet d'être loué, & s'il eſt vrai qu'on le poſſéde, afin de s'animer enſuite, ou à le perfectionner, ſi on en eſt en poſſeſſion, ou à ſe le procurer, ſi on ne l'a pas encore aquis.

Concluſion & Réflexion generales ſur les Paſſions.

VII. Nous voudrions être heureux & nous ne ſaurions nous défaire de cette volonté. Or deux choſes contribuent à nôtre contentement, le

solide & les *Amusemens*. Nous renfermons trop de grandeur pour nous passer d'un solide, nous sommes trop imparfaits pour vivre sans amusemens. Le malheur est qu'aiant goûté les moindres biens avant que de connoître les autres, nous continuons à y chercher ce qui n'y est pas.

Il faut une bonne fois revenir de ces préventions. Qui est-ce qui ose avouer aux autres, & presque se dire à soi même: Je n'ai d'autre vuë que de me procurer des Voluptés, ou d'acumuler des Richesses, ou de m'atirer des louanges: Quoique je fasse ce n'est que pour arriver là? Mais il n'y a que la modestie qui empêche d'avouer, que s'avancer en connoissance & en sagesse, est ce dont on fait son capital; & si les autres le découvrent sans qu'on le leur dise soi même, on n'en rougira point.

Faisons nous donc un but, auquel nous osions tendre de toutes nos forces, sans craindre ni aucun reproche pour le present, ni aucun regret pour l'avenir.

Nous nous faisons des habitudes & des attachemens de tout ce à quoi

nous nous ocupons avec quelque assiduité : Travaillons donc à faire de l'amour de la vérité & de la vertu nôtre Passion dominante, elle règlera tout le reste.

Les gens du Monde languissent dans leurs divertissemens continuels, mais le sage, qui ne les prend que par intervalles, y trouve toûjours l'agrément de la nouveauté : S'ils se présentent ils les goûtent, s'il ne les a pas, il s'en passe aisément, parce qu'il trouve toûjours chez soi plus que hors de soi même, & qu'il ne manque jamais d'ocupation.

Ma derniére remarque sur les Passions en general, c'est que, s'emparant du cœur & de l'attention, elles nous bornent uniquement à penser à ce qui leur convient, & nous détournent du reste : Elles s'oposent donc à l'étenduë de l'esprit ; les Ames les plus *tranquilles* sont les plus capables, & outre cela si elles ont de l'activité, rien presque ne leur échape dans les sujets même les plus composés. Les Passions, au contraire, ressemblent à des verres qui défigurent les objets, les grossissent, les diminuent, les mul-

tiplient, les fait disparoître, les colorent, en modifient les Idées, & leur prêtent toûjours du leur.



CHAPITRE XII.

De l'Attention & de la Diligence.

Secours pour se rendre attentifs.

I. A PROPORTION qu'on se rend attentif, on éprouve que les Idées naissent en plus grand nombre, plus liées & plus parfaites.

Pour être attentif, il faut vouloir l'être : Autant qu'il est aisé de vouloir en general, autant il est difficile de perseverer à vouloir ce qui fait de la peine, & qui éloigne des plaisirs. L'amour des plaisirs rend leger, & la repugnance pour la peine paresseux.

Cependant nôtre bonheur dépend de l'attention, puisqu'elle a tant d'influence sur nos progrès en lumiére & en vertus. Ainsi savoir se rendre attentif, c'est savoir se rendre heureux. C'est une leçon qu'il faut à tout coup se repeter.

Il faut vouloir fréquemment être attentif & cette volonté tournera en habitude. Après l'avoir voulu très souvent quoiqu'avec effort, dans la suite on le voudra toûjours & sans repugnance.

On donnera lieu à cette volonté de naitre, par le plaisir de se commander, de se gouverner soi même; car c'est être maître chez soi, que d'obéïr à la raison qui conseille seulement & laisse toûjours libre.

On aura soin de se livrer à la satisfaction de sentir les fruits de ses efforts. C'est un plaisir des plus naturels & des plus doux, que de réflêchir sur ses forces, & de s'ocuper à les sentir.

On mettra à profit toutes les ocupations propres à faciliter l'habitude de l'attention; la bonne humeur, la santé, la tranquilité, la solitude, les heures du matin, présentent ces heureuses ocasions.

On éprouvera plus de facilité à se former à cette habitude, si on commence ses études par ce qui est le plus facile & ce qui plait le plus.

Dès qu'on s'est rendu capable de quel-

quelque attention, l'étude des Mathématiques est la plus propre à s'y affermir & à s'y perfectionner. Une seule faute d'inadvertance oblige de recommencer tout un grand calcul, & quand il s'agit d'une démonstration, il faut la comprendre toute entiére, ou l'on s'aperçoit aisément que l'on n'y comprend rien. Dans les autres Sciences, un Maître se fait comprendre à demi, & le Disciple en est content.

L'étude des Mathématiques fait encore naitre une des plus heureuses habitudes, qui puisse prendre racine dans le cœur humain ; c'est celle d'aimer la vérité, & de la trouver digne d'attention, *par cela même qu'elle est Vérité.* On s'abandonne au plaisir de la voir, indépendamment des avantages extérieurs qu'on en peut tirer, & quand même on ne s'en promet aucun : On l'aime de cette maniére, quand on sent, à la recevoir d'autrui, autant de plaisir qu'à la découvrir soi même.

On poura porter dans les autres études l'habitude qu'on aura contractée dans celle des Mathématiques, en

en se rendant attentif à toutes les parties d'un Ouvrage qu'on lit, & à tous les traits qui en composent le mérite. On éprouvera dans la suitte qu'en toute ocasion, importante ou légére, la distraction & la nonchalance diminuent le plaisir, & que l'attention le relève.

De peur de retomber dans la paresse, & de laisser renaitre d'anciennes habitudes, il ne faut rien faire négligemment de tout ce qui a du raport à l'étude. Les Livres inutiles il faut les laisser, & ceux dont on peut tirer du fruit, il en faut profiter autant qu'il est possible. Lire simplement pour s'amuser est une perte de tems dont les suites peuvent devenir très dangereuses. C'est un moyen de se gâter le goût.

II. Quand les Esprits sont épuisés, il faut chercher dans le sommeil & dans la nouriture, dequoi les reparer, & pour ce qui est des amusemens, on en sortira plus récréé & plus frais pour le travail, si on leur donne autant d'attention qu'il est nécessaire pour en sentir tout l'agrément. Des délassemens.

La varieté seule est capable de dé-

laſſer, & pourvû qu'on ne ſoit pas entiérement épuiſé; l'attention ſe renouvelle plûtôt qu'elle ne ſe fatigue, en s'apliquant ſucceſſivement à des ſujet, auxquels on peut, ſans effort, en donner autant qu'ils en exigent.

Le Jeu ne délaſſe point dès qu'on n'y eſt pas aſſez fait pour jouer aiſément, on ne joue aiſément qu'après s'en être fait une habitude, & cette habitude devient très dangereuſe, ſur tout pour les jeunes gens. L'habitude du jeu eſt une dépendance qui fait perdre bien du tems. La légéreté, la contradiction, un éloignement & une incapacité pour la converſation, en ſont les ſuittes ordinaires.

Chez la plûpart des hommes la néceſſité de ſe délaſſer n'eſt qu'un prétexte pour ne rien faire de bon, pour ſe diſtraire & ſe fuïr ſoi même: Les délaſſemens deviennent ocupations, on s'y abandonne, on s'y épuiſe, il faut les varier ſans ceſſe, & chercher dans l'un dequoi ſe délaſſer d'un autre.

J'ai remarqué un grand inconvénient dans le goût qu'on prend pour la Muſique: Par degrés on vient en-

fin,

fin, & quelquefois bien-tôt à en faire ſon capital, & on perd tout ce qu'on avoit de capacité pour autres choſes. On n'a plus de complaiſance que pour les Muſiciens de ſon goût ; preſque à tout autres égards on ſe trouve contrediſant, opiniâtre, impoli, il n'y a point de converſation qu'on ne quitte pour ſe livrer à quelques ſons qui ne ſignifient rien.

On ne ſauroit aſſez réflêchir à quel point tout ce qui affoiblit l'habitude de l'attention peut devenir fatal, on ne ſe trompe que faute d'attention, & il n'y a point d'erreur ſi légére en elle même, qui de conſéquence en conſéquence, ne puiſſe devenir une erreur très dangereuſe.

On ſait les Règles generales des Mœurs, & en gros on voudroit plaire à Dieu, & ſe faire eſtimer des hommes. Mais on aplique avec trop de précipitation des Principes dont on eſt éclairé, & par là on ne prend pas aſſez garde qu'on s'éloigne dans des circonſtances particuliéres, d'un but qu'on ſe propoſe en general.

Les pauvretés qui rempliſſent la plus grande partie des converſations,

ces écarts si fréquens & presque perpétuels, de ce qui en devroit faire le sujet, écarts qui obligent souvent les personnes sensées à se rabatre sur le jeu, afin de s'épargner l'ennuy des galimathias, & des contestations où l'on ne s'entend point; d'où vient tout cela, si ce n'est du deffaut d'attention? Quand on n'y est pas fait, on ne peut pas s'y forcer long-tems, & on se contraint de mauvaise grace.

La plûpart des gens restent enfans toute leur vie, & se faisant également une honte d'écouter, & une gloire de parler, avancent hardiment, sans examen ni réflexion, tout ce que le hazard fait naitre d'idées dans leur petit génie. Legers & acoutumés à l'inattention, ils se payent à tout moment de mots, sans être même curieux d'en pénétrer le sens. Il leur en coute quelque effort, & ils fuyent tout ce qui a quelque aparence de fatigue.

Une faute des plus capitales & des plus sans remèdes, dans l'éducation des jeunes gens, c'est de leur procurer des récréations pour les recompenser

penſer des heures qu'ils donnent à l'étude. L'habitude de la diſſipation ſe prend dans cet âge avec une infinie facilité, & jette des racines qu'il n'eſt plus poſſible d'arracher. Le lendemain d'une diſſipation, lorſqu'on les apelle au travail, quelle ſombre nuit ne fait-on pas ſucceder à une lumiére charmante : A l'idée de recompenſe on joint celle d'eſtime, & dès là celle de repugnance & d'aſſujettiſſement facheux s'unit à l'idée de l'attention & de l'étude, & on attend avec impatience l'heureux tems, où affranchis de contrainte, on goutera en toute liberté les fruits du travail, ſans avoir plus beſoin de s'y aſſujettir. En attendant ce bonheur on étudie avec tant de repugnance, ou pour le moins avec tant de nonchalance, qu'on aprend auſſi peu que ſi on n'étudioit point. La ſeule néceſſité de ſe procurer de quoi vivre, force, reſoud quelquefois à la peine. Il faut leur rendre mépriſables les diſſipations; il faut en éloigner d'eux les ocaſions & l'exemple, ſi on veut les rendre ſenſibles au plaiſir raiſonnable & délicieux d'eſtimer la lumiére & la chérir.

Si

Si les hommes ſe rendoient plus attentifs à ce qui ſe paſſe, pour en profiter, le conſeil que je viens de donner ſeroit des plus ſuperflus, perſonne ne l'ignoreroit. Mais l'expérience en établit la néceſſité; elle prouve qu'il eſt malheureuſement négligé, & elle fait voir qu'on a beſoin d'être averti de cette fatale négligence.

Des diſtractions.

III. Il eſt des gens qu'une peſanteur naturelle, ou une habitude, qui aproche fort de la ſtupidité, rend preſque incapables de penſer attentivement. Quelquefois ils ont l'air ocupé, il ſemble qu'ils font des réflexio n sprofondes. Mais dès que vous leur demandés à quoi ils penſent, c'eſt comme ſi vous les éveillés ſubitement, & que vous les tiraſſiés d'un ſonge dont les idées s'évanouïſſent en même tems que le ſommeil.

Quand les jeunes gens ont du penchant à ce défaut, pour en prévenir les ſuittes, il faut leur faire éviter la ſolitude & les compagnies qui les gênent, les tenir dans la joie & dans l'activité, permettre un libre effort à leurs penſées, ne les faire raiſonner,

ner, & ne raisonner avec eux, que sur des sujets qui soient à leur portée, & sur lesquels on ait déja excité leur curiosité. Point de censures, point d'air sombre, point de railleries, leurs erreurs ne doivent être relevées que comme des bagatelles, auxquelles on leur aprend à substituer quelque chose d'un peu meilleur.

On rémédiera aux distractions des enfans, qui sont des suittes de leur legéreté, & qui naissent d'un trop grand feu, en choisissant des sujets qui leur agréent pour les y apliquer, en ne les ocupant que par des intervales tout courts, mais qu'on pourra faire revenir fréquemment, & rendre plus longs peu à peu, mais par des degrés insensibles. On se donnera garde de leur procurer des divertissemens trop vifs, & on s'abstiendra de les varier que très peu. On éloignera de leur commerce les autres enfans, & sur tout ceux qui les égalent en feu & en légéreté. Leur commerce ordinaire sera avec des personnes sensées, mais d'un air agréable & d'une grande douceur. On leur contera des histoires ou des fables intéressantes en elles mêmes,

&

& encore plus par la maniére dont on les brodera. On sera régulier, jusqu'à la superstition, par raport à toutes leurs heures de se lever, de se coucher, de manger, de se promener, de s'amuser, de s'ocuper.

Ceux qui paroissent distraits par l'effet d'une trop grande aplication à leurs propres pensées, doivent s'étudier à moderer leurs desirs, ne se borner pas au commerce de leurs inférieurs & de leurs amis, dont ils peuvent se conserver l'estime & l'affection, sans avoir besoin de se gêner.

Je leur conseille encore de passer d'heure en heure à des lectures différentes, afin de s'acoutumer à entrer dans de secondes Idées nonobstant la forte impression des premiéres, & de s'imposer la loi de relire une seconde, une troisiéme fois, ce sur quoi il leur sera arrivé de passer trop nonchalemment.

On ne se trouvera pas *distrait* par la multitude des ocupations dont on est chargé, si on prend la précaution d'examiner ses forces, & de s'en bien assûrer, avant que d'entreprendre quoi que ce soit.

Un

Un homme qui a differentes fonctions à remplir, doit commencer chaque jour par dresser exactement son plan : Quand on exécutera une partie d'un plan ainsi règlé, on ne se trouvera distrait par aucune inquiétude, sur une partie suivante, assûré qu'on sera de la bien remplir, parce qu'on y est tout preparé.

Il en est qui se *distraisent* quand on leur parle, dans l'aprehension de laisser échaper quelques nouvelles idées qui les ont saisis : C'est un abus. Quand on a l'esprit juste, & qu'on s'est acoutumé à penser avec ordre, les mèmes principes qui auront fait naitre une idée la premiére fois, ne manqueront pas de la rapeller, dès qu'on pensera avec attention sur le mème sujet. Pourquoi donc faire une impolitesse, en n'écoutant pas la suitte d'un discours, & se priver, en même tems, soi même du fruit qu'on en peut tirer.

IV. Pour s'emparer de l'attention des autres, il faut de la *Clarté* pour ne pas rebuter en fatiguant. De la *Brieveté* pour éviter l'ennui & l'impatience. De *l'Ordre* pour soulager la mémoire. Du *Solide* pour interesser. Comment on s'empare de l'attention.

Du

Du *Nouveau* & du *Vif* pour ocuper par des ſenſations agréables. Du *Naturel* car l'affectation & le forcé revoltent l'Amour propre.

Un grand talent c'eſt de faire enſorte que l'Auditeur ſente ſon prope génie, en apercevant celui de l'Orateur, & ne ſoit pas moins content de l'un que de l'autre : C'eſt ce qui arrive quand l'Orateur expoſe ſi bien ſon ſujet, que celui qui écoute voit & penſe au delà de ce qu'on lui dit.

Un art qui aproche beaucoup de celui que je viens d'alleguer, c'eſt d'engager ſon Auditeur à ſouhaiter d'entendre ce qu'on a reſolu d'ajoûter. Mais dès qu'on a lieu de préſumer que l'Auditeur en a aſſez pour le preſent, il faut finir & ne point s'expoſer à lui en donner plus qu'il ne demande.

De la diligence.

Tout ce qui recommande l'attention, recommande encore plus la *Diligence*, qui eſt une *attention continuée.* En vain on auroit commencé un travail heureuſement, il faut le finir de même, ſi l'on veut en tirer du fruit. Les choſes à la connoiſſance des quelles nôtre Eſprit doit s'apliquer, ſont en

en trop grand nombre, & trop composées pour en venir à bout dans peu de tems.

Pourquoi se lasser d'aprendre ? Qu'on s'en fasse une habitude on n'y trouvera plus de peine, & le plaisir de travailler deviendra un des fruits du travail.

Pour s'animer à la Diligence, qu'on se mette devant les yeux, d'un côté les exemples des beaux génies, dont la paresse & la dissipation ont arrêté tous les progrès, & d'un autre ceux des personnes, qui avec des talens médiocres, par le secours d'une grande assiduité, n'ont pas laissé de réüssir.

Que l'on compare un fainéant, ou un homme qui ne s'aplique qu'à demi à quoy qu'il fasse, avec un homme éclairé, vertueux, c'est-à-dire, rempli de biens, au dessus de toute atteinte, utile à soi même & aux autres, chaque jour aimé d'un plus grand nombre de personnes, un homme que la gloire suit, sans qu'il la recherche, & que l'envie même abandonne, après avoir fait contre lui d'inutiles efforts : Après avoir fait cette com-

paraiſon, ſera-t-on aſſez lâche pour demeurer dans l'irréſolution, ou pour abandonner un grand but après avoir fait quelques pas dans les routes qui y conduiſent.

L'homme ne peut pas vivre ſans agitation. Le fainéant ne ſait pas s'en donner ; cet état eſt une ſource continuelle d'ennuis, de méſaiſes, de contradictions ; il n'eſt pas moins une ſource de vices : Dès qu'on n'aime pas la lumiére, ou qu'on ne l'aime que peu, on ſe laiſſe mollement aller à ſes fantaiſies, on perd la force de s'y opoſer.

Comme la vanité ne laiſſe pas de ſubſiſter avec la Pareſſe, on conçoit un ſecret dépit contre ceux qui s'élèvent à un mérite, dont on eſt forcé, malgré qu'on en ait, à ſe reconnoître fort loin, & lorſque par le crédit du rang où l'on ſe voit, on peut ſubſtituer l'autorité à la raiſon, on foule aux piés ceux qui en reſpectent les lumiéres, & on ne favoriſe que ceux qui lui ferment les yeux.

Les jeunes gens ſe trouveront très bien de rendre compte de leur travaux & de leurs progrès à des ſupérieurs,

rieurs, ou du moins de ſe choiſir des amis avec leſquels ils s'en entretiennent dans des tems marqués.

Le tems eſt un talent & un préſent très précieux, dont il faut ſe demander compte, en la préſence du Seigneur, examiner ce qu'on a fait, compter ce qu'on auroit pû faire, & s'interroger ſur les fruits des amuſemens dans leſquels on s'eſt diſſipé. Ce n'eſt pas vivre que de ne faire aucun uſage de la vie, & ce n'eſt pas en faire uſage que d'en abuſer. Les jours bien remplis ne ſont point perdus, & tout ce qu'on s'eſt propoſé de ſatisfaction pendant qu'ils s'écouloient, ſubſiſte & ſubſiſtera, au lieu que quelque nombre d'années que comptent les fainéans & les diſſipés, on peut douter s'ils ont vêcu; ou, s'ils ont joui de la vie, c'eſt à la maniére des plantes ou des animaux brutes.

Moyens de faire ceder l'humeur à la Raiſon.

VI. Qand on travaille de tête, il eſt certain que, ſi on ne travaille pas de bon cœur, avec plaiſir & avec affection, on ne réüſſit pas : Cependant ſi on ne s'ocupoit que quand on ſe trouve de bonne humeur, on ſe

reposeroit souvent, & on pouroit contracter une fatale habitude d'inattention.

Pour passer de la repugnance à l'inclination, il faut se rapeller toutes les raisons qui sollicitent à la diligence, & en particulier considerer qu'on n'est *sage* qu'à proportion que la *Raison* a le dessus, & que résister à l'*humeur* c'est prévenir la *Folie*.

Formés à l'image & destinés à l'imitation d'un Dieu infiniment sage, sa présence aura-t-elle moins de pouvoir sur nous que n'auroit celle d'un Grand? Quel plus grand intérêt connoissons nous que celui d'être raisonnable?

Les chagrins ôtent à l'esprit son activité: Mais quand nous avons fait quelque perte, ou que nous éprouvons des travers, le trouble & le découragement rendront-ils nôtre état meilleur? L'adversité ne peut guère nous nuire, si nous ne lui aidons nous même. Tournons nos pensées sur les sujets de joie que nous avons encore, & refusons les aux circonstances qui pouroient la traverser.

Dans ces ocasions il n'y a que les com-

commencemens qui coûtent : On achéve aisément le reste du chemin dès qu'on y a fait quelques pas, on reconnoit le tort de son obstination dès qu'on en est tant soi peu sorti : Un quart d'heure de lecture & de méditation pour les personnes qui ont une fois apris à lire avec attention & avec plaisir ; une heure d'entretien avec des amis, ouvre les yeux sur un sujet où l'on ne savoit pas venir à bout de voir quelque chose.

Il faut donc se dérober à ces penchans aveugles, & y refuser son attention en cherchant d'autres objets qui s'en emparent. Ils cesseront de nous inquiéter à proportion que nous nous acoutumerons à leur refuser nôtre obeïssance.

Ceux qui vivent dans la dépendance des autres, n'ont guère le tems de s'assujettir à leurs propres fantaisies, & ils s'acoûtument bien-tôt à la souplesse. Mais les Grands, environnés des autres hommes, comme d'autant de miroirs qui les répresentent & qui les imitent, se livrent sans contrainte à tous leurs caprices. C'est par là qu'on les voit si différens

d'eux mêmes, & qu'après s'être élevés par des exploits héroïques, ils se précipitent dans des petitesses honteuses, & quelquefois dans des fautes énormes : Cependant personne n'a plus d'intérêt que ceux qui gouvernent les autres, à ne reconnoître d'autre empire que celui de la Raison : C'est à proportion qu'on s'y soûmet, qu'on est digne de commander, que l'on commande sagement & qu'on voit le fruit de ses ordres & de ses volontés.

Il faut ménager les plus petits momens.

VII. Il y a mille petits intervalles dans la vie qui joints en un feroient un espace considerable, & méneroient loin, si on les mettoit chacun à profit. On peut employer ces momens à aprendre par cœur des mots ou des sentences. Les Livres de Lettres, les Livres de Réflexions & d'Observations détachées les unes des autres, fournissent des lectures tout à fait propres pour ces tems là : On peut même y repasser des Ouvrages suivis, pourvû qu'on les ait déja lû, & bien compris auparavant.

N'eut-on qu'un quart d'heure à donner à soi même, & à la méditation,

tion, ce quart d'heure doit être cher; car enfin le plaisir de se reposer peut aisément mener à la paresse; on ne sauroit être trop sur ses gardes contre l'inaction.



CHAPITRE XIII.

De la Mémoire.

I. LA FORCE de l'attention fait celle de la Mémoire, c'est un de ses plus heureux fruits. En vain se travaille-t-on pour aquerir des connoissances, si tout s'échape & qu'on n'amasse rien. Outre cela on dévelopera une Question embarassée, d'autant plus aisément que la Mémoire fournira avec plus de promptitude & d'ordre les principes nécessaires pour l'éclaircir, & on délibérera sur une entreprise d'autant plus sûrement, que la Mémoire profitant du passé, pour éclairer l'avenir, présentera un plus grand nombre de cas à choisir, & d'expédiens à mettre en œuvre. Mémoire fruit de l'attention.

II. Il est des gens qui se félicitans d'une Mémoire très heureuse, se bornent Abus de la mémoire.

nent à y entaſſer lectures ſur lectures. De tout cela réſultent des amas confus, qui ont donné bien à conjecturer que la Mémoire s'acorde peu avec le Jugement, au lieu qu'au contraire, elle rend plus judicieux & plus pénétrans, ceux qui l'ont enrichie de vérités bien examinées, & rangées dans un grand ordre.

Il en eſt qui ſe plaignent de leur Mémoire, toute heureuſe qu'elle ſoit, parce qu'elle ne ſert pas avec toute l'étenduë qu'ils ſouhaiteroient, leur avidité pour aprendre.

Il en eſt auſſi dont les plaintes ſont moins ſincères ; ils voudroient perſuader qu'ils n'ont point de Mémoire, afin qu'on en admirât davantage leur propre force qui ne doit rien à un autre, & qui n'eſt point riche d'emprunt, mais ſe trouve d'une inépuiſable fécondité.

Moyens de l'affermir.

III. Celui qui ne veut pas perdre le fruit de ſes lectures, ne doit pas ſe contenter de lire attentivement, il doit lire avec réflexion, car on ne ſe ſouvient guère que de ce ſur quoi on a réflèchi, & voilà pourquoi nous n'avons conſervé aucun ſouvenir de

ce

ce qui nous eſt arrivé dans nôtre premiére enfance.

Le ſouvenir de ce qu'on a lû ou découvert en méditant, s'effacera moins ſi on s'en entretient avec les autres. On s'apercevra dans ces entretiens ſi on s'eſt procuré une aſſez grande netteté dans ſes idées, & ſi on les a rangées dans l'ordre qui leur convient.

On n'eſt jamais plus aſſûré que l'on ſait une choſe, que quand on eſt en état de la bien enſeigner, & même en l'enſeignant, on l'aprend encore mieux qu'on ne la ſavoit.

Il faut avoir ſoin de lier ce qu'on aprend de nouveau, avec ce que l'on ſavoit déja, & ne s'épargner pas les récapitulations.

Quand la Mémoire nous préſente une idée, elle la fait naitre, & cette nouvelle naiſſance arrivera d'autant plus aiſément, qu'on ſaura mieux rapeller, & manier les Principes qui l'ont fait naitre la premiére fois.

Il n'eſt pas aiſé de perdre le ſouvenir de ce que l'on tient de ſoi même, & qu'on s'eſt rendu propre en le cherchant & en l'examinant. Le moyen

de n'embrouiller jamais ſa Mémoire & de n'y ſemer que des vérités, c'eſt de ne lui rien recommander qu'après s'être exactement inſtruit & de ſa vérité & de ſon utilité.

Un ſavoir entaſſé pêle mêle affoiblit le bon ſens, & ne ſert qu'à rendre l'eſprit plus fertile en abſurdités.

Si on avoit plus de ſoin de cultiver ſon Jugement & de rendre féconde ſa Raiſon, ou du moins d'enrichir chaque jour ſa Mémoire de nouvelles connoiſſances, on éviteroit de ſe borner à compter un certain nombre de faits, ou à alleguer un certain nombre de réflexions, dont on ne ſe laſſe point d'ennuyer les autres.

Recueils. IV. Sur chaque ſcience, dont on trouveroit à propos de ſe faire une étude, on pouroit choiſir un Syſtème, c'eſt-à-dire, un ouvrage, qui dans une médiocre étenduë, préſentât tous les chefs qu'on traite dans cette ſcience, rangés dans un ordre convenable. On liroit cet Ouvrage attentivement, on l'examineroit avec circonſpection, on ſe le rendroit familier, & dans des feuilles, dont on auroit entremêlé ces ſciences, on inſéreroit en peu de mots,

mots, mais clairement, ce qu'on trouveroit dans les Livres ſur les mêmes ſujets & de tems en tems on repaſſeroit ce Syſtème avec ces additions, afin d'en faire un ſeul corps dans ſa Mémoire.

On pouroit même avoir des cahiers ſéparés dont on y citeroit les paſſages, & ce qu'on trouveroit de bien penſé & de bien exprimé dans les Auteurs qu'on liroit, on l'écriroit tout au long dans ces cahiers : C'eſt un grand moyen de former ſon ſtyle, d'enrichir ſa Mémoire, & d'ennoblir ſon Imagination.

Pour ne pas interrompre la lecture d'un bon Livre, dont les matiéres ſont habilement enchainées, on pouroit inſerer des morceaux de papier entre les pages, qu'on parcouroit après avoir achevé la lecture de tout l'Ouvrage, pour en tirer ce qu'on jugeroit à propos.

Si outre cela on a quelques amis judicieux, avec qui on s'entretienne règlément de ſes études, on n'a qu'à continuer. La converſation nourit l'ame : Les autres amuſemens la diſſipent. Ce ſont des prétextes que les

fainéans cherchent, pour favoriser leur paresse, & leur penchant à se fuïr.

Avis à ceux qui enseignent.

VI. La plûpart des Maîtres se bornent presque à exercer la Mémoire de leurs Disciples. Cette méthode est très commode pour ceux qui enseignent; elle leur épargne du tems, de l'attention, des soins. Elle a encore un second avantage, elle les fait briller en même tems que leurs Disciples. Pour peu qu'un Maître ait d'adresse à interroger & à diriger son Disciple, on est surpris de lui entendre étaler tant de savoir, & on se laisse aller à la plus vive admiration, quand on vient à comparer avec son petit nombre d'années, le grand nombre des connoissances où il est déja parvenu. Cependant la vérité est qu'il ne s'est procuré aucune connoissance, il ne sait pas seulement par quelle voie on s'en procure; il paroit savoir beaucoup & il ne sait rien : On aperçoit chez lui ce que d'autres y on planté, mais il n'a rien nouri, il n'a donné aucun acroissement. Vous lui voyés de l'embompoint, mais sachez qu'il est sans force; toûjours passif jamais actif, il n'a

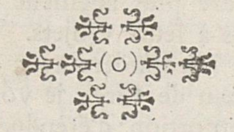
n'a aquis aucune fécondité. Preuve de cela, proposés lui quelque matiére, sur laquelle il fasse usage des connoissances que vous venez d'admirer. Il restera muet, & pour le tirer de ce silence, il faudra lui présenter quelque chose à aprendre par cœur.

Des Prédicateurs élevés dans cette méthode sans y ajoûter que très peu, recitent des Sermons, qui peuvent se placer en partie dans la Mémoire de quelques uns de leurs Auditeurs, mais qui n'y produiront jamais les fruits auxquels la Prédication est destinée. Ces discours sont sans vie & sans force; ils ne sauroient passer jusqu'au cœur, parce que le cœur n'en est point la source.

Un esprit dont les forces ont été cultivées de bonne heure ne connoit point de plaisir qui égale celui de les sentir & de les mettre en œuvre. Il ne sauroit passer aucun jour sans quelque fruit de sa façon, *Nulla dies sine linea*, sans cesse il se procure de nouvelles lumiéres, & de jour en jour ses lumiéres en font naitre de plus satisfaisantes: Il trouve sa recompense dans son propre travail, son esprit ne vieillit point.

Mais on se lasse d'exercer sa Mémoire. Elle se brouille en voulant se rendre plus riche, & pour peu qu'elle se permette de repos, il s'en échape quelque chose & à mesure que les intervales de repos se multiplient il s'y fait de nouvelles lacunes, & la chaine du savoir est interrompuë en mille endroits. La difficulté de remplir ces vuides, & de renouër ces interruptions, fatigue, rebute, & de là ceux, qui ne se trouvent pas assujettis par la nécessité de vivre de leur profession, à conserver leur science, l'oublient sans aucun regret. Ceux là, sur tout, qu'on animoit à remplir leur Mémoire, par l'idée des plaisirs dont on recompenseroit leur aplication, ravis de se voir en état de se les procurer abondamment, sans les acheter par cette contrainte, & charmés de pouvoir se livrer à leur gré à l'oisiveté & à la dissipation, sans craindre d'en être punis par le refus de quelques divertissemens, ils oublient, sans regret, tout ce qu'ils ont apris: Ils n'en ont même aucun aux peines par lesquelles ils ont passé, parce que ce souvenir donne une nouvelle pointe à leurs

plaiſirs préſens, & leur fait ſentir une infinie différence entre l'état d'ignorance & de liberté, & celui de ſavoir & de contrainte ; & de cette mamaniére, ceux qui par leur exemple, devroient le plus contribuer à faire règner la lumiére parmi les hommes, ſont cauſe qu'ils en font l'objet de leur mépris, ou du moins de leur indifférence, c'eſt un grand malheur, & qui n'eſt pas prêt à finir.



SEC-



SECTION II.

CHAPITRE PREMIER.

Des différens Objets de nos Idées considerez en eux mêmes.

Substances & Modes.

ON NE se méprend que parce qu'on aplique des idées à des Objets auxquels elles ne conviennnent pas. Il faut donc que la Logique nous fournisse des secours, pour rendre plus aisément nos idées conformes à leurs Objets.

Quand je considére avec attention un morceau de Cire, je vois dabord que cette portion d'étenduë est quelque chose de réel, *Une Réalité.* Je m'aperçois aussi que sa figure existe, & est réelle. Mais entre ces deux réalités je découvre une très grande différence. La Cire a une éxistence qui lui est propre, elle a son éxistence à part, son éxistence n'est point la même

me que celle des Corps qui l'environnent, c'est l'existence de cette Cire, & non d'aucune autre chose que ce soit.

Je n'en puis pas dire autant de sa rondeur, car elle n'a point une éxistence à part de celle de la Cire, dont elle est pour le moment la figure : Cette rondeur c'est la Cire même terminée d'une certaine façon, c'est l'état de la Cire ; & l'état d'une chose, c'est cette chose même éxistante d'une certaine maniére.

Les Etres qui ont leur existence propre, & dont l'éxistence n'est point celle d'une autre chose, ont reçû le nom de *Substances*, & l'on a donné celui de *Modes* aux réalités qui n'ont point leur éxistence à part, mais dont l'éxistence est la même que celle des Etres dont ils sont les Modes.

Chaque substance éxiste d'une certaine maniére, & par conséquent a ses Modes. Dès qu'une chose cesse d'exister, il ne reste aucun de ses Etats, puisque ces Etats étoient cette chose même. Mais la cessation d'un Mode n'entraine point celle de la Substance; quoiquelle change d'état, elle garde son éxistence. Il

Il est bon d'insister sur ces idées; car les idées simples, par là même qu'elles sont simples, on les néglige ordinairement, on ne fait que les entrevoir, & parce qu'au lieu d'y apuyer, on les passe légèrement, souvent on leur associe ce qui ne leur convient pas.

Une Substance, disoit-on dans l'Ecole, est *ce qui subsiste par soi même.* Cette définition renferme une équivoque, car *subsister par soi même*, signifie, ou *avoir son éxistence à part*, ce qui revient à nôtre idée, ou c'est *éxister indépendamment*, ce qui donne lieu à des questions Métaphysiques, sur la dépendance trop embarassée, pour y attacher le sens d'une notion des plus simples.

Accident. II. On a aussi donné le Nom *d'Accident* à ce que nous apellons *Modes*, mais cette expression donne lieu de penser que les Accidens surviennent à la substance, ce qui donne l'idée d'une éxistence à part.

Parler d'une réalité si foible, que s'il ne se trouve un sujet qui la soûtienne, elle tombera dans le néant; c'est ne savoir ce qu'on dit : Ces termes

mes ſont métaphoriques, & une habitude de juger de la réalité des choſes ſur le raport des Sens y a donné lieu. Ce qui échape à nos yeux n'eſt plus compté au nombre des Etres; mais la raiſon doit nous déſabuſer: Une ſurface très mince, une pellicule très déliée, ſi elle ne rencontre un Corps, ſur lequel elle ſe repoſe, ſe diſſipera à la vérité, mais ſes parties ſe ſépareront ſans s'anéantir.

III. Dès que je ſupoſe la ſubſtance détruite, dès que j'en écarte l'idée, je ne ſaurois conſerver celle du Mode. De plus le Mode n'étant que la ſubſtance dans un certain état, l'idée de la ſubſtance doit ſervir à rendre plus nette & plus complette l'idée du Mode qui la détermine.

Caractères du Mode.

Il ſuit de là que la penſée n'eſt point un Mode de l'étenduë, car quand je douterois de l'éxiſtence de tous les Corps, quand même je la nierois, les idées de ma penſée & de toutes mes maniéres de penſer, n'en recevroient aucun obſcurciſſement, & l'idée du Corps, loin de les rendre plus nettes, y répand de la confuſion.

Le

Le Mouvement ne peut non plus être une pensée, que le Bleu & le Rouge, une saveur acre ou douce. A des Idées différentes répondent des Objets différens : Nous sommes nécessités à le penser ainsi.

Du Fini & de l'Infini.

IV. Quand on parle du *Fini*, on se répresente un Etre à qui l'on donne des bornes, & dont la réalité ne va qu'à un certain degré.

Mais quand on parle de *l'Infini*, l'on pense premiérement à la réalité, à l'Etre : Cette idée est positive, on entend très bien ce que ce terme signifie, & ensuite on s'abstient d'assigner aucunes bornes à cette réalité à laquelle on a pensé ; ce dernier acte est négatif, de sorte que l'idée de *l'Infini*, c'est l'idée de *l'être absolu*, l'idée de *l'Etre* à laquelle on s'abstient de joindre l'idée d'aucune borne.

Il y a une idée *Vague* de *l'Etre* qui s'aplique indifféremment à chaque Etre en particulier, au lieu que l'idée de l'Etre sans bornes, l'idée de la Réalité simple & absoluë est très bien déterminée dans son aplication & ne *peut convenir qu'à un seul.*

J'ex-

J'exclus bien de *l'Etre parfait* les réalités imparfaites, les réalités nécessairement acompagnées de non réalité, comme la *matière* qui ne se sent point, assujettie à ce qui l'environne, & dépendante de mille causes extérieures. *L'Infini* ne renferme point tout l'imparfait, mais il posséde tout le parfait, & hors de lui il ne s'en trouve point.

Voilà pourquoi il est contradictoire de suposer deux Etres absolument parfaits; car si l'existence de l'un n'étoit point sans celle de l'autre, ils ne composeroient qu'un seul Etre; si chacun avoit la sienne à part, toutes semblables qu'on les supose, il ne seroit pas vrai qu'elles fussent sans bornes. L'Esprit humain les connoit grandes & les apelle infinies: Ce mot est bien-tôt prononcé, mais s'il y pensoit bien, il verroit qu'il se contredit. Qui dit infini, se forme l'idée de l'Etre, & s'abstient d'en nier aucune réalité parfaite, mais en ce cas là, comme l'Existence & la réalité du premier ne seroit pas celle du second, plus il y auroit de réalité dans l'un, plus on en nieroit de l'autre.

Le premier ſentiroit ſa ſcience, par exemple, mais il ne ſentiroit pas celle de l'autre à tous égards. Chacun auroit ſes ſentimens à part, & un ſentiment d'une force égale à celle des deux enſemble, ſeroit le double plus vif & plus ſatisfaiſant, il le ſeroit même infiniment plus, car il croitroit d'un degré infini.

S'il n'implique pas contradiction qu'il y ait deux infinis, il n'implique pas contradiction qu'il y en ait trois, qu'il y en ait quatre, qu'il y en ait une infinité, & en ce cas un Etre qui auroit lui ſeul autant de perfection & de félicité, non ſeulement en nombre & en eſpèces, mais de plus en degré, que tous les infinis énſemble, ſeroit lui ſeul infiniment infini & le vrai infini abſolument, & en comparaiſon duquel tous les autres infinis ne ſeroient que *finis*.

Diviſion des Modes.

V. La groſſeur, la figure, le repos, le mouvement & la ſituation ſont les Modes du *Corps*, dont nous avons des idées nettes, & c'eſt à la Phyſique à chercher ſi tous les autres s'y raportent. L'Ame eſt ſimplement *apercevante* ou de plus *aquieſcente* & *voulante*. Ses perceptions

ceptions ſont ou *Senſations*, ou *Idées*. Quand elle acquieſce à la comparaiſon de ſes Jugemens, elle *raſonne* on *conclud*. Quand elle *veut* ſe procurer quelque bien, elle éprouve des *Inclinations*, ou des *Paſſions*, ſuivant la vehémence de ſes volontez.

VI. On ſupoſe que les Idées ſont de certains Objets intérieurs, différens de la Penſée, & à la contemplation deſquels la Penſée s'aplique immédiatement. Mais quand cela ſeroit, ne faudroit-il pas toûjours: 1. Que ce Tableau excitât la penſée, par ſon impreſſion, & alors cette penſée 2. ſe ſentiroit, & par là ſeroit à elle même ſon Objet immédiat. 3. Par le ſentiment de ſoi même, elle ſauroit à quoi elle penſe, & connoîtroit le prétendu Tableau intérieur; l'Idée d'un Arbre, par exemple, & enfin, par le moyen cet Arbre intelligible, elle connoîtroit l'Arbre Corporel & extérieur. Des Idées

Mais pourquoi tant de circuit? N'eſt-il pas plus ſimple & très ſuffiſant de poſer que la penſée ſe varie, & paſſe ſucceſſivement par divers états,

&

& comme, dans toutes ces différentes manières de penser, elle est toûjours à elle même son Objet immédiat, en se sentant ainsi, elle se répresente en même tems des choses différentes de soi, elle s'aprend elle même à elle même, ce que c'est qu'un Triangle, qu'un Arbre &c.

Des Idées innées.

VII. Dans cette suposition, la célébre Controverse des Idées innées devient facile à terminer.

Nous ne naissons pas avec un très grand nombre de pensées, car nous n'avons jamais qu'une pensée à la fois, à la vérité tantôt plus simple, tantôt plus composée. Mais il me paroit aussi qu'on pouroit fort bien démontrer, que les hommes naissent avec des dispositions à entrer dans des pensées uniformes, à se représenter les mêmes Objets de la même maniére, & que toute la varieté qu'on remarque entr'eux, à cet égard, se reduit au plus ou moins de vivacité, au plus ou moins d'attention, suivant que l'éducation a excité ou affermi, ou émoussé & alteré les dispositions-

positions naturelles, auxquelles cependant on peut toûjours être ramené.

VIII. Je ne connois aucune substance assez simple pour ne renfermer qu'une seule réalité. Leur assemblage est regardé comme une seule chose, & reçoit un nom unique. A l'objet désigné par ce nom on attribue les réalités qui le composent, & à cause de cela on les apelle des *Attributs*. Attributs.

Cette expression est capable de jetter dans l'erreur, car on s'acoutume à regarder ce qu'on apelle des Attributs, comme des réalités différentes du sujet auquel on les attribue, & par l'erreur de cette suposition, on vient à imaginer, qu'une substance, dont on parle, est elle même l'attribut d'une autre dont on n'a aucune idée, comme quand on dit *l'Etendue* est un des *attributs de la substance corporelle.*

Mais il se pouroit qu'en cela on ne se trompât pas moins; que si, après avoir dit que *l'Ame & le Corps* sont *les attributs de l'homme* : *Trois lignes & l'espace* qu'elles renferment, *les attributs du Triangle*, on cherchoit

avec inquiétude un ſujet commun, dont l'ame & le corps fuſſent les attributs, & une figure différente de l'eſpace & des trois lignes qui le ferment, & de laquelle cet eſpace & ces trois lignes qui le ferment fuſſent les attributs.

Entre les réalités qui compoſent une choſe, on apelle *Eſſence*, celle qui eſt ſupoſée par toutes les autres, & qui par là eſt la premiére & la principale.

Celles qui ſont inſéparablement attachées à cette premiére, s'apellent *Proprietés eſſentielles*, ou ſimplement *Proprietés*, & celles qui quelquefois s'y trouvent, & quelquefois auſſi ne s'y trouvent pas, ont reçû le nom *d'Accidens.*

Expreſſions ſur le rien.

IX. Il arrive aux hommes de ſupoſer raſſemblées en un ſeul Tout, des réalités qui s'excluent néceſſairement l'une de l'autre. Ils donnent un nom à cet aſſemblage ſupoſé, & comme cet aſſemblage n'eſt point réel, ſon nom eſt un mot qui ne ſignifie rien. Tel eſt celui d'un Corps qui penſe.

On parle du rien très improprement

ment, & ſi improprement qu'on va même à en faire trois eſpèces. Ce qui n'eſt pas, mais qui ſera. Ce qui ne ſera pas, mais qui eſt poſſible. Ce qui n'eſt pas & ne peut être : Comme ſi l'Exiſtence à venir, ou l'Exiſtence poſſible, ou l'impoſſibilité même pouvoient être les attributs du Rien. Certainement un langage qui s'énonce ſur ce qui n'eſt pas, dans le même ſtyle que ſur ce qui eſt, manque d'exactitude. Il faut donc le corriger & lui en ſubſtituer un tout différent. Par exemple : *Il eſt dès cauſes qui exiſtent actuellement, elles ſont déterminées à agir, & de leurs forces, de leurs déterminations & de ſes effets, il en naitra un, dont nous avons déja l'idée.*

J'ai l'idée d un homme haut de dix toiſes, j'ai celle d'une Montagne d'or, & d'un Etre aſſez puiſſant qui exiſte, pour produire, dès qu'il lui plaira, des Objets qui répondent à ces idées.

Un Vallon ne peut être conçû ſans des montagnes, qui ôte l'une de ces idées ôte l'autre. Il en eſt ainſi d'un bâton & de ſes deux bouts.

Quand nous parlons du néant, afin que nos penſées ſe diſpoſent confor-

mément à nôtre langage, & qu'elles y répondent éxactement, il faut s'abſtenir de ſe répréſenter quoique ce ſoit. Qui dit *rien* déclare par ſon langage qu'il éloigne toute réalité; il doit donc écarter toute idée, & ne porter ſon attention ſur quoi que ce ſoit de répréſentatif.

Termes négatifs. X. Les termes qui déſignent ce qui n'eſt pas, devroient tous être négatifs. Le langage des hommes eſt plein d'expreſſions opoſées, *Immortel*, *Immatériel*, *Incorruptible* ont une ſignification poſitive, & au contraire *Puiſſance d'errer*, *Puiſſance de pécher*, ſont des négations exprimées en termes *poſitifs*. Tout ce que l'homme a reçu de ſon Créateur eſt réel & bon, *attention*, *fermeté* &c. Il auroit pû les donner dans un plus grand degré, il ne l'a pas fait, c'eſt *pure négation* : Il n'étoit pas obligé à faire davantage, les dons & les degrés étoient ſuffiſans, ſi l'homme avoit voulu s'en bien ſervir.

A meſure que les hommes ont aquis & ont fait de nouvelles réflexions, au lieu d'inventer de nouveaux mots, ils ont fait quelque petit changement

gement à ceux qui étoient déja en usage, de *matériel* il ont fait *immatériel*, ou ils en ont étendu la signification, & ont exprimé diverses choses par un même terme, à l'ocasion de quelque raport qu'ils concevoient entr'elles. *Sain* signifie, & un homme qui se porte bien, & une viande propre à le conserver dans cet état.

XI. Il est des mots auxquels il ne se trouve point d'objet qui réponde; on leur en supose; & c'est une source d'erreurs.

Mots qui ne signifient rien.

On joue, & parce qu'on ne veut pas avouer les fautes qu'on a faites, ou qu'on ne se souvient pas des inadvertances où l'on est tombé, ou enfin parce qu'on n'a pas d'idées de tous les mouvemens par lesquels l'agitation de la main, & la situation de la table a fait passer les Cartes ou les Dez, au lieu de raporter sa perte à l'une de ces trois causes, les seules qu'on peut raisonnablement suposer, ou à toutes les trois ensemble, on les met à part, on en écarte son attention, & on leur en substitue une imaginaire qu'on apelle *le Hazard*. C'est une Cause chimérique, que l'on

tire du rang des nécessaires, sans la placer néanmoins au nombre de celles qui agissent avec connoissance & choix.

L'obscurité du mot de *Fortune*, terme mal défini, mal déterminé, a donné lieu aux aplications du monde les plus équivoques. Tantôt on l'a justifiée comme une *Cause sage* qui ne fait rien que ce qu'elle a droit de faire, & tantôt on en a parlé comme d'une *Puissance bizarre*, qui aime à se jouer de l'Ordre & à mépriser l'Equité.

Idées vagues.

XII. Il est des mots qui à la vérité ne sont pas destituez de sens, mais qui expriment simplement des idées, sans qu'il y ait des objets qui répondent à ces termes vagues; tels sont les mots de *Substance*, de *Figure*, de *Nombre* &c. Nous avons une idée vague de substance, & on peut dire que nous n'en avons pas deux, parce qu'elle nous paroit toûjours la même & qu'elle est également aplicable à tous les Objets déterminés & singuliers qui ont leur existence propre. Mais le Nom de cette idée ainsi vague, n'est point le nom d'un objet singu-

ſingulier & réellement éxiſtant au dehors de nous, qui ſoit ſeul une ſubſtance.

Et cette remarque toute ſimple, ſuffit ſeule, pour faire tomber tout le Syſtème viſionnaire de Spinoſa.

Les termes vagues ne ſont pas trompeurs, pendant qu'on les conſidère comme des noms d'idées vagues, mais ils le deviennent dès qu'on les aplique à des Objets déterminés, & que dès là on s'imagine de connoître déterminément ce à quoi l'on a ſimplement impoſé un nom vague. Ç'a été l'illuſion perpétuelle des Scholaſtiques.

XIII. Il y a des cas ſur leſquels on ne ſauroit penſer juſte, ſi on fait plus d'attention à ce qui eſt qu'à ce qui n'eſt pas. Il eſt cependant difficile de penſer autant à ce qu'on n'aperçoit pas, qu'à ce dont on eſt frapé; & voilà pourquoi on ſe trompe ſouvent ſur des Queſtions qui demandent un partage d'attention ſi égal entre des Objets ſi inégaux.

Parallèle de ce qui eſt, avec ce qui n'eſt pas.

Un General livre des batailles & remporte des victoires, ſa Campagne eſt glorieuſe. Un autre ſe tient ſur la

 défen-

défensive & arrête les progrès d'un Ennemi puissant, habile & heureux. Pour ne faire aucun tort à sa gloire, il faut pouvoir se réprésenter tous les maux qui n'ont pas eu lieu, mais dont une bataille témérairement hazardée & perduë, n'auroit pas manqué d'être suivie.

Noms de Substances & de Modes confondus par trop de ressemblance.

XIV. Tout terme qui signifie au delà d'une simple idée vague, marque ou *une Chose*, ou *l'Etat* de cette Chose, ou *cette Chose dans son état.*

Dans une langue exacte, chaque Espèce d'Objets auroit aussi une espèce de noms qui lui seroit propre, & par laquelle on seroit dabord averti de qu'elle espèce d'Etres on parle. Mais on s'est trop pressé à donner des noms à ce qu'on ne connoissoit pas assez distinctement.

Il est vrai que les *Choses* ou Substances, sont désignées par des noms qu'on apelle *Substantifs*. HOMME. Les Choses modifiées ou considerées dans leurs états, par des noms *Adjectifs*. SAVANT. Enfin pour marquer *l'état* en lui même & sous une idée séparée, on a déduit des Adjectifs certains mots que l'on apelle *Abstraits*, & qui sont pourtant Substantifs. SCIENCE.

Mais cela n'étant pas universel, donne d'autant plus de lieu aux méprises, qu'il est plus fréquent, parce qu'on s'avise moins de prendre garde aux exceptions.

De l'Ajectif ETENDU vient le Substantif *abstrait* ETENDUE, & on la regarde comme un état & un Mode, quoique ce soit une Substance.

Les mots Substantifs de mouvement & de tems sont cause qu'on parle, & qu'on pense même, sur le mouvement & le tems, comme si c'étoient des Substances. Le mot de *Forme* a encore beaucoup plus embrouillé l'ancienne Physique.

XV. Les termes *d'estimé* & *de riche* sont adjectifs comme ceux *de Savant* & *de Sage*. Mais l'estime est un état de celui qui fait cas d'un autre, c'est une de ces maniéres de penser, & ce n'est point un état & une modification de la personne qu'on estime, c'est une maniére de penser des autres sur son compte, & qui est tout à fait hors de lui.

On confond les Relations avec les Modes.

Les Richesses ont leur éxistence à part de celui qu'on apelle *Riche* & ce terme marque un raport à de certains

fonds dont on peut disposer à son gré.

Ce qui paroit *Mode* n'est donc dans ces cas, que Dénomination Extérieure, quoique la vanité des hommes en prenne ocasion de s'aplaudir, & de s'attribuer réellement plus de mérite.

On dit qu'une *Blancheur* est *vive*, ce dernier terme exprime, non le Mode d'une Substance, mais le degré d'un Mode, & quand on dit qu'une couleur est *rude*, cet adjectif en désigne l'effet, de même que *la santé* est non un mode, mais un effet de l'exercice, & un état de celui qui se donne du mouvement.

CHAPITRE II.

Des Raports que les Objets ont avec nous.

Force de la nouveauté & de l'antiquité.

I. LES Objets nouveaux frapent plus vivement, & par là plaisent davantage à une Nature née pour penser & sentir.

Nôtre Créateur nous a environné d'une infinité d'Objets, & nous a faits pour

pour aller de connoissance en connoissance, & ce n'est pas un plaisir médiocre que celui de faire l'épreuve de ses forces.

Mais dès que la vanité s'en mêle & relève les agrémens de la nouveauté, on vient à lui rendre un hommage qui n'est dû qu'à l'Evidence, dont le goût se perd par là peu à peu.

Dans l'impatience de briller par l'Extraordinaire, on néglige de bien aprendre les Principes les plus communs pour se hâter de mettre au jour des Paradoxes.

Lorsque l'humeur chagrine se joint à la vanité; au plaisir de se préferer aux autres, on joint celui de répandre chez eux l'embaras & l'inquiétude.

Les Brouillons & les Factieux aiment les idées nouvelles, comme les nouvelles Maximes, & les nouveaux Etablissemens.

L'Esprit humain passe aisément d'une extrémité à une autre, & pour n'avoir pas réüssi dans un genre de vie, il se jette dans l'oposé.

On a été chagriné par des Ecclésiastiques, on se jette dans l'irreligion.

On s'ennuye du libertinage, on passe au Fanatisme.

Ces penchans ne sont pas faciles à redresser. La Raison n'a jamais moins de pouvoir que dans la surprise, & c'est de la surprise que la nouveauté tire sa force.

Ceux qui n'ont qu'un penchant raisonnable pour ce qui est nouveau, permettent tranquillement aux autres la même liberté qu'ils se donnent eux mêmes. Mais ceux qui se trouvent sans fécondité & qui n'ont fait usage que de leur mémoire, se bornant à respecter les Anciens, comme des Maîtres que l'usage a établis, ne peuvent souffrir que leurs Contemporains se donnent le même droit, & ils ne voient jamais qu'avec un jaloux chagrin que chaque jour fasse naitre de nouveaux Maîtres; leur vanité & leur paresse en souffrent également.

Le chagrin est fortifié par l'esprit de parti & par la superstition. La source de la Religion est ancienne, on ne sauroit mieux faire que de remonter à cette source, mais il se peut que des siécles postérieurs soient assez heureux, pour corriger des additions par lesquel-

lesquelles des siécles précédens en avoient troublé la pureté. Mais c'est dequoi on ne peut s'assûrer que par la voye de l'Examen, & les matiéres de Religion ne sont pas assez du goût de la plûpart des hommes, pour en faire les objets de leur attention.

Les Politiques sont encore en garde contre la nouveauté, ils n'ont pas tort en tout sens; la Raison a peu de part à l'obéïssance des Peuples. La coutume & le respect pour ce qui est établi en est à peu près l'unique fondement. Des changemens fréquens leur feroient perdre un respect, qui leur est si utile à eux mêmes. Outre cela on sent peu les sujets de mal-aise auxquels on est fait dès l'enfance, à peine s'en aperçoit-on? Mais comme le mal se trouve presque ordinairement à côté du bien, le moindre inconvénient, qui acompagne un changement, raisonnable en lui même, se fait sentir par sa nouveauté & paroit insuportable.

Mais quel raport a tout cela avec les progrès des Arts & des Sciences, & qui a plus d'intérêt à la tranquillité publique que ceux qui les cultivent? Qui pense moins à la troubler?

Parallêle de la nouveauté & de l'antiquité.

II. Un empressement excessif pour la Nouveauté qui fait admirer tout ce qu'on n'avoit pas encore ouï, est dans ceux qui ne sont plus enfans, une très honteuse puérilité.

Mais aussi ceux qui, dans un âge avancé, se regardent toûjours comme des enfans, par raport à ceux qui les ont précédés, ne sont-ils pas encore enfans dans un sens, & ne radotent-ils point eux mêmes? C'est nous qui sommes les anciens, car autrefois le Monde étoit plus nouveau qu'aujourd'hui.

Les Anciens ont eu leurs avantages. L'Esprit de parti règnoit moins de leur tems que du nôtre, où le zèle de Religion s'est répandu dans toutes les sciences humaines. Outre cela ils n'étoient pas distraits par la nécessité d'aprendre mille niaiseries, qu'il faut savoir, ou devenir le rebut de ceux qui ont en main les Dignités & les Récompenses.

On est obligé aux Anciens, & par reconnoissance on doit profiter de leurs lumiéres; mais on se doit aussi à la postérité, & pour imiter véritablement les Anciens, il faut aller plus loin

loin que ceux qui nous ont précédés: Il faut mettre à intérêt les fonds que nos Péres nous ont laiſſés, & les tranſmettre multipliés à nos deſcendans.

Pour ſavoir ſi les Anciens ont été auſſi heureux que leurs Admirateurs le prétendent, ou ſi les Modernes ont mieux réüſſi, il faut éxaminer, & de peur de ſe tromper en éxaminant, il faut ſe dépouiller de toute prévention.

Une Vérité nouvelle eſt Vérité. Une Erreur ancienne eſt Erreur. Qui a des yeux doit s'en ſervir, & celui qui s'eſt trompé ne doit pas être crû ſans preuve.

III. Il eſt inutile de travailler à s'inſtruire de ce qu'on ne peut connoître, car c'eſt perdre ſon tems que de tenter l'impoſſible. Recherches utiles ou inutiles.

On ne parvient point ſur de tels ſujets, à ſe former des Idées, on ſe brouille la Cervelle, & on ſe prévient par des termes auxquels on ſupoſe un ſens, quoiqu'ils ne ſignifient rien.

Des Queſtions qui ont fait des éclats terribles, ſi on les avoit éxaminées tranquilement & de près, ſe ſeroient reduites à demander, non s'il eſt per-

mis de penser, mais s'il est permis de parler autrement que de certaines gens.

La seule voie qui peut-être d'usage quand on a à conferer avec des personnes ainsi prévenues, c'est de les prier qu'ils s'expliquent.

Mais s'il est des sujets qui passent tout à fait la portée de l'Esprit humain, il en est aussi qui au dessus des forces de l'un, ne sont pourtant pas au dessus des forces de l'autre.

Sur ces sujets là il faut bien se donner garde de juger, avec précipitation, des autres par soi même.

On se ferme souvent à soi même l'intelligence des choses auxquelles on croit qu'il est impossible d'arriver, car on n'essaye plus d'avancer, dès qu'on s'est mis en tête qu'on ne sauroit faire que des pas inutiles.

Il n'y a qu'à s'instruire par degrés, en passant peu à peu des Principes aux Conséquences, & du simple au composé : Les forces de l'Esprit croitront avec ses lumiéres, & plus on aura fait usage de ses yeux, plus aussi leur pénétration s'étendra.

Il est des gens qui aiment à sentir

qu'ils ne comprennent pas, & de peur que leur admiration ne cesse, ils fuient la lumiére & les éclaircissemens. Or dès qu'on s'est une fois acoutumé à négliger l'Evidence, on n'a plus d'autre principe à suivre que l'entètement pour la coutume, ou pour la singularité, & disposés également par ces deux principes, à admettre une infinité de propositions, où on ne voit goute, c'est par paresse, ou par hazard qu'on se borne à quelques unes.

Revûe des sciences par raport à leur utilité.

IV. Les maux auxquels nous pouvons aporter du remède viennent tous de nôtre ignorance ou de nos méprises.

Nous avons débuté par établir l'utilité de la Logique. La Morale qui nous aprend à démèler le Juste d'avec l'Injuste, qui étale à nos yeux l'excellence de la Vertu, nous peint l'horreur du Vice, & nous fournit des secours & des facilités pour nous affermir dans nôtre devoir, porte dans sa définition des preuves suffisantes de son prix.

La connoissance de l'homme, déja très digne par elle même de nôtre attention, est encore un grand fondement

ment de la Logique & de la Morale. Plus nous connoîtrons nos Talens, mieux nous verrons l'usage que nous en devons faire.

Sans la connoissance de Dieu nôtre Créateur, nous sommes à nous mêmes un abîme de ténèbres, & dès que Dieu ordonne la Vertu, il y a une différence infinie, entre la suivre & la négliger.

Les parties de l'Univers ont tant de liaison ensemble, entr'elles & avec nous, que nous n'aurons jamais qu'une connoissance très imparfaite de nous mêmes pendant que nous ignorerons la nature & la force des Corps dont nous sommes environnés.

Cette considération suffiroit pour recommander la Physique. Que sera-ce si nous y joignons les grands secours que l'on en tire, pour la conservation de nôtre santé, pour guérir nos maladies, & soulager nos douleurs?

Il y a plus, nôtre Créateur a voulu se faire connoître par ses Ouvrages, & chaque découverte que nous faisons dans la Nature, nous rend de plus en plus sensibles à sa Puissance, & nous fait de plus en plus admirer sa Bonté.

La force qu'on tire de ces connoiſſances, pour mépriſer les amorces des ſens, & pour ſe mettre au deſſus de ces plaiſirs & de ce faſte, qui ſont aux hommes de ſi fréquentes ocaſions de crimes, nous doivent convaincre de l'obligation où nous ſommes de mettre à profit ces ſecours.

L'Univers eſt le Temple de Dieu qui l'a créé. Les hommes ſont les Miniſtres de ce Temple, & quand ils ne daignent pas s'apliquer à en connoître les parties, & en admirer les beautés, quel nom donner à leur négligence? Dire qu'elle eſt *ſtupide*, ce n'eſt pas aſſez, elle eſt plus que honteuſe, elle eſt infame, elle eſt horrible.

Un Cheval voit auſſi bien que le Cavalier qui le monte, & ce Cavalier eſt aſſez brutal, pour ne ſe faire aucun reproche de ne ſavoir pas mieux comme on voit que ſon Cheval. Eſt-ce un Privilège de la Raiſon? Eſt-ce un Privilège de la Nobleſſe, de paſſer ſes jours dans l'ignorance & la diſſipation, content des fonctions animales?

La Phyſique même tient à la Religion à laquelle elle conduit & qu'elle dégage de ſuperſtition.

Les Mathématiques ſont la Clef de la Phyſique, & la vie humaine en tire mille ſecours.

L'Expérience rend prudent. Le Commerce des hommes rend circonſpect. L'Hiſtoire nous tient lieu de l'un & de l'autre de ces ſecours. Les Ruſes que nous y liſons nous aprennent à être ſur nos gardes. Les Exemples d'habileté & de Vertu, nous préſentent des modèles à imiter. Les Exemples de Vices nous rempliſſent d'horreur, & nous avertiſſent de nous précautionner contre tout ce qui y achemine.

La connoiſſance des Langues eſt néceſſaire pour l'intelligence des Livres. On aprend les Langues pour lire les Auteurs : On profite de l'Hiſtoire, pour aprendre à ſe conduire : On profite de l'Etude de la Nature pour s'élever au Suprême Auteur des merveilles qu'on y admire. On tire des Mathématiques des ſecours pour ſoulager nos beſoins, & multiplier nos douceurs. La Spéculation ſe raporte à la patique, & la pratique elle même doit ſe raporter à Dieu, le glorifier, nous élever, & nous unir à lui.

V. L'ESPRIT de l'homme, ſe laiſſant aller à ſes entêtemens ou à ſa vanité, a chargé les Arts & les Sciences de pénibles & de pitoyables inutilités.

Ecarts des hommes dans les ſciences.

Sous le Nom de Logique l'Ecole a donné des Volumes de ſottiſes, & des Profeſſeurs ont été payés pour en informer la Jeuneſſe qu'on leur confioit.

Les Moraliſtes, pour ſe donner le plaiſir de diſcuter des queſtions embaraſſantes, ont propoſé des cas qui n'arriveront jamais. En raffinant ſur les motifs, ils ont rempli leurs livres de chimères.

Ce qui portoit autrefois le nom de Phyſique n'étoit qu'un mèlange d'idées fauſſes, de notions vagues, déguiſées ſous des Noms, en partie pompeux, en partie barbares, qui n'aboutiſſoient qu'à étourdir les *Ignorans* & qu'à enfler de vanité les *Sots*, qui donnoient dans ces piéges.

Depuis qu'on a ſubſtitué l'Expérience au galimathias, il n'auroit été que mieux d'y proceder avec plus d'ordre, & de ſe rendre bien attentif au ſimple, avant que de ſe permettre de paſſer au merveilleux.

Sous prétexte qu'on va à la découverte de la Nature à tatons, on s'eſt permis des conjectures & des Syſtèmes avec trop de facilité, & on ne s'eſt pas rendu aſſez difficile ſur les preuves & aſſez ſcrupuleux ſur l'évidence.

C'eſt oublier le but de l'Hiſtoire que de faire ſon capital de corriger quelques lettres, de redreſſer quelques dattes, de déterrer quelque ſuitte, de mettre au jour, à force de conjectures, quelques Noms, ſur leſquels on n'a cependant rien à dire qui vaille la peine d'être lû.

Par reconnoiſſance pour ceux qui ont pris ſoint de déterrer toutes les coutumes des Anciens, & de nous inſtruire en détail de leurs habits, de leurs meubles, de leurs ſerrures &c. On ſouhaiteroit qu'en ne donnant que pour bagatelles & pour minuties, ce qui en effet n'eſt que bagatelle & minutie, il ne ſe fiſſent pas ſoupçonner que leur amour propre a répandu ſur leurs Ouvrages, un prix dont ils ſont fort éloignés.

Les Antiquités Hébraïques peuvent ſervir à expliquer divers endroits de l'Ecriture Sainte. Mais ſe faire une

Loi

Loi de ne lire que dans des Originaux anciens, obſcurs & très embrouillés, ce que des hommes ſavans & très laborieux en ont déja extrait, & dont il ne reſte plus qu'à ſe ſervir, n'eſt-ce point un mérite de ſavoir perdre ſon tems? Que doit-on attendre de juſte & d'heureuſement exprimé, d'un homme qui fait ſa principale étude des Rabbins, Auteurs ſans netteté, ſans élegance, & outre cela pleins de rèveries.

La connoiſſance des Langues n'eſt eſtimable qu'autant qu'elle ſert à tirer des lumiéres & des fruits de ſes lectures. Eſt-ce là l'uſage qu'en font tant de gens qui paſſent leur vie à entaſſer langue ſur langue.

Sentir les délicateſſes & le fin des Auteurs, entrer dans leur eſprit, profiter de la netteté, de la force & des tours de chaque langue, pour les tranſporter dans la ſienne, & ſe former à penſer & à s'exprimer avec plus de juſteſſe & plus de beauté, c'eſt là le profit qu'on doit tirer de ſes lectures.

Mais on n'en voit que trop, qui, pour tout fruit de leurs veilles & de leurs travaux aſſidus, ne remportent que

que le pitoyable avantage de ſavoir repeter une pauvreté dans un plus grand nombre de mots, & encore toûjours mal.

Voici une des raiſons de l'eſtime où ſe voient des perſonnes qui en méritent ſi peu. Quand un homme à l'Eſprit juſte & aiſé, qu'il penſe bien, & s'énonce clairement, une grande partie de ceux qui l'écoutent s'imaginent que tout cela ne lui a rien coûté, & ils ſe flattent qu'eux mêmes en feroient bien autant. Mais chacun eſt convaincu qu'il ignore une Langue qu'il n'entend point, & il ſent qu'il auroit bien de la peine à l'aprendre. Or le travail qui ſaute aux yeux eſt une preuve de ſavoir proportionnée à la groſſiéreté des hommes.

Dans le tems du renouvellement des Sciences, la connoiſſance des langues & le ſavoir marchoit d'un pas égal, c'étoit également les effets, & d'une grande ardeur pour aprendre, & d'une grande habileté. Mais aujourd'hui l'étude des langues eſt devenuë une étude des plus aiſées. Avec un Corps robuſte, une Mémoire médiocre, & du goût pour le travail, on y réüſſira toûjours.

Dans

Dans l'ignorance ou vivent les hommes, ſur une infinité de ſujets, qu'ils auroient interêt de connoître, il y auroit trop de préſomption à conclure. *Je ne dévine pas de quel Uſage ſont de certaines Théories où je ne vois goute : Donc elles n'en ont point du tout.* Peut être raiſonneroit-on tout autrement, ſi on en avoit la connoiſſance.

Il ſeroit pourtant à ſouhaitter que des Savans d'une grande habileté, & qui ont pouſſé loin les ſciences les plus ſublimes, vouluſſent auſſi faire uſage de leurs forces ſur d'autre ſujets, & prouver par le ſuccès qu'ils auroient, qu'on a tort de ſoupçonner que l'humeur & le hazard, peut être même la vanité, ont plus de part que leur Raiſon, à leurs Etudes favorites.



CHAPITRE III.

Des Relations que les Objets ont entr'eux. Et premiérement de raports des Conformité.

Naissance des Relations.

I. ON ne peut pas faire des réflexions, sur differens sujets, tout à la fois, mais on peut avoir plusieurs idées présentes en même tems. D'un coup d'œil, j'apercois un espace, une ligne courbe qui le ferme, un point au milieu de cet espace, un Diamêtre qui le partage, des cordes differentes de ce Diamêtre, des Rayons tirés du Centre à la Circonference.

L'Acte de l'Esprit qui compare deux Idées, achéve la comparaison & fait l'Essence de ce qu'on apelle Relation.

Je puis voir deux Triangles sans les comparer; mais quand je m'aperçois que la même Idée, la même maniére de penser qui me fait connoître l'un, me fait connoître l'autre, que l'Idée d'espace que j'aplique

plique au premier, eſt également aplicable au ſecond, qu'avec le même Nombre on compte les lignes de l'un & de l'autre ; cette égalité d'aplication fait que je leur donne le nom de *ſemblables*, & que je dis que ces deux figures ont *un raport de reſſemblance.*

Au dehors de moi ſont les Objets, au dehors de moi ſont les attributs, ſur leſquels mon attention s'arrête, pour former la Comparaiſon. Ces attributs ſont, en eux mêmes, propres à être comparés, mais cette Comparaiſon il faut qu'un Eſprit la faſſe. A cet acte qui compare nous donnons un nom, & ce nom, expreſſion de ce qui ſe paſſe en nous, nous le prêtons aux Objets, nous y cherchons des *raports* & des *relations*, qui ſont nôtre unique Ouvra-& ouvrage intérieur. C'eſt ce qui a embrouillé cette matiére. Quand d'un ſeul coup de Compas, j'ai tracé un Cercle, tout ce que j'ai fait naitre ſe reduit à une Courbure qui renferme un eſpace qui étoit déja ; mais je n'ai point produit en même tems une infinité de reſſemblan-

ces & de raports de petitesse & de grandeur, avec les Cercles & les autres figures qui existoient déja. J'ai donné lieu à des Etres qui pensent, de faire ces Comparaisons, s'il le trouvent à propos.

Chaque Corps est d'une Etenduë déterminée, mais, en lui même, aucun n'est ni grand, ni petit. Les Esprits qui les comparent leur donnent ces noms.

L'Egalité est une *ressemblance de quantité* & on donne le nom d'Egaux à deux Objets, lors que la même idée qui découvre le *plus* ou le *moins* de l'un, suffit pour se répresenter le *plus* ou le *moins* de l'autre.

Une Comparaison est composée de deux Membres : L'un renferme l'image, & l'autre la chose qu'on veut faire connoître sous cette image, & quelquefois, l'un de ces membres est sousentendu.

Souvent encore un seul mot renferme la valeur d'une Comparaison, & donne lieu de confondre le relatif avec l'absolu. Les termes de *Savant* & de *Riche* en sont deux, auxquels il s'en trouve un très grand nombre de semblables.

II. Il eſt commode à l'Eſprit humain, naturellement pareſſeux, de trouver dans une idée déja toute formée & toute familliére, l'image d'un objet nouveau : Sa vanité même y trouve ſon compte, il eſt agréable d'avancer tout d'un coup en connoiſſances.

Les Comparaiſons impoſent.

Par là les Comparaiſons plaiſent & cela ſuffit, pour ſe perſuader d'abord qu'elles ſont très juſtes & très exactes.

Elles plaiſent encore, parce qu'en même tems qu'elles délaſſent par l'uniformité qu'elles préſentent, elles recréent & reveillent par la varieté qu'elles renferment.

Le moindre interêt ſuffit pour outrer les reſſemblances. Les hommes jugent des autres par eux mêmes, & un Vicieux impute les belles Actions d'autrui à des motifs qui en détruiſent le mérite.

Indépendamment de tout interêt, on trouve ſouvent très ſemblables, les choſes qui ne ſe reſſemblent que peu ; Le *Beau* eſt *Rare*, cela ſuffit pour loüer ce qui eſt rare comme s'il étoit beau.

Une grande habileté n'eſt pas une qualité ordinaire ; Des fourbes exceſſivement hardis ne ſont par communs. On donne le nom d'habileté à ce qui ne renferme aucune adreſſe, & ne part que d'une exceſſive impudence.

Les Eſprits forts imputent à l'élévation de leur génie, les effets d'une incorrigible Corruption, qui les aveuble.

Règles. III. QUELQUEFOIS on compare deux choſes, à deſſein de connoître au juſte en quoi elles ſe reſſemblent, & à quels égards elles différent.

Dans ces cas là, il faut étudier d'abord ſéparément chacun des ſujets que l'on compare, & dès qu'on aura découvert au juſte, ce qu'ils ſont en eux mêmes, rien ne ſera plus aiſé que de parcourir leurs attributs, pour demêler ce qui s'y trouve de ſemblable, d'avec ce qu'ils peuvent renfermer de différent.

Quelquefois on compare deux objets, pour faire ſervir la connoiſſance de l'un, à la connoiſſance de l'autre. En ce cas encore, il faut commencer par l'examen du plus facile,

ſoit parce qu'il eſt plus ſimple en lui même, ſoit parce qu'il eſt plus à nôtre portée, & après l'avoir étudié à fond, on cherchera dans celui qui eſt moins connu, & qui pourtant reſſemble au premier, au moins en partie, il y faut, dis-je chercher, l'un après l'autre les attributs de l'Objet qu'on connoit déja. L'Utilité de cette Comparaiſon conſiſte, à ouvrir la route par où l'on peut s'inſtruire, & à mettre en état de la ſuivre plus aiſément.

Quand-on veut diſpoſer l'eſprit d'une perſonne à tirer une Concluſion, on choiſit des ſujets familiers, afin que ſon attention moins partagée entre la vuë du Principe, & celle de la Conſéquence, la tire plus aiſément, & en ſente mieux la juſteſſe & la néceſſité.

Il importe peu que le ſujet qu'on ſupoſe pour établir cette Comparaiſon, ſoit réel ou imaginaire. On n'a en vuë que de faire ſentir la Néceſſité d'une Conſéquence & d'aprendre à la tirer.

Les Comparaiſons de cette eſpéce tirent leur force de ce Principe. Que

ſur des ſujets ſemblables, il faut raiſonner de la même maniére, ou être en contradiction avec ſoi même, ce qui eſt un caractère de folie. Si la ſeconde Concluſion n'eſt pas une ſuitte auſſi néceſſaire de ſes Principes, que la premiére l'eſt des ſiens, on a tort de juger de l'une par l'autre, elles ne ſe reſſemblent pas, l'Eſſentiel y manque.

De même quand on conclud de l'Effet à la Cauſe, ou de la Cauſe à l'Effet, & qu'on ſe ſert dans ce deſſein d'une comparaiſon, dont le premier membre renferme une Cauſe, & le ſecond une autre Cauſe auſſi avec ſon Effet, il faut que la Cauſe qui produit l'un agiſſe de la même maniére que celle qui produit l'autre.

Puiſque les Comparaiſons ſont deſtinées à éclairer; celles qui éclairent ſont les plus eſtimables; & les plus ſimples ſont les plus ſûres.

Comme les Choſes corporelles ſont plus familiéres que les ſpirituelles; c'eſt d'elles qu'on tire le plus ſouvent des Comparaiſons. Cependant la nature & les proprietez du Corps ne paroiſſent guère propres à faire con-

connoître la Nature & les proprietez de l'Ame. Plus les premiéres de ces idées disparoissent, plus les autres se font apercevoir avec netteté. Rapeller les images du Corps, c'est troubler les Notions de l'Esprit, il faut imposer silence à l'Imagination, il faut la laisser en repos, pour faire un libre usage de l'Entendement.

Toute Comparaison nous présente une chose sous l'image d'une autre. Voilà pourquoi quand on en présente un trop grand nombre, on acable, au lieu de soulager; on fait disparoître ce qu'on se propose d'éclairsir. Souvent une Conparaison trompeuse doit son éfet à son peu de justesse même; en nous présentant une chose pour une autre, elle nous fait prendre le change, & nous distrait du sujet auquel nous devrions donner nôtre principale attention.

Les Comparaisons doivent servir à mettre l'esprit de ceux à qui on les adresse, dans des points de vuë, où il convient d'être placé, pour regarder les Choses sous les faces, sous lesquelles on se propose de les leur faire voir. En vain on tâche d'élu-

der la force d'une Comparaiſon, par une longue énumeration des différences, qui ſe trouvent entre les deux Choſes que l'on compare. Mais la Comparaiſon reſte juſte, pourvû que les deux faces ſous leſqu'elles on enviſage les deux ſujets ſur qui elle roule, ſoyent effectivement ſemblables, & que l'une ſerve à éclaircir l'autre.

Il eſt des Comparaiſons dont tout le but eſt d'embellir. Quand un ſujet mérite qu'on s'y arrête; quand un Orateur a lieu de croire que ſon Auditeur ſeroit fâché de le perdre ſitôt de vuë, après le lui avoir montré ſous ſa véritable forme, il ne ſe- pas inutile de le lui préſenter encore ſous des portraits qui lui reſſemblent.

Les Comparaiſons deſtinées à embellir doivent êtres tirées de ſujets qui ayent de la dignité, ou à qui on en puiſſe donner, par les faces ſous les qu'elles on les préſente.

On employe enfin des Comparaiſons pour émouvoir & pour toucher. Déja elles raſſemblent des idées, & on eſt plus frapé de la multitu-

de que du petit nombre. On les tire des Choſes corporelles, dont l'Idée ébranle l'Imagination, on donne aux expreſſions dont on ſe ſert le tour le plus vif dont elles ſoyent ſuſceptibles. Le Cœur ému en cherche de telles ; l'Imagination lui en offre qu'il ſe hâte de ſaiſir, ſans en examiner la juſteſſe, il lui ſuffit d'y trouver de la force. On ne donne point ces Comparaiſons comme des preuves ; ce ne ſont même rien moins que des éclairciſſemens. Il ſuffit que les mouvemens qu'elles doivent produire ſoyent juſtes & fondez en Raiſon.

Lorſqu'on a quelque doute ſur la juſteſſe des ſentimens, dans leſquels les images des Comparaiſons font naturellement entrer, il faut les dépouiller de leur tour éblouiſſant, examiner les ſentimens dont il s'agit, en eux mêmes, & n'en juger que ſur les principes inconteſtables de l'Equité & de la parfaite Evidence.

Un Terme métaphorique renferme une Comparaiſon, mais comme il ne détermine pas à quel point il faut porter le dégré de reſſemblance qu'il

supose ; pour s'en assûrer, on consulte l'Autheur, qui s'est servi de ce style, dans les endroits, où il s'est énoncé avec plus de simplitité, & où il a plus nettement dévelopé & déterminé sa pensée.

Au défaut de ce secours, pour ne rien outrer, il est nécessaire de connoître distinctement& la chose dont il s'agit, & l'image sous laquelle on la présente. Les Métaphores nous instruisent moins qu'elles ne nous invitent à nous instruire nous mêmes. Ce sont des avertissemens plutôt que des explications.

Comparaisons de Plusieurs Espéces.

IV. Il est des Comparaisons de plusieurs Espéces. *La Parabole* se tire de ce qui s'est fait, ou qui a pû se faire.

Mais l'Image de *l'Apologue*, ou de *la Fable* est visiblement suposée. Dans l'une & dans l'autre, tous les traits ne sont pas significatifs, il en est qui ne servent que comme la bordure dans un Tableau, il n'en faut donc presser que le but.

On demande plus d'exatitude dans *l'Embléme*. Il présente une image dont chaque trait doit avoir du rapport

port à quelque partie de la Chose signifiée.

On y joint ordinairement quelque *Allusion*, c'est-à-dire quelques paroles élégantes, prononcées la premiére fois pour un autre sujet, mais aplicable à celui de l'Emblême à cause de quelque ressemblance. Ces paroles sont *l'Ame* de l'Emblême, le reste est *le Corps*.

Les Règles de la Morale ont été de tout tems nécessaires aux hommes, mais il s'est écoulé bien des siécles avant qu'on se soit trouvé en état de penser à en composer un Systême.

Les Loix ont quelque chose de dur pour le Cœur humain. Les Règles en ont été plus favorablement reçues, quand on ne les a proposées que comme des Conseils. Les Sentences graves leur ont attiré du respect. La douceur des Vers & les apas de la Musique ont servi à les insinuer. Mais de tous les secours la Fable a été un des plus efficaces. Elle peint l'horreur du vice, dans le langage & la conduitte qu'elle supose aux bêtes, aussi vivement que l'Histoire le pouroit en parlant des hommes.

La

La nouveauté de ces Images s'empare avec plus de force de l'attention, & elle fait ſentir aux vicieux, ſans s'adreſſer directement à eux, qu'ils deſcendent au rang des Bêtes.

Chaque partie de *l'Enigme* a du raport à quelque ſujet, mais il ſagit d'en trouver un qui raſſemble tous ces raports.

La Nature eſt une Enigme & en s'exerçant à reſoudre ceux que l'Art des hommes inventoit, on prétendoit peut-être ſe former à entendre la voix de la Nature, & à pénêtrer dans ſes ſecrets.

Le Style dans lequel les Sages écrivoient leurs leçons dans les anciens tems, étoit énimatique. Ils ſe promettoient d'en faire d'autant plus eſtimer la connoiſſance, qu'elle ſeroit moins commune. Peut-être avoient-ils encore en vuë de rendre plus néceſſaires leurs inſtructions de vive voix, & peut-être auſſi prenoient-ils, dans diverſes ocaſions, le parti de l'obſcurité, pour voiler leur ignorance.

Une ſuite de Métaphores dégagée d'ob-

d'obſcurité, porte le nom *d'Allégorie*, mais à meſure que le nombre des Métaphores croit, ſi elle ſont tirées de trop loin, & ne s'acordent pas aſſez, l'Allégorie dégénére en Enigme.

Dans l'uſage ſacré, ce mot déſigne l'expreſſion d'une choſes ſpirituelle, ſous l'envelope d'une corporelle.

Le *Type* eſt la répréſentation d'un événement à venir, comme *le Monument* eſt la répréſentation & le mémorial d'un événement paſſé.

Les termes du Type conviennent quelquefois à l'Image, & à ce qu'elle répréſente. Quelquefois ils ne ſont vrais que du Corps de l'Image, & d'autres fois enfin, ils ne s'apliquent qu'à la choſe ſignifiée.

L'Exemple renferme auſſi une *ſimilitude*. S'il eſt bon, il faut *l'imiter*, s'il eſt mauvais, il faut fuïr ce qui lui reſſemble.

Un Exemple éclaircit une Propoſition, parce qu'il en préſente le ſens ſous des idées plus frapantes.

Mais afin qu'un Exemple ſerve à établirla vérité d'une Propoſition Univer-

verselle, il faut pouvoir s'assûrer, que tout ce qu'on pose dans cet Exemple, & tout ce en vertu de quoi on conclud, se trouvera nécessairement dans les autres.

Du gout pour les Comparaisons.

VI. La facilitité de trouver des Comparaisons est quelquefois une marque *d'Etenduë* d'esprit. Il faut encore de la vivacité & de la *pénétration* pour saisir, dans un sujet, quelque attribut semblable à ceux d'un autre, qui à la premiére vuë, en paroit tout différent : Il faut de plus de la justesse pour tirer de l'un des lumiéres qui éclaircissent l'autre.

Mais souvent aussi l'abondance des Comparaisons, est la preuve d'nn Esprit *superficiel*; car ceux qui ne regardent les choses qu'en gros, confusément, & à la légére, n'aperçoivent point les différences, & ils ne sont frapez que de l'égalité. Ils aiment ce qui amuse; & ne demande point des effort d'attention.

Un trop grand empressement à chercher des ressemblances, fait qu'on en supose là ou il n'y en a point, & qu'on croit voir, dans les Objets, tout ce qu'on imagine. L'excès de

cette

cette illuſion fait les *foux*, & ſa médiocrité *les Viſionnaires*.

VII. JE regarde *le Moins* comme une PARTIE du *Plus* & le *Plus* comme ſon TOUT. Si le tout ne ſuffit pas, la partie ſera inſuffiſante. Mais la Partie peut manqur d'une force qui ſe trouvera dans le Tout.

On conclud du plus au moins, & du moins au plus.

Réciproquement ſi la partie ſuffit, à plus forte raiſon le Tout, quoiqu'on ne puiſſe pas conclure de la ſuffiſance du tout à celle de la partie.

Anſi en *Niant*, je vais du plus au moins, & en affirmant, je vais du moins au plus.

Mais ces concluſions n'ont par lieu dans les effets, qui dépendent non de la quantité ſeule, mais de la doze, c'eſt à dire, de la quantité reduite à une certaine proportion.

Dans la Nature, les Cauſes les plus utiles deviennent pernicieuſes, dès qu'elles ſortent d'une certaine medioCrité. Et pour ce qui eſt de la conduite, un homme ſage règle la ſienne ſur des proportions fixes, dont il ne s'écarte point. Toutes les fois qu'il s'agit de comparer deux choſes, par

par raport au plus & au moins, il est nécessaire que ces deux choses soyent du même genre, de la même espéce, les plus semblables en un mot, qu'il se pourra, afin qu'elles ne différent qu'en dégrez ; sans cela, on ne trouvera pas aisement *une Commune Mesure*, qui détermine le plus & le moins, & on se jettera, à travers champs, dans des discours & des contestations, qui n'aboutiront, qu'à embrouiller toûjours plus la Question.

Identité. VIII. *L'IDENTITE* est une espéce de Raport qui résulte de la comparaison, que l'on fait d'une Chose avec elle même.

On dit qu'elle demeure *la même*, lorsque telle qu'on l'a conceuë une premiére fois, telle on la conçoit une seconde.

Quelquefois *demeurer le même*, signifie *perseverer dans son existence*, *continuer d'être*.

Une substance demeure la même, pendant qu'elle existe, car elle cesseroit d'exister, si elle cessoit d'être substance, si elle cessoit d'être ce qu'elle est, d'avoir son existence à part. Et

Et un *Mode* demeure le même, pendant que sa substance existe dans le même état.

Ici il y a du Plus & du Moins. Une substance qui a plusieurs modes, peut conserver les uns & changer les autres; par consequent elle peut demeurer la même à de certains égards, & subir des variations à d'autres.

Quand les Changemens qui surviennent à une Chose, ne sont pas sensibles, comme on ne les remarque pas, on pense & on dit qu'elle est demeurée la même.

Si une boule de cire étoit capable de penser, mais qu'elle ne sentit que sa rondeur sans avoir aucun sentiment de sa substance, quand elle deviendroit cubique, elle n'auroit l'idée que de cette seconde forme, elle auroit perdu le sentiment du rond, & ne seroit ocupée que du sentiment du cube, ainsi elle demeureroit la même substance sans le savoir.

Pendant un premier espace de tems, un Esprit dit-on à cent Idées, & il sent qu'il les a; pendant un second espace de tems, il perd cinquante

quante de ses Idées & en aquiert cinquante autres, le voila toûjours à cent Idées; pendant un troisiéme espace de tems il perd les cinquante, qui depuis le premier s'étoient conservées dans le second, & il en aquiert cinquante nouvelles; cela fait, il n'aura dans le troisiéme espace de tems aucune des Idées qu'il avoit dans le premier, il est tout autre à cet égard, & dans un si grand changement comment pourra-t-il s'apercevoir qu'il est encore le même qu'il étoit avant trois ans, par exemple, puisqu'il n'a même aucune Idée de ce qui s'est passé il y a trois ans.

Dans le cas où ces suittes auroient lieu précisément dans cet ordre, il seroit survenu à cet Esprit substanciellement le même, un dérangement qu'il le mettoit de l'impuissance de penser qu'il est le même. Que conclure de là? Qu'autre est de demeurer le même, autre est de s'en apercevoir; il faut en second lieu couclure que sans un excessif dérangement. & une suposition très éloignée de toute vraissemblance, un Esprit doit s'apercevoir qu'il demeure le même pen-

pendant qu'en effet il demeure le même ; on peut conclure enfin, que le ſentiment de ſon Identité, le ſentiment de la continuation de ſon être, peut être plus vif, ou moins vif, ſuivans qu'on s'eſt affermi dans l'habitude de conſerver ſes Idées, & de rêfléchir fréquemment ſur leurs progrez & ſur leurs liaiſons.

CHAPITRE IV.

Des Raports de diverſité.

LORSQUE l'Idée, que nous nous ſommes formés d'un Objets, ou d'une partie d'un Objet, ne peut pas ſervir à nous faire connoître ce que nous lui comparons, ces deux Objets, ou ces deux parties d'Objets, auxquels la même Idée ne s'aplique pas, on les apelle *Divers*, *Différens*, *Diſſemblables*. Ils retiennent ces noms, ſi leurs différence ne les empêche pas de ſubſiſter enſemble dans un même ſujet ; mais ſi leur différence va juſques à l'incompatibilité, ſi deux attributs ſe donnent mu-

Diverſité.

mutuellement l'exclusion, on conçoit entr'eux un raport *d opoſition & de contrarieté.*

Règles. II. TANTOT on outre *la Diverſité*, & on la porte jusqu'à l'opoſition, tantôt on adoucit *la Contrarieté*, & l'on n'en fait qu'une ſimple Diſſemblance. On néglige l'évidence, on manque de circonſpection, on décide par humeur, par prévention, par interêt, on adopte ce qui plait.

Il faut donc commencer, par ſe former des idées bien nettes & bien exactes; après quoi en les comparant avec attention, il ſera aiſé de voir, ſi l'une emporte l'excluſion de l'autre.

A parler exactement, il n'eſt pas vrai que les hommes aſſemblent des idées incompatibles; car ce qu'on fait eſt poſſible, par là même qu'on le fait. Mais cet aſſemblage qu'ils ne font pas ils le ſupoſent, ils lui donnent un Nom, ce Nom ils ſe le rendent familier, il prend la place & l'authorité d'une Idée, & devient le *Nœud*, qui lie des notions qui ne peuvent s'unir.

C'eſt

C'eſt ſur les matiéres qu'on ne connoit pas, & qu'on n'a point étudiées avec aſſez d'ordre & de circonſpection, que l'on tombe dans cette faute.

Les Maîtres de la Jeuneſſe, pour paroître plus ingénieux, & s'en faire admirer, gâtent ſouvent l'imagination de leurs diſciples, & les diſpoſent au *fanatiſme*, en leur aprenant, par leur exemple, à prêter aux Auteurs des ſens, qui ſurprennent, ou par leur nouveauté, ou par leur ſublimité, ou par leur délicateſſe vraye ou prétenduë. C'eſt une fatale habitude de s'aplaudlr dans ſes penſées, lorſqu'on croit voir ce qui n'eſt point, & qu'on s'imagine des liaiſons & des raports diſtitués de fondement, & & qu'on les adopte comme des réalitez bien prouvées.

Dès qu'on à une fois adopté un ſentiment pour vrai, par déférence pour ceux qui le propoſent, ou par complaiſance pour ſoi même: La pareſſe des hommes à examiner, le fait d'abord reſpecter comme une vérité. Le tems l'authoriſe de jour

en

en jour, & à la fin, on n'ose pas seulement en douter, crainte de passer pour ridicule, ou de s'attirer des affaires.

Contradiction. III. L'OPOSITION ne se fait jamais mieux sentir que quand on compare l'affirmation d'un terme, avec la négation de ce même terme, *pensant*, *non pensant*, *Etendu*, *non Etendu*, c'est ce qu'on apelle *Oposition contradictoire*. Il est évident qu'elle n'admet point *de Milieu*; mais comme le terme négatif déclare seulement ce que le second membre de l'oposition n'est pas, sans aprendre ce qu'il est, à ce terme *Négatif*, qui fait sentir l'exclusion de tout *Milieu*, on voit qu'il en faut substituer un, auquel on puisse attacher une idée *positive*, & qui serve à la faire naître, & c'est dans cette substitution que l'erreur peut aisément s'insinuer, par le changement qui surviendra à l'étendue des termes.

Ceux dont on se sert, sont souvent assez équivoques, pour en étendre, ou en resserrer la signification sans y prendre garde. Telles sont les opositions entre les termes de dévot,

dévot, & d'indévot, d'honnête homme, & de mal-honnête homme, de louable & de non louable, d'innocent & de criminel, ſources fréquentes de dangereuſes illuſions.

Afin que Dieu fit une choſe contradictoire, il faudroit qu'il voulut une choſe, & en même tems ce qui eſt incompatible avec cette choſe; c'eſt-à-dire qu'il la voulût & ne la voulût pas. Or ſe contredire, loin d'être l'effet d'une Puiſſance, eſt au contraire une imperfection infiniment éloignée d'un Etre infiniment ſage, & eſſentiellement d'acord avec lui même, de ſorte qu'au lieu de demander, ſi Dieu peut faire des choſes contradictoires, il faudroit demander : *Si l'on peut ſans extravagance, attribuer à Dieu des Contradictions, & les poſer pour des objets de ſa Sageſſe & de ſa Puiſſance.*

On ne peut décider qu'une Contradiction eſt en effet telle qu'elle paroit, qu'aprés avoir diſtinctement connu la nature des Choſes qu'on opoſe, pour voir avec évidence l'excluſion de l'une dans l'idée de l'autre : Il n'y auroit pas moins de témérité à ſupoſer de la contradiction dans des ſujets

que l'on ne connoit pas, que de folie à ne rejetter aucune contradiction sous prétexte qu'on a l'Esprit borné.

La diversité & l'oposition servent à éclaircir.

IV. Pour répandre du jour sur un Sujet, on débute souvent par l'exposition de son contraire. La varieté réveille l'attention, & l'on est pour l'ordinaire moins sensible à ce qu'on a acoutumé.

Outre cela: Dans le même ordre qu'on a fait connoître les attributs d'un des Contraires, dans ce même ordre on parcourt les attributs de l'autre, en y cherchant toûjours des caractères oposés: La Méthode avec laquelle on fait cette recherche, en facilite le succès.

Mais il faut connoître bien précisément en quoi consiste la contrarieté de deux Sujets, pour tirer avec certitude, sur l'un, des Conclusions contraires à ce qu'on a reconnu dans l'autre, & il ne faut leur attribuer ni des Causes ni des Effets oposés, qu'au sens dans lequel ils sont contraires.

Antithèses.

V. Les Antithèses sont utiles, parce qu'elles excitent l'attention & qu'elles la soûtiennent, par la diversité des Objets qu'elles lui présentent en même tems.

Il faut qu'elles ſoyent *Juſtes*, ſans quoi elles ne donnent pas ce qu'elles font eſperer, & ſont l'indice d'un faux goût, qui confond l'opoſition des Mots, avec l'opoſition des Choſes.

Ce n'eſt pas aſſez qu'elles ſoient juſtes, il faut qu'elles ſoient *Naturelles*, c'eſt-à-dire qu'elles paroiſſent naitre comme d'elles mêmes, du ſujet qu'elles ſont deſtinées à éclaircir, & cela ſans effort, & ſans le ſecours de l'étude.

L'Affectation eſt toûjours odieuſe, & on en haït juſqu'à l'aparence.

C'eſt pour en éviter le ſoupçon, qu'on ne doit pas ſe ſervir *trop fréquemment* d'Antitheſes.

Dès qu'elles ennuient, tout le fruit qu'elles étoient capables de produire s'évanouït.

Si elles manquent de *Clarté*, elles rebuttent, parce qu'elles fatiguent l'attention qu'elles ſont déſtinées à ſoûlager.

Quelquefois une Antithèſe juſte & pleine de ſens a le défaut de l'obſcurité, ſi on la conſidère en elle même & détachée de tout ce qui la precéde; mais la place qu'elle a dans le Diſcours,

où elle est enchassée, met en état de voir aisément tout ce qu'elle renferme.

Sur les Antithèses, il importe encore de remarquer, que des tours & de maniéres de parler qui ne seroient pas à propos dans un tems, ne laissent pas de l'avoir été dans un autre; car en matiére de langage, on doit toûjours donner quelque chose au goût qui règne. Le style figuré & les Antithèses en particulier, étoient fort en usage chez les Orientaux. L'un & l'autre Testament est écrit en ce style.

Subtilités

VI. Il est des différences que les Génies ordinaires ne savent point saisir, mais qui n'échapent pas à des Esprits plus atténtifs & plus fins: Elles ont leur mérite quand elles sont d'usage; mais elles sont très méprisables quand on n'en tire aucun fruit, & je ne connois pas de marque plus sûre d'un petit génie & d'un Esprit faux, que de s'aplaudir dans des découvertes, dont tout le prix se reduit à n'avoir pas été faites par d'autres, & à couter des efforts d'attention.

Il y a donc des subtilités *solides* & dignes d'attention, mais il y en a aussi de

de *vaines* & mépriſables. Il y en a enfin de *fauſſes*, qui ſupoſent ce qui n'eſt pas, & mettent des différences là où il n'y en a point.

Union & parallèle de deux Rélation

VII. On joint quelquefois la Rélation de Reſſemblance, avec celle d'Opoſition, & les Comparaiſons qui raſſemblent la force de deux Raports ſi différens, ont ſouvent beaucoup d'effet.

Telle eſt celle-ci de Seneque. *Comme rien n'eſt plus beau, que de ſécourir les perſonnes en danger, malgré qu'ils en aient, de même auſſi acorder aux priéres des hommes, ce qui tourne à leur déſavantage, c'eſt cacher ſa haine ſous des aparences de douceur.*

Pour ſaiſir des différences qui échapent à ceux qui ne voient les choſes qu'en gros & ſuperficiellement, il faut avoir de l'eſprit & de la pénétration. Et pour découvrir en quoi des ſujets différens ne laiſſent pas de convenir, il faut avoir de la juſteſſe & du diſcernement. Les mêmes principes ſervent à bien faire l'une & l'autre comparaiſon.

Mais ſur ce ſujet il importe de réfléchir qu'il y a un *faux Eſprit*, & une *fauſſe Imitation* de Diſcernement.

Lorſqu'on tire d'un ſujet des Images, pour en répréſenter un autre, ces images frapent d'autant plus qu'on s'y attendoit moins, & on admire un génie qui a ſçû raſſembler des choſes ſi éloignées. Mais ſi l'image n'eſt pas juſte, cette comparaiſon qu'elle fait briller, doit plûtôt être regardée comme l'écart d'une Imagination qui extravague, que comme un effet de pénétration & de véritable Etenduë d'Eſprit.

Pour ce qui eſt des différences, il eſt vrai que les Eſprits attentifs & habiles en remarquent là, où des eſprits ſuperficiels n'en aperçoivent point, & trouvent tout égal. Mais il en eſt qui veulent imiter les grands génies, & les imitent très mal; ils donnent dans des différences imaginaires, ils ſe fatiguent pour en faire apercevoir aux autres de ſi minces, qu'on peut entiérement les négliger, ſans courir le moindre riſque d'aucune confuſion.

CHAPITRE V.

Des Raports d'Unité.

I. LORSQUE les Objets que l'on compare, se trouvent eux mêmes assemblés hors de nous, comme leurs idées le sont dans nôtre intelligence, ils se présentent sous un Raport d'*Unité*. Mais si on les conçoit séparés, leur raport est un raport de *Multitude*. Unité & Multitude.

II. Nous ne saurions nommer aucun Objet, pour simple qu'il soit, dans lequel nous ne découvrions plusieurs Réalités *Tout* se divise en six Espèces.

Si ces *Réalités* ne peuvent exister séparées, & qu'on les apelle *Parties*, le tout qui en resulte sera apellé un *Tout Nècessaire*.

Si elles doivent simplement se trouver associées, pour composer un *Tout* d'un certain Nom, d'une certaine *Espèce*, ce *Tout* reçoit le Nom de *Contingent*.

Le premier est aussi apellé Tout *Essentiel*, & le dernier Tout *Integral*.

 Les

Les Corps, les Subſtances étenduës forment un ſeul Tout, par le *Contract*, ſoit immédiat, ſoit médiat. Ainſi un Pié Cube eſt un ſeul Tout, quoique composé de 1728. pouces unis par des Contracts immédiats & médiats.

Je ne conçois pas que des Intelligences puiſſent former un ſeul Tout, autrement que par la conformité de leurs Idées, de leurs Sentimens, & de leurs Volontés.

L'homme eſt un exemple d'une Union ſi ſinguliére, qu'il ne peut lui même aſſez s'en étonner.

Que nous aprend là deſſus l'Expérience? Que de certains mouvemens ſont ſuivis de certaines penſées, & que de certaines volontés ſont ſuivies de certains mouvemens.

On cherche les Cauſes de ces Concomitances. Nous connoiſſons aſſez la Nature du Corps, pour en conclure que l'un ne peut agir ſur l'autre qu'en le touchant & en le remuant. Mais nous ne connoiſſons pas aſſez la Nature de l'Ame, pour expliquer ſon action ſur le Corps, & celle du Corps ſur elle.

Un tems viendra que nous ſerons déve-

dévelopés nous mêmes à nous mêmes, & ce n'eſt pas un des plus légers motifs à bien uſer de nos lumiéres préſentes, que d'oſer nous promettre qu'elles s'étendront juſqu'à nous éclairer parfaitement ſur ce que nous ſommes.

Quand toutes les parties qui compoſent un Tout ſe reſſemblent, il porte le nom *d'Homogéne*, & quand elles ſont différentes, il reçoit celui *d'Hétérogéne.* On voit aiſément que ces noms ſont rélatifs, & que chaque Tout peut être plus ou moins Homogéne, & Hétérogéne. Homogéne encore en un ſens, & Hétérogéne en un autre.

Les mêmes intérêts, les mêmes droits, les mêmes dépendances, les mêmes Rélations avec un ſeul Chef, fondent l'Unité d'une Communauté ou d'un Peuple. C'eſt un tout *d'Aſſociation.*

On regarde pluſieurs choſes, quoique très ſéparées, comme réünies en un ſeul *Tout*, lorſque chacune d'entr'elles a la même rélation que toutes les autres avec un certain ſujet; & c'eſt ainſi que tout ce qui compoſe les

richeſſes d'un homme, eſt compté comme faiſant les parties d'un même Tout, & celui là eſt plus *Relatif* que tous les autres, il l'eſt uniquement.

On parle de ces *Touts*, quoique très différens, dans le même ſtyle, on les regarde à peu près du même œuil. De là naiſſent grand nombre d'illuſions, dont quelques unes même ont leur uſage. Il eſt des Préjugés dont le Genre-humain tire de l'avantage.

III. Entre les parties qui compoſent un Tout; celle qui reçoit les autres porte le nom de *Sujet*, & à celles qui en ſont reçues, on donne le nom d'*Ajoints*.

La Subſtanee eſt le ſujet des Modes, c'eſt en elle, & par elle qu'ils exiſtent.

Un Mode eſt regardé comme le ſujet d'un autre, lorſque le ſecond n'éxiſte qu'en vertu du premier.

Une Subſtance eſt le ſujet d'une autre, quand elle la ſoûtient. Le Terrain eſt le ſujet d'une Maiſon.

De deux Subſtances, celle qui eſt faite pour l'autre reçoit le nom de ſon *Adjoint*. De cette maniére une Maiſon ſera regardée comme l'adjoint de ſon poſſeſſeur.

Telle

Telle eſt l'inexactitude du langage : Un peu de reſſemblance ſuffit, pour donner les mêmes titres à des choſes fort différentes à des raports même très diſſemblables.

L'inexactitude eſt allée juſqu'à traiter comme des Adjoints des Dénominations purement extérieures. Etre près, être loin, loué, critiqué, à la droite ou à la gauche.

Les Réalités ſans leſquelles un ſujet ne peut exiſter, ſont les Adjoints *Néceſſaires.* Celles qui peuvent s'en ſéparer, les Adjoints *Contingens. La Figure* en general eſt l'Adjoint *Néceſſaire* d'une Etenduë finie. *La Rondeur* un Adjoint *Contingent.*

IV. On ne doit attribuer quoique ce ſoit à un ſujet, qu'après en avoir ſuffiſamment conſulté la Nature, & s'être formé une juſte idée de ce qu'on lui veut unir. Régles.

Dans un Diſcours qui roule ſur un ſujet & ſur un Adjoint, & qui a beſoin d'éclairciſſement, il faut prendre pour Principe celle de ces deux idées qui ſera la mieux connuë, & s'en ſervir pour diſſiper l'obſcurité de l'autre. Ce conſeil a ſur tout lieu, lorſque

les Adjoints ſont exprimés en termes métaphoriques.

Matiére & Forme.

V. La *Matiére* eſt le *Sujet* de la *Forme*, & la Forme *l'Adjoint* de la Matiére. On a autrefois étendu ces termes aux choſes ſpirituelles, & on a embrouillé par ce tranſport la Morale, la Métaphyſique & la Théologie. On doit en borner l'uſage à la Phyſique.

Le terme de *Matiére* déſigne ce que les Corps ont de commun, & celui de *Forme* exprime les principes de leurs varietés. La Matiére c'eſt l'Etenduë, & la Forme conſiſte dans les différentes maniéres d'être dont l'Etenduë eſt ſuſceptible.

On pouroit auſſi donner le nom de *Matieres* aux *plus petites parties* dont les Corps ſont compoſés, & l'on garderoit celui de *Forme* pour les différens mêlanges & arrangemens de ces particules.

On diviſeroit ces derniéres, en *Molécules*, de ſel, par exemple, de ſoufre &c. & en *Racines* ou premiers *Elémens* de ces molécules.

Pour connoître les différentes matiéres dont les Mixtes ſont compoſés, il

il faut séparer leurs parties, & assembler en des masses sensibles celle d'une même espèce.

On comptera sur l'exactitude de ces *Analyses* à proportion que les parties séparées conserveront un plus grand nombre des proprietés qu'elles répandoient dans le mêlange.

On aura encore plus de lieu d'en être satisfait, à mesure que ces principes réünis aprocheront de former une seconde fois le même composé.

Bour connoître les *Formes* : 1. On se rendra attentif à ce qu'ont de commun les différens Corps, où la même forme se trouve.

2. On remarquera ce qui brille le plus, dans les sujets où elle se trouve en son plus haut degré.

3. On examinera les sujets où cette même forme se trouve très affoiblie.

4. Si le Mode, dans lequel on soupçonne que consiste cette forme est inséparable des sujets où on la remarque.

5. Si ce qui fait naitre ce Mode l'établit, & si ce qui l'ôte la détruit.

6. La Génération d'une chose, pourvû qu'elle ne soit ni trop prompte, ni

ni trop lente, sert à en découvrir la Forme, car une chose ne posséde que ce que sa cause lui a donné.

7. On passe aussi d'un sujet semblable à un autre, & enfin il est des *Formes* qui résultent de l'assemblage de plusieurs Modes.

Division des Formes.

VI. A peine est-il nécessaire d'avertir qu'il convient de commencer par les formes simples, avant que de passer à l'étude des composées.

C'est à un Physicien à rechercher en quoi les formes naturelles différent des artificielles, & de décider sur ce qu'elles ont de commun.

CHAPITRE VI.

Des Causes & des Effets.

Relation de Cause & d'Effet plus réelle que les autres.

I. QUAND de deux choses dont on a l'Idée présente, on découvre que l'une est capable de produire l'autre, ou simplement de la varier, on conçoit entre le terme agissant, & celui qui résulte de son action, *un Raport de Cause & d'Eff t.* Cette

cette découverte ne se fait jamais par intuition, c'est l'expérience qui donne les idées de cause et d'effet. la causalité est donc dependante de la legitimité de l'experience. voyez. hume ess. phil.

Cette rélation supose toûjours un changement réel, un Etre nouveau, & une maniére d'ètre hors de la pensée. Et il se pouroit que cette Rélation eut donné lieu de s'imaginer aussi dans les autres, je ne sai qu'elles réalités qui surviennent aux termes que l'on compare, & qui en sont différentes.

Ce qui fait naitre s'apelle *Cause.* Ce qui reçoit la naissance porte le nom *d'Effet.*

Puissance active. C'est *la réalité* d'une chose considerée *par raport* à la naissance d'une autre qui en dépend.

Puissance passive. C'est la disposition d'une chose à recevoir du changement; c'est une *Chose* considerée *comme muable.*

Caractère d'une véritable Cause.

II. Lorsqu'il implique contradiction qu'une Cause agisse, & que l'Effet ne naisse pas, c'est l'indice le plus sûr q'une Cause est *effectivement Cause*, & qu'elle mérite ce nom.

Il est absolument & manifestement contradictoire, que la Puissance d'une Réalité sans bornes, soit bornée dans ses Effets, que l'Etre infini fasse des efforts inutiles.

Ce principe semble favorable à Spinosa; qui veut que Dieu agisse selon toute l'étendue de sa puissance.

On

On trouve auſſi ce caractère parmi les Créatures. Dans un grand nombre d'ocaſions, nous ſentons bien que nous nous déterminons nous mêmes, & il n'y a point de certitude qui paſſe celle du ſentiment.

& d'où le savez vous sinon de l'experience? prouvez donc d'abord qu'elle ne vous trompe pas.

Il implique contradiction qu'un Corps perſevére en mouvement, & n'entraine pas ceux qu'il rencontre dans ſa route.

Le Mouvement tient d'ailleurs ſon exiſtence. Mais ce qu'il ne s'eſt pas donné lui même, il l'a reçû, & le poſſéde effectivement, il eſt réellement ce qu'il eſt, maniére d'être active, & non en aparence ſeulement.

Cauſes ocaſionnelles.

III. A QUELS inconvéniens n'eſt pas expoſé le Syſtème des *Cauſes ocaſionnelles* dès qu'on l'aplique à d'autres cas qu'à des Exemples brillans.

Ce Syſtème ſupoſe que les Créatures n'ont qu'une activité aparente, qu'elles ne ſont qu'en aparence les Cauſes des Effets qu'on leur attribuë, que Dieu ſeul fait tout, & que les Créatures lui préſentent ſimplement des ocaſions d'agir. Encore eſt-ce lui qui les met dans ces Circonſtances Ocaſionnelles.

On

On eſt effrayé dès que l'Imagination pouſſe ces cas un peu loin, & je me perſuade qu'un ſacré reſpect, éloignant une infinité de telles images, a empêché à de grands hommes de s'apercevoir des inconvéniens d'une hypothèſe, qu'elles forcent d'abandonner.

L'exacte proportion qui s'obſerve conſtamment entre les Cauſes & leurs Effets, me paroit une preuve convaincante qu'elles ſont des Cauſes réelles, autrement il faudroit dire que Dieu a mis tout en uſage pour donner à de pures aparences un air de réalité.

Les voyes les plus ſimples ne ſont-elles pas les plus conformes à la ſageſſe? & n'auroit-il pas été plus court de faire naitre un fruit à la ſeule ocaſion du deſir, puiſque ce fruit eſt uniquement deſtiné à le ſatisfaire? Tout ce qui intervient entre la naiſſance de l'un & celle de l'autre, n'eſt que pure cérémonie, ſans efficace & ſans force réelle, pure illuſion.

Si le Soleil n'éclaire réellement pas plus la Terre, que la Terre n'éclaire le Soleil, où eſt la Sageſſe du Créateur dans la diſpoſition de l'Univers, & la diverſité des Créatures.

X il est vrai que dans le Systême des causes ocasionelles C'est Dieu seul qui est agent, tous les autres êtres ne sont que des instrumens pour ne pas dire des machines entre ses mains. mais comment concilier l'action des créatures avec leur dependance continuelle du créateur?

Si à parler exactement, Dieu fait tout, si nous ne sommes que de simples témoins de ce qu'il fait, ou tout au plus de simples sujets, qui reçoivent ce que nous comptons pour nos actions, que signifie la Morale, & que devient la Religion?

Les Idées de Vertu, de Vice, de Loi, d'Obligation, de Récompense, de Châtiment, de Mérite, de Démérite, de Reproches & d'Actions de graces, de Louange & de Blâme. Toutes ces idées devront-elles passer pour chimériques, parce qu'elles ne s'acordent pas avec je ne sai quelles abstractions Métaphysiques? Des Idées Métaphysiques, des expressions vagues, sources ordinaires d'équivoques & d'illusions, pouront-elles tenir contre des Conséquences si frapantes?

Agir, dit-on, *c'est faire passer quelque chose du néant à l'Etre. Or du néant à l'Etre, il y a une distance infinie. Il faut donc une puissance infinie pour surmonter cette distance.*

Pour déveloper ces Equivoques, il n'y a qu'à considerer qu'un Etre n'est éloigné du Néant, qu'à proportion qu'il est Etre, & lorsqu'il est fini, il n'est

n'eſt éloigné du non Etre que d'une diſtance finie. L'infini ſeul en eſt infiniment loin.

Lorſque dans l'Ecole on opoſoit l'une à l'autre, ces deux expreſſions, *Etre, non Etre*, on diſoit que la ſeconde nioit à l'infini, parce qu'elle nioit non un certain nombre d'Etres ſeulement, & d'eſpèces d'Etres; mais tous les Etres en general & univerſellement.

De là on concluoit : *Le ſecond terme nie à l'infini, il eſt donc infini ; il eſt donc infiniment éloigné du premier.*

Mais parce que je puis dire, *Fort ſavant, non fort ſavant*, ſuis-je en droit de conclure, que ceux qui ne ſont pas encore beaucoup ſavans, ſont infiniment éloignés de le devenir ? Ce qui n'eſt point n'a aucune diſpoſition à être; mais un Corps qui exiſte déja actuellement eſt ſuſceptible d'une certaine figure, & d'un certain mouvement.

On s'eſt fait une habitude de juger du mérite & du bon ſens des hommes par la Comparaiſon qu'on fait des uns avec les autres. On en uſe ainſſi à l'égard de Dieu, comme s'il ne tiroit

sa grandeur que de nôtre abaissement, C'est précisément le contraire ; car rien n'est plus naturel ni plus raisonnable, que de juger de l'excellence d'une Cause, par la grandeur de ses Effets. Pense-t-on assez magnifiquement de la Puissance infinie de Dieu, quand on supose qu'elle n'aboutit qu'à produire des aparences de Causes, & à nous environner d'illusions, par lesquelles, lui, qui fait toutes les pensées des hommes, porte le grand nombre à croire qu'il a fait ce qu'il ne peut faire.

Les Causes *Secondes* possédent effectivement ce qu'elles ont reçû de forces; mais les *Ocasionnelles*, n'ont en elles aucune aptitude à produire les Effets qui paroissent en découler, aucune réalité qui les fasse naitre. C'est ainsi que les mouchoirs, sur lesquels l'ombre des Apôtres avoit passé, étoient des Causes Occasionnelles de guérisons.

Cause Premiére.

IV. *La Cause Premiére* n'est bornée ni dans son pouvoir, ni dans son Essence.

Elle agit donc avec une facilité infinie, & par conséquent elle opère par l'efficace seule de sa Volonté

Elle

Elle n'a besoin d'aucun secours ; aucun Etre ne peut lui prèter de la force, puisque toute force vient d'elle.

La production d'une nouvelle substance n'est point au dessus de ses forces.

Quand le changement du néant à l'Etre seroit infini, le produire ne passeroit point une force infinie, & la Cause seroit suffisamment proportionnée à l'Effet.

Nous n'avons pas reçû de nôtre Créateur le pouvoir de faire naitre des Substances, il auroit été inutile, tout est suffisamment plein. Nôtre expérience ne nous aide point à nous en former l'idée ; mais sans comprendre comment la Puissance de Dieu crée des Substances, qui auparavant n'étoient point, nous pouvons nous convaincre très aisément & très clairement que cette puissance est en lui, & qu'il implique contradiction qu'il ne l'ait pas.

vous seriez embarassé de le prouver. qu'en savez vous?

L'Idée de Dieu agissant par sa seule Volonté, répand un grand jour sur le Systême de ceux, qui attribuent la concomitance des mouvemens du Corps, & des sentimens de l'Ame à un

un Etabliſſement de la Puiſſance du Créateur.

Sa maniére d'agir en aplanit les difficultés. Dieu connoit tous les mouvemens poſſibles : Cette connoiſſance eſt auſſi aiſée à ſon intelligence infinie que celle d'un ſeul objet. A chaque mouvement il a aſſigné le ſentiment qui y répondroit ; de ſorte que quand je mets un morceau de ſucre ſur ma langue, je ne détermine point la Cauſe ſuprême à produire en moi un nouvel Effet par une nouvelle volonté, je profite ſeulement de ce qu'elle avoit déja établi avant que j'exiſtaſſe, & qu'elle n'a point revoqué.

Le Syſtème d'une Cauſe premiére place l'Infinité dans un ſujet qui en eſt digne, l'Etre parfait, l'Etre néceſſaire, la Réalité ſans bornes, la Réalité même. Dans l'autre, l'Infinité ſe trouve dans une ſucceſſion d'Etres imparfaits, dont une grande partie n'eſt plus, & l'autre n'eſt pas encore.

Une ſuite d'Etres, dont chacun dépendroit de ceux qui l'auroient précedé, cette ſuite éternelle & néceſſaire d'Etres dépendans, eſt évidemment

ment une contradiction ; car d'un côté, aucune partie de ce tout ne feroit néceffaire, car fi elle l'étoit, elle exifteroit fans être l'effet d'une autre ; & d'un autre côté, comment ce tout feroit-il lui même néceffaire, fi aucune de fes parties ne l'eft.

V. LES Caufes que la Premiére a produit, font *Intelligentes* ou *Corporelles*. *Les Intelligentes* peuvent agir fur elles mèmes, & fe déterminer avec connoiffance & choix. Ce font des faits d'expérience intérieure. Caufes Intelligentes.

Elles font même tellement libres, qu'elles peuvent négliger de faire ufage de leur liberté. Faute d'en bien ufer, & de confulter fes idées, elle fe porte, dans fon *ignorance*, à ce dont la lumiére l'auroit détournée.

L'Ignorance eft ou invincible & tout à fait involontaire, comme celle d'un aveugle, qui épouvanté & fuyant, renverfe fon Pére qu'il rencontre en fon chemin.

Il y a une *Caufe d'Ignorance*, qui invincible, dans les circonftances où l'on fe rencontre, paffe pour *Volontaire*, parce qu'on auroit dû la prévenir. Telle eft l'Ignorance d'un Juge, qui

qui ne peut rien comprendre dans un procès, parce qu'il a négligé de s'inſtruire dans ſa jeuneſſe.*

*cet exemple et la reflexion suivante sont de la plus grande justesse

On voit par là que la grandeur d'une faute dépend, d'un côté de l'étendue & de la netteté des lumiéres qu'on a abandonnées, & d'un autre de la facilité qu'on avoit à les ſuivre.

Contingence.

VI. PARCE que les Cauſes Intelligentes peuvent agir, ou n'agir pas, agir d'une certaine maniére, ou d'une toute opoſée, parce qu'elles s'animent ou ſe relâchent, ſuivant qu'elles le trouvent à propos, on les apelle *Contingentes*.

On a étendu ce nom aux Choſes corporelles, parce que ſouvent l'ignorance où l'on eſt ſur l'état des Cauſes capables de produire un certain effet, rend auſſi incertaine la prédiction qu'on en feroit, que s'il dépendoit d'une Cauſe tout à fait libre, & dont aucun motif ne déterminât le choix.

Alors ſi on réüſſit dans une prédiction, on dit que c'eſt par hazard, cela ne ſignifie pas que la Cauſe qui a produit cet effet, n'y fut néceſſairement déterminée; mais cela ſignifie que

que l'on n'en ſavoit rien, & qu'on à décidé ſans lumiéres , & ſans ſavoir pourquoi.

Nous avons déja déterminé l'uſage de ce terme, dont l'Incrédulité & la ſuperſtition abuſent également.

En vain les Incrédules pour éviter nos Argumens, fuyent & s'enfoncent dans l'obcurité de ce nom. En vain ils nous diſent, le merveilleux arrangement que nous admirons nous mêmes, auſſi bien que vous, n'a pour Cauſe que la matiére , le Mouvement & le Hazard. Je leur demande , le mot de Hazard ne ſignifie-t-il rien, ou s'il ſignifie? & ce qu'il ſignifie, au cas qu'il ait un ſens, agit-il par une néceſſité aveugle, ou avec connoiſſance & choix? Preſſez de cette maniére, il faut qu'ils avouent la Vérité, ou qu'ils entaſſent de nouvelles extravagances.

Quant à ceux qui abuſent de ce terme dans un autre ſens , les perſonnes de bon ſens ſont aujourd'hui ſi perſuadées qu'ils radotent, que je ne m'amuſerai pas à les refuter dans cet abregé.

VII. Il y a *Néceſſité aveugle*. Telle eſt l'Effet de la Peſanteur dans une pierre qui tombe. Néceſſité.

Néceſſité *d'Evénement* qu'on peut auſſi apeller néceſſité *de Choix*. C'eſt ainſi qu'un homme éclairé & raiſonnable, ſe confiera plûtôt à un Médecin, dont il connoit la prudence & l'habilité, qu'à un inconnu.

Néceſſité de *Contrainte abſoluë* lorſqu'une force majeure ploye nôtre Corps indépendamment de nôtre volonté. *Mixte* lorſque nous ſommes reduits à faire, malgré nous, ce qui nous déplait, pour éviter des maux pour leſquels nous avons encore plus d'éloignement.

Néceſſité de *Conſentement* : C'eſt de cette maniére que nous voulons néceſſairement être heureux.

Ce n'eſt pas le ſeul Cas, ou l'on ait donné le même nom à des choſes différentes, à cauſe de quelques traits ſemblables qu'on y remarquoit.

Cauſe Finale.

VIII. QUAND une Cauſe Intelligente ſe détermine à agir par l'idée d'un bien, dont elle cherche la poſſeſſion ; cette Idée qui la détermine, eſt une *Cauſe Efficiente* de ſon choix. On lui donne le nom de *Cauſe Finale*.

On

On a confondu l'Objet de l'Idée avec l'Idée même. Cependant l'Objet desiré ne peut pas toûjours être apellé Cause, puisque souvent il n'existe pas même avant le desir, mais en est uniquement l'effet, comme quand un homme étudie en vuë de s'aquerir de la réputation ou des lumiéres.

Parce que *l'usage* d'une chose est souvent le but qu'on se propose en la faisant, on donne aussi à cet usage le nom de Cause finale, & quelquefois assez mal à propos. L'usage d'une maison consiste à l'habiter, mais on peut se déterminer à bâtir par des vuës d'interêt on de vanité.

On se saisit des Moyens avant que d'arriver au but, on donne aussi le nom de *Fin* au dernier terme d'une Chose, qui n'en est rien moins que le but. Un peu de ressemblance n'autorise que trop souvent l'équivoque des mots.

On parle quelquefois d'une Action, comme faite dans une vuë, que l'on ne s'est pourtant pas proposée en la faisant, & on en parle ainsi, parce

qu'on n'en auroit pas uſé autrement, ſi l'on avoit agi dans ce deſſein. C'eſt ſouvent le ſtyle de l'Ecriture Sainte.

Quoique les Cauſes Corporelles agiſſent ſans connoiſſance, on ne laiſſe pas d'être fondé à dire, qu'elles vont à leurs fins, lorſqu'elles ſervent aux uſages, auxquels l'Intelligence, qui les a faites, les deſtine.

d'où l'auteur a-t-il tiré ces principes? de l'experience? par analogie. mais de combien de cas peut-on n'avoir pas l'experience? et dans combien d'autres ne peut-on pas se tromper, en se reglant sur l'analogie

* On s'aſſûre qu'une Cauſe éclairée a travaillé à de certains Ouvrages : 1. Lorſqu'ils ont une utilité digne de l'arrangement qui les produit : 2. Lorſque dans le grand nombre des parties qui doivent concourir à un même effet, il n'y en a point, ou il n'y en a que très peu, telles que la poſition de l'une emporte infailliblement, ou ſupoſe abſolument la poſition de l'autre & en ſoit la Cauſe, ou l'Effet ; car puiſque cet aſſemblage pouvoit être & n'être pas, & qu'il n'eſt point l'ouvrage d'une néceſſité aveugle, il faut qu'il le ſoit d'un choix d'une Cauſe intelligente & libre.

On s'aſſûre qu'une choſe eſt deſtinée à l'uſage d'une autre.

1. Lorſque celle, dont la deſtruction peut ſervir à la conſervation de

l'autre

l'autre, lui eſt effectivement très inférieure.

2. Lorſque celle, dont on fait uſage, en la détruiſant, périroit ſans cela d'elle même.

3. Lorſque c'eſt une néceſſité que la plus excellente pourvoye à ſa conſervation, par la deſtruction de la moins excellente.

La ſageſſe ſuprême peut avoir en vuë de certaines choſes, ſans s'être propoſé pour but toutes les ſuittes de ces choſes. L'abus, que les Créatures feroient de leurs facultés, ne l'a pas empèché de les leur donner.

La Nature des Choſes Morales ſe connoit par la fin à laquelle elles ſont deſtinées. Veut-on ſavoir qu'elle maniére il en faut uſer? Veut-on définir leur Perfection? Qu'on ſe rende attentif au but auquel elles doivent tendre.

Un grand moyen de juger ſainement du prix des choſes, c'eſt de le meſûrer par leurs utilitez réelles, plûtôt que par des dehors & des uſages ſuperflus.

IX. Le deſſein d'arriver à un But fait DesMoyens & des

Eſpèces de Fins.

fait penſer aux *Moyens*, qui peuvent y conduire.

* La Sageſſe paroit dans l'Excellence du but qu'on ſe propoſe, & dans la ſûreté & la facilité, ou l'efficace & la ſimplicité des Moyens qu'on choiſit pour ſe les procurer.

L'Empreſſement où l'on eſt de ſaiſir des Moyens, arrête l'Eſprit ſur les premiers qui ſe préſentent, & quand on les trouve inſuffiſans, au lieu d'en chercher d'autres, on y joint des apuis & des ſecours, & on les compoſe de tout ce qui s'offre.

* On ne vient à la ſimplicité que tard. Elle eſt même ſi rare qu'il n'y a rien qu'on admire d'avantage, même en matiére d'Eloquence, car une penſée nouvelle frape d'autant plus, que par ſa ſimplicité même, elle donne lieu de s'étonner, qu'elle ne ſoit pas venuë dans l'Eſprit de tout le monde.

Quelquefois les Moyens n'ont quoique ce ſoit de recommandable que leur *influence ſur la fin* qu'on ſe propoſe, & on les apelle de *ſimples Moyens* : Quelquefois ils méritent par eux

* la Sagesse effectivement consiste à se proposer un But convenable et à y proportionner les moyens.

* cette reflexion d'une grande justesse est une paraphrase de cette pensée de l'art poétique d'horace « ex noto fictum carmen sequar; ut sibi quivis speret idem; sudet multum frustraque laboret, ausus idem » art. poët. 240 et sequ.

eux même quelques dégrez de desir, & alors on les recherche aussi comme des Objets satisfaisans, & leur Idée peut passer pour une Cause finale.

On les apelle des *fins Subalternes*; On veut les aquerit & en jouïr, mais non pas s'y arrêter, on veut aussi s'en servir pour aller plus loin.

* C'est ainsi qu'un mari chrétien se livre aux plaisirs de l'amour, dans l'intention d'avoir des enfans; et non pas seulement pour jouir de ces plaisirs.

Ainsi il y a des *fins Principales*, & il y en a *d'Inférieures*. Mais un but est apellé *Principal*, ou par raport aux *subalternes*, qui servent d'echelons & d'acheminemens au principal; ou par raport à des *Accessoires* qu'on desire en même tems que le principal, mais qui pourtant n'y conduisent pas, comme non plus ils ne s'y oposent point, & n'en détournent point.

Il n'arrive que trop souvent aux hommes de faire du Principal l'Accessoires, & de l'Accessoire le Principal, & ce qui rend ce renversement très difficile à corriger, c'est que d'un côté ils s'acordent tous à le condanner, mais d'un autre plus ils le condannent, plus ils se persuadent qu'ils en sont éloignez,

dans le tems même qu'ils y tombent.

Pour ſe tirer de l'illuſion, il faut profiter des cas où les buts différens ſont en opoſition, des cas où il faut opter, & renoncer à l'un pour arriver à l'autre.

L'Eſprit humain va d'une extrémité à une autre, & il lui arrive de ſe deffendre les Acceſſoires par dévouëment pour le principal.

Les Créatures ne doivent pas s'emparer de toute l'étenduë de nos affections. Un Objet plus digne doit tenir le premier rang dans nôtre Cœur; mais en y règnant, il n'en exclut pas les Idées & les mouvemens, ſur quoi il doit règner. Les Objets dont il nous environne ſont des preſens de ſa bonté, ils ont reçû de la ſource d'où il partent, du réel, du beau & du bon. Ils ſont donc eſtimables & aimables. Il eſt permis d'en goûter les douceurs, ſans quoi les actions de graces ne ſeroient que de purs complimens, & remercier Dieu de nous avoir donné ces biens extérieurs, ce ſeroit le remercier de rien.

La *Fin ſuprême* eſt celle, au delà de laqu'elle les deſirs ne peuvent aller.

En nous elle conſiſte dans une *Félicité achevée*. Hors de nous elle ne peut ſe trouver qu'en *Dieu*. Le but ſuprême extérieur doit néceſſairement s'unir à l'intérieur. Qui cherche un Objet cherche à le ſentir. Qui veut s'arrêter à cet Objet, veut s'arrêter dans le ſentiment qu'il en aura.

* reflexion sage; et qui concilie les sentimens opposés d'Arnaud et de Malebranche sur la felicité. Bayle avoit fait une reflexion à peu près semblable.

Il y a auſſi peu de ſageſſe à vouloir déſunir des choſes, qui ne peuvent aller l'une ſans l'autre, qu'à ſupoſer de l'aſſociation entre les incompatibles.

Afin de pouvoir dire avec vérité qu'on fait de Dieu ſon grand but, il n'eſt pas néceſſaire de penſer à lui ſans ceſſe, & ſans aucun détour.

On penſe au but actuellement, quand on choiſit les moyens propres à y conduire; mais on donne toute ſon attention à ces moyens dès qu'il s'agit de les mettre en œuvre: Le zèle avec lequel on tend au but demande cette attention.

les Scholastiques s'exprimoient plus correctement en disant que l'on doit penser toujours virtuellement, à son but, mais qu'on n'est pas tenu d'y penser toujours actuellement.

Mais que ſert toute la Théorie des buts qu'on doit ſe propoſer, & des differens dégrés d'eſtime & d'amour

qu'on doit leur donner, ſi on ſe laiſſe aller à vivre à l'avanture, ſi au lieu de ſe former un Plan propre à conduire au grand but, & de le ſuivre conſtamment, on n'y penſe pas, & on tourne ſans ceſſe, ou à tout coup, le dos à une félicité infinie pour courir après des ombres & des aparences de biens, qui cachent ſouvent des maux très réels.

*pensée juste et heureusement exprimée.

* L'attention de la plûpart des hommes ſe partage entre ſe cacher à eux mêmes, & ſe déguiſer aux autres, & en marchant dans cette route, ils parviennent enfin à ne ſavoir eux mêmes ce qu'ils ſont, ni ce qui leur convient. De là leurs ennuis, leurs irréſolutions, & leurs inquiétudes.

*il est vrai que la légèreté, l'inconstance des hommes vient presque toujours d'un défaut de plan, et particulièrement d'un plan proportionné à sa personne.

Quand on a à cœur un Plan, on a toûjours à faire. Quand on l'a bien dreſſé on ſe trouve au deſſus de l'ennui & de la légereté.

Cauſes impulſives.

X. LES Idées différentes d'un bien, dont on ſe propoſe de joüir, & qui ont quelque force pour nous déterminer, reçoivent le nom *d'Impulſives*. Un grand nombre de Circonſtances, nous

nous animent ou nous découragent, nous rendent de bonne ou de mauvaiſe humeur, & ſuivant l'humeur qui nous domine, nous nous déterminons différemment. Toute Cauſe finale eſt Impulſive, mais toute Impulſive n'eſt pas finale.

Les diſpoſitions intérieures d'où les Cauſes du dehors tirent leur efficace, s'apellent *Cauſes Impulſives Internes*. Les unes ne vont point ſans les autres, & elles ne peuvent rien que par leur union.

L'amour de nous mêmes eſt le fondement intérieur, dont tous les motifs tirent ce qu'ils ont de force.

* l'amour propre est le meilleur et le plus légitime de tous les amours; il suffit de bien l'entendre.

Mais ſuivant que nôtre amour propre eſt plus éclairé ou plus groſſier, nous nous trouvons ſenſibles à de différens motifs.

La ſimple Connoiſſance de la *beauté* de la vertu détermine l'un à s'y attacher. Un autre a beſoin qu'on y joigne la *Majeſté* du Légiſlateur. Il faut pour un troiſiéme y ajouter des *Promeſſes*. Un quatriéme ne ſe corrigera pas ſi on n'y employe les *Menaces*. L'un tiendra ferme contre les éloignées qui

cedera aux *Prochaines*. Celui, enfin, que les Menaces trouvent inébranlable, pliera ſous les *Coups*.

* Il y a bien de la différence, entre aimer un Objet ſans que ce ſoit en vûe de quelque utilité que nous eſperons d'en tirer & l'aimer ſans que l'amour de nous mêmes entre, pour quoique ce ſoit, dans l'attachement que nous avons pour lui. Un Père aimera ſes Enfans indépendamment de l'utilité qu'il en peut tirer, & la ſatisfaction qu'il goûte à les aimer ainſi, l'affermira dans la bonne volonté qu'il a pour eux, & les ſoins qui leur donne. *

* Distinction subtile mais juste. la vue du plaisir que le père trouve à aimer ses enfans, n'est pas ce qui le determine à les aimer. l'amour du père pour ses enfans est un sentiment inné en ce sens qu'il est naturel. voy. Plat. sur ce sujet. l'opinion d'helvetius sur ce point est aussi fausse qu'elle est horrible et anti-sociale. voyez Mr de Villers. Philosophie de Kant.

Quand les Circonſtances favorables à l'exécution d'un deſſein, nous déterminent à l'entreprendre, cette Cauſe impulſive s'apelle *Ocaſion*.

On apelle auſſi Ocaſion en general, tout ce qui a donné lieu à quelque Effet, quoique cet Effet doive ſe raporter à de tout autres Cauſes. C'eſt ainſi que la Doctrine de l'Evangile a été une Ocaſion de diſſenſions, de haines & de cruautés. ⊕

Quand les raiſons qui nous déterminent, ſe tirent des qualitez de la per-

⊕ c'est pour n'avoir pas fait, ou voulu faire cette juste distinction entre l'occasion et la cause que l'on a mal à propos imputé au christianisme la St Barthelemi. etc.

perſonne, qui eſt l'Objet de nôtre action, le *merite* en eſt la Cauſe impulſive, & ce mot ſe prend en bonne & en mauvaiſe part, car on mérite les châtimens, auſſi bien que les récompenſes.

Le Mérite ſupoſe les *Talens*; mais les Talens ne l'achévent pas.

XI. QUAND une Cauſe Intelligente & libre forme ſes actions ſur de certaines Idées, la Cauſe qui la détermine porte le Nom de *Règle*, & ſi elle vient d'un Supérieur, elle reçoit celui de Loi. Règles.

Quand on conſulte de telles Idées, qu'on en ſent vivement l'excellence, & qu'on ſe détermine de tout ſon Cœur à les ſuivre, un tel choix eſt la perfection de la Liberté*; alors, on fait ce qu'on veut, & on veut comme il faut vouloir.

* la perfection de la liberté consiste à faire ce que l'on veut faire et a vouloir ce que l'on doit vouloir.

XII. UN bon *Exemple* nous met devant les yeux toute la beauté de ce que la Loi ordonne, ſans acompagner l'impreſſion de cette beauté d'aucune aparence de contrainte. Il invite au lieu de commander. Exemple.

La Règle ne s'exprime qu'en termes vagues; mais l'Exemple fait naitre des

Idées

Idées déterminées : Voilà pourquoi il à plus d'efficace. Il en tire encore du penchant naturel de l'homme à imiter. Il anime l'amour propre & enléve toute excuſe à la pareſſe : On ne veut pas ceder en mérite à un autre, & la maniére dont on le voit s'aquitter d'un devoir, prouve qu'il eſt moins difficile à remplir qu'on ne ſe l'imaginoit. *

* cette pensée pourroit faire un article dans la preface d'une vie des Saints

Mais parce qu'un bon Exemple, un Exemple à ſuivre, eſt lui même l'exécution d'une Loi, il eſt évident, qu'avant que de prendre un Exemple pour Modéle, il faut l'examiner ſur la Loi.

Dans les Cas mêmes, où l'on eſt fondé à ſupoſer un Exemple ſans deffaut, avant que de ſe croire engagé à l'imiter, il faut en examiner, avec ſoin & ſans prévention, toutes les Circonſtances, car ſuivant qu'elles varient, elles rendent une même action phyſique, moralement néceſſaire, indifférente, ou condannable.

Pendant que les uns ſe croiront, par la ſupériorité de leur rang au deſſus Règles, & que les autres prendront pour Règle, ceux qui n'en connoiſ-

ſent

ſent point, on raiſonnera & on ſe conduira toûjours de travers.

L'homme ſe trouvant très diſpoſé à l'imitation, il ſera difficile que les mauvais Exemples ne l'entrainent, s'ils ſont fréquens à ſes yeux, & s'ils lui deviennent familiers. A force de voir le mal, on ceſſe d'en être frapez; peu à peu il paroit moins odieux, & à la fin il ne le paroit plus, & on en ſoutient la vûë ſans aucune peine. Dès là, on fait plus, on s'en acommode, & par complaiſance ou par interêt, on ſe diſpoſe à l'imiter.

Il ne faut pas une médiocre force d'Eſprit, pour pouvoir ſe ſoûtenir dans de bonnes Maximes, quand on eſt environé de gens, qui ne les ſuivent point, & qui entrainent même à les violer. On eſt élevé à imiter ce qu'on voit, on eſt effrayé d'être ſeul, & on n'oſe preſque plus compter ſur ſes lumiéres quand elles ſont condannées par tout le monde.

J'avouë qu'un Exemple de vice, produit un effet ſalutaire ſur un Cœur plein de ſages & d'heureuſes préven-

tion contre le mal. Mais afin que les mauvais Exemples produiſent ce bon effet, il faut avoir ſoin de ne les préſenter que ſous leurs côtez odieux, & de ne les propoſer jamais, ſans faire bien ſentir ce qu'ils ont d'indigne & de rebutant.

On prend le parti de l'imitation avec trop de facilité, ſouvent on feroit beaucoup mieux de ſuivre ſon propre génie, & de borner ſes ſoins à le bien règler.

Dans une prodigieuſes varieté de Caractères, on ſe choiſit un modéle, long tems avant qu'on ſoit capable de connoître, ni ſon propre caractère, ni le caractère de celui qu'on ſe propoſe d'imiter. C'eſt le hazard qui décide, de ce qui demanderoit un choix des plus circonſpects.

La même pareſſe qui fait qu'on ſe borne à l'mitation, eſt de plus cauſe qu'on n'imite que ce qu'il y a de plus aiſé dans le Modéle qu'on s'eſt choiſi, & que ſouvent même on n'en imite que les deffauts.

Il faut commencer par étudier les Règles avec une grande aplication; dès là on paſſera à ſentir leurs excellens

lens effets, dans les exemples de ceux qui les ont ſuivies ; on comparera ces heureux effets avec les écarts de ceux qui les ont négligées. Dès qu'on ſe ſera rendu l'Eſprit juſte, par la méditation des Règles, on achévera de ſe former le goût, par l'Etude des Exemples, & par la Comparaiſon qu'on en fera avec les Règles.

Celui qui *Copie* emprunte les penſées & les paroles d'un autre, à la maniére d'un miroir qui répréſente l'air, les traits & les mouvemens d'un homme. Il en eſt de même des ſerviles Copiſtes comme des miroirs qui défigurent les Objets, & qui leur feroient moins de tort, s'ils les défiguroient, jusqu'à les rendre entiérement méconnoiſſables.

* cette pensée est fort ingenieuse mais fort mal exprimée. il semble qu'elle seroit mieux rendue ainsi l'imitateur sans talent est comme une mauvaise glace qui change et defigure les objets.

Celui qui *Imite*, a, comme ſes modéles, ſes traits & ſon Caractère propre, il le ſoutient & le perfectionne, il ſe donne comme eux, les mouvemens qui lui conviennent, il ſuit ſon génie ſans effort, & il tire de ce fonds, au lieu de s'embaraſſer à piller & à emprunter.

On voit par là, que pour imiter heureuſement, il ne faut pas être fort

au

au deſſous de l'original qu'on imite.

Comme on aime ce qui frape, on s'ocupe avec plaiſir des grands Exemples ; mais la plûpart des hommes n'en tirent aucun fruit, parce qu'au lieu de s'en faire aplication, & d'imiter ce qu'ils y trouvent de grand & de beau, ils ſe bornent au plaiſir de voir ce grand & ce beau, au plaiſir de s'en entretenir, & à celui enfin de rendre juſtice au mérite, par tout où ils en aperçoivent les traits.

Cauſe ſeule & Cauſes Conjointes.

XIII. QUAND les diviſions des Cauſes ſe tirent, moins de la différence de leur nature, que de la différence de leur Action, on dit qu'une Cauſe agit *ſeule* ou *conjointement* avec d'autres.

Une Cauſe eſt *unique* à produire ſon action, ou abſolument, ou *dans ſon genre* & à quelque égard.

Au premier ſens un *ſeul* Créateur a fait le monde : Au ſecond ſens un ſeul *Architecte* fait bâtir une maiſon.

Si les Conjointes ſont toutes du même ordre, on les apelle *Coordonnées*. Si l'efficace des unes eſt miſe en jeu par les autres, elles reçoivent le nom de *Subordonnées*.

Entre

Entre les ſubordonnées, celle par qui l'action commence porte le nom de Principale ; celles qu'elle met en œuvre ſont les *Moins Principales*.

On ne rencontre ſur ce ſujet, preſque aucun terme, qui n'ait pas plus d'une ſignification. Ainſi, on donne encore le nom de *Principales*, à celle qui a le plus contribué à la production d'un effet, & au ſuccès d'une entrepriſe, honneur qui eſt quelquefois dû à des ſubordonnées.

Il arrive quelquefois que pluſieurs Cauſes ſont réciproquement regardées, comme principales, & c'eſt ce qui arrive, lorſqu'elles ont agi de complot, & que par là chacune à ſervi à pouſſer les autres, & à les animer.

Dans de tels Cas, comme chacun non ſeulement contribue à une partie de l'effet, mais de plus a travaillé à faire naitre l'effet entier, on l'impute auſſi à chacune dans ſon entier.

Mais auſſi les Cauſes Coordonnées peuvent agir d'une telle façon, que chacune ne ſera Cauſe que d'une partie

tie de l'effet & cela a lieu quand elles ont agi ſans complot.

Les Cauſes Coordonnées, dans ce dernier ſens reçoivent le nom de *Partiales*, & les précédentes portent celui de *Totales*.

L'Aſſemblage des Partiales, porte auſſi le nom de Totale.

On le donne à la Cauſe unique abſolument, qui ſans contredit eſt la Cauſe très totale. On le donne à la Cauſe qui eſt ſeule de ſon genre & de ſon ordre. On le donne à toutes les *ſubordonnées*, dont l'influence s'eſt étendue ſur tout l'effet.

On apelle Cauſes *Immédiates* celles qui s'aplique ſur le ſujet même, dans lequel l'effet ſe produit : Ces Cauſes reçoivent le nom de *Prochaines*.

Mais celles dont l'action n'atteint pas l'effet, mais ſe termine à pouſſer d'autres Cauſes, ſont apellées *Médiates*, & dans l'enchainure de ces Médiates, les unes ſont plus *éloignées*, que les autres.

Les *Préparantes* ſe bornent à fournir aux Prochaines une matiére pour agir, ou elles facilitent ſimplement les ocaſions.

Celles dont l'influence aboutit à écarter les obſtacles, qui empêcheroient

roient l'action des autres Causes, étoient connuës dans l'Ecole, sous le nom *de Causes sans lesquelles* l'Effet n'arive *pas*.

Lorsqu'une Cause répand son efficace sur divers sujets, & par là produit des effets différens, on l'apelle *Universelle*, & celles qui déterminent son efficace generale, s'apellent *Particuliéres*.

Lorsque, dans une subordination de Causes, chacune suit, dans ses mouvemens, le branle & la direction de la Principale cette *subordination* est apellée *Essentielle*.

Mais si quelques unes d'entr'elles, par leur activité propre, se détournent de la principale, & dérangent la suitte des mouvemens destinez à produire un effet, cette subordination est regardée comme *Accidentelle*.

Ce qu'il y a de défectueux dans l'effet, n'est point imputé à la Cause Principale, s'il n'a pas été en sa puissance de prévoir les inconveniens qui dérangeroient son dessein, ou si, les ayant prévus, elle n'étoit pas dans l'obligation de suspendre son action,

&

& de renoncer à de certains Effets importans, plûtôt que de donner lieu à quelques acompagnemens, ſoit ſimplement déſagréables, ſoit effectivement durs.

Lorſque les Cauſes *moins Principales* n'ont en elles mêmes aucune activité, & n'agiſſent qu'autant que la Principale les dirige, & les pouſſe; on les apelle Cauſes *Inſtrumentales*.

On étend ce nom aux Cauſes *Intelligentes*, lorſqu'elles renoncent à leur propre activité, pour ſe conduire uniquement au gré d'autrui, ſans examen, ſans délibération, ſans mêler quoique ce ſoit du leur, dans ce qu'elles ont ordre de faire, & on voit par là qu'elles peuvent plus ou moins mériter ce nom.

L'Obligation de regarder un homme injuſte qui nous fait du mal, Comme un Inſtrument dans la main de Dieu, nons impoſe celle d'étouffer nos murmures, & de retenir nos plaintes, de reſpecter nos épreuves, comme ſi elles partoient immédiatement des ordres du ſouverain Maître; car quand il ne détourne pas
les

les mouvement qui nous nuiſent, il a ſes raiſons, & des raiſons dignes de lui, pour ne les pas détourner.

Il eſt viſible que le Titre *d'Inſtrument*, que les hommes alléguent, quand il leur plait, pour ſe diſculper, & rejetter la faute qu'ils commettent ſur ceux dont ils exécutent les ordres, ne ſuffit pas toûjours pour les innocenter, car avant que de prendre le parti de s'engager à une telle dépendance, ils ſont obligez de faire uſage de leur diſcernement, & de s'informer de la juſtice d'un tel dévouement.

On *abuſe* d'un Inſtrument, lorſqu'on en fait un uſage contraire à ſa naturelle & légitime deſtination. L'Eloquence eſt deſtinée à faire écouter la Vérité, à en convaincre plus aiſément l'Eſprit, & la rendre plus aimable. Un Orateur en abuſe, lorſqu'il la fait uniquement ſervir à ſa gloire, & à ſes interêts.

Pour décider juſte, ſi l'abus qu'on fait des Inſtrumens en doit abolir l'uſage, il faut examiner avec ſoin : 1. Si l'abus eſt plus dangereux que l'uſage n'eſt

n'eſt utile : 2. Si l'on peut parer aux abus en conſervant l'uſage : 3. Si en fermant la porte à un abus, par l'abolition d'un uſage, il n'en reſte pas un grand nombre, par ou ce même abus peut s'inſinuer. Mais, ſur tout, il faut ſe rendre attentif aux fruits & à l'innocence de l'uſage, & ne pas ſe hazarder à priver une partie des hommes d'un juſte droit, pour empêcher que les autres n'en abuſent.

Diſtinctions moins Exactes.

XIV. QUAND on diſtingue les Cauſes en *Procréantes* & *Conſervantes*, on ne s'exprime pas bien juſte, car ce qui ne produit rien, eſt-il une *Cauſe?* Celui dont l'action s'eſt bornée à écarter un éloignement qui pouvoit nuire, n'eſt Cauſe que de cet éloignement : Mais en matiére de *Mœurs*, on impute l'effet à la bonne Intention.

Quelquefois ce qu'une Cauſe produit n'étant pas fort ſenſible, on n'y fait pas d'attention, & on lui refuſe le nom de *Procréante*, pour lui acorder ſimplement celui de *Conſervante*.

La diſtinction des Cauſes en *Equi-*

voques

voques & *Univoques* n'est guère mieux fondée. *L'Univoque*, dit-on, produit des effets qui lui ressemblent, mais *l'Equivoque* en produit de tout différens.

Les Causes *Intelligentes* qui agissent par leur volonté, peuvent produire des Effets qui ne leur ressemblent pas, car un *Mouvement* n'est pas une *Pensée*.

Mais dans les Corps, l'Effet porte nécessairement l'empreinte de sa Cause. Il est vrai que quand plusieurs s'unissent pour la production d'un Effet, on n'y remarque point les vestiges des *Eloignées*, les *Prochaines* les ont trop modifiés.

XV. Les notions très claires & très familiéres de *Cause* & *d'Effet* ont fait conclure à tous les hommes que *rien ne se fait sans Cause*. Tout ce qui peut être & n'être pas, être d'une façon plûtôt que d'une autre, doit être déterminé à l'un plûtôt qu'à l'autre; si aucune Cause ne l'avoit fait tel qu'il est, plûtôt qu'autrement, son éxistence & sa maniére d'être, seroient les Effets du Néant. Axiomes.

C'est sur ce principe que les hom-

mes fondent continuellement & leurs conclusions & leur conduite, & c'est sur ce principe qu'est établie *la proportion de la réalité des Effets, avec la réalité de leurs Causes.* *

* c'est sur cet axiome que repose la preuve la plus solide de l'existence de Dieu. vid. encycl. mot. art. création du neant.

Découverte des Causes.

XVI. On cherche une Cause, une Idée se présente, on lui sait bon gré de sa promptitude, on s'y arrête, & on ne va pas plus loin. Il en est à qui il suffit d'imaginer une Cause possible, & pour l'apuyer par des Phénomènes, ils ne comptent que sur ceux qui s'y acommodent. *

Quand par la fausse honte de se taire ou de ne penser qu'après les autres, on s'est fait Auteur d'une hypothèse; plûtôt que de l'abandonner, on lui fait un rampart de galimathias.

Autre est de prouver la vérité de ses Conjectures, autre de les ajuster assez bien, pour qu'on ne puisse pas renverser l'une par l'autre. *

La liaison des Conséquences fait souhaiter que les Principes soient vrais, & dispose à les croire, mais elle ne les prouve pas.

Une Comparaison peut servir à prouver la possibilité d'une Cause en la faisant mieux comprendre, mais elle ne la prouve pas.

Pour arriver à la découverte d'une Cauſe : 1. Il faut en étudier les Effets & en peſer les Circonſtances avec une grande circonſpection.

Quelquefois ces moyens la préſentent aux ſens. Mais quand il faut ſupléer à ce qu'ils aprennent, par des Conjectures :

2. Les Idées partiales qui compoſent cette Conjecture ne doivent renfermer aucune incompatibilité, ni entr'elles, ni avec le reſte de nos idées, dont la clarté & la juſteſſe nous ſont déja connuës.

3. Il faut s'aſſurer par des indices convaincans, que cette cauſe éxiſte en effet.

4. Il faut poſer le ſujet ſur lequel un Effet ſe produit, dans des circonſtances, où la Cauſe dont on cherche la Vérité ne peut agir ſur lui ; il le faut poſer dans d'autres où elle ne peut agir qu'imparfaitement. Il faut éloigner les Cauſes auxquelles cet effet pouroit être dû.

Là où la Cauſe véritable ſe trouvera, ſon Effet aura lieu, & là où on ne remarquera pas cette Cauſe, on ne trouvera pas ſon Effet. C'eſt par

ces Obſervations qu'on paſſera de la Vraiſemblance à la Certitude.

Dans la conduite de la vie, quand il s'agit de reformer quelque coutume, de corriger quelque établiſſement, il faut voir : 1. Si c'eſt un deſordre & un mal. 2. Par quelles raiſons c'eſt un deſordre & un mal. 3. Il faut remonter de principe en principe, juſqu'à la premiére ſource de ce mal.

Dès là on ſe répréſenteroit la maniére dont les hommes vivroient, ſi une telle Cauſe étoit éloignée, & n'avoit plus d'efficace ſur eux. On ſe demanderoit ſi des diſpoſitions intérieures & extérieures ne ſeroient pas ſuffiſantes, pour faire naitre cet inconvénient, dont on ſe flatte d'avoir trouvé l'unique ſource, car ſouvent on fait grand bruit ſur le remède prétendu d'un Symptome qui ne corrige point le fond du mal, & le laiſſe au contraire dans toute ſa force.

De même s'il s'agit de procurer quelque avantage, on apliquera tout ce qu'on a de capacité à examiner : 1. S'il eſt juſte & pourquoi ? 2. Quel fruit on en tirera ? 3. A quels inconvéniens il expoſera ?

Quand

Quand on débutte par donner toute ſon attention à l'éxamen des avantages attachez à une entrepriſe, il eſt difficile que le cœur ne ſe prévienne. Les deſirs s'enflamment, la fécondité de l'Eſprit les ſert uniquement; tout ce qui peut amener au but qu'on ſouhaite ardemment, ſe préſente en foule, les obſtacles diſparoiſſent, ou on ne les voit qu'en éloignement, petits, foibles, & faciles à ſurmonter.

Dans ces ocaſions il faut charger des perſonnes tranquilles de faire cet important examen. Une infinité de conſidérations ſe préſentent à un eſprit libre de préjugez, qui échapent à un cœur prévenu.

Ce n'eſt pas ſeulement aux perſonnes d'un naturel impétueux, à qui il arrive de ſe porter avec trop de précipitation, à des projets mal concertez, dont ils ſe ſont laiſſés éblouir. Les perſonnes qui aiment la tranquillité ferment ſouvent les yeux, par là même, à tout ce qui pouroit les inquiéter, & avec leur air de ſageſſe, & de maturité de raiſonnement, ils ne laiſſent pas d'être ſouvent plus incorrigibles que les autres. Le ſoin de leur tran-

*Cette observation est frappante de vérité.

quilité les empêche de réflêchir ſur leurs fautes, & de ſe rendre plus circonſpects par ces réflexions.

Il n'arrive encore que trop ſouvent à des perſonnes pleines de pieté & de zèle, de donner avec trop de facilité, dans des projets, dont l'exécution demanderoit qu'on refondit les hommes.

Ces projets merveilleux en Idée, n'aboutiſſent qu'à faire bien des déſordres & des violences, quand on s'obſtine à les exécuter.

Il eſt des cœurs timides qui ne voyent que les inconvéniens : Il eſt des naturels hardis, qui n'ouvrent les yeux que ſur les avantages, & ſur ce qui peut contribuer à les obtenir.

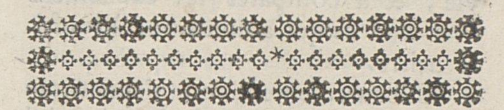
Heureux celui qui ſans rien donner à la Crainte, ni à la Témérité, a l'Eſprit aſſez étendu pour tout découvrir, & en même tems aſſez juſte pour peſer éxactement l'efficace des moyens qu'il poura mettre en œuvre, avec la force des obſtacles qu'il aura à ſurmonter ! Il faut pour cet effet de la tranquillité ſans indolence, acompagnée d'une longue habitude à réflêchir ſur ce qui ſe paſſe dans la

vie

vie, & à comparer les événemens avec tout ce qui a contribué à les faire naitre.

Malheureusement on s'acoutume dès l'enfance à décider sur une infinité de choses, qu'on n'a jamais examinées, qu'on ne connoit point, ou qu'on ne connoit que très imparfaitement. Les jeunes gens destinés à avoir le plus de part au Gouvernement des autres, ont aussi le plus de présomption, & décident plus hardiment, & plus universellement. Cette habitude croit avec les années, & on se trouve vieux sans avoir cessé d'être enfant à cet égard. Dans tout âge les Passions décident sans que la Raison y ait presque aucune part.

Indépendamment même des Passions, il est si rare de penser à tout & de comparer avec une suffisante étenduë, tout ce qui peut faciliter l'exécution d'une entreprise, avec tout ce qui est capable de la retarder, ou de la faire échouër, qu'on ne doit pas être surpris, que ceux qui passent pour les plus habiles, ne laissent pas de se tromper, & qu'il y ait tant d'incertitude dans les Evénemens.



SECTION III.

De la diverſité de nos Idées, par raport aux différentes maniéres dont nous penſons aux Objets.

CHAPITRE PREMIER.

Des Idées Claires & Obſcures, Diſtinctes & Confuſes.

Idées Claires & Diſtinctes Obſcures & Confuſes, Termes rélatifs.

I. TOUTE Idée eſt un Acte qui ſe ſent & qui s'aperçoit lui même.

Toute Idée a donc quelque vie, quelque activité, & ſe fait ſentir avec quelque force, & par conſéquent avec quelque clarté, quelque évidence.

Puiſqu'on la ſent, on peut la diſtinguer de tout ce qu'on ne ſent pas, & de tout ſentiment qui ne lui eſt pas entiérement ſemblable : Elle a donc néceſſairement quelque caractère qui la diſtingue & qui la ſpécifie.

Toute

Toute Idée encore nous répréſente quelque Objet, ou éxiſtant en effet, ou du moins poſſible, car on n'a point d'idée de l'impoſſible; & cet Objet, par le moyen de ſon idée, ſe connoit, devient comme préſent, & ſe diſtingue de tous ceux qui ne lui reſſemblent pas.

Je tombe d'acord, que les hommes s'imaginent ſouvent de connoître un Objet qu'ils ne connoiſſent point, & qu'il leur arrive fréquemment de ſupoſer qu'ils s'en ſont formés une idée, quoique cette idée ne le répréſente point. Mais on peut ſe méprendre dans l'aplication trop précipitée que l'on fait d'une idée claire & diſtincte en elle même, à un objet auquel elle ne convient pas, ſans que cette aplication trompeuſe ſoit une preuve de ſon obſcurité & de ſa confuſion abſoluë. Elle répréſente un autre objet, & elle eſt diſtincte de celle qui répréſente réellement cet objet, auquel on l'aplique mal à propos.

Toute Idée a donc eſſentiellement de la Clarté & de la Diſtinction, mais les plus vives, c'eſt à dire, celles qui ſe font le mieux ſentir ſont les plus

Claires, & par là même les plus Distinctes. On distingue plus aisément ce que l'on sent plus vivement, parce que l'attention s'y arrête davantage. Ainsi la *Clarté* & la *Distinction* sont bien deux Caractères differens, mais l'un est à la suite de l'autre.

D'où vient qu'on a attribué a de certaines idées une Obscurité & une Confusion absoluë.

II. On s'est mal exprimé sur ce sujet, en suposant des Idées absolument Obscures & Confuses, & voici les Causes de cette méprise.

Premiérement, on se réprésente un Objet sous des attributs qui lui sont communs avec beaucoup d'autres. Cette idée n'est pas fausse, mais elle est insuffisante pour le faire bien connoître, on l'apelle une *Idée vague*. Elle a certainement sa Clarté, & se distingue de toute autre idée & de toute autre chose. Mais souvent on exprime cette idée par un nom déterminé, & dès là on s'imagine de connoître déterminément l'Objet auquel on aplique & cette Idée & ce nom. Alors l'Idée vague que l'on a est véritablement Claire, mais la déterminée qu'on acuse d'Obscurité absolue, on ne l'a point, on prétend seulement l'avoir. On s'affermit dans cette méprise, lors-

lorſque à l'ocaſion de quelque reſſemblance, on aplique à un ſujet, dont on n'a qu'une idée vague, le nom d'une autre, qu'on connoit plus déterminément.

Parler ſans idée eſt une faute trop honteuſe pour l'avouër, on l'élude en s'attribuant des idées obſcures.

En ſecond lieu, il ſe peut & il arrive ſouvent que, dans un diſcours, même très embrouillé, chaque mot pris à part ſignifie effectivement quelque choſe, c'eſt leur aſſemblage qui ne ſignifie rien. On s'imagine donc que l'on a une idée, au moins obſcure, du tout, parce que l'on a une idée claire de chaque partie. L'aſſemblage de ces mots, & de leurs Idées eſt une pure ſupoſition, une erreur, une impoſſibilité, dont on n'a aucune idée.

Quand je dis une *Subſtance* qui eſt le ſujet de deux *Attributs*, dont l'un eſt la *Penſée* & l'autre *l'Etenduë*, j'ai des idées vagues & claires de *Subſtance*, de *Sujet* & *d'Attribut*; j'en ai de vagues auſſi, mais un peu plus déterminées de *Penſée* & *d'Etenduë*. Mais de cette Subſtance ſujet de l'une & de

 l'au-

l'autre, je n'en ai aucune Idée, on ſupoſe qu'on en a une, & on la croit abſolument Obſcure.

On ſait encore en gros qu'un ſujet renferme pluſieurs Attributs. Il en eſt dont on a des idées déterminées & claires; & il en eſt dont on n'a que des idées vagues; on les ſupoſe déterminées, & on les apelle obſcures, mais l'idée de leur détermination on ne l'a pas. On ſait que leurs objets ſont déterminés, mais de quelle maniére ils le ſont, on l'ignore, c'eſt ce qu'il faut avouër, au lieu de dire qu'on les connoit obſcurément.

En troiſiéme lieu, l'obſcurité eſt un défaut dans nos Connoiſſances; mais c'eſt purement un défaut, une ſimple négation, une abſence d'idée, & on ſe trompe quand on parle de l'obſcurité d'une idée, comme d'une qualité poſitive, inhérente en elle, qui la ſpécifie & la diſtingue des Claires. Tout ce qu'une idée renferme eſt Clair, l'Obſcur ne lui apartient pas.

En quatriéme lieu, lorſqu'une Comparaiſon, faute de juſteſſe, ne fait rien connoître, elle ne donne point

point d'idée. Dans la ſupoſition qu'elle en donne, on ſe rabat à dire que c'eſt une *Idée Obſcure.*

Enfin un grand nombre de mots qui roulent dans la bouche des hommes, ſont plûtôt des indices des ſentimens qui les ocupent, & des émotions qui les agitent, que des expreſſions de leurs Idées; car ſouvent ils n'attachent aucune idée à ces expreſſions, & comme ils ne ſavent point les expliquer, ils s'imaginent que les *Idées* qu'ils en ont ſont *Obſcures.*

A la vérité il y a des termes qui ont un ſens, & qui excitent dans une partie des hommes de juſtes idées; mais qui, chez pluſieurs auſſi, réveillent ſeulement de ces maniéres de penſer auxquelles nous avons donné le nom de *Senſations.*

Avoir des Idées Claires, c'eſt donc *entendre ce qu'on dit*; & avoir des Idées obſcures, c'eſt dans un langage plus exact, *ſupoſer* qu'on entend, ce que l'on ne conçoit point.

III. Il n'eſt pas facile de comprendre ce qu'ont penſé quelques Savans hommes, quand ils ont dit que les Idées Claires ne doivent paſſer pour vrayes, Moyens de s'en aſſurer.

vrayes, qu'après qu'on eſt venu à bout de les établir par l'*expérience*, ou de les juſtifier par *l'analyſe*, car cette analyſe ſera-t-elle encore compoſée d'autres idées, qu'il faudra derechef démontrer vrayes analytiquement, & les Idées des Sens, par leſquels on s'aſſure des faits, faudra-t-il encore les vérifier par d'autres expériences ?

Sur ce ſujet, il me paroit qu'on feroit bien de diſtinguer les Idées en *Simples* & *Compoſées*. L'Evidence des *Simples* ſe fait ſentir par une expérience intérieure, qui eſt la plus inconteſtable de toutes les convictions.

Les Idées *Compoſées* ſe reſolvent dans leurs ſimples, & après avoir ſenti l'évidence de chacune des ſimples qui les compoſent, on aſſemble ces ſimples, l'une après l'autre, & en les réüniſſant avec cette circonſpection, on a encore l'idée de leur union, on la ſent, on les voit liées l'une à l'autre, & on demeure convaincu qu'on a raiſon de les donner pour telles.

Il importe encore de remarquer qu'on a quelquefois des idées fort Claires, qu'on ne laiſſe pas de ſoupçonner

çonner d'obſcurité, parce qu'on ne ſait pas les énoncer d'une maniére qui les faſſe paſſer aſſez promptement dans l'Eſprit des autres. Cela peut venir, ou d'une peſanteur naturelle de l'Imagination, ou de ce que faute d'étude & d'exercice, on ne s'exprime pas aiſément.

Quelquefois encore on ſe trouve embaraſſé, quand il s'agit de faire entrer, dans une Idée ſimple, une perſonne qûi n'eſt point acoutumée à éxercer ſon Entendement. Alors il faut placer celui à qui l'on parle dans des circonſtances, & comme des points de vué, qui faſſent eux même naitre en lui cette Idée.

Utilité de la Clarté des Idées

IV. Plus une idée nous frape & nous ocupe vivement, plus auſſi elle eſt, par la même, féconde & propre à en faire naitre d'autres, & par conſéquent à nous couduire de lumiére en lumiére, & à pouſſer l'étendue de nos connoiſſances. Nôtre Eſprit s'arrête ſur ces idées avec plus de plaiſir & de perſeverance : Cette attention enfin en imprime plus avant le ſouvenir dans nôtre mémoire, & dès là l'évidence nous éloigne de l'erreur à proportion de ſon eclat.

Moyens de se la procurer.

V. CETTE attention à son tour est la mére de l'Evidence qui convainc, de sorte que tout ce qui contribue à l'attention, contribue par là même à la clarté de nos Idées.

Les Idées les plus simples doivent par là même être les plus Claires, cependant il leur arrive souvent de n'être pas assez vives, parce que faute d'attraits pour nôtre esprit, acoutumé à la varieté, elles n'attirent pas assez fortement son attention, & ne la fixent pas long-tems.

Le peu d'orde qu'on suit dans ses Etudes, est une des grandes Causes de l'obscurité de nos connoissances, c'est-à-dire, de leur peu de progrès. Le hazard décide de cet ordre beaucoup plus qu'un choix éclairé.

Par un effet de ce desordre, on assemble, sous un seul nom, plusieurs idées qu'on n'a point assez attentivement considerées, & dont on n'a pas compris les liaisons. On supose donc quantité de choses qu'on n'a point assez aperçûes. De là viennent les erreurs & les mal-entendus qui troublent les gens de Lettres ; car comment seroit-on entendu des autres, quand on ne s'entend pas soi même.

On ne ſauroit ſe former de trop bonne heure au goût de l'Evidence ; voilà pourquoi il importe, de commencer le plûtôt qu'on le peut, quelques Etudes dégagées d'embarras & d'obſcurités. On voit bien que je recommande celle des Mathématiques, & comme elles renferment diverſes parties, on poura choiſir celles qui ſeront le plus à la portée de la force de génie que l'on ſe ſentira.

Il faut néceſſairement que nos facultés aient de certains raports avec leurs objets pour nous les faire connoître, & par conſéquent pour nous en procurer des Idées. Le ſens de l'Oreille ne ſauroit nous inſtruire des couleurs. L'Imagination ne peut atteindre à ce qui eſt trop vaſte, & l'Entendement ſeul, par ſon attention à ce qui ſe paſſe en lui, nous peut amener à connoître la Penſée & ſes actes, ou ſes modifications différentes.

De peur de s'imaginer qu'on a effectivement des Idées, quand on ne prononce que de mots qui, dans le fond, ne ſignifient rien, il faut obſerver à l'égard des mots, la même méthode que nous venons de recomman-

der à l'égard des Idées, ſe rendre familiers les ſimples, les aſſembler, & en bien comprendre l'aſſemblage avant que d'exprimer, par un ſeul nom, tout ce qu'il renferme.

Ces explications qui éclairciſſent le ſens d'un mot s'apellent *Définitions*, & il faut uſer de ces définitions à la place des termes définis.

Un ſeul mot eſt bien-tôt prononcé, & l'Eſprit ne s'y arrête pas aſſez long-tems, pour s'aſſurer s'il conçoit en effet tout ce qu'on ſupoſe exprimé par ce terme. Mais comme les définitions ſont plus longues, & préſentent à l'Eſprit des notions dévelopées, on a le tems de voir ſi ces notions ſont compatibles, ou ſi l'une eſt contradictoire à l'autre, & on a le loiſir de s'aſſurer, ſi en effet on en conçoit la liaiſon.

Dans le commencement de ſes études il faut ſe défier preſque de tous les mots; dans la ſuite on ſe contentera d'examiner ceux dont on ne ſe ſouviendra pas d'avoir fait l'éxamen, ou dont on ne ſe rapellera pas diſtinctement le ſens.

D'où viét qu on ſe plait dans l'obſcurité.

VI. Le penchant naturel de l'hom-

me

me à se contenter de Sensations, est une des Causes qui a fait naitre tant de mots, auxquels nulle idée ne répond. L'Education seconde & fortifie ce penchant. Les enfans qui parlent le plus sont les plus caressés, on leur pardonne de n'entendre pas ce qu'ils disent, parce qu'ils le disent hardiment. On les charge ensuite de leçons qu'ils n'entendent point, & moyennant qu'ils les recitent, sans paroître embarassés, on est satisfait. On honore du nom de *pieté* le recit machinal de quelques sentences, où ils ne voyent goute. Quand ils sont un peu plus avancés, on leur aprend à s'exprimer dans le style figuré, à hazarder des métaphores, à faire des allusions, à ramasser par ci par là des sentences pompeuses, pour en faire bien ou mal des aplications, quelquefois un peu aprochantes d'être justes, mais ordinairement forcées, & le plus souvent puériles, aux sujets sur lesquels on leur ordonne de composer (*a*).

A

(*a*) *Réflexions sur les Défauts d'autrui.* Quand on l'a pris d'un ton fort haut, on craint de tomber, & il est difficile de n'être pas obscur, quand on aime & qu'on cherche les grands mots, les Epithètes & les pointes,

A l'exemple de leurs Maîtres, ils aprennent à cacher & aux autres, & à eux mêmes, leur ignorance ſous de grands mots. Ces grands mots vuides de ſens, paſſent de génération en génération, & tirent enfin de leur ancienneté dequoi ſe faire reſpecter, comme s'il n'étoit pas permis de ſavoir ce que nos Prédéceſſeurs ont ignoré.

La plûpart des hommes ſe contentent de ſavoir à quels ſujets on a acoutumé d'apliquer de certains mots, ſans ſe mettre en peine de connoître diſtinctement les ſujets mêmes auxquels on les aplique : Ils les ſupoſent aiſés, connus, parce qu'il leur eſt ſi facile de les diſtinguer par un nom, & que l'uſage ne demande rien au delà.

Il arrive même qu'on n'eſtime pas la grande clarté, parce qu'elle paroit trop facile. Quand on a facilement compris un diſcours, chacun s'imagine qu'avec un peu de ſoin, il ſe feroit mis en état d'en dire autant.

On ne penſe pas de même ſur le compte de celui dont on n'entend pas les raiſonnemens, ou dont on n'en comprend qu'une petite portion, & encore avec beaucoup de peine. Il ne vient

vient pas dans l'esprit qu'un personnage venerable parle, sans savoir ce qu'il dit; mais on ne l'entend pas; par cette raison on le croit habile, de sorte que souvent le degré de son ignorance fait le degré de l'estime qu'on a pour lui.

Les bagatelles qu'on aprend dans le premier âge, sont faciles à comprendre. On reçoit ensuite des instructions d'un plus grand usage, qui donnent aussi plus de peine & demandent plus d'attention. On s'acoutume par là à joindre l'idée de ce qui est important, avec l'idée de ce qui paroit difficile; & comme si ces deux caractères étoient inséparables, & que l'un fût la mesure de l'autre, on fait peu de cas de tout ce qui est aisé, & mis dans un grand jour.

Une autre *Cause* de cette ridicule habitude, vient de ce que l'on s'est ennuié à écouter des Discours, qui ne devoient leur clarté qu'à une multitude acablante de répétitions, & aux matiéres triviales qu'on y traitoit.

Ces préventions de l'homme pour l'obscurité, pouroient bien encore tirer leur source de quelques dispositions

tions plus profondes & plus intérieures. L'homme est dans une quète continuelle; ce qu'il a connu jusqu'ici ne le satisfaisant pas, & sentant que son but lui est obscur, il soupçonne que ce qu'il ne comprend point pouroit bien le contenir. Cent fois il a admiré, avant que de bien connoître, parce que la nouveauté excite l'admiration, & cent fois il a cessé d'admirer à mesure qu'il a connu, parce qu'il a découvert la petitesse de ce qu'il connoissoit, & que les apas de la nouveauté se sont évanouïs. C'est ainsi qu'il s'habituë à se refuser à ce qu'il connoit, pour livrer son estime & ses desirs à ce qui lui est encore caché, & qui ne se présente qu'envelopé de ténébres.

Idées nettes. VII. SOUVENT ce que nous pensons sur un objet est vrai en partie; mais à ce que l'idée que nous nous en formons renferme de vrai & de juste, nous joignons quelque idée trompeuse, qui nous y fait suposer ce qui n'y est point. Alors nôtre Idée a le défaut de n'ètre pas *Nette*: Cette expression me paroit assez juste pour marquer ce défaut, car on refuse le nom de nettes

tes aux choſes qui ſont mêlées de ce qui ne leur convient pas. Suivant cette explication une idée mérite le nom de *Nette*, lorſqu'elle ne renferme point de mêlanges mal aſſortis, qu'elle ne joint point la mépriſe à la vérité, & qu'en faiſant connoître ce que ſon objet contient effectivement, elle n'engage point à y ſupoſer ce qui n'y eſt pas.

VIII. Plus une Idée eſt claire, plus aiſément nous nous la rendons *familiére*, c'eſt à dire que plus nos idées ſont claires, plus il nous eſt facile de les rapeller, dès que nous en avons beſoin. Mais il ne faut pas pour cela nous imaginer qu'une idée eſt aſſez familiére, dès qu'elle eſt aſſez claire. L'expérience prouve le contraire, & elle auroit dû nous détromper, & nous aprendre qu'il faut inſiſter ſur ce que l'on connoit clairement, & en réïterer la méditation, pour ſe le rendre familier.

Idées familiéres

Comme l'on compte pour familiéres les idées qu'on trouve claires, on tient pour aſſez clair ce qu'on s'eſt rendu familier, & il arrive tous les jours à une infinité de gens, qu'à for-

ce de repeter certains mots qui ne signifient rien, ils s'imaginent de les entendre & d'en connoître clairement le sens & la force.

Règle importante.

IX. Une remarque des plus essentielles, sur le sujet de ce Chapitre: C'est que l'obscurité qui borne nos connoissances, ne doit jamais faire du tort à ce qu'elles ont d'évident. L'incertitude où nous nous trouvons sur ce qui ne nous est pas connu, ne doit point ébranler la fermeté de nôtre persuasion sur ce que nous connoissons déja. On ne peut contester cette Maxime sans renoncer au bon sens, qui ne permet pas de dire, qu'on ne sera jamais assuré d'avoir apris quelque chose, jusqu'à ce qu'on sache tout.

Quand on ne connoit un sujet que par quelques uns de ses côtés, on peut faire sur ceux que l'on ne connoit pas encore, une infinité de questions auxquelles on ne pouroit se hazarder de répondre positivement, sans s'exposer à confondre pêle mêle, l'incertain parmi le certain, & l'obscur parmi l'évident.

Dans quelles chimères ne donnerons nous pas, lorsque nous prétendrons

drons tirer une Conclusion d'un Principe où nous ne verrons goute? Contenons nôtre raison dans ses bornes, & nous serons toûjours raisonnables: C'est l'avis du R. P. BUFFIER dans son *Examen des Préjugés Vulgaires.* Art. 406.

CHAPITRE II.

De la Clarté & de l'Obscurité des Mots.

I. LES Idées ne sont jamais tout à fait Obscures, mais les Mots manquent souvent de Clarté, & quelquefois n'en ont absolument aucune. Clarté & obscurité Distinction & confusion du langage.

Un Discours est apellé obscur, lorsqu'il ne fait pas naitre dans l'Esprit de celui qui l'écoute, les idées que celui qui parle se propose d'y faire passer.

Il est des verres qui affoiblissent considerablement l'impression des objets qu'on regarde à travers, & il en est qui sans l'affoiblir, en dérangent tellement les places aparentes, que tantôt de plusieurs ils n'en font qu'un, & tantôt ils changent l'aparence d'un

ſeul en celle d'une multitude, & ils les défigurent en diverſes autres maniéres. Il y a donc quelque différence entre la Clarté & la Diſtinction, entre l'Obſcurité & la Confuſion des images, & cette différence n'a pas moins lieu dans les Diſcours.

Il y a des gens dont on ſaiſit dabord les penſées, mais faute de les ranger avec aſſés d'ordre, ils ne laiſſent dans ceux qui les ont écoutés, qu'une idée confuſe du ſujet qu'ils viennent de traiter. On peut au contraire mettre chaque article dans ſa juſte place, ſans que pour cela on en ſaiſiſſe aiſément le ſens, parce que le ſtyle en ſera trop ſerré par exemple, ou trop négligé, obſcur enfin, par quelqu'une des Cauſes que nous allons raporter.

L'Obſcurité eſt quelquefois un pur effet de la matiére que l'on traite. Elle peut être ſi compoſée, ou ſi nouvelle, & pour la faire comprendre, il faudra ou faire tant de combinaiſons, ou raiſonner ſur des principes auxquels on ſera ſi peu faits, qu'il en coûtera toûjours des efforts d'attention, quelques ſoins qu'ait pris pour la ſoûlager celui

celui qu'on écoute, ou dont on lit l'Ouvrage.

Un Discours peut être aussi très clair en lui même, par la justesse & l'arrangement de ses expressions, & ne laisser pas de paroître obscur à celui qui ne posséde pas assez la langue dans laquelle il est écrit.

Il y a enfin une obscurité qu'on doit mettre sur le compte de celui qui parle, & dont il mérite qu'on se plaigne.

Il y a des mots qui n'ont pas plus de sens que *l'ocus bocus* des joueurs de gobelets. Ces mots sont rares. Il n'en est pas de même des phrases.

Il en est dont les mots ne forment aucun sens par leur assemblage, quoique chacun, à part, ait une signification. On en trouve autant d'exemples que de contradictions. Il en est encore qui, sans renfermer rien de contradictoire, ne présentent aucun sens.

Les grands mots, & plus encore les entassemens de grands mots, qui signifient beaucoup moins qu'on n'en attend, aprochent assez des mots qui ne signifient rien, ce qui est au delà

du peu qu'ils ſignifient eſt compté pour rien, & ne fait point partie de leur ſignification.

On doit mettre dans le rang des mots vuides de ſens, ceux qui ne répandent aucune lumiére ſur ce qu'on prétend éclaircir par leur moyen, & n'aprennent rien ſur le ſujet de ce qu'ils doivent faire connoître.

Il y a des mots qui en eux mêmes peuvent avoir un ſens, & un vrai ſens, mais qui ceſſent d'en avoir, parce qu'ils ſont mal apliqués, ou que ceux qui s'en ſervent ne les entendent pas. Les ignorans ſe chargent la mémoire de ce qu'ils ont entendu dire à de plus habiles, ils apliquent enſuite, dans les ocaſions qui ſe préſentent, ce que leur mémoire leur fournit, & tantôt cette aplication réüſſit, on y trouve du ſens, tantôt on n'y en trouve point. Mais pour eux c'eſt tout un, ils n'y en voient jamais, & ce n'eſt pas ce dont ils ſe metltent en peine.

I y a des expreſſions, que l'uſage, dans de certaines ocaſions, tire & éloigne tout à fait de leur ſens ordinaire, & on peut dire que ces expreſ-

preſſions ne ſignifient rien, par là même qu'elles ne ſignifient nullement ce à quoi leur premiére deſtination les détermine. Si on ſe rend attentif à l'uſage qu'on fait de l'éloge de *bon homme*, on trouvera dans ceux qui s'en ſervent, un deſſein ſincère ou feint de louer les autres, & en même tems une impuiſſance de trouver en eux quelque choſe qui mérite d'être loué. La force du mot *Monſeigneur* en Italie & ailleurs, ſe reduit à rien, en comparaiſon de ce qu'elle en devroit avoir. Ce titre eſt trop commun pour être un titre de diſtinction.

La Clarté de nos Connoiſſances & la Clarté de nos Diſcours ſe doivent réciproquement l'une à l'autre. Quand on connoit les ſujets dont on veut parler, on en parle avec netteté, & quand on s'eſt acoutumé à des diſcours bien clairs & bien intelligibles, on veut toûjours entendre ce qu'on dit, & on ne ſe flatte point de connoître ſous des idées obſcures, ce que l'on ne connoit pas.

Si on ſouhaite de parler clairement, qu'on ne ſe hazarde jamais de parler qu'après avoir ſenti exactement que l'on

Secours pour la clarté.

l'on connoit tout ce ſur quoi on a entrepris d'inſtruire les autres. Que l'on ait ſoin, outre cela, de ranger dans ſon Eſprit, toutes les idées qu'on ſouhaite de faire paſſer dans le leur, avec un ordre tel, que les premiéres qu'on y excitera, ſervent d'elles mêmes à faire naitre les ſecondes, celles-ci les troiſiémes, & ainſi de ſuite. De ſorte que la continuation du Diſcours, achéve ſeulement de faire éclore des idées, qui, en vertu de leur liaiſon avec les précédentes, naitroient déja dans un Auditeur attentif.

En rangeant ainſi les idées qu'on ſe diſpoſe à exprimer, il faut avoir grand ſoin d'écarter toute ſuperfluité, l'attention s'épuiſe & l'eſprit ſe rebute, quand il faut ſe prêter à de prétendus ſecours, dont on ne tire aucune lumiére nouvelle, & dont on voit qu'on auroit pû ſe paſſer.

Pour bien ranger ſes idées & ne s'embaraſſer point de leur multitude, il faut avoir de l'étenduë d'eſprit. La netteté contribuë, à ſon tour, à cette étenduë ; on parcourt un plus grand nombre d'Objets, & on les com-

combine plus aiſément, quand on les connoit mieux, & que l'on s'en eſt rendu les idées bien familiéres.

Après ces précautions, il faut paſſer au choix des ſignes qui feront paſſer dans l'eſprit des autres, ce que l'on a fait naitre & ranger dans le ſien. Pour cet effet, il faut étudier l'uſage & le ſuivre, dans la ſignification & la force qu'on attache à chaque mot, & dans leur arrangement, dans leur conſtruction & dans le tour des phraſes, afin de ne diſtraire, par des improprietés, aucune partie de l'attention que les choſes méritent toute entiére.

Il y a peu d'Objets qui n'aient plus d'un nom, mais rarement ces différens noms d'une même choſe ſont de parfaits ſynonimes; l'un eſt propre à la répréſenter ſous une certaine face, un autre la répréſentera ſous une face différente: C'eſt du choix précis d'une expreſſion qui n'ait rien de louche, que dépend ſa parfaite clarté. Ainſi une expreſſion pour être claire, c'eſt-à-dire, pour faire paſſer dans l'eſprit de celui qui écoute, les mêmes idées préciſément dont l'eſprit de celui qui

parle eſt ocupé, ne doit ſignifier ni plus ni moins que ce que l'on penſe, en un mot elle doit être *Juſte*.

Pour ſe procurer une ſi heureuſe habitude, il faudroit ſe faire de bonne heure une loi inviolable de ſe taire ſur les ſujets ſur leſquels on n'auroit pas encore eu le tems de réflêchir tranquilement & par ordre : Il faudroit ſur chaque ſujet diſtinguer ce que l'on conçoit clairement, d'avec ce que l'on entrevoit, & d'avec ce que l'on ignore; parler ſur l'un poſitivement, & ſe contenter de propoſer ſes doutes, & de demander des éclairciſſemens ſur l'autre. Il faudroit avoir moins de repugnance à écouter qu'on en a ordinairement. Il faudroit ſe faire un devoir d'être clair dans les objections mêmes.

Quand le langage uſité ne fournit pas des expreſſions aſſez juſtes, & qu'elles diſent trop ou trop peu, il faut ou inventer des mots nouveaux, ou attacher à ceux qui ſont déja en uſage, une ſignification plus préciſe, & un ſens plus déterminé, ou en emprunter d'une autre langue, ou enfin raſſembler pluſieurs mots, pour faire enten-

entendre ce qu'un ſeul n'exprimeroit pas aſſez bien.

Quand on a des Idées toutes nouvelles, il vaut mieux les exprimer par des mots nouveaux, que d'emprunter ceux qui ſont déja établis; mais pour ſignifier quelque autre choſe. Un nom ainſi emprunté ſeroit trop équivoque, il feroit de la peine & pouroit aiſément jetter dans quelque mépriſe.

Comme l'uſage eſt le Maître du Langage, dès qu'une perſonne introduit de nouveaux termes, elle paroit s'emparer d'un droit qui apartient à la multitude, & vouloir régner, lorſqu'il faut ſeulement obeïr. Le Public ſe ſoulève contre cette témérité, & les inventeurs de nouveaux mots ſe rendent odieux ou ridicules. On ſouffre ſans peine, que chaque Science & chaque Art ait ſes mots particuliers, puiſqu'elle a ſes objets, ſes travaux, & ſes inſtrumens hors de l'uſage commun. La nouveauté plait là où elle eſt néceſſaire, mais elle eſt ſoupçonnée d'affectation par tout où l'on peut s'en paſſer.

Premiére définition des mots. III. Lors qu'on apréhende qu'un terme ufité ne foit pris, à caufe de fes différentes fignifications, dans un fens différent de celui qu'on veut faire paffer dans l'efprit de ceux à qui l'on parle, il eft néceffaire de déclarer précifément, & fans la moindre équivoque, qu'elles font les idées qu'on lui attache. *Déterminer* ainfi la fignification des mots qui n'en ont pas une affez fixée, c'eft les *Définir*.

Dans ces Définitions on ne doit faite entrer que des mots déja très clairs, très connus, & dégagés de toute équivoque, ou par eux mêmes, ou en vertu de quelque définition précédente.

Prendre dans la fuite d'un Ouvrage, un mot déja défini, dans un fens différent de celui qu'on lui avoit affigné, c'eft manquer de parole à fon Lecteur pour le jetter dans l'erreur.

Seconde. IV. Il y a bien de la différence entre déclarer dans quel fens on prendra un terme, & entre décider qu'elle eft la fignification & la force d'un mot dans le difcours des autres. Pour prononcer jufte fur cette Queftion, il faut s'apliquer à connoître l'ufage

qui

qui étoit établi dans le tems qu'un Auteur a vêcu, il faut de plus étudier le génie, & les maniéres de parler de cet Auteur, pour s'assurer s'il n'aimoit point à s'écarrer de l'usage; & se faire des routes singuliéres; ou si emporté par son feu, ou séduit par l'imitation de quelque autre, par quelque foible enfin, de quelque nature qu'il soit, il ne s'éloignoit point du chemin battu, sans avoir même l'intention de s'en écarter.

V. CE qui fait ici le plus de peine, c'est que les mots servent à exprimer deux sortes d'Idées, les *Principales* & les *Accessoires*. L'Idée Principale c'est l'idée de la chose même, c'est l'idée d'un certain fonds qui demeure toûjours le même, nonobstant la varieté des circonstances qui l'acompagnent, c'est une signification constante, à laquelle tantôt on en joint, tantôt on en éloigne d'autres. Les Idées Accessoires présentent avec la chose même les circonstances qui l'ont acompagnée, & les sentimens avec lesquels celui qui parle a regardé & ce fait & ces circonstances. Idées Accessoires.

De quelle maniére on parvient à distinguer les Idées Accessoires.

VI. Les Idées Accessoires varient souvent dans une même Langue, & chez un même Peuple, & la force de plusieurs mots change avec le tems.

Dabord donc on ne doit attacher aux termes qu'on lit dans les Anciens, que ce qu'on ne peut s'empêcher de leur acorder, & l'on ne doit pousser & étendre ses idées, qu'à mesure que les Auteurs eux mêmes font comprendre qu'ils poussent & qu'ils étendent le sens de leurs expressions, par l'explication qu'ils leur donnent, & par les circonstances où ils les placent.

Souvent la nature de la Chose, dont ils parlent, explique elle même les mots qu'ils emploient, & en fait connoître la force & l'usage.

Ce qu'un Auteur dit obscurément dans un endroit, il l'éclaircit quelquefois dans un autre, & quand cela n'a pas lieu, un éclaircissement que l'on ne peut tirer de l'Auteur même qu'on lit, on le tire des Auteurs qui lui ont été contemporains, ou de ceux qui l'ont suivi de près; des Scholiastes sur tout, qui ont pris soin de l'expliquer dans leur langue encore vivante, & d'apuier leurs explications de raisonnemens & d'autorités,

L'Etymologie ne fournit pas des ſecours aſſurés pour découvrir les idées acceſſoires, attachées à une expreſſion, car l'uſage tire un mot de ſa premiére ſignification, & l'éloigne peu à peu de ſon origine.

Il y a des termes dont l'uſage a tellement fixé la ſignification, que l'Idée acceſſoire eſt la premiére qu'ils font naitre, & par là elle devient comme la principale. A l'ouïe de ces mots *Sermon*, *Prêche*, la premiére idée & la principale qui s'excite, c'eſt celle de quelque choſe de ſacré, d'un Acte de dévotion; cette idée abſorbe celle de Diſcours, qui eſt pourtant la ſignification primitive & originale.

Comme toutes les langues ne ſont pas également riches, il s'en trouve qui ſur un même ſujet, fourniront autant de termes qu'on attache d'idées acceſſoires à la principale, idées qu'il ne ſera pas poſſible d'exprimer dans une autre langue, que par des circonlocutions, qui en feront diſparoître la force & la beauté.

Il n'y a qu'à lire avec attention les Auteurs, pour s'inſtruire de la force de leurs termes & du génie de leur

Lan-

Langue. A tout moment on tombe ſur des endroits où il eſt facile de puiſer ces leçons, & où on les puiſe en toute ſureté. Les Gradations, les Antithèſes, les Définitions, les Conſéquences qu'on en tire, fourniſſent en abondance des éclairciſſemens.

De l'Eloquence.

VII. Le choix des mots clairs & faciles à entendre, par cela même qu'ils ſont conformes à l'uſage établi, juſtes & pleins de force par les idées acceſſoires qui en naiſſent, fait la véritable Eloquence, ou en fait ſans contredit la principale partie. Tout ornement qui donne atteinte à la clarté n'eſt qu'un faux ornement. Avec elle ſeule un Diſcours peut être excellent, mais ſans elle il ne vaut rien. Parler d'une maniére à n'être pas entendu, ou pour ne rien dire, c'eſt abuſer de la plus merveilleuſe de nos facultés.

Si l'on ſe propoſe non ſeulement d'éclairer, mais encore d'émouvoir, les mots pleins d'idées acceſſoires, judicieuſement choiſis, c'eſt-à-dire, conformément à la vérité & au but qu'on ſe propoſe, ſont tout à fait propres à produire cet effet, puiſque

rien ne frape avec plus de force qu'un grand nombre d'idées, réveillées par un ſeul mot, dans un eſprit diſpoſé à les recevoir aiſément, & par la nature même du ſujet que l'on traite, & par la ſuite & l'enchainure des choſes qu'on vient de lui expoſer.

Du ſtyle figuré.

VIII. LE ſtyle figuré préſente à la vérité une abondance d'idées, mais ſi elles ne ſont pas juſtes, ce ſtyle éblouït ſans éclairer, & les ſentimens qu'il fait naitre, deſtituez de fondement, ne tardent pas à s'évanouïr.

Non ſeulement le langage figuré ne laiſſe ſouvent que de la confuſion dans l'eſprit de celui qui ſe plait à l'entendre, parce qu'en préſentant une choſe ſous l'image d'une autre, il empêche par là même de la connoître & de s'en former une juſte idée, il laiſſe encore l'eſprit vuide d'idées, & par conſéquent dans l'obſcurité, parce que ſouvent, au lieu de préſenter des idées, il n'imprime dans l'ame que des ſentimens & des émotions.

On diſſipera l'obſcurité qui acompagne les Métaphores & les Comparaiſons, & on ſe garantira des illuſions où elles jettent, ſi l'on a ſoin de chan-

changer les expreſſions de ce genre, en ſimples & en litterales, & ſi on ne ſe permet pas de croire qu'on ait connu un ſujet, & qu'on ait des idées, qu'après avoir amené les termes par leſquels on l'énonce à cette ſimplicité.

Mais tout dangereux que ſoient les effets du ſtyle figuré, on auroit tort d'en conclure qu'on peut s'en paſſer entiérement, & qu'on doit l'exclure tout à fait. Un Orateur doit toucher auſſi bien qu'inſtruire. Il eſt même difficile de s'exprimer en un ſtyle tout ſimple, ſur des vérités auxquelles on prend beaucoup d'interêt. On aime même à voir que le cœur s'en mêle, & que ce ſoit lui qui dicte les expreſſions dont on ſe ſert. La paſſion ſied bien, quand le ſujet en eſt digne, & on concevroit une mauvaiſe idée d'un Auteur qui ſe contenteroit de propoſer froidement ce qui mérite tout ſon feu.

Quand il s'agit de démontrer la vérité, on n'a que faire d'ornemens, ils lui feroient du tort; les expreſſions les plus ſimples ſont les plus propres à la faire connoître; mais plus la vé-

rité d'une propoſition ſe comprend aiſément, plus elle plait, quand elle eſt encore préſentée ſous quelque image à laquelle on ne s'attendoit pas.

Le parfait renverſement conſiſte à n'exciter que des Senſations, quand il faut démontrer, & à n'employer que des idées quand il faut émouvoir.

IX. QUAND chaque terme d'un Diſcours a un ſens, & que cependant leur aſſemblage n'en forme aucun, c'eſt ce qu'on apelle Galimathias. On s'y laiſſe ſouvent ſurprendre dans les matiéres ſublimes & difficiles en elles mêmes, & un Lecteur impute à la grandeur du ſujet, & à ſon peu de capacité, une obſcurité qui eſt bien plus duë à l'ignorance & à la préſomption de celui qui le traite. Du Galimathias.

CHAPITRE III.

Des Idées Simples & Compoſées, & des Idées Abſtraites.

I. ON NE connoit pas dabord tout ce qu'un ſujet renferme; à meſure qu'on en connoit un plus grand Il y a des Idées simples dans un ſens relatif.

grand nombre de parties & d'attributs, on ajoute idée à idée. Celle qui en renferme plusieurs reçoit le nom de *Composée*, & celles qu'elle renferme s'apellent Idées *Simples*.

Nous avons très peu d'Idées tout à fait simples, mais on donne ce nom aux Idées qui s'unissent, par raport à l'assemblage qui résulte de leur union.

On se trompe en suposant des assemblages dont on n'a pas d'idée, parce qu'on les fait avec trop de précipitation, & qu'on ne se donne pas le tems d'en bien connoître les parties.

On se trompe encore sur divers sujets en les croiant beaucoup moins composés qu'ils ne sont, parce qu'on s'est acoutumé à les désigner par des termes qui ne marquent pas de la composition.

Non seulement nos Idées, mais nos Sensations sont composées, & on les croit simples, quand elles sont bien éloignées de l'être.

Le mot de Corps paroit bien simple, cependant pour peu qu'on y fasse attention, on y découvre une infinité de parties dont chacune est un

Corps.

Corps. Si on dit qu'un Corps eſt une ſeule Subſtance que nous ne connoiſſons pas, & dont nous connoiſſons ſeulement que l'étenduë eſt un des premiers Attributs, la même difficulté revient dabord; car on demande. Une Etenduë n'eſt-elle qu'une ſeule Etenduë? Eſt-elle unité ou multitude? & quand on a briſé un bloc en mille piéces ſéparées l'une de l'autre, demeurent elles encore comme elles étoient auparavant, les attributs d'une même ſubſtance ſimple & ſans diviſion?

De là diverſes erreurs.

II. On attache au nom d'un ſujet composé, tantôt une partie des idées qui compoſent ſon idée, & tantôt une autre, & on penſe differemment, quoiqu'on ſe ſerve des mêmes expreſſions. De là naiſſent un grand nombre de conteſtations.

Une même perſonne varie quelquefois le ſens de ſes termes ſans y prendre garde, & d'un principe vrai dans un ſens, il tire une concluſion qui ſupoſeroit dans ce principe un ſens différent de celui dans lequel il eſt vrai. De là encore un grand nombre de mépriſes.

Il ne faut donc pas s'imaginer, à la

la maniére des enfans, qu'on connoît une chose, dès qu'on en sait le nom.

Abstraction. III. Les lumiéres de l'Esprit humain croissent par degrés, il connoit partie après partie; c'est une imperfection, mais c'est une nécessité. On ne voit que confusément, quand on veut voir trop de choses à la fois. On apelle cette maniére de penser & de s'éclairer *Abstraction*, parce que l'on tire une partie, des autres avec lesquelles elle est jointe, pour la considerer à part.

Formelle. IV. Quand ces Attributs, ou ces parties, ces réalités qu'on découvre & qu'on étudie l'une après l'autre, peuvent en effet exister séparément, ce sont des Substances, & alors l'abstraction est sans difficulté & sans embarras. Les Scholastiques l'ont apellée *Formelle*.

Règle. V. Une précaution nécessaire, c'est de ne pas se borner à connoître un sujet tel qu'il est en lui même, mais d'étudier encore les rélations qu'il peut avoir avec tous ceux qui l'environnent, & qui acomnagnent son efficace, de même que les dispositions de ceux sur lesquels il agit, car l'effet d'une Cause ne dépend pas moins de la dispositi-

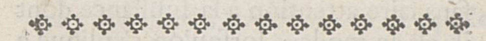
position du sujet sur lequel elle s'exerce, que de sa propre activité, & la plûpart des effets sont dus à de grandes combinaisons.

VI. Il a une autre abstraction qu'on apelle *Modale*. On pense de cette maniére, lorsqu'on étudie un mode, sans faire attention à la substance dont il est le mode, lorsqu'on s'aplique à se procurer la connoissance d'un certain état, sans faire attention à la chose dont il est l'état, ou lorsqu'on arrête son attention sur quelques uns des modes & des états d'un sujet, sans l'étendre sur les autres Modes & les autres états qui se trouvent joints à celui que l'on considére particuliérement. Modale.

VII. On donne à ces modes & à ces états, considerés par abstractions, des noms Substantifs, & de là on prend ocasion de les considerer comme des substances qui peuvent exister chacune à part, avec la même facilité qu'on les considére chacun séparément. Précautions.

Pour éviter ces illusions il faut se souvenir qu'un Mode est une *Substance même, dans un certain état*, & après

l'avoir connu par *Abſtraction*, il faut revenir à la maniére de penſer que l'on apelle *Concréte*, & réünir le Mode à ſa Subſtance, & ſe la répréſenter entant que modifiée d'une certaine façon, & ſe trouvant dans un certain état.



CHAPITRE IV.

Continuation des Abſtractions, & des Idées Vagues & Déterminées.

Termes abſtraits trompent.

I. LORSQUE de ſincère je tire *ſincérité*, de long, *longueur*, d'homme, *humanité*, d'exiſtant, *exiſtence*, &c. Ces mots ſont manifeſtement abſtraits.

Il y en a d'autres qui ne le ſont pas moins, mais qui ne le paroiſſent pas tant, & qui ſont quelquefois employés par les Philoſophes mêmes, comme s'ils ne l'étoient pas.

Que ne dit-on point du *Tems*, par exemple, il eſt long, il eſt court, il ne ſe rachête pas &c. De ce que les parties du Tems ſont ſéparées les unes des autres, on conclut gravement la néceſ-

nécessité d'une reproduction, & d'une Création sans cesse réïterée.

Le Tems est une *Durée successive.* La Durée, c'est l'éxistence continuée, & l'éxistence c'est la chose même qui éxiste. *L'Idée de la* DURE'E, *c'est l'Idée d'un Etre, entant qu'il ne cesse pas d'éxister, & le* TEMS *est la mesure de la Durée*, dit le Pére BUFFIER: *Des premiéres Vérités.* Part. II. Chap. 27.

Les abstractions ont introduit dans le langage des hommes, quantité de mots, auxquels on n'attache aucune idée, où l'on en attache de fausses. Tels sont les noms de Nature, de Hazard, &c.

On peut même dire que les abstractions ont rempli la Religion Payenne de Divinités & d'Idoles.

II. IL est donc de la derniére importance, de changer les maniéres de parler, chargées de termes abstraits, en d'autres qui, plus exactes, ne donnent plus ocasion à des méprises. On ne sauroit trop s'acoutumer à faire ces changemens. Régle.

Plus ce dont on parle a de grandeur & semble mériter des expressions pompeuses, plus on se laisse aller

à

à des traits qui n'éclairent point, & qui, lorſqu'ils préſentent quelque ſens, n'en préſentent qu'un trompeur.

III. Il eſt beaucoup plus difficile de connoître les choſes que de compoſer un Syſtéme d'Idées abſtraites; car l'Eſprit humain, pour peu qu'il y ſoit acoutumé, fait naitre chez lui des abſtractions avec une facilité ſurprenante, & dès qu'il les a arangées dans un certain ordre, il s'en trouve trop charmé pour y renoncer.

Des abſtractions par raport à la pratique.

IV. Nos maniéres de penſer abſtraites n'embrouillent pas ſimplement nos Spéculations, elles répandent leur deſordre dans nôtre conduite. Un homme, par exemple, qui va jouer ſe remplit d'idées de *gain*, & fait abſtraction de celles de *perte*.

On remarque dans un homme de certaines qualités qu'on y ſouhaitoit; là deſſus on en eſt content, & on fait abſtraction de toutes les autres qui ne ſont pas moins en lui, & qui ne doivent pas moins entrer dans ſon caractère.

Les perſonnes élevées dans quelque rang ſont preſque toûjours plus ſujettes à cette faute que les autres, parce

parce que regardant leur Eléva..on comme une preuve du mérite qu: les diſtingue, elles ſe défient moins de leur premiéres vuës, & qu'en poſſeſſion de ſe voir écoutées, elles ſouffrent plus impatiemment qu'on ne ſoit pas de leur avis.

Comme l'on donne dans les Abſtractions, quand il faudroit les éviter; on n'en fait pas quand elles ſeroient néceſſaires. D'où vient qu'en matiére de Bien Public, de même qu'en matiére de Sciences, on ne profite point des lumiéres & des conſeils de ceux qu'on voit dans un parti qu'on n'aime pas? On ne ſait point faire abſtraction de conſidérations inutiles, pour examiner en elle même la force des raiſons.

Un Lecteur ne doit faire aucune attention, ni au Nom, ni au Païs, ni à la Profeſſion d'un Auteur dont il lit l'Ouvrage. On doit écarter tout ce qui eſt perſonnel, afin de juger tranquilement & plus ſurement des choſes mêmes.

La félicité de la vie dépend du bon uſage des *Abſtractions.* La plûpart des gens ne font aucune attention à leur

 défauts

défauts & ſe bornent à ſentir leur mérite. Voilà pourquoi, s'ils conſervent ce qu'ils ont de bon, ils ne ſe corrigent point des défauts qui s'y trouvent mêlez. On fait tout le contraire par raport aux avantages extérieurs. On donne une grande attention à ce qu'on n'a pas, & on le compte pour beaucoup; On penſe peu à ce qu'on a, on ne s'y arrête point, & on ne le ſent guère plus, que ſi on ne l'avoit pas; C'eſt par l'effet de ces déraiſonnables abſtractions, qui ſi peu de gens vivent contens de leur ſort.

On conſidére une action vicieuſe, dans ce qu'elle a de Phyſique, ſans faire d'attention à ſes rélations morales; & à l'idée qu'on s'en forme ainſi par abſtraction, on donne un Nom, qui aquiert quelquefois la force d'en cacher la laideur.

Un Eſprit fort dira : Nos Philoſophes conſiderant que les noms font plus dimpreſſions ſur les hommes que les choſes, ont eu l'adreſſe d'introduire un certain ſtyle poli, qui diminuë conſiderablement l'horreur qu'on a pour le vice. Nous apellons,

apellons, par exemple, un Bon vivant, celui qui ſe livre à la débauche : Un filou eſt dans nôtre ſtyle un homme qui ſait coriger la fortune : Une Dame eſt en liaiſon avec un tel : Un homme eſt galant : Un coquin fameux par mille friponneries, eſt ſimplement adroit & intrigant. Vous voyés que par ce moyen, il n'y a plus, ni ſots, ni debauchez, ni P.... ni filous, ni même rien de pareil, dans le beau monde : & qu'on peut s'abandonner préſentement au vice, ſans avoir d'Epithêtes déſagréables à craindre. De cette maniére le vice ſe trouve une belle choſe, à la vérité déſignée ordinairement par un vilain nom ; mais il n'y a qu'à lui en donner un autre, & il ceſſera de paroître odieux. C'eſt la pratique ordinaire de ces M., il ſuffit d'être de leurs amis & de leur cotterie, pour ſe voir honnoré du nom d'honnête homme. Qu'on s'abandonne aux Sens, au mépris de la Raiſon, qu'on emprunte ſans ſe mettre en peine de rendre, qu'on ſe félicite avec une troupe de débauchez des tours dont on s'eſt aviſé pour tromper,

un Père ou une femme, pourvû qu'on ſe trouve toûjours d'humeur à égayer une Compagnie, à faire bonne chère, à courir à une partie de chaſſe &c. on eſt un honnête-homme.

Un Indien, qui ne jugeroit de la ſignification de cette Epithète que par la conduite de ceux à qui on l'aplique, pourroit s'imaginer que c'eſt un titre injurieux, & quand il verroit conduire quelqu'un en priſon, ou au gibet même, il croiroit parler fort juſte, quand il diroit, cet homme la mérite bien ſon ſort, il étoit trop honnête-homme pour demeurer plus long-tems impuni.

L'Uſage ou plûtôt l'abus, qu'on fait de certains mots & de certains termes generaux, prouve évidemment la neceſſité d'y attacher une ſignification, qui, pour être generale, ne laiſſe pas d'être dégagée d'Equivoque. Il faut néceſſairement ſavoir ce qu'un nom ſignifie pour s'aſſûrer qu'on en fait une juſte aplication.

Des Idées Vagues & Déterminées.

V. LORSQU'ARRETANT nôtre attention ſur quelques *attributs* d'un ſujet, nous nous formons une idée de ces attributs

attributs également aplicable à d'autres ſujets, cette Idée s'apelle *Vague* & cette maniére de penſer reçoit le nom *d'Abſtraction Univerſelle.*

A l'Idée Vague s'opoſe la *Déterminée*, & ces mots ſont plus relatifs qu'abſolus, car telle idée eſt Vague par raport à une ſeconde, qui ſera déterminée par raport à une troiſiéme. *Triangle* eſt déterminé par raport à Figure, & vague par raport aux differens Triangles.

Quelquefois l'Idée Déterminée ſe joint à l'Idée Vague. De loin je vois un *Arbre* placé dans un certain endroit, je ſuis convaincu que cet Objet eſt très déterminé, cependant ſi j'ignore ſi c'eſt un Noyer ou un Châtaigner, mon idée à cet égard eſt une Idée Vague.

Il faut tendre aux Déterminées.

VI. Les Idées Vagues ſont toûjours une marque d'Imperfection. Chaque Objet qui exiſte eſt déterminé, & par conſéquent nos Idées répréſentent d'autant plus exactement les choſes qu'elles ſont plus déterminées.

Mépriſes ou jettent les Vagues.

VII. De l'Ignorance on paſſe bientôt à l'Erreur. Par un effet de pareſ-

ſe on s'arrête aux Idées Vagues qui ſe préſentent les premiéres, enſuitte on ſupoſe que ces Idées Vagues, auxqu'elles on ſe borne par ignorance, ou par pareſſe, ſont de juſtes & exactes répréſentations des Objets extérieurs, & comme l'on ſent bien qu'elles ne les font pas ſufiſamment connoître, on dit qu'elles ſont des Idées Vagues, mais Obſcures.

Les Idées Vagues ſont encore une des cauſes du mal-entendu, qui règne preſque dans toutes les diſputes, & dans la plûpart des converſations.

Les termes vagues fourniſſent des faux fuyans, & des ocaſions des chicane, à ceux qui ne veulent pas ſe rendre à une Vérité, lorſqu'elle eſt énoncée dans ces termes.

Quand il faut ſe contenter du Vague, & quand il faut paſſer au Déterminé.

VIII. Il y a des ſujets ſur leſquels le plus ſûr eſt de ſe contenter des Idées Vagues, parce que nos maniéres de penſer, ne peuvent aller juſqu'à les rendre déterminées, ſans temérité, & ſans riſque de tomber dans l'erreur. Telles ſont les Perfections de la Divinité. Mais il eſt auſſi des ſujets, ſur leſquels il eſt tout à

à fait néceſſaire d'avoir des connoiſſances exactes, & des notions déterminées. Telles ſont les Règles des mœurs ; car nos actions étant, chacune ſinguliére & déterminée, à tout moment on ſe trouve dans l'embaras, quand on n'a que des Idées Vagues pour règles de conduite.

Un homme a deſſein de ſe corriger, il ne ſe borne pas à vouloir reformer ſa conduite extérieure il ſouhaitte de rectifier toutes les diſpoſitions de ſon cœur. Cette tâche, qu'il ſe preſcrit, lui paroit également très belle, & très juſte mais il en trouve l'exécution difficile ; & mortifié par ces difficultés, qui le font gemir, dans l'apréhenſion de ne réüſſir pas, il aprend d'un cœur ravi, & pénétré de reconnoiſſance, qu'il lui eſt permis d'implorer le ſecours de Dieu, & de s'attendre à en recevoir des forces, qui lui rendront doux & délicieux un chemin qu'il croyoit ſemé d'épines. Etre aidé, aquerir des forces, par la favorable attention d'une puiſſance, qui n'a qu'à vou-

loir pour faire naître des effets : Ces mots ne sont pas dans la bouche de cet hommes si bien intentionné des vains sons, il sait ce qu'il dit, quand il s'attend à être secouru, aidé, facilité, il n'a pas d'Idée qui luy répresente la maniére dont sa conversion s'avancera intétieurement, mais sa Raison lui dicte que son Créateur en a le pouvoir, il ne comprend pas de qu'elle maniére cette puissance opère, mais il comprend que son Idée est nécessairement liée à celle de l'existence du premier Etre ; Ces Idées ne sont pas complettes, déterminées, totales chez lui, mais quoique vagues elles ne laissent pas d'être des Idées. Le Philosophe cherche à se prouver l'Idée déterminée de la Cause du ressort, mais avant que de s'être procuré cette Idée déterminée il en avoit une vague, telle que l'Horlogeur, qui tire parti des ressorts pour faire marcher ses montres, en a certainement ; car il sait bien ce qu'il dit quand il remarque que le ressort, ne fait pas marcher les roues avec assés de vitesse, ou qu'il leur en donne trop.

Les Controverſes naiſſent des différentes maniéres par leſquelles on a voulu paſſer du Vague au Déterminé, mais ceux qui ſe partagent en paſſant aux Idées Déterminées, conviennent de l'Idée Vague ; par Exemple, que des ſecours ſont néceſſaires, qu'une force au deſſus de l'humaine peut nous rendre aiſé ce qui nous étoit ſouverainement difficile ; c'eſt ainſi encore que, ſans connoître de quelle maniére un reméde agit, nous ſavons qu'il agit, nous avons une Idée Déterminée, non de ſon action mais de ſon effet, & nous lui apliquons l'Idées Vague, de cauſe de ce bon effet.

IX. LORSQU'UN Terme vague s'aplique dans le même ſens, à pluſieurs ſujets il eſt apellé *Univoque*. C'eſt ainſi que le mot de *Figure* s'aplique au Triangle & au Cercle. Quand ſes différentes ſignifications ont ſimplement du raport, on l'apelle *Analogue*. Dans ce ſens on aplique le mot de *ſain* à un homme, à un aliment, à des exercices, & à des précautions, c'eſt à dire, on l'aplique à un effet & à ſes cauſes.

Diviſion des mots vagues.

Mais lorſqu'un ſeul & même terme eſt le nom de plus d'une choſe, & que ces choſes n'ont aucun raport, on l'apelle *Equivoque*.

Des Equivoques. X. L'EQUIVOQUE jette aiſément dans l'erreur, lorſque les hommes ont eux mêmes impoſé, à des choſes différentes, un même nom, ſans les connoître.

Il eſt encore une autre eſpèce d'*Equivoque*, dont on ne ſe défie guère, c'eſt lors qu'un même terme, marquant une même choſe, ſe prend quelquefois avec plus, & quelquefois avec moins d'étendue.

Tous les termes de *Comparaiſon* ſont ainſi ſujets à ampliation & à reſtriction, & le langage des hommes eſt plein de termes qui paroiſſent *abſolus*, & le ſont en effet, par raport à la Grammaire, & dont la véritable ſignification ne laiſſe pas de rouler ſur le *plus* & le *moins*.

Afin qu'un Diſcours puiſſe paſſer pour parfaitement clair, il ne ſuffit pas qu'on puiſſe aiſément en découvrir tout le ſens, il faut que ce ſens ſaute aux yeux, & mette dans l'impuiſſance de lui en donner un au-

tre

tre. Mais le langage des hommes eſt trop imparfait pour ſe promettre de pouvoir toûjours parler ainſi.

Il y a pourtant des ocaſions, où il importe extrémement de s'aſſûrer du vrai ſens de quelque Théorême, ou de quelque Maxime, qui paroît en recevoir plus d'un. Dans ces ocaſions on fait attention à l'uſage, & à la force que les termes en reçoivent; on conſulte ce qui précéde & ce qui ſuit; on éclaircit un Auteur par lui même, & on cherche s'il ne s'eſt point exprimé plus préciſément dans quelque autre endroit; on fait attention à ce qui lui convenoit le mieux de penſer; on réflèchit ſur la nature du ſujet qu'il traitte, pour ne lui faire rien dire, qui renferme manifeſtement de l'abſurdité,

Les Equivoques ont été long tems à la mode; mais aujourd'hui on les mépriſe tout à fait.

Toutes les Métaphores ſont des eſpéces d'Equivoques, puiſque l'on prend le nom d'une choſe pour l'attribuer à une autre, à cauſe de quelque reſſemblance. Quand la Choſe

dont on emprunte l'Idée pour en éclarcir une autre, présente à l'Esprit une image sur laquelle il s'arrête agréablement, il l'adopte sans se mettre en peine si elle convient au sujet, auquel on l'aplique. Pour ne s'y pas laisser tromper, il faut donc dépouiller les Discours de ses ornemens, & voir si, dans la simplicité où on le reduit, il plait encore par la justesse du sens qu'il renferme.

Les *jeux de mots* sont encore des espéces d'equivoques, & ils ne sont pas à rejetter lorsque le sujet que l'on traite permet de badiner.

Il faut que la Phrase, qui renferme ces Jeux, tournée dans une autre langue, ou simplement exprimée en d'autres termes, conserve toûjours un sens raisonnable.

Il y a des jeux de mots qui donnent de la force en même tems que de la grace à une pensée. On aime sentir, dans le son même des termes, comme une image de la liaison qui se trouve entre les Idées qu'ils expriment.

Il faut de plus se souvenir, que les jeux de mots, lors même qu'ils sont très sensés, s'ils deviennent trop fréquens, ne produisent plus l'effet auquel ils sont destinez : On s'y acoutume, & il faut simplement les laisser échaper de loin à loin, si on veut qu'ils piquent & qu'ils reveillent.

Ceux qui ont beaucoup de feu, & dont l'Imagination est propre aux saillies & aux bons mots, doivent avoir soin de se procurer un fonds de justesse & de discernement, qui ne les abandonne pas, dans leurs plus grandes vivacitez. Il leur importe encore d'avoir un fonds de vertu, qui leur empèche de laisser rien échaper de contraire à la bienséance, & aux égards qu'ils doivent avoir pour les personnes que ces bons mots regardent.

CHAP.

CHAPITRE V.

Réflexions sur les Idées Universelles.

JE supose un enfant, ou un adulte, mais qui n'a reçû aucune instruction, en matiére de Géométrie & ne connoit le nom d'aucune figure

. J'en ai tracé une sur un papier & présentant à ces yeux l'envers de ce papier, je lui demande : *Que croyez vous que j'aye tracé de l'autre côté de cette page, dont vous ne voyez que le blanc.* Il me répondra qu'il n'en sait rien ; & en effet il n'en a aucune Idée.

Je tourne cette page & il aperçoit quelque chose de tracé. Là dessus je demande : *Ne voit-il pas plus qu'il ne voyoit ? N'aperçoit-il pas plus qu'il n'apercevoit ?* Par consequent n'a-t-il pas plus d'idées ? Sa maniére de penser ne lui répresente-t-elle pas plus qu'auparavant ?

Si je lui demande quel Nom il faut donner à ce qu'il aperçoit, il me dira qu'il n'en sait rien. Or quand

je lui aprend qu'on l'apelle HEPTAGONE, ce mot ajoute-t-il quelque chose à ce qu'il pensoit auparavant, voit-il dans cette figure plus qu'il n'y voioit ? Non certainement, l'Idée donc est indépendante du Nom.

Je le prie de compter les lignes qui sont sous ses yeux. Il en trouve sept. Ne vous apercevés vous pas qu'une des extrémités de la premiére touche une extrémité de la seconde, & que l'autre touche une extremité de la septiéme. J'aplique cela à la seconde par raport à la premiére & la troisiéme &c.

J'ajoute : *Si sur chacune de ces lignes, ou sur chacune de sept autres lignes plus longues & qui se toucheroient de même, on élevoit une palissade, pourroit-on entrer dans cette enceinte, sans rompre en quelqu'endroit cette palissade ?* On ne le pourroit à moins qu'on ne l'escaladat.

Ne pourroit-on pas couper ce papier le long de chacune de ces lignes, & par ce moyen avoir ce que j'apelle le *Heptagone* separé du reste de la page ? *Cela est évident.* Cette étendue de papier ainsi separée du reste

ne

ne ſeroit-elle pas exactement terminée par ſept lignes ? *Cela n'eſt pas moins inconteſtable.* Quand donc je lui aprens qu'une étenduë, ainſi terminée & fermée reçoit le nom de figure, *lui aprens je à nommer ce dont il n'a aucune idée, ou ſi je lui aprens à exprimer un aſſemblage d'idées qu'il a déja.*

En ſa préſence je ferme de trois lignes une Etenduë; & quand enſuite je lui demande quel nom il donne à ce que je viens de tracer ſous ſes yeux ? S'il me répond, *Je l'apelle figure* & que j'ajoute pourquoy ? S'il me répond encore *parce que c'eſt une étenduë fermée de lignes.* Cela eſt vrai dirai-je, mais il y en a moins que dans le premier objet que je vous ai préſenté.

N'importe, dira-t-il, il n'eſt pas moins vrai de la ſeconde étenduë qu'elle eſt fermée de li nes que de la premiere En parlant ainſi, parlera-t-il ſans idée. Il a donc l'idée d'une étenduë fermée de lignes indépendemment du nombre des lignes qui la ferment.

Y a-t-il plus de ligne dans la premiére Figure que je vous ai préſentée que dans la ſeconde ? *Il y en a plus.* Combien ? *Quatre.*

Je lui présente ensuite une feuille ou j'avois préparé une figure fermée de 54. côtés & une seconde feuille qui en contient une fermée de 57. Il voit & sait que ces deux étendues sont fermées de lignes & quand il l'affirme il ne parle pas sans sçavoir ce qu'il dit, mais il en ignore le nombre. Parce qu'une Idée n'instruit pas de tout, il ne s'ensuit pas qu'elle n'instruise d'une partie, & qu'elle ne soit une idée, & c'est précisément ce qu'on apelle Idée *Abstraite* ou *Universelle*.

Je déploye après cela une troisiéme feuille, où j'ai tracé une figure de 80. côtés, & quand je demande où il y en a plus, sur cette troisiéme ou sur la premiére, on répond sans hésiter que c'est sur la troisiéme, & en répondant ainsi on ne parle point à l'avanture, on entend ce qu'on dit. On peut donc avoir une idée du *plus* sans avoir une idée exacte de combien.

Je mets sur une table deux tas d'écus, à peu prés égaux, & je demande quel des deux tas en contient le plus grand nombre, on ne le sait

pas,

pas, & on ne se forme pas d'idée de pluralité entre ces deux tas. On compte les écus de l'un & de l'autre, & l'on parvient à une Idée déterminée de pluralité.

Deux tables sont ensuite chargées chacune d'un tas, mais celle de la droite en soutient visiblement une plus grande quantité. Voila pourquoi on n'hésite point à dire qu'elle en soutient un plus grand nombre on le conçoit ainsi. On les compte après cela & on voit déterminément qu'on ne s'étoit point trompé. On étoit assuré au paravant qu'on y en trouveroit un plus grand nombre, mais on n'avoit aucune idée déterminée de l'excès. Il ne s'ensuit donc pas qu'on soit sans idée, dès que ces Idées ne sont pas déterminées.

Je trace un grand Triangle dont les côtés sont à peu près égaux, mais un coup d'oeil ne le fait point connoître. Sont-ils égaux, demande-je. *Je ne sçais* me répond-on, *& pour répondre sans hazarder des mots, il faudroit les mesurer.*

Mais ce mesurage n'aboutiroit-il pas, ou à trouver entre les trois une égalité

égalité parfaite, ou entre deux seulement, ou enfin de l'inegalité entre chacun des trois ? Pourroit-on sans renoncer à la sincérité répondre : *Je n'entens rien à vôtre question & à vos termes generaux d'égalité & d'inegalité je n'y substituë aucune idée.*

„ Quoi donc quand vous mesurés deux poutres, vous est-il impossible d'apercevoir si elles sont „ égales ? Je fais la même question „ sur deux Rouës d'Horloge ou d'autres Machines, & quand un Masson „ va faire au Maître Architecte, son „ raport sur deux piliers de voute, „ ou un aprentif Horlogeur à son „ Maître sur l'égalité de deux Rouës, „ se hasardent-ils de parler sans savoir ce qu'ils disent. Voila pourtant la même idée d'égalité apliquée à des choses fort différentes „ & quand je l'aplique à des hauteurs „ de 3. pieds, de six pieds, de 15. „ pieds chacune, ne sais-je plus ce „ que je dis, parce qu'il s'agit de l'aplication d'une Idée generale.

Je reviens au Triangle & je demande à mon Novice. „ Vous voyez „ l'espace, vous voyez les lignes qui

„ le ferment ; ſçavés vous mainte-
„ nant ce que ſignifie le mot de *Tri-*
„ *angle.* Il me le ſemble, dira-t-il *&*
„ *je me perſuade d'en avoir quelque idée.*
„ Quand il me répondoit ſe trom-
„ pe-t-il en prenant des mots pour
„ des Idées ? Cependant il s'en faut
„ beaucoup qu'il n'ait l'Idée de tout.
„ Avez vous fait réflexion ajoute-
„ rois-je, que les lignes qui ferment
„ cette figure, ne ſont pas placées
„ l'une ſur l'autre, mais s'écartent cha-
„ cune de ſa voiſine & laiſſent entr'el-
„ les une certaine ouverture, qui peut
„ être plus ou moins grande. Le
„ plus & le moins s'apelle quantité.
„ On peut donc joindre ces trois ou-
„ vertures & en faire une ſomme ;
„ après ces préparations je trace une
„ ligne droite : Sur un point de cet-
„ te ligne droite je tire encore deux
„ lignes, l'une à gauche, l'une à
„ droite. Cela fait j'ay trois angles.
„ Puis je demande à mon Novice.
„ Croyez vons que dans ces trois an-
„ gles il y ait en tout autant d'ou-
„ verture que dans les trois du Trian-
„ gle.
Il me répondroit ſans doute *qu'il*
n'en

n'en sçait rien. Il ignore donc en partie ce que c'eſt que Triangle ; car le Triangle eſt auſſi néceſſairement une figure qui renferme trois Angles égaux à deux droits, qu'une figure fermée de trois côtés. Donc ou il n'a aucune idée de ce Triangle qu'il voit, ou l'on peut avoir une Idée de ce qu'une choſe eſt en partie, ſans avoir l'Idée de tout ce qu'elle eſt. Combien de proprietés un Triangle ne renferme-t-il pas néceſſairement, & combien de choſes n'eſt il pas eſſentiellement, dont celui qui n'a encore apris que les premiers principes de Géométrie n'a aucune idée. Il faut donc dire qu'il n'a encore aucune idée du Triangle, ou que l'on ne laiſſe pas d'avoir l'idée d'une choſe, quand même on n'a pas l'idée de tout ce qu'elle eſt.

Un homme dont la vuë n'eſt pas d'une juſteſſe exquiſe ou naturellement ou par l'effet de l'exercice, & en vertu de l'habitude, en jettant les yeux ſur un Triangle ne ſaura pas, s'il mérite le nom de Rectangle, d'Actangle, on d'Obtaſangle. Sera-t-il permis de conclure. Il ne peut

y avoir aucun Triangle qui ne ſoit ou Rectangle, on Obtuſangle ou Auctangle. Cet homme la ne reconnoit ce Triangle ni pour Rectangle ni pour Auctangle ni pour Obtuſangle, donc il n'en a aucune idée.

Un homme, dont la vuë n'eſt que médiocre, aperçoit, ou croit d'aperçoit un objet à une certaine diſtance. L'Idée qu'il s'en forme eſt aſſés diſtincte pour en conclure que ce n'eſt pas un arbre, ni un cheval, ni un tronc &c. Une figure de tête humaine, des figures de bras, de jambe & le reſte qu'il y remarque, tout cela s'unit pour lui donner l'idée d'un homme qui marche. Eſt ce un tel? Eſt ce Pierre? Eſt ce Jean? *Je n'en ſais rien, & mon Idée ne me l'aprend point.* Qu'elle eſt ſa taille? *Il ne me paroit pas être de ſix piés ni beaucoup au deſſus de cinq.* Porte-t-il ſes propres cheveux ou une perruque? A-t-il le nez plat ou Aquilin? *Je n'en ſais rien.* Vous n'avés donc point l'Idée d'un homme, car en vit-on jamais qui ne fût préciſement d'une certaine meſure déterminée, y en a-t-il qui ne tienne de l'Aquilin ou du Camus, du blanc ou du noir &c.

Di-

Disons encore quelque chose sur la certitude des preuves Universelles. Qui est plus assuré qu'avoir ses trois angles égaux à deux droits est une proprieté inseparable du Triangle, ou celui qui en a mésuré mille, ou celui qui a raisonné dans cette suite. Dès qu'on m'a apris à tirer une parallèle je comprens qu'il implique contradiction qu'il y ait une ligne, & un point donné hors de cette ligne & qu'on ne puisse pas, parce point assigné, tirer une parallèle à cette ligne. Donc si on tire par les sommets du Triangle une paralèlle à la Baze, il implique contradiction que de cela il ne naisse trois angles dont celui du milieu apartient au Triangle & les deux autres sont égaux chacun à son alterne de la Baze. Cependant celui qui auroit mesuré les angles de quatre Triangles auroit une plus grande certitude que ce raisonnement n'en peut donner, car il auroit quatre fois des Idées, au lieu que ce raisonnement, fut-il mille fois repeté, n'en donne aucune, puisqu'il est composé de termes generaux & que ces termes ne font naitre aucune idée.

Dira-

Dira-t-on. *Mais ils sont des signes, qui tiennent la place des choses.* Pour répondre à cette objection, je demande, tiennent-ils la place d'une chose ou de plusieurs. S'ils ne tiennent la la place que d'une chose, comment peuvent-ils établir une vérité generale, & comment pourroit-on se persuader qu'ils tiennent la place de plusieurs, si l'on n'a ni l'idée de cette pluralité, ni l'idée de la signification generale de ce terme?

J'entre dans la boutique ou dans la chambre d'un Méchanicien. J'y trouve divers poids à terre & à côté des balances à bras égaux & à bras inégaux. J'aplique à l'une & à l'autre des poids, & tantôt celui de la gauche l'emporte & tantôt celui de la droite; quelquefois ils demeurent en équilibre; dans l'une & l'autre balance, il s'est trouvé des cas constans, où l'équilibre avoit lieu, moyennant certains poids & certaines places. Je serois bien curieux de connoître la cause de tous ces effets. Malheureusement le sçavant Machanicien à qui je m'adresse pour en être instruit, genie sublime & peu commun, me répond

gra-

gravement : Vous voulez, dites-vous, connoître les cauſes de tous ces effets. Mais ces cauſes les connoiſſez vous ? *Si je les connoiſſois je ne chercherois pas à m'en faire inſtruire.* Vous les ignorez donc. *Sans doute, je vous l'ai déja dit.* Oh ſi vous les ignorés, vous ne ſavez ce que vous dites quand vous en parlés, & je ne m'amuſe pas avec des gens qui ne ſavent ce qu'ils diſent.

J'ai bien une idée de cauſe, mais elle eſt trop imparfaite & trop vague & par là aplicable à une infinie varieté de cauſes & d'effets, ſans m'éclairer beaucoup. Je ſouhaiterois de l'étendre, de la rendre plus parfaite, plus déterminée, plus préciſe, afin de l'apliquer uniquement aux effets que je viens de voir.

Si les Idées generales ne ſont que des chimères ; quand un homme vient ſe plaindre à un Juge & lui dit, j'ai été vollé & je ſouhaiterois par vôtre ſecours de découvrir le voleur. *Le connoiſſez vous* diroit ce Juge imbu de la nouvelle Philoſophie ; non, mais je cherche à le connoître : *Vous n'en avez donc pas d'idée & vous ne ſavez ce que vous dites : Laiſſés moi en repos.*

Quand un Magiſtrat le prendroit ſur un ton trop haut, & maltraiteroit ceux qui viennent à ſon audience, celui qui entreprendroit de lui répréſenter ſon tort, en lui diſant, ces gens là avec qui vous avés des maniéres dures, quoique vos inférieurs, ne laiſſent pas d'ètre des hommes auſſi bien que vous, & à cauſe de cette égalité de nature, vous leurs devés de certaines attentions : Le Magiſtrat pour peu qu'il fut imbu du nouveau Syſtème, leur répondroit pour le moins : Vous me faites pitié avec vôtre prétenduë idée d'homme entant qu'homme, vous ne ſavés ce que vous dites, en avés vous jamais vû qui ne fuſſent ni ſupérieurs ni inférieurs. Comme je ne ſuis pas un homme qui ne veille ni ne dort, je ne ſuis pas un homme qui ne ſoit ni ſupérieur ni inférieur, je ne ſuis point un homme ſimplement, je ſuis un homme ſupérieur, & vôtre prétenduë idée eſt l'idée d'un homme qui n'eſt pas.

Cent calcus de nombres pairs multipliés par des impairs demeurant toûjours pairs, ne me convaincroient pas autant de cette vérité, que ce raiſonnement

nement qui n'eſt composé de l'idée déterminée d'aucun nombre.

Un nombre pair a deux moitiés égales. Quand on le multiplie par un impair, on ajoute ſa premiére moitié autant qu'il y a d'unités dans le multipliant impair, on ajoute autant la ſeconde, donc les deux moitiés égales, ajoutées autant de fois l'une que l'autre, monteront à des ſommes égales.

Quand on ſe ſert de ſignes ſoit numériques, ſoit algébriques, l'eſprit tire un tout autre ſecours de cet exercice, pour prendre de l'étendue, de la juſteſſe, de la pénétration, & ſe familiariſer avec la lumiére, ſi à ces ſignes il ſe fait une habitude de ſubſtituer des idées & une ſignification, que s'il s'acoutume à les combiner par routine, & ſans ſe rendre attentif à ce qu'il fait. On éprouvera heureuſement les fruits de ce conſeil, ſi l'on n'eſt pas aſſez opiniâtre pour refuſer d'en faire l'eſſai.

Quand on dit un triangle conſideré d'une maniére abſtraite & generale, peut-il exiſter tel? *Cela ne ſe peut.* Un tel triangle ne ſauroit donc exiſter dans nótre ame, c'eſt-à-dire, on ne peut

s'en former d'idée. Ce raiſonnement renferme un équivoque: Qu'on démêle cet équivoque & l'objection tombera.

On ne peut ſans contradiction aſſurer qu'on a l'idée d'un triangle qui n'eſt ni rectangle ni acutangle ni obſtuſangle, mais dès qu'on penſe à un triangle ſans faire attention s'il eſt de l'une ou de l'autre de ces eſpèces, comme quand on dit qu'il eſt fermé de trois lignes, que ſes trois angles ſont égaux à deux droits, l'idée de triangle ne s'évanouït pas, dès qu'elle ne répréſente pas déterminément tout ce qu'eſt un triangle.

On n'eſt pas fondé à dire, qu'à l'ocaſion de certains termes generaux dont on ſe ſert heureuſement & utilement, on eſt venu à s'imaginer qu'on avoit des Idées generales, mais que ces termes ſans l'intervention d'aucune Idée generale, ſont ſubſtitués à toutes les idées particulières, à cauſe de quelque conformité qu'elles ont entr'elles. Car pour ſe croire en droit d'uſer de tels termes generaux, il faut avoir une idée de la conformité qui ſe trouve entre les idées particulières, & c'eſt préciſément l'idée de cette conformité qu'on apelle univerſelle.

Le nombre quatre contient deux fois la cinquiéme partie du nombre dix, j'y pense & je sais ce que signifie contenir deux fois la cinquiéme.

Le nombre huit contient deux fois la cinquiéme de vingt, j'en ai certainement l'idée, mais alors l'idée de contenir deux fois la cinquiéme, qui est une idée, je l'aplique également au premier & au second de ces cas, & une Idée ainsi aplicable s'apelle une Idée Universelle.

Après avoir remarqué que neuf contient trois fois la moitié de six, & que vint-quatre contient trois fois la moitié de seize, j'aperçois encore de l'égalité en ces deux maniéres de contenir, & dès là quand j'apelle proportion la même maniére de contenir, j'ai une idée de ce que je dis.

Mais ajoute-t-on, combien de fois dans la conversation prononce-t-on, ou entend-on prononcer le mot d'homme, sans se former d'idée ; le nom en tient donc la place, & cest ce qui arrive toûjours aux termes generaux. J'avoue que dans un Discours plusieurs mots frapent l'oreille, sans que l'esprit ait le tems de s'arrêter aux idées qu'ils expriment, quand même

ces mots ſont très déterminés dans leur ſignification ; lors par exemple, qu'un diſcours m'interreſſe, par l'importance des choſes mêmes qu'on me raporte, ou par le tour ingénieux d'une converſation qu'on me recite, on me prononce ſouvent, tantôt le nom d'un Interloquuteur, tantôt celui d'un autre, ſans qu'il me vienne dans l'eſprit de fixer mon attention ſur l'idée de ceux qu'on me nomme, mais ce qu'il m'arrive de ne faire pas, je ſuis pourtant en pouvoir de le faire.

Un homme qui en commençant l'Arithmétique, s'eſt contenté comme il arrive à la plûpart, d'aprendre par cœur ſon livret de multiplication, s'acoutume à dire, 8 fois 9 font 72 ſans penſer à ce qu'il dit, ces mots règlent ſa main & ſon opération, mais s'enſuit-il de là qu'on ne puiſſe avoir une idée de ce que ces mots ſignifient, & que ce ne ſoit là la bonne méthode d'aprendre.

Si on obſerve cette méthode, on dira 8 fois 10 font huit dizaines, une dizaine c'eſt neuf & un, donc huit fois 10 c'eſt 8. fois 9. & 8. fois un. Il s'en manque donc 8 fois un que 8 fois 9 n'égale 8 fois 10, donc 8 fois 9 infé-

rieur de huit à huitante, monte à ſept dizaines entières, & à une huitiéme dizaine, moins 8 unités, par conſéquent à ſept dizaines & deux, ou 72.

Quand on a été ainſi enſeigné en matiére d'Arithmétique & de Géométrie, on n'a nulle peine à ſubſtituer des idées aux mots.

Quand on dit à un homme, eſſaiez de vous former l'idée d'un nombre qui ne ſoit ni 5 ni 7 ni 23, ni aucun nombre déterminé, eſſaiez de vous répréſenter un tel nombre, le pourez vous? Donc au mot general, *nombre*, aucune idée ne répond. Cette interrogation eſt tout à fait captieuſe, car c'eſt comme ſi l'on diſoit, vous ne pouvez pas vous former l'idée déterminée d'aucun nombre, ni d'aucune figure déterminée, ſans vous répréſenter quelque choſe de détérminé, donc le mot de nombre & le mot de triangle quand ils ne ſont pas apliqués, chacun à un nombre & à un triangle déterminé, n'excitent aucune idée: Nous avons prouvé le contraire & chacun en peut faire l'expérience toutes les fois qu'il lui plaira.

Je préſente de loin un triangle qui

aproche aſſez d'être rectangle, mais qui pourtant ne l'eſt pas, je le préſente de loin à une perſonne, & je lui demande que voiez vous? *Je vois un triangle*, répondra-t-elle. Je continue à l'interroger, eſt-il reſtangle ou acutangle, s'il me répond *je ne puis pas le dire ſurement*, lui parlerois je ſincèrement, ſi je concluois, quand donc vous avez répondu, cette figure eſt un triangle, vous avez prononcé à tout hazard un mot, qui tenoit la place d'une idée que vous n'aviez point.

Loche. entend. hum. L. 4. c. 7. L'idée generale d'un triangle, c'eſt dit-on l'idée d'un triangle qui n'eſt ni équilateral, ni izocéle, ni ſcalêne, ni rectangle, ni obtuſangle, ni acutangle, mais toutes ces choſes, & aucune d'elles à la fois. Or ajoute-t-on, qu'y a-t-il de plus contradictoire que cet aſſemblage.

J'avoue qu'il en a l'air, mais on auroit tort de ne donner pas à ces paroles un ſens raiſonnable, il me paroit même qu'il y a un peu trop de Rhétorique dans cette définition, j'y remarque une teinture trop forte d'antithèſe, mais au fond, tout cela ſe reduit à ſignifier qu'on peut penſer à un

un triangle, ſans faire une attention expreſſe à aucune de ces ſpécifications que je viens d'énoncer.

Deux fréres jumeaux ſe reſſemblent extrèmement, mais je ne les ai pas vû aſſez ſouvent pour les diſcerner. Un d'eux ſe préſente & on me demande, qui eſt cet homme là ? Je répons c'eſt un des jumeaux. Mais quel eſt-il des deux ? Eſt-ce Pierre ? Eſt-ce Jean ? Je ne puis le dire. Mon idée n'eſt donc ni celle de Jean, ni celle de Pierre, c'eſt pourtant l'une & l'autre, c'eſt-à-dire, elle eſt aplicable aux deux fréres.

Quand je demande à un homme de ſe former une idée d'un triangle, lui demande-je une impoſſibilité ? Après qu'il m'a répondu, *je l'ai préſente cette idée*, ſi je lui demande la perpendiculaire tirée du ſommet d'un de ſes angles, tombe-t-elle ſur un côté préciſément, ou ſur la baze intérieurement, ou ſur cette baze prolongée extérieurement, il ſe poura qu'il me réponde, je n'ai aucune idée de tout cela, ne ſeroit-ce pas ſe moquer de lui, de lui dire, vous vous trompiez donc quand vous vous imagi-

niez que vous aviés présente l'idée d'un triangle, car tout triangle renferme nécessairement un de ces trois cas. Il est vrai que tout triangle renferme un de ces trois cas, mais il ne s'ensuit pas, que toutes les fois qu'on pense à un triangle, on pense à un de ces cas. Une infinité de gens n'y ont jamais pensé, non plus qu'à assigner le point, où se croiseroient les trois perpendiculaires tirées sur ses côtés, ou les lignes qui partageroient chacun de ses angles en deux parties égales.

On se sert d'un même signe, par exemple du chiffre 2, pour désigner 2 pistoles, 2 écus, 2 sols, 2 maisons, 2 hommes, 2 livres, 2 onces, &c. & en vertu de cette aplication, ce signe s'apelle un signe universel. Mais comment s'assureroit-on que ce signe s'aplique également juste à tant de choses, si on n'avoit pas une idée qui lui répond, & si on ne s'apercevoit pas que cette idée, ou cette maniére de penser, s'aplique également à toutes ces choses.

Quand il survient quelques disputes à l'ocasion de ces termes generaux,

par

par exemple *Angle de contingence*, pour décider cette controverſe, n'eſt-il pas néceſſaire de définir ce terme, d'en foire naitre une idée, & la conteſtation dans ces ſortes de cas, ne vient-elle pas uniquement des différentes idées qu'on attache à un même terme general. Quand je dis la racine de 25, ou que j'écris √ 25, celui pour qui ces mots ou ces caractères ſont tout nouveaux, n'a aucune idée, mais il en aura une, dès que m'expliquant j'ajouterai, 5. eſt ce nombre, parce que cinq ajouté cinq fois, ou multiplié par lui même, donne pour produit 25, or ces idés s'évanouïront-elles dès que je dirai en general, tout nombre ajouté autant de fois qu'il contient d'unités forme une ſomme, de laquelle il eſt apellé la racine.

Les Géomêtres font mention d'une ligne plus petite, qu'aucune ligne aſſignable, ils n'en ont jamais vû, ils n'en ont même jamais imaginé une telle; on ne peut donc pas dire, qu'ils aient inventés ces termes pour déſigner également chacune de ces petites lignes, dont ils n'ont jamais

vû qu'une ou deux. Cependant s'ils n'en ont pas d'idée, une des plus belles parties de leur ſcience roule ſur des noms & des ſignes qu'ils n'entendent point; & comment peuvent-ils s'aſſurer qu'il ſont juſtes, s'ils n'en ont aucune idée. Quand je dis la racine de 2 multipliant la racine de 18, forme un nombre, qui eſt ſix, car c'eſt la racine de 36; j'avoue que de certaines opérations ſur des ſignes, arbitrairement inventés, m'amène à cette conclusion, & il ſe peut qu'il y ait des gens qui ne voient pas plus loin, mais pour m'aprendre à penſer & à me former des idées qui répondent à ce raiſonnement, je dis lorſque j'entreprens de chercher la racine de 4, je trouve dabord 2, mais quand je cherche celle de 2, il s'en faut beaucoup que je ne trouve dabord un nombre qui, multiplié par lui même, produiſe préciſément 2, il en eſt de même de 18, mais en pouſſant mes opérations, je parviens à des nombres qui multipliés par eux mêmes aprochent toûjours plus, l'un de produire 2, l'autre de produire 18, & par conſéquent aprochent toûjours

jours plus de produire 6, étant multipliés l'un par l'autre. Puis donc que chaque opération m'aproche de plus près de ce que je cherche, une infinité d'opérations m'en aprocheroient infiniment près, & si elles ne me le donnoient pas précisément, ce qui s'en manqueroit seroit plus petit qu'aucune quantité finie & assignable.

On compare les mots à des jettons. Quand on joue, dit-on, un jetton tient la place d'une pistole, d'un écu, d'un sol, &c. il en est ainsi des termes generaux, ils tiennent la place des choses particuliéres, & on n'a pas d'idée qui leur réponde qu'à proportion qu'on les aplique à quelqu'une des choses particuliéres dont ils tiennent la place.

Je ferai quelques remarques sur cette supposition : 1. Un homme aproche d'une table de jeu, & sans savoir quel prix on donne à chaque jetton, il dit, sur un coup dont il vient d'être témoin, *du gain à la perte il y a neuf de différence* : En parlant ainsi, ne sait-il ce qu'il dit, parce qu'il n'emploie que les termes generaux de 9 de 7, &c. 2. Les jettons ne seroient d'aucun

cun uſage, & après le jeu fini, on ne ſauroit ni ce qu'on a gagné, ni ce qu'on a perdu, ſi avant que de commencer le jeu on ne convenoit de la valeur qu'on aſſignera à chaque jetton : Il en eſt de même des mots, ſi on n'étoit pas convenu du ſens qu'on y doit attacher, je ne ſerois pas moins dans l'impuiſſance de deviner l'intention de celui qui me parle, nous pourions auſſi peu nous communiquer nos penſées & nous faire réciproquément connoître nos deſſeins, que ſi l'un de nous ne ſavoit que le François & l'autre que l'Allemand : 3. J'aplique cette remarque au nom d'un vice. Il y a pluſieurs actions à qui l'on donne le même nom de larcin. L'un dérobe par néceſſité, & cette néceſſité eſt plus ou moins grande, la vanité y détermine l'un, l'avarice un autre, la haine & le plaiſir de nuire y porte un troiſiéme : L'un prend peu, l'autre beaucoup ; l'un enléve par force, & l'autre par adreſſe : L'un s'eſt emparé de ce qui ne lui apartient pas, & dont il connoit le légitime poſſeſſeur, l'autre ignore à qui apartenoit ce dont il s'eſt ſaiſi, & celui

lui ci cache sa nouvelle aquisition, ou il cherche celui à qui il est juste de la rendre & cela avec plus ou moins de zèle. Un homme peut s'emparer de ce qui apartient à un autre dans le dessein de lui nuire. Un autre peut avoir bonne intention, celle de lui ôter ce dont il auroit abusé, & d'en faire lui même un meilleur usage; cela va si loin qu'on pouroit enlever à un Pére un enfant de bonne espérance pour le tirer d'une famille où la négligence & l'exemple du Pére fait de tous ses enfans des scelerats: Voilà bien des espèces, dont chacune encore se subdivisera; & entre ceux là il s'en trouvera qui se recrieront contre l'injustice & la calomnie, si on leur donne le nom de larron, & encore plus si on les chatie comme tels. Il faut donc convenir d'une définition & d'une idée generale, aplicable, sans obscurité à une infinité de cas, en vertu de quelque convenance que l'on reconnoit entr'eux & dont on a l'idée: 4. J'aplique cela aux Vertus. Il en est de la vertu comme de la vérité, l'évidence est le caractère de l'une, la convenance de l'autre, voir l'idée d'un

d'un attribut dans celle d'un sujet, c'est être assuré d'une proposition affirmative ; voir qu'on se conduit convenablement & au mérite des objets & à celui des circonstances, que l'on se ménage suivant les raports qu'on a avec les autres, suivant ce qu'on leur doit & ce qu'on se doit à soi même, quand on voit cela, on a lieu de compter surement que l'on fait son devoir ; or des mots ne suffisent pas, les vicieux colorent leur conduite & la couvrent des noms qu'il leur plait, il faut donc se mettre en état de voir, si l'idée de la bienséance, de la convenance, de la proportion, des fondemens du juste & de l'injuste s'apliquent évidemment aux intentions que l'on a, & aux démarches que l'on fait : 5. Quand je dis, *un avenir très durable*, doit être préferé à un *présent* qui passe rapidement, ai-je des idées, ou si ces termes generaux, sans idée, suffisent pour me déterminer, comme le bruit d'un charetier détermine ses chevaux : Quand je dis encore l'aprobation d'autrui mérite qu'on en fasse cas, à proportion que celui qui nous aprouve est plus éloi-

éloigné d'erreur, a plus de lumiéres, plus de bonne volonté, plus d'inclination à faire du bien, plus de puissanee pour en faire, plus d'élévation dans ses sentimens, tout ce langage est-il composé de mots qui tiennent simplement la place de diverses choses particuliéres, qui ne me sont pas présentes; & comment m'assurerai-je que je les aplique juste, si je ne comprens pas leur signification, autant que je connois l'objet auquel je les aplique.

6. Je tombe d'acord que bien des gens aprennent le calcul des fractions de cette maniére. *Pour avoir le produit de deux fractions, il faut multiplier le numerateur de l'une par le numerateur de l'autre, & en faire le numerateur du produit. Il faut de même multiplier leurs dominateurs, pour faire de ce qui en résultera le dominateur du produit, ainsi* $\frac{5}{3}$ *par* $\frac{5}{3}$ *font* $\frac{25}{9}$. On les exerce sur dix ou douze exemples, on leur dit, *cela va bien*, & c'est ainsi qu'il faudra toûjours faire. Ils s'acoutument donc à manier des signes, sans faire aucune attention à ce qu'ils signifient, & je consens qu'on donne

le nom de *ſymbolique* à la certitude qu'ils ſe procurent par cette routine. Mais n'aura-t-on pas une certitude d'une tout autre eſpèce ? Ne ſera-t-on pas tout autrement éclairé ? Ne ſentira-t-on pas chez ſoi des idées, auſſi ſurement qu'on aperçoit des traces ſur le papier, ſi on eſt dabord inſtruit à dire, multiplier c'eſt ajouter la quantità multipliée à proportion que la multipliante contient l'unité ?

Si je prens un, $\frac{1}{3}$ de fois, j'aurai un $\frac{1}{3}$, ſi je ne prens $\frac{1}{3}$ qu'un $\frac{1}{3}$ de fois, j'aurai trois fois moins, par conſéquent une $\frac{1}{9}$; mais ſi au lieu d'ajouter un tiers, $\frac{1}{3}$ de fois, j'ajoute $\frac{5}{3}$ un $\frac{1}{3}$ de fois, j'aurai 5 fois plus, & par conſéquent au lieu d'une neuviéme, 5 neuviéme; enfin ſi au lieu d'ajouter $\frac{5}{3}$ un $\frac{1}{3}$ de fois, je l'ajoute $\frac{5}{3}$ de fois, j'aurai encore 5 fois plus, & par conſéquent au lieu de

$\frac{5}{9}$ j'aurai $\frac{25}{9}$. Je demande quand on m'inſtruit ſuivant cette méthode, en me preſcrivant ce que je dois faire, ne me fait-on pas comprendre pourquoi je dois le faire? & qu'eſt-ce qui le fait comprendre ? Eſt-ce la différence des ſignes qu'on fait paſſer ſous mes yeux, ou ſi c'eſt le raiſonnement ? Raiſonnement tout compoſé, comme on vient de l'apercevoir, non de ſignes ſimplement, mais de ce que ſignifient ces ſignes, ſavoir, des idées generales, de $\frac{1}{3}$, de $\frac{1}{9}$, d'unité de 5, de 25.

CHAPITRE VI.

Des Cinq Univerſaux de l'Ecole.

I. LORS qu'une Idée generale s'aplique indifféremment à d'autres qui ſont encore generales, elle s'apelle *Genre*, & celles auxquelles on l'aplique, ſont apellées les *Eſpèces* de ce Genre. Genres & Eſpèces.

La même Idée qui eſt *Eſpèce*, entant

tant que contenue ſous une plus generale, devient *genre* quand on l'aplique à d'autres qui le ſont un peu moins; ce ſont des noms relatifs.

L'Idée de *l'Etre* la plus vague de toutes, eſt le *Genre ſuprême*. Une Idée vague que l'on aplique immédiatement à des ſujets tout à fait déterminés, apellés des *Individus*, s'apelle *l'Eſpèce du plus bas rang*. Les autres Idées generales ſont Genre & Eſpèces *Subalternes*.

Différence.

II. L'Idée de chaque Eſpèce a quelque attribut que l'Idée du Genre n'a pas, ſans quoi elle ne ſeroit que le genre, & de ces attributs celui qui eſt le fondement & la ſource des autres s'apelle *Différence*. Elle reçoit auſſi les noms de *Forme* & *d'Eſſence*.

Dè quelle manière il faut diſtinguer un Genre en ſes Eſpèces.

III. QUAND on paſſe du Genre aux Eſpèces, par le moyen des Différences qu'on découvre dans les ſujets, pour la connoiſſance deſquels, il n'y a qu'à conſulter ſes Idées, on eſt obligé à une grande exactitude, & il n'eſt pas permis de s'en diſpenſer. A cet égard chacun peut trouver chez ſoi dequoi s'inſtruire ſuffiſamment.

Mais quand pour le ſoulagement de

de la mémoire, pour éviter la confusion, & pour s'épargner à soi même & aux autres l'ennui des répétitions, on divise en Genres, & on subdivise en Espèces les objets extérieurs : Ces Objets ne nous sont pas assez connus, pour ne ranger jamais dans une même Classe, ceux entre lesquels il seroit bon de mettre plus de différence, & pour ne distinguer jamais en différentes espèces, ceux qui au fond se ressemblent assez pour n'en faire qu'une.

Il importe dans ces cas là de se bien souvenir, d'un côté, que la diversité des noms n'est pas toûjours une preuve solide de *Différence*, & d'un autre que plusieurs sujets peuvent avoir un nom commun, sans avoir pourtant entr'eux les mêmes raports.

Souvent on supose trop légèrement une égalité de raports entre les Espèces d'un même genre, & on s'imagine que la même conformité qu'on trouve entre deux ou trois espèces, on doit la trouver entre toutes les autres. C'est un des Principes qui fait espérer la transmutation de tous les metaux.

Au lieu de saisir pour différence ce qui l'est effectivement, & qui mérite le nom de *Forme* & *d'Essence*, on se trouve souvent reduit à se contenter de quelque aparence de *forme*, de quelque attribut, qui n'est tout au plus qu'une suite de l'Essence, & encore quelquefois assez éloignée.

Il faut donc avoir la précaution de ne suivre pas jusques au bout, une route où l'on est une fois entré. Un homme sage ne se fera jamais une peine, ni une honte de changer sa premiére Méthode, dès qu'il s'aperçoit qu'elle répand de l'embarras sur le sujet qu'il se propose d'éclaircir, & il sera toûjours prêt de changer ses Divisions & ses Subdivisions, à mesure que ses connoissances deviendront plus éxactes.

Quand on a une fois un Principe general, on ne doit pas faire des Espèces différentes de tous les cas auxquels il peut s'apliquer, lorsqu'il s'aplique aux uns & aux autres avec la même facilité & la même méthode.

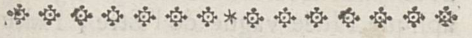
Proprietés & Accidens.

IV. LES attributs qui sont nécessairement liés à la difference s'apellent *Proprietés*, & ceux qui peuvent être sépa-

ſeparés d'un ſujet, ſans qu'il perde ſon nom, & qu'il change d'Eſpèce s'apellent *Accidens*.

Les termes vagues ſervent à exprimer nos idées vagues; mais ces termes bornent nos connoiſſances quand on s'y arrête. Pour connoître un ſujet composé, il faut avoir des idées de toutes les parties qu'il renferme, de la conſtitution de chacune, & de leur arrangement. Uſage & abus des termes vagues.

„ Les Définitions par Genre & Différences, ne ſont que des ſuplémens „ à l'énumeration des diverſes qualités de la choſe définie. C'eſt la re- „ marque du R. P. BUFFIER *Des Premières Vérités* Art. 219.



CHAPITRE VII.

Des Idéee Totales, Partiales, Pleines, Exactes, Imparfaites, Complettes, Incomplettes.

I. QUELQUEFOIS on apelle *Objet* d'une Idée, précisément ce qu'elle renferme, & en ce ſens une Idée répréſente toûjours ſon Objet, en Objet total & partial.

en ce ſens encore chaque Idée eſt *totale.*

Mais on donne auſſi le Nom *d'Objet* à une choſe entiére, qui exiſte hors de nous, ſéparément des autres & qui renferme pluſieurs attributs, dont nous ne connoiſſons que quelques uns : Ces Idées qui ne nous ſont connoître qu'une partie de ce qu'une choſe renferme, s'apellent *Partiales.*

De l'obſcurité des Totales & des Partiales.

II. JE ſuis quelquefois convaincu de l'éxiſtence d'un objet. Je ſuis perſuadé que cet objet eſt un Tout qui renferme pluſieurs parties ; mais je n'en connois point, ou je n'en connois que quelques unes, & encore très imparfaitement. Tels eſt un Corps auquel je ne me ſouviens pas d'en avoir jamais vû de ſemblables. Je lui aplique l'Idée vague de l'Etre, l'Idée vague d'un Tout : Ces idées ſont claires dans leur generalité ; mais pour la Déterminée, je ne puis pas dire que j'en aie une obſcure, elle me manque tout à fait.

III. QUAND on ſe rend bien attentif ſur une idée, il en nait d'autres qui ont du raport avec elle. Voilà pourquoi de la connoiſſance d'une partie on paſſe à celle d'une autre.

Une

Une Idée partiale bien établie, empêche qu'on ne ſe trompe, en attribuant à un ſujet des attributs incompatibles, avec ceux qu'on y connoit déja ſurement.

Les hommes las de chercher, ſe perſuadent qu'ils ont épuiſé un ſujet, lorſqu'ils n'en connoiſſent encore que quelques parties. De là viennent les mal-entendus, & des mal-entendus les diſputes. Chacun croit d'avoir tout vû, & acuſe d'erreur celui qui réellement a vû une autre choſe.

Il eſt ſurtout dangereux de ſe borner aux idées partiales, dans la pratique. Pour n'avoir regardé un projet que par ſes côtés favorables, ſouvent en vûë de quelques petits avantages, on s'attire de grand inconvéniens.

La plûpart des hommes ne ſe laiſſent aller au vice, que parce qu'ils ſe bornent à n'examiner leur conduite que par ces côtés excuſables.

IV. Une Idée Totale & déterminée qui préſente à l'eſprit tout ce qu'un ſujet renferme, eſt apellée en Latin

Autre diſtinction.

Latin *adæquata*, comme qui diroit égale à tout l'Objet. Cette expression est juste. Mais celle *d'Exacte* qu'on lui substituë en François a de l'équivoque, car on donne aussi le nom d'Inéxactes aux noms, aux idées dont le vrai n'est pas assez dégagé du faux, & où il n'y a pas assez de lumiére, & d'ordre.

Comme l'Intelligence suprême est infinie & toute puissante, il se peut que chacun de ses ouvrages renferme fort au delà de ce que nôtre esprit borné y connoit. Il n'y en a même aucun qui ne tienne de l'Infini.

Idées pleines, plus ou moins.

V. LES Idées Partiales roulent sur le plus & le moins. A mesure qu'elles se joignent à d'autres elles deviennent plus composées, & plus *Pleines*, & aprochent d'avantage de la *Totale*.

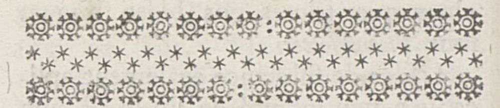
Idées complettes & incomplettes.

VI. LORSQU'UNE Idée présente assés de parties, renferme des *réalitez* en assez grand nombre, pour qu'un Objet, répondant précisément à cette Idée puisse être concû existant au dehors de nous, cette Idée reçoit le nom de *Complette*.

De

De cette Vérité il eſt aiſé de conclure que toutes nos Idées Vagues ſont *Incomplettes*.

L'Idée de ſubſtance également aplicable à une infinité de ſujets eſt une Idée *Vague* & *Incomplette* , & pour exiſter , il faut néceſſairement qu'un Objet renferme quelque choſe de plus que ce que cette Idée préſente. Mais j'ai auſſi des idées *Complettes* d'une infinité de ſubſtances ; & à chacune de ces idées , & de ces définitions Complettes de ſubſtances , répond ſon Objet différent , déterminé , & cette remarque ſuffit , pour renverſer le Syſtême de Spinoſa.



SECONDE PARTIE

Du Jugement, Seconde Opération de l'Esprit.

CHAPITRE PREMIER.

De la Naissance, des Parties, & de la Nature de cette Seconde Operation.

Origine & définition de l'Acte qui s'apelle Juger.

SI nous n'avions qu'à vouloir, pour faire naitre en nous des Idées, qui nous répréfentassent parfaitement les Choses, la seule perception suffiroit pour nous procurer la connoissance de tout.

Mais nous débutons ordinairement par imposer un Nom à un sujet entier, duquel néanmoins nous n'avons qu'une idée Vague, ou qu'une Idée Déterminée de quelqu'une de ses parties : A cette Idée, il s'en joint peu à peu de nouvelles ; par cet assembla-

ge elle devient plus remplie, & plus instructive. A cette Idée ainsi augmentée nous comparons la derniére qui lui est survenuë, c'est à dire nous comparons une partie avec son tout, ou avec d'autres parties de ce tout, & quandnous trouvons qu'elle s'y voit réellement, nous aquiesçons à cette augmentation & à cet assemblage, & nous apellons cela *juger*.

Soit qu'un jugement naisse d'une simple vûë, soit qu'il se trouve la conclusion d'un raisonnement, il est manifeste qu'il doit passer pour un Acte de l'Esprit différent de la simple vûë, & différent du Raisonnement, puisqu'on ne doit pas confondre l'Efet avec sa Cause. Donner son attention à une Idée composée, c'est une certaine maniére de penser; séparer une idée d'avec celles auxquelles elle est unie, ou auxquelles elle peut s'unir, & la rejoindre ainsi avec elles, passer ainsi, tour à tour, de la séparation à l'assemblage, c'est une autre maniére de penser. Il y a de la différence entre voir simplement, & réflechir qu'on voit, se le dire à soi même, ou le dire à un autre: Ces

dernières manières de penser ont reçû le nom de *Jugement*.

Il est des gens qui ne pensent qu'à l'aventure, & à qui il suffit que deux choses se soyent présentées en même tems, & que les idées de ces deux choses se reveillent tout à la fois, pour les confondre en une, & les rassembler dans une *proposition* : Mais il seroit ridicule de définir la Nature du Jugement, par une circonstance si acidentelle, & souvent si déraisonnable.

Comment on discerne l'attribut d'avec le sujet.

II. TOUTES les fois que l'on juge, on compare une Idée totale avec une partiale, & on convient que la seconde fait réellement partie de la premiére. La premiére a reçû le nom de *Sujet* & la seconde celui *d'Attribut*.

Quoique ces deux Parties ne se trouvent pas toûjours placées dans leur rang de premiére & de seconde, on ne prendra pas l'une pour l'autre, dès qu'on se demandera avec attention : *Sur quoi roule la Proposition ? Qu'en affirme-t-on ou qu'en nie-t-on ?* A ces questions on répondra toûjours juste, dès que le discours sera intelligible,

gible, & qu'on ſe rendra attentif à ſon but, & à ſa ſuitte.

L'Acte de l'Eſprit, que nous apellons *Jugement*, exprimé reçoit celui de *Propoſition*.

III. DES qu'il s'agit d'expliquer aux autres une Propoſition, on d'en examiner ſoi même le ſens & la Vérité, il faut commencer par celui de ſes termes, dont l'intelligence eſt la plus aiſée, afin que ſa lumiére ſe répande ſur l'autre qui eſt mois connu, mais qui a aſſés de liaiſon avec le plus connu, pour s'aſſembler avec lui dans une même proportion & une même Idée.

Le ſujet & l'attribut s'éclairciſſent mutuellement.

Ici le langage, le plus ſouvent fort imparfait, a beſoin tantôt qu'on étende, tantôt qu'on reſſerre la ſignification de ſes termes, pour en donner de juſtes explications; de ſorte que le *ſujet* reſſerre l'Attribut, ou lui donne de l'étendue & réciproquement.

IV. IL eſt viſible que *l'Attribut* d'une Propoſition doit indiquer quelque choſe, que le ſeul nom du *ſujet* ne fait pas d'abord connoître, du moins à tout le monde. Une Propoſition

Des propoſitions Identiques.

qui n'aprend rien de plus que ce qu'un de ſes termes a ſuffiſamment mis devant les yeux, eſt apellée *Identique*, ou *Nugatoire*, & c'eſt ainſi que les Enfans ont acoutumé de répondre.

Il y a des ocaſions où les Propoſitions identiques ſont à propos. Elles ſervent à fixer l'attention ſur une Idée ſimple, ou ſur une Vérité generale, par les exemples particuliers qui en font ſentir la Vérité.

Quelquefois encore le même terme n'a pas ſimplement, dans la ſeconde place, le même ſens qu'il avoit dans la premiére, mais il y ajoute une nouvelle force, ou il renferme quelque alluſion.

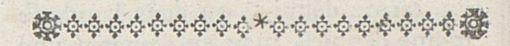
Ainſi encore en dévelopant la ſignification d'un mot, on n'y attache point de nouvelles idées; on fait ſimplement ſouvenir que ce mot ſeul ſignifie autant que les trois ou quatre &c. par leſquels on l'explique, & qu'on eſt en droit de tirer une concluſion de l'aſſemblage de ces quatre, ou d'un ſeul même, ſuivant le but qu'on ſe propoſe.

Une Définition ne doit rien renfer-

mer qui ne ſoit contenu dans l'idée du terme défini, ou dans la choſe même définie, mais en étendant une Idée, on la rend plus diſtincte, & en dévelopant les parties qui la compoſent, on donne lieu de les examiner plus exactement, & de s'aſſurer ſi parmi celles qui font effectivement connoître un ſujet, on n'y a rien mêlé qui ne lui apartienne. Une connoiſſance plus diſtincte éclaire d'avantage & aide plus efficacement l'eſprit à paſſer d'une connoiſſance à une autre, & à s'aſſurer de la Vérité d'une conſéquence.

Il eſt donc des Propoſitions *Identiques*, qui ne ſont point *Nugatoires*, ni ſuperfluës. Mais il en eſt auſſi qui ne paſſent pas pour ſuperfluës, mais qui le ſont effectivement; & telles ſont les explications d'une Métaphore, par une longue ſuitte d'autres Métaphores.

V. QUAND donc on juge, on a *premiérement* au moins deux Idées. En *ſecond* lieu, on les compare. En *troiſiéme* lieu, on aperçoit que la premiére contient la ſeconde, ou qu'elle l'exclut. *Enfin* l'on aquieſce à cette remarque. (Concluſion.)



CHAPITRE II.

Division des Propositions en Affirmatives & Négatives.

Ce que c'est qu'affirmer & nier.

I. UNE Proposition s'énonce ordinairement en trois termes. Le verbe qui joint le sujet & l'attribut s'apelle la *Copule.*

Ces noms conviennent visiblement aux Propositions affirmatives, mais ils ne conviennent pas moins aux négatives, pourvû que par l'attribut, on entende *l'exclusion* de la chose exprimée par le second Terme.

Quand on affirme, on pose donc en fait, que l'idée de l'attribut est enfermée dans l'idée du sujet, & quand on nie, on pose en fait, au contraire que l'idée du sujet contient l'exclusion de l'attribut.

Il y a bien de la différence entre ne voir pas la seconde idée dans la premiére, & entre voir l'exclusion de la seconde dans cette premiére. Le premier de ces cas nous engage à suspen-

pendre nôtre jugement, mais le ſecond nous détermine à nier.

Une Propoſition peut être exprimée en terme négatifs, & avoir cependant tout le ſens & toute la force d'une affirmative. Pour le découvrir avec certitude, il n'y a qu'à ſe demander premiérement quel eſt le ſujet, & à chercher enſuitte ſi on n'y joint pas quelque idée.

Proprieté des affirmatives.

II. Afin de m'aſſurer que ma premiére Idée me préſente tout ce que ma ſeconde peut m'offrir, cette ſeconde ne doit renfermer quoique ce ſoit qui ne ſe trouve renfermé dans cette premiére, de ſorte que le *ſujet d'une propoſition affirmative doit renfermer toutes les idées qui compoſent la notion de l'attribut.*

Toute la *compréhenſion* de l'attribut, c'eſt à dire tout ce qu'il renferme d'idées *doit* donc *être contenu dans le ſujet*, ſi la propoſition eſt *affirmative.*

Mais il n'eſt pas néceſſaire que, dans ces propoſitions, l'attribut convienne au ſujet, ſuivant toute ſon *Extenſion*; c'eſt à dire, il n'eſt pas néceſſaire que chacun des deux termes

ait la même étenduë de significa-tion, & que l'on puisse apliquer l'un à tout ce à quoi l'on aplique l'autre.

L'Idée de l'attribut ne convient donc à l'idée du sujet, que dans une partie de son étenduë, C'est à dire qu'elle s'aplique encore à plusieurs autres choses, car des choses fort différentes se ressemblent souvent, par quelques unes de leurs proprietez & de leurs accidens.

L'égalité d'étenduë entre le sujet & l'attribut a lieu, lorsque l'attribut exprime l'Essence du sujet, car l'Essence d'une chose ne convient qu'à cette chose, & convient à tout ce qui porte son Nom. On apelle ces Propositions *Réciproques*,

Dans les Propositions où l'attribut est un terme de *Comparaison*, la Compréhension de son idée ne renferme pas tout ce qui compose le *Positif*, pris dans un sens absolu; un homme peut être plus habile qu'un autre, sans mériter pour cela l'éloge *d'habile homme*. La signification de ces termes de comparaison doit se règler sur l'usage, & il suffit que ce que

que l'usage y attache d'idées se trouve dans le sujet. Il y a même un grand nombre de termes *positifs*, par raport à la Grammaire, qui ne sont que comparatifs, par raport au sens que l'usage y attache. Tels sont les mots de beau, de bienfait, d'aimable de riche, de savant, d'homme de bien, d'homme de mérite.

III. DANS les Propositions négatives, afin que la premiére idée contienne l'exclusion de la seconde, il n'est pas nécessaire qu'elle exclue tout ce qui est renfermé dans cette seconde, il suffit *qu'elle ne puisse en admettre quelques unes des parties, & quelques uns des attributs.* Ainsi une idée n'est pas niée d'une autre dans toute sa *Compréhension*; mais elle est niée dans toute son *Extension*: Tout ce à quoi cette Idée de l'attribut & son nom peut s'apliquer est éloigné du *sujet.*

Proprietez des négatives.

On voit par tout cela qu'afin d'éviter l'erreur, il est tout à fait nécessaire d'avoir sur les deux termes que l'on compare des Idées aussi entiéres qu'il le faut, pour faire cette comparaison, ensuitte de laqu'elle on

les unit, ou on les ſépare. Mais c'eſt là une diſcuſſion dont peu de gens s'impoſent la néceſſité : Sans ſe mettre en peine d'examiner & de démêler la ſignification de chaque terme, afin de voir celles qui conviennent, & dont l'une renferme l'autre, on ſent en gros ce qui plait, on le diſtingue de ce qui n'agrée pas, & là deſſus on décide ſans héſiter.



CHAPITRE III.

Des Propoſitions Vrayes, des Fauſſes; des Certaines, des Incertaines, & des Probables.

Définition du vrai & du faux.

I. UNE Propoſition eſt *Vraye*, lorſqu'elle affirme ce qu'il faut affirmer, ou qu'elle nie ce que l'on doit nier. Elle eſt *fauſſe*, lorſqu'elle affirme ce qu'il faut nier, ou qu'elle nie ce qu'on doit affirmer. Nos jugemens ſont vrais, quand les choſes ſont telles que nous les énonçons, quand nous uniſſons ce qu'on doit lier, & que nous opoſons ce qu'il faut ſeparer.

Ceux

Ceux qui prennent le parti d'une incertitude perpétuelle, ne le font que dans la pensée qu'on manque de caractère sûr, pour distinguer celles de nos idées qui répréſentent les choſes telles qu'elles ſont, d'avec celles qui y font ſupoſer ce qui n'y eſt point.

II. POUR découvrir ce caractère, ſans lequel nous ne rencontrerions la Vérité que par hazard, & nous nous trouverions reduits à une perpétuelle incertitude, je me demande d'abord, ce que c'eſt que *d'être aſſûré?* C'eſt *ne pouvoir douter*, c'eſt *ne pouvoir s'empêcher de croire.* Toutes ces expreſſions ſont viſiblement ſynonimes. Dès qu'un homme oſera dire qu'il doute de ce qu'il ne peut s'empêcher de croire, on auroit tort de raiſonner avec lui, puiſqu'il affecte de ne raiſonner pas.

Ce que c'eſt qu'être aſſûré.

On peut toûjours s'empêcher de croire, lorſque par négligence ou par opiniâtreté, on ne ſe rend point attentif, ni à ſes idées quand on penſe, ni à la ſignification des mots quand on parle, ou qu'on écoute les autres. Mais lorſqu'on aplique ſon atten-

tention, je soutiens qu'il y a bien des cas, ou *l'on ne peut s'empêcher de croire*. & par consequent de tomber d'acord que *l'on pense vrai* & conformément aux choses.

Certitude dans nos Idées.

III. QUAND les Jugemens *que nous portons* roulent sur nos propres idées le moyen de douter qu'on ne voye la seconde, ou l'exclusion de la seconde contenuë dans la premiére, quand elle y est effectivement. Peut-on s'empêcher de croire que l'on sent en effet ce qu'on sent ?

Si l'on dit ; mais souvent je me suis trompé en méditant, & par consequent j'ai crû voir dans mes idées ce qui n'y étoit pas. Voilà pourquoi j'apréhende toûjours d'être dans un de ces cas. Je répondrai qu'en méditant, si on ne roule pas des mots dans sa bouche, on les roule au moins dans sa tête.

Il peut donc arriver qu'emporté par la vivacité du discours intérieur, on dise plus qu'on ne sent, & on supose plus qu'on ne voit. Mais est-il permis de dire ? Je me suis toûjours trompé quand j'ai suposé sans voir. Donc maintenant que je vai pié à pié,

pié, que j'examine partie après partie, que je me rends attentif, & que je sens invinciblement que je vois, peut être que je ne vois pas.

Pour éviter la précipitation, pour voir effectivement, & ne pas supposer simplement que l'on voit, il faut commencer par les Idées simples, se rendre attentif à la generation des composées, examiner les Jugemens que l'on a prononcés & les Conclusions qu'on a tirées, en désassemblant & en rassemblant les idées qui les composent.

Si cette Méthode paroit trop longue & trop pénible, au lieu de se décourager, que l'on considére que faire des progrès, c'est assembler des véritez, quand même elle seroient en petit nombre ; & non pas entasser, dans sa mémoire, un peu de certain parmi beaucoup de douteux.

Que si cette Méthode est une Loi à l'observation de laquelle nous soyons assujettis, c'est à nous à nous y soûmettre volontairement. Si les autres routes sont beaucoup moins sures, il leur faut préferer celle-ci sans héziter.

C'est

C'eſt à l'Auteur de nôtre Nature à en règler la deſtinée, & les moyens de la remplir, & c'eſt à nous à les mettre en œuvre, avec autant de courage que de réſignation.

D'ailleurs en ſuivant cette route dont les longueurs étonnent à la premiére idée qu'on s'en fait, on ne laiſſe pas d'avancer, & beaucoup plus qu'on ne s'y attendoit d'abord. On éprouve que la Vérité éclaire l'eſprit, & par les lumiéres qu'elle y répand, lui donne une toute autre fécondité que l'erreur. Si on ne fait pas chaque jour de longues traittes, quand on voyage avec tant de circonſpection, on n'eſt pas non plus reduit a s'arrêter ſouvent tout court, ou à rebrouſſer ſur ſes pas, comme il arrive fréquemment à ceux qui ſe laiſſent aller à leur impatience.

Enfin il n'y a point de comparaiſon à faire entre la juſteſſe d'eſprit qu'on ſe procure, en dirigeant ſes études avec cette circonſpection; & une mémoire chargée d'un beaucoup plus grand nombre d'idées & de concluſions, raſſemblées à la hâte,

quand même par un heureux hazard, elles se trouveroient toutes véritables.

Au reste les connoissances qui roulent sur nos idées ne sont pas en petit nombre. La science de la quantité en géneral, la science des nombres en particulier, la Géométrie, le grand Art de raisonner juste, la connoissance de nous mêmes, la Doctrine des mœurs. Tout ce que ces Sciences renferment, est établi sur des principes de sentiment, & roule uniquement sur la comparaison du vrai & du faux, de l'égal & de l'inégal, de la proportion, de la convenance, de l'équité, de la bienséance; Idées qui sont certainement en nous, & sur lesqu'elles il est en nôtre pouvoir d'arrêter nôtre attention, aussi souvent, & aussi long-tems qu'il nous plaira. Il y auroit là dequoi ocuper plusieurs vies.

Certitude sur les choses extérieures.

IV. Il nous est impossible de ne pas croire, & par conséquent de ne par tenir pour vrai, que s'il y a des Cercles & des Triangles au monde, tels que nos Idées les réprésentent, ces

ces Objets extérieurs renferment certainement & réellement les proprietés, dont nous trouvons les idées, dans les notions des Cercles & des Triangles.

Cela posé; lorsque sur les idées que j'ai de l'acier, du leton, du mouvement, des roues, des pignons, des dens qui s'y engrainent, & de leurs combinaisons &c. je me persuade que je puis construire une montre, & je crois voir que le succès répond à mon attente; quand un second essai, un troisiéme, un quatriéme me paroissent réüssir de même, quand je me rends attentif à toutes les suittes des avantages que j'en retire & à leurs parfaites liaisons, je ne saurois m'empêcher d'être plein de certitude, non par un principe d'impatience qui m'entraine à croire, mais parce que je m'y trouve forcé, par l'évidence qui m'éclaire, & par la répugnance que je me sens à soutenir des contradictions.

Il est des propositions qu'on pouroit alleguer comme douteuses, si l'on bornoit son attention à des Idées *Vagues* & *Abstraites*; mais qui deviennent

nent indubitables, dès qu'on ſe rend attentif à des idées *déterminées* & *concrêtes*. Par exemple, il n'implique pas contradiction que pluſieurs milliers d'hommes s'acordent à dire qu'il y a un *Paris* au monde, quand même il n'y en auroit aucun. Mais que les hommes, bâtis comme ils ſont s'acordent unanimément à ſe gêner toute leur vie, en vuë de former un Syſtème de menſonges, ſi lié qu'on n'en puiſſe découvrir l'illuſion, & ſoyent continuellement ſur leurs gardes, pour ne rien laiſſer échaper de contraire à leur fiction, ſans que, de tant de précautions, il leur revienne d'autre avantage que le plaiſir de voir un petit nombre d'hommes dans l'erreur, c'eſt ce qui implique contradition avec leur naturel, & qu'il m'eſt impoſſible de croire dès que j'y penſe bien.

Incertitude.

V. QUAND on n'eſt déterminé par aucune lumiére à convenir d'une Propoſition, elle eſt apellée *Incertaine*. Quand *l'Affirmative* & la *Négative* ſont apuyées l'une & l'autre, par des raiſons qui nous paroiſſent égales en force, elle mérite encore le nom d'Incertaine.

VI.

Doute. VI. Si les Raiſons ſont un peu plus fortes d'un côté que de l'autre, mais ſeulement *un peu plus*, elle eſt moins Incertaine, & on l'apelle *douteuſe*.

Vraiſemblance. VII. A MESURE que les Raiſons ſe fortifient d'un côté, & que les raiſons du côté opoſé s'affoibliſſent, la propoſition devient moins douteuſe, & par conſéquent elle prend des degrés de probabilité & de *Vraiſemblance*. Ce n'eſt pas qu'elle renferme du croïable mêlé avec de l'incroyable, mais c'eſt que les raiſons qui portent à aquieſcer, ſont acompagnées de quelques autres qui tiennent en ſuſpens.

Raport des Rropoſitions avec nous. VIII. LES termes dans leſquels ces Diſtinctions ſont énoncées, n'expriment pas ce qu'elles ſont en elles mêmes, ils marquent ſimplement les différens raports que des Propoſitions peuvent avoir avec nos connoiſſances, de ſorte que par raport à différentes perſonnes, la même Propoſition peut être Incertaine, Douteuſe, Vraiſemblable, Certaine.

Preuves Morales. IX. ON donne quelquefois le nom de Preuves *Morales*, à celles qui ne vont

vont qu'à établir des dégrez de vraisemblance. Mais comme dans les Matiéres *nècessaires*, par exemple, dans la Géométrie on demande des preuves nécessaires ; aussi dans les matiéres *Contingentes*, on en allégue qui, sans être également nécessaires, ne laissent pas de suffire pour établir une parfaitte certitude, & on donne encore à celles-ci le nom de *Preuves morales* mais dans un sens fort différent du premier.

En matiére de témoignage à mesure qu'on connoîtra dans les témoins plus de justesse d'esprit & de droiture de cœur, une imagination, une sincérité exacte; des témoins qui se soutiennent par leur nombre & par leur acord, la Certitude croitra, & parviendra enfin à un tel degré, qu'il sera impossible de suspendre son jugement, dès que l'on cherchera la vérité de bonne foi, & qu'on donnera à cette recherche l'attention qu'elle mérite.

Certitude qui tient contre les Objections.

X. DES que la Certitude d'une Proposition est établie sur des preuves dont l'Evidence force l'Esprit à aquiescer, cette certitude ne doit point

point se laisser ébranler par des objections, quand même on ne pourra pas les resoudre, pourvû que l'impuissance où l'on se trouve de déveloper la difficulté qui la combat, ne vienne point de quelque contradiction qu'on fasse voir renfermée dans la prétenduë vérité qu'on attaque, mais uniquement de ce que le sujet, dont il s'agit, n'est pas assés connu, pour satisfaire à toutes les Questions auxquelles il peut donner lieu. On s'en tient, dans ces cas, & la raison ordonne qu'on s'en tienne, à ce qu'on sait, & qu'on y demeure ferme, en laissant à part ce que l'on ignore & qui demeure obscur.

Lorsque d'un principe, qui avoit paru certain, on vient à tirer une conséquence qui étonne, parce qu'elle paroit le renverser, la premiére chose qu'on doit faire, c'est de bien déveloper le sens de cette conséquence. Elle peut renfermer diverses parties, dont les unes, suittes nécessaires du Principe vrai d'où elles sont tirées, ne présenteront rien que de très croyable; mais le reste qui embarassoit, & faisoit trouver la conséquence fausse,

ſe, ſera faux en effet, & n'aura aucune liaiſon avec le Principe d'où les véritables découlent.

Quand la difficulté ne ſera pas entiérement levée par de ſemblables diſtinctions, il faudra examiner de nouveau les Principes qui ſont obſcurcis, par les Conſéquences qu'on en tire, il en faudra déveloper les différens ſens, & bien peſer toutes les preuves, & comparer l'une après l'autre, chaque partie du Principe avec chaque partie de la Conſéquence qu'on en tire. Cette Méthode ſervira ſouvent à corriger quelque erreur, & à dégager entiérement le vrai d'avec le faux.

Une Propoſition Vague eſt pour l'ordinaire, du moins un peu équivoque, & il arrive aiſément de la prendre dans un ſens qui n'eſt pas vrai, & que d'une Propoſition vague, priſe dans un tel ſens, on tire une Conclusion déterminée qui ſe trouve fauſſe. Alors le vague qui eſt obſcur ne doit point l'emporter ſur le déterminé qui eſt clair.

Quelquefois les Principes d'où l'on tire une concluſion qui étonne, & qui paroit les ébranler, ſont ſi clairs

& si précis, que plus on les examine, plus on se convainc de leur vérité; & en même tems, les Conséquences qui surprennent en sont des suites si nécessaires, qu'on ne peut plus refuser de les admettre, dès qu'on est convenu des Principes d'où elles naissent.

Les difficultés qu'on opose à une vérité bien démontrée, aboutissent à prouver, non que l'on se trompe dans ce qu'on connoit évidemment, mais qu'on ne sait pas tout.

„R. Pére BUFFIER *des Premiers*
„*Principes*. Quand des difficultés en-
„velopent quelque chose de l'infini,
„où nôtre Esprit se perd, & doit na-
„turellement se perdre, rien n'est
„plus sensé que d'avouer que nous
„n'y comprenons rien; comme rien
„n'est plus ridicule que la vaine con-
„fiance de certains Esprits à des Ob-
„jections, où nous devons être per-
„suadés, si nous sommes sensés, que
„nous ne pouvons rien comprendre.

De l'incertitude des Sciences.

XI. C'EST pour avoir négligé une méthode si indispensable, que les sciences humaines sont encore dans l'imperfection où on les voit. La plûpart des

des Systèmes sont un amas irrégulier de Clair & d'Obscur, de Certain & de Vraisemblable, & aparemment de Vrai & de Faux, & il ne se peut autrement, vû le désordre avec lequel on commence & on continuë ses Etudes.

CHAPITRE IV.

Du Pyrrhonisme.

I. IL s'EST trouvé des gens, & il s'en trouve encore aujourd'hui, qui prennent le parti de ne reconnoître pour certaine aucune Proposition ; & qui se félicitent & se font honneur de cette singularité.

Idée du Pyrrhonisme.

Parmi les persones de ce caractère, le plus grand nombre non seulement parle, mais de plus pense ordinairement comme le reste des hommes ; ce n'est que sur quelques sujets, & quand l'ocasion de disputer se présente, qu'ils n'ont point de honte de s'éloigner du sens commun, qu'ils suivent comme les autres, dès que leur marotte ne les saisit pas.

Quand un homme entre en conférence obstinément résolu de ne point se rendre, & de mépriser ceux qui ont la foiblesse de se rendre à des preuves tant évidentes qu'elles soient, au lieu de s'y dérober sans cesse; on ne seroit pas plus sage que lui, de perdre son tems à vouloir le persuader: On lie un fol pour lui empêcher de courir les champs, mais qui peut lier la Liberté pour la mettre dans l'impuissance de faire des écarts. Quelle extravagance que l'envie de disputer, si on ignore qu'il y ait des Etres avec qui on puisse disputer?

Mais quand un homme dont la modestie, fortifiée par la timidité de son temperament, s'est laissé éblouïr par les Sophismes entassés des Pyrrhoniens, & qui terrassé par leurs motifs à la défiance, craint d'être dans l'impuissance de connoître surement quoique ce soit, & est panché à croire qu'il s'y trouve reduit, il en faut user avec lui, comme avec un malade d'Esprit, s'y prendre avec autant de prudence que de compassion, n'attaquer son mal que par des détours, & se borner à le ramener

par

par des degrés insensibles, au plaisir de voir, dont il a perdu le goût.

Naissance du Pyrrhonisme.

II. Les soins de pourvoir aux nécessités de la vie firent, dabord à très peu près, toute l'ocupation des hommes : Des génies heureux, se trouvant encore dans des circonstances qui les affranchissoient de la nécessité du travail corporel, emploiérent leur tems à s'éclairer, & se firent une obligation, une gloire même, de faire part aux autres de leurs connoissances. On sentit le prix de la lumiére, & on respecta le mérite & les soins de ceux qui la répandoient. Des Esprits ambitieux & intéressés se prévalurent de ces dispositions pour se procurer des richesses & du crédit, & s'aquerir une domination sans paroître y prétendre. Les Péres regardérent le savoir comme un chemin à la fortune. Ils envoiérent leurs enfans à l'Ecole de ces Maîtres admirés, pour se former sur leur modèle. Enseigner la jeunesse devint un métier honorable. Ceux qui en faisoient profession cherchérent à se distinguer, pour s'attirer plus de Disciples. De là nouveaux Dogmes, nouvelles Méthodes. Le

goût de la nouveauté s'ètablit, la diverſité des ſentimens en fut le premier effet. La diverſité des ſentimens donna lieu aux diſputes. Elles amuſérent la multitude, elle en fit cas, & incapable de démêler qui penſoit le plus judicieuſement, elle donna la préférence à celui qui ſe trouvoit le plus infatigable à parler, & à contredire. Enfin pour s'ouvrir une carriére plus vaſte à la contradiction, il y en eut qui prirent le parti de tout contredire, ſans s'expoſer à être contredit eux mêmes, par la précaution qu'ils prenoient de ne rien affirmer poſitivement, de ne rien ſoutenir comme certain & bien prouvé.

Cette précaution modeſte en aparence, ſe fit eſtimer par l'opoſition qu'on en fit à la ridicule vanité & l'inſuportable préſomption de ceux qu'on apelloit Dogmatiſtes, qui ſe donnoient pour ſavoir tout, & qui ſur le champ décidoient ſur tout ce qu'on leur propoſoit.

Les partiſans du doute abuſérent des expreſſions modeſtes de quelques Philoſophes d'un grand nom, comme de Socrate. Pour s'apuyer de ſon auto-

autorité, ils alleguoient en preuve sa Méthode, qui consistoit à chercher le vrai avec ses Disciples, comme s'il ne lui avoit pas encore été connu. Mais Socrate avoit des Principes certains sur lesquels il étoit inébranlable. A la vérité il regardoit Dieu comme possedant en propre toute la Science & toute la Sagesse, pendant que les hommes savoient très peu en comparaison; que le plus sage étoit celui qui présumoit le moins de sa capacité & de son savoir, & qui avoit le plus d'éloignement à se donner pour un savant & pour un sage.

Il faut aussi avouer que dans le tems que les Pyrrhoniens parurent, les Sciences ne faisoient que de naitre, elles étoient encore dans le berceau. Le naturel supléoit à la *Logique*, dont on ne connoissoit que très peu de Règles. En matiére de *Physique* on ne s'étoit point avisé de vérifier toutes ses Conjectures par des Expériences: On n'avoit aucun Systême de *Morale*, on discernoit la Vertu d'avec le Vice par goût & par instinct, & malgré cette imperfection de connoissances, on décidoit hardiment sur une infini-

té de Cas, dont les fondemens n'étoient point aſſez connus.

Cauſes intérieures du Pyrrhoniſme.

III. MAIS c'eſt dans les diſpoſitions du cœur humain qu'il faut chercher les Cauſes les plus efficaces du Pyrrhoniſme, & du panchant à ſe plaire dans le doute. Premiérement il faut bien de la peine pour démêler le vrai d'avec le faux, & la certitude de la probabilité, dans les ſujets un peu compoſés, il faut de l'ordte, il faut du tems, il faut de la circonſpection, il faut des revuës, & le cœur humain aime à s'affranchir de la peine.

L'homme eſt un animal d'habitude, & parce que dans la conduite de la vie, il ſe voit à tout moment obligé d'agir, avant que d'avoir eu le tems de ſe bien inſtruire, il s'acommode auſſi & ſe contente de la ſimple probabilité, dans les matiéres de ſpéculation, à force de s'acoutumer à ne ſuivre point d'autre lumiére dans la pratique.

On n'a pas l'eſprit aſſez formé dans le premier âge, pour examiner les choſes dans l'ordre & avec les précautions néceſſaires pour s'en aſſurer. La maniére même dont on éléve ordinai-

dinairement les jeunes gens, leur rend ce discernement impossible. Le plus souvent on ne se trouve en état de le faire, qu'après être sorti de dessous des Maîtres qui ne l'ont jamais fait eux mêmes, & qui ne savent ce que c'est; malheureusement alors on ne s'en soucie plus, l'habitude de s'en passer est prise.

On aime naturellement à parler, & ceux qui parlent le plus passent, dans l'esprit de bien des gens, pour les plus habiles, & l'amour propre s'aplaudit toûjours, quand on est long-tems écouté. Or pour obtenir ce but, c'est assez d'être parvenu à des connoissances vraisemblables. Le tems qu'il faudroit donner à méditer profondément ne laisseroit aquerir que tard la facilité de l'expression & l'abondance des paroles.

Que ce soit naturel, que ce soit habitude, il est sur que l'esprit humain est leger. Il faut donc se surmonter soi même, & il en coute des efforts pour s'arrêter long-tems sur le même sujet, revenir sur ses pas, repasser sur ce qu'on a aquis, le lier avec ce qu'on ajoute, soins nécessai-

res pour s'aquerir des lumiéres ſures.

Les déſagrémens où l'on s'expoſe dès qu'on ne penſe pas à la mode, diſpoſent à s'en tenir à des légères vraiſemblances; & des Docteurs fiers & ignorans ſont ſouvent cauſe que les hommes ne croient rien, en voulant les aſſujettir à croire tous la même choſe.

Quand on s'eſt fait une habitude d'étudier ſans éxamen, il n'eſt pas facile de ſe reſoudre à la changer. On prend donc le parti de ne rien croire, parce qu'on ne peut rien chercher comme il faut.

On ſe contente de paſſer pour Savant & pour bien inſtruit de la vérité, ſans ſe mettre en peine, ſi on l'eſt en effet, & pourvû que les autres le croient, on a tout ce que l'on ſouhaite. Or on s'aproche tout autrement de ce but en ſe paſſant d'examiner, qu'en éxaminant; car ceux qui ont eu le tems de ſe charger la mémoire d'un plus grand nombre de lectures, de parler le plus au long ſur un plus grand nombre de ſujets, paſſent dans l'eſprit de la plûpart des hommes pour les plus ſavans, & dans

la multitude de Juges qui ſe mèlent de décider de la réputation d'un homme de Lettres, combien peu s'en trouve-t-il en état de démêler le ſolide d'avec le vraiſemblable?

Dequoi s'ocupent les hommes avec le plus d'ardeur? Du ſoin d'obtenir des emplois, d'aquerir du bien, de pouſſer ſa fortune & de profiter des ocaſions de ſe divertir, & de ſatisfaire ſes ſens. Au milieu de tant de diſtractions, quel progrès peut-on faire dans la connoiſſance de la vérité? Mais on ne ſe reproche plus ſa négligence à la chercher, dès qu'on ſupoſe au deſſus de l'homme le bonheur de la trouver.

Entre ceux qui cherchent de bonne foi la Vérité, il s'en trouve qui, d'un naturel trop lent, & en même tems trop impatient, ſe dépitent de ne la trouver pas dabord, & encore plus de la manquer quelquefois, & dans le chagrin qui les ſaiſit, regardant comme impoſſible ce qui eſt ſeulement difficile, ils renoncent à un deſſein dont le ſuccès ne les a pas dabord aſſez flattés.

Il en eſt d'autres, dont l'eſprit éga-

lement vain, vif & pénétrant, trouve tant de plaisir à découvrir des méprises dans ceux qui les ont enseignés, qu'entrainés par ces séduisantes douceurs, ils se font une malheureuse habitude de regarder toutes choses à contre sens, & de détourner leurs yeux de la lumiére.

La trop grande habitude de disputer que l'on contracte dans les Ecoles est par là un écueil des plus dangereux.

Les hommes outrent tout. On aime à se persuader qu'un Maître dont on est peu content ne fait rien ; de là on va plus loin, & on se met dans l'esprit qu'on ne peut rien savoir, pour se donner le plaisir d'étendre sur un plus grand nombre de personnes le ridicule de la présomption.

Dans l'âge où les passions se font sentir avec le plus de force, on se trouve affranchi du joug des Conducteurs. Dans ces fatales circonstances, pour mettre d'acord son Esprit avec ses Inclinations, & se livrer à des Sens & à une Imagination qui n'ont rien de fixe, il est agréable de se persuader qu'il n'y a point de Règle sure,

&

& en vivant à l'avanture, on ſe flatte de vivre conſéquemment.

On ſe compte au deſſus de tout, dès qu'on a eu le courage de s'élever au deſſus de la Religion, en la regardant comme incertaine. C'eſt le triomphe de l'orgueil. La ſuperſtition ſupoſe en Dieu de la petiteſſe; Le Déïſme lui ſupoſe ſimplement une indifférence pour les hommes. Cette indifférence paroit moins incompatible avec la Divinité que la petiteſſe. D'une extrémité moins probable & extrêmement gênante, on paſſe à celle où l'on trouve plus de repos. Le cœur fait faire ce paſſage. Des Eſprits qui raiſonnent, mais qui raiſonnent avec trop de précipitation & pouſſent leurs Concluſions trop loin, ſe laiſſent peu à peu aller à renoncer à l'eſſentiel, par le plaiſir qu'ils trouvent à rejetter le ſuperflu.

Entre les Cauſes du Pyrroniſme, il ne faut pas oublier de compter l'ignorance, & la vanité de quelques Théologiens, qui, peu contens de la Raiſon qu'ils ne ſe ſont pas donné le ſoin de conſulter, avec le reſpect qu'elle mérite, s'aviſent de dire qu'elle

le ne ſauroit contenter un homme raiſonnable, & ne s'aperçoivent pas, que par ce langage, ils ſacrifient à l'intérêt de leur réputation, & quelquefois à celui de leurs vénérables chimères, l'honneur de la nature humaine, la certitude de toute connoiſſance, & par conſéquent l'intérêt de la Vérité & de la Religion en general.

Les Diſputes qui ont règné de tout tems, parmi ceux à qui l'on donne le nom de Savans dans le monde, diſpoſent encore à douter de tout, & de regarder l'eſpérance de s'aſſurer de quelque vérité comme une eſpérance trop préſomptueuſe.

Rien de plus outré que cette conſéquence : On diſpute ſans s'entendre, & ſans avoir bien déterminé l'état de la Queſtion. On décide par paſſion & par intérêt. Faut-il s'étonner ſi on ne convient pas ? Mais pour en conclure la néceſſité du Pyrroniſme, il faut ſupoſer que ce ſont là des défauts dont on ne peut ſe corriger.

Qu'on réflèchiſſe ſur les caractères de ceux qui ont uſurpé le titre de Doctes, on trouvera parmi eux des ambi-

ambitieux qui ſe bornoient à aprendre ce qui conduit aux Dignités ; des opiniâtres qui ne connoiſſoient que deux plaiſirs, l'un de mordre, & l'autre de ne démordre jamais ; des génies rampans, & qui incapables d'élévation, liſoient gravement à leurs Diſciples, dans un âge avancé, ce qu'ils avoient décrit ſervilement dans leur jeuneſſe, ſous des Maîtres qui n'avoient pas mieux étudié ; des Eſprits foibles qui s'étoient troublés la Cervelle, par des efforts & des aſſiduités de lectures au deſſus de leur portée.

Faute d'examiner de près ceux qu'on apelle les *Savans*, on s'étonne qu'ils ſe trompent, quand on devroit s'étonner de ce qu'ils ne ſe trompent pas encore plus qu'ils ne font. Il arrive ſouvent qu'une penſée doit ſa naiſſance à l'ignorance & à quelque paſſion; la pareſſe & l'intérêt la font adopter, le tems la rend reſpectable, & en affermit la perſuaſion. Mais à la fin un homme qui a le courage de l'examiner ſans préjugé, en découvre bien-tôt le ridicule. Si à ſa naiſſance on l'avoit ainſi examinée, cet examen d'une conjecture précipitée auroit-il

été

été regardé comme une preuve, que l'Esprit humain est condanné à une éternelle incertitude? Or la paresse de plusieurs donnera-t-elle du poids à une preuve qui, en elle même, n'en a point? On a croupi long-tems dans une erreur, faute de l'éxaminer. Donc on ne peut s'en désabuser & on ne pouvoit s'en garantir. Qui se laisseroit ébranler par une telle preuve?

Quand on voit les Savans s'acorder si peu, & s'animer les uns contre les autres avec des vivacités & des obstinations, qui certainement ne leur font pas honneur, on en doit conclure que ce en quoi ils s'acordent est bien incontestable. Démêlons le donc, prenons le pour principe, & servons nous en avec toute l'attention & les précautions imaginables pour aller plus loin.

Si depuis les premiers qui ont tenté de connoître le païs de la Philosophie, chacun, sans se mettre en peine d'y faire un long chemin, s'étoit proposé d'en éclaircir un bout, & de n'y laisser point d'erreur, il auroit été plus aisé de continuer, & en com-

commençant, nous nous trouverions déja fort avancés.

Quand quelques Pyrrhoniens, qui se donnent pour plus raisonnables que les autres, disent, avec un air de modestie, que pour eux ils reconnoissent dans un grand nombre de propositions de la vraisemblance, quoiqu'ils n'osent en compter aucune pour véritable, ils ne font pas assez d'attention à ce qu'ils disent; car par où distinguer une proposition plus vraisemblable d'une autre qui l'est moins, si on ne connoit pas le caractère du vrai & du certain. Une secrette inclination distincte de l'évidence, doit rendre une proposition suspecte, loin de lui donner de la vraisemblance; & si une évidence, à qui l'on a beaucoup de peine à se refuser, répand sur une proposition une aparence de vérité, une évidence, qui mettra dans l'impuissance de n'aquiescer pas, rendra une proposition plus que vraisemblable, elle l'élévera à la certitude, & la force d'une telle évidence, on l'éprouvera souvent, si on veut bien s'y rendre attentif.

» R. P. BUFFIER *dans la Metaph.*
» *Entr.*

„ *Entr.* VI. Quand on ne peut former „ que des doutes bizarres, dont la „ propoſition ſeule excite la riſée, ou „ l'indignation, la difficulté porte avec „ elle ſa réponſe.

Un homme qui ſe fait une route toute ſinguliére; un Pyrrhonien qui s'éléve au deſſus du Sens commun du reſte des hommes, s'il ſe trompe à qui poura-t-il s'en prendre qu'à lui même? & s'il en entraine d'autres dans l'erreur, de quelles ſuites ne ſe rend-il pas reſponſable?

CHAPITRE V.

Des Principes.

Principe & Problême.

I. LORSQU'UNE médiocre attention ſur les deux termes qui compoſent une Propoſition, ſuffit pour en découvrir le raport, cette Propoſition & les ſemblables reçoivent le nom de *Principes.* On apelle *Problêmes* celles où le raport du ſujet avec l'attribut a beſoin d'être manifeſté par le ſecours d'une troiſiéme idée.

II. Nous

II. Nous n'avons qu'à réflèchir ſur ce qui ſe paſſe au dedans de nous mêmes, pour nous convaincre qu'il y a pluſieurs Propoſitions qui méritent le nom de Principes, ſans quoi il nous ſeroit impoſſible de parvenir à aucune clarté & aucune certitude. Il y a des Principes

„R. P. Buffier *Metaph. Entr.* VI. „S'il n'y avoit pas des premiers *Prin-* „*cipes*, le Genre-humain ne ſeroit „qu'un amas de Viſionnaires, qui, „chacun de ſon côté, regarderoit les „autres comme des fanatiques.

III. Des qu'on ſe ſera formé à l'habitude de bien poſer l'état d'une Queſtion, elle fera incontinent naitre dans l'eſprit, les Principes néceſſaires à ſon éclairciſſement, ſoit qu'on les eût déja connus auparavant, ſoit qu'on n'y eût pas encore penſé. Comment il faut s'en inſtruire.

IV. Les Idées determinées ſon plus claires & plus frapantes que les generales, & voilà pourquoi on en aperçoit plus aiſément la vérité. Souvent même c'eſt de la connoiſſance des propoſition particuliéres qu'on s'éléve à celle des generales; elles n'en tirent pas pour cela leur certitude; car on ſe convainc de la vérité d'une Si le nom de Principe ne convient qu'aux Propoſitions generales.

Propoſition Univerſelle, lorſqu'on voit l'idée de ſon attribut enfermée dans l'Idée Univerſelle d'un ſujet, & non point en parcourant toutes les particuliéres auxquelles elle eſt aplicable.

Si une propoſition Univerſelle renfermoit toutes les particuliéres auxquelles on peut l'apliquer, on les y verroit, car une propoſition eſt composée d'idées, & les idées ſont des actes qui ſe ſentent. Mais on paſſe de la vuë d'une Propoſition generale à la découverte & à la vuë d'une particuliére, auſſi véritablement que ſi celle-ci s'en tiroit, pour y avoir été renfermée, & l'on paſſe ainſi de l'une à l'autre, parce qu'il faut ſe ſoutenir dans ſes maniéres de penſer uniformément, ſur des ſujets ſemblables.

S'il y a un premier Principe.

V. APRES avoir ſupoſé que chaque conſéquence eſt à la lettre renfermée dans ſon Principe, on s'eſt fatigué, mais très inutilement, à chercher un premier Principe le plus univerſel de tous, & duquel tous les autres fuſſent dérivés. S'il y en avoit un premier en ce ſens, il ſeroit le ſeul, car le caractère diſtinctif d'un Principe, c'eſt

c'eſt de n'avoir beſoin que de ſa propre évidence, pour ſe faire recevoir.

VI. Les premiers Principes ont reçû le nom *d'Axiomes*, d'un mot Grec qui ſignifie dignité, parce qu'ils ſont dignes par eux mêmes de nôtre aquieſcement, & ce n'eſt point en vertu de leurs preuves qu'on le leur donne.

En quel ſens les Principes ſont des Notions Communes.

On les apelle auſſi *Notions Communes*, parce que chacun eſt né avec des principes & des diſpoſitions, qui le mettent en état de former aiſément ces premiéres idées, & de les aſſembler pour en faire des Principes, dès que l'ocaſion s'en préſentera. Cette grande facilité que l'on a à les comprendre, dabord qu'on les entend prononcer, les fait mettre au rang des choſes que l'on ſavoit déja, parce qu'on les conçoit avec la même netteté & la même facilité, avec laquelle on a acoutumé de ſe repeter ce qu'on a apris.

Ces diſpoſitions ne ſont pas dans tous les hommes, & en tout tems dans un degré égal. Les uns ont naturellement plus d'étendue d'eſprit & de pénétration que les autres, & ces diſpo-

dispositions croissent encore par l'exercice, de sorte que l'un aura besoin qu'on lui explique & qu'on lui prouve, ce qu'un autre voit d'un coup d'œuil.

Des preuves des Principes

VI. Il est dangereux de s'acoutumer à chercher des preuves qui établissent les Principes; les efforts qu'on fait pour les regarder comme douteux, forment à l'habitude de détourner son attention de ce qui est clair.

Quand faute de pénétration, un homme ne voit pas dabord la vérité d'une proposition qui mérite de passer pour un Principe, il faut lui en expliquer les termes, les lui faire repeter, en substituant à la place du terme défini, sa définition. Si le sens des termes est composé, il en faut considerer séparément chaque partie, les rassembler l'une après l'autre, les lui rendre familiéres, & l'intelligence du sens l'amènera infailliblement à en reconnoître la vérité.

Mais si l'opiniâtreté tient bon contre tous ces éclaircissemens, on regardera pour un moment comme faux le Principe qu'on s'obstine à rejetter. De là on conclura que le contrai-

re

re eſt véritable. De cette concluſion comme d'un Principe vrai, on tirera une conſéquence, de cette premiére une ſeconde, de la ſeconde quelquefois une troiſiéme &c. juſqu'à ce qu'on ſoit venu à une propoſition ſi liée avec les principes d'où l'on la tire, & en même tems, d'une abſurdité ſi manifeſte, qu'il ne ſoit pas poſſible d'en tomber d'acord.

Avec ceux dont l'obſtination eſt ſans remède, par l'extrême plaiſir qu'ils trouvent à s'opiniâtrer, un homme raiſonnable ne ſe permettra pas de lier converſation, ce ſeroit leur faire trop d'honneur.

Mais à l'égard de ceux dont la prévention n'eſt pas déſeſpérée, cette méthode eſt tout à fait propre à les ramener, & ſi elle n'eſt point acompagnée de raillerie, elle ne ſauroit manquer de produire un bon effet.

Pour réüſſir plus ſurement avec cette méthode, il eſt néceſſaire de poſſeder à fond les matiéres que l'on traite & d'en connoître exactement tous les principes & toutes les ſuites.

Diviſion des Principes

VIII. On diſtingue les Principes en Théorétiques & Pratiques: Cette diſtinc-

tinction a son raport à ce qui en fait la matiére, & aux usages auxquels on les aplique ; mais elle ne regarde point l'essence des Principes, la même dans ces deux espèces, & dont le caractère universel & unique, est de présenter aisément l'idée de l'attribut, ou l'idée de son exclusion, renfermée dans son sujet.

CHAPITRE VI.

Des Préjugés.

Définition. I. LES faux Principes en prenant la place des vrais, sont la principale & presque l'unique cause de nos égaremens.

On les apelle *Préjugés*, c'est-à-dire des Jugemens précipités, des Jugemens formés avant le tems, & avant qu'on se soit procuré une connoissance assez exacte des choses sur lesquelles ils roulent, pour en décider.

Origine. II. LES hommes dans l'enfance, & plusieurs pendant toute leur vie, ne jugent des choses que sur le raport des Sens. Leur langage conforme à ces

ces fausses suppositions, sert à les autoriser, & à force de repeter des propositions reçues dabord sans examen, on se les rend si familiéres, qu'on les prend pour des Notions Communes. De là un mêlange de Principes vrais & de Principes faux, & par conséquent de bevûes & de démonstrations.

III. Il faut nécessairement débrouiller ce Chaos, ou, dans la juste crainte d'avoir embrassé autant d'erreurs que de vérités, rester dans l'incertitude & dans la suspension. Remèdes.

Dès qu'on tombe sur une Proposition qu'on ne se souvient pas d'avoir encore examinée, il faut le faire avant que de passer plus outre, & voici l'ordre de cet examen.

On commencera par les termes qui composent une Proposition, & on se rendra attentif à démêler, s'ils expriment des Idées ou des Sensations.

On définira chaque terme & en mettant la définition à la place du terme défini, on observera si la signification de l'un est clairement renfermée dans celle de l'autre.

IV. L'Illustre Chancelier BACON donnoit aux Préjugés le nom *d'Idoles*. Division.

En effet comme les Idoles, qui ne sont rien, sont mises à la place du Dieu réel & vrai, on acorde aussi très injustement aux préjugés, qui souvent n'ont point de sens, un aquiescement qui n'est dû qu'aux vrais Principes, & on leur rend un respect qu'il faut reserver à la pure lumiére des Notions évidentes, dont le Créateur est la source.

Il est des préjugés qui naissent de certaines dispositions communes à tous les hommes, & ceux-ci, il les apelloit *Idola Tribûs.* Idoles de la *Tribu* humaine, ou Idoles du *Genre-humain.*

Les hommes ont parlé comme ils ont pensé, & leur langage, une fois établi, & autorisé par le tems, a donné une nouvelle force aux préjugés. Ceux qui tirent leur crédit de cette cause, ont été apellés par BACON *Idola Fori*, comme qui diroit les *Idoles consacrées dans la place publique.* Le langage courant les a fait recevoir.

Rien n'est plus indigne de l'homme que de suivre ainsi, à la maniére des animaux, la troupe qui marche devant lui. Nos maux iront toûjours en croissant, pendant que nous prendrons

pour règle ce qu'on fait, plûtôt que ce qu'on devroit faire. Ce n'eſt pas l'erreur que l'on craint, c'eſt le reproche de s'être trompé & la honte qui l'acompagne.

Tous les hommes ne ſont pas du même temperament, & on ne les éléve pas non plus tous de la même maniére. Lors donc que par des diſpoſitions, qui leur ſont particuliéres, ils ſe rendent, ſans y être forcés par l'évidence, à des propoſitions conformes à leurs pentes naturelles, ou aux habitudes qui les dominent, le même Philoſophe nomme les préjugés qui en naiſſent *Idola ſpecûs*. Il les conſidére comme des Idoles nichées dans des recoins & dans des replis de l'eſprit humain, qui varient ſuivant la diverſité des génies.

Dès que des perſonnes d'un caractère diſtingué, ont aſſez de crédit pour faire valoir leurs Maximes, & ſe ſont aquis un pouvoir & une réputation qui préocupe en leur faveur, ce qu'ils apuyent & qu'ils recommandent, paſſe, par là même, pour inconteſtable, & forme une quatriéme eſpèce de Préjugés apellés *Idola Théatri*. Ils

ont leur vogue pour un tems, & ceux qui brillent ſur le Théatre du monde, font reſpecter ce qui leur plait à des gens, qui ſe font également un plaiſir & un honneur de les admirer. Chaque famille eſt un théatre où l'exemple des Maîtres tient lieu de Raiſon.

Ces préventions où l'on eſt pour des ſentimens, établis ſur d'autres fondement que ceux de la Raiſon, ſont un véritable eſclavage, ce ſont des fers auxquels on ſe ſoûmet volontairement, car il n'y a pas de plus parfait eſclavage que de s'aſſujettir à ne penſer que comme les autres le veulent, & à n'avoir d'idées que celles qu'ils trouvent a propos que l'on ait.

„ *Bibl. Raiſonnée* 1733. *page* 133. „ Souvent on eſt embarraſſé lorſqu'on „ a à conſiderer certains objets, que „ les préjugés de la naiſſance & du parti „ ne permettent pas de ſe developer „ entiérement à ſoi même. Telle eſt la „ vraie notion de la ſuperſtition „.

Cette réduction des préjugés à quatre claſſes, n'eſt pas ſeulement ingénieuſe, elle eſt, comme on voit, ſolide & fondée en raiſon. De plus elle a ſes

ſes uſages, car à meſure qu'on pouſſe ſes études, & qu'en examinant on découvre des Préjugés, il eſt utile de les raporter chacun à ſa claſſe, de réflèchir ſur les diſpoſitions par leſquelles on y eſt tombé, & de rapeller les faux pas par leſquels on y eſt venu. Par là encore, on ſe ſouviendra mieux de ce que renferme de trompeur la Maxime dont on s'étoit laiſſé éblouïr, & on ſera mieux en état de developer l'erreur dans celles qui lui reſſemblent.

V. Les Préjugés, de même que les Principes, ſe bornent à la ſpéculation, ou s'étendent à la Pratique, on auroit de la peine à compter ceux ci, il y en a trop. Peu de gens ſe donnent la peine de raiſonner, ce n'eſt donc pas en raiſonnant qu'ils ſe trompent & qu'ils ſe conduiſent mal, c'eſt en ſe rendant en aveugles à ce qu'on leur a dit, & à ce qui leur eſt tombé dans l'imagination. Préjugés de Pratique.

VI. Les Préjugés ſont dans l'eſprit, comme des taches qu'on n'éface preſque jamais entiérement. Une ſecrette repugnance à ſe dédire & la force machinale des habitudes, font Force des préjugés.

qu'on retient tout autant qu'on peut d'une ancienne erreur.

Un panchant raiſonnable dès qu'il eſt fortifié par le préjugé, porte d'autant plus à l'excès & trompe d'autant plus, qu'en lui même, & en un ſens, il paroit plus raiſonnable. L'eſprit humain aime ce qui eſt facile. La Raiſon ne condanne pas cette inclination, c'eſt un des principes qui lui font aimer l'ordre & la régularité ; mais entrainés par le trop de force qu'on lui donne, on ſupoſe, & on s'obſtine à ſupoſer la régularité là où elle n'eſt pas.

CHAPITRE VII.

Des Principales Cauſes de nos faux Jugemens.

Précipitation Cauſe generale de nos Erreurs.

I. ON NE ſe trompe jamais, quand on n'attribue à un ſujet que ce qu'on y voit. Mais il n'arrive que trop ſouvent de ſupoſer & de décider avant que d'avoir aperçû, & on peut dire que toutes nos mépriſes viennent de cette précipitation.

Ceux

Ceux qui détournent leur attention de l'évidence, qui fait voir, abusent de leur liberté, ceux qui s'y livrent en font un bon usage, non en ce qu'ils y aquiescent, car on ne peut s'en empècher, quand l'évidence force, mais en ce qu'ils apliquent leur attention, quand il seroit en leur puissance de la détourner.

II. TOUT ce qui détermine nôtre choix, d'un côté plus que de l'autre, à l'exception de l'évidence, est cause de nôtre précipitation. Les temperamens, les habitudes, les passions produisent cet effet. Causes particuliéres.

On se détermine quelquefois par Idées & quelquefois aussi par Sensations, & souvent ces Sensations nous déterminent à nous ranger à ce qui leur est conforme, sans l'entremise du raisonnement.

Une Idée fait plaisir, & par là même qu'elle fait plaisir, on s'y rend.

Pour revenir de ces opinions, où des principes confus, qui consistent en Sensations, nous jettent, il n'y a qu'à les faire naitre d'un raisonnement; leur ridicule sautera aux yeux, & on en aura honte.

Sur tout la pareſſe & la vanité.

III. On fuit la peine, & on s'en diſpenſe le plus que l'on peut. L'examen eſt pénible, & par là on s'en laſſe bien-tôt. Il eſt fatiguant de pouſſer ſon travail, voilà pourquoi on ne le continue pas. Il eſt mortifiant de penſer que l'on a travaillé en vain, voilà pourquoi on ſe flatte d'avoir réüſſi.

Par l'influence de ces diſpoſitions, il arrive qu'après s'être fatigué à chercher & à rejetter ce qui s'offre, dans l'eſpérance de trouver mieux, on ſe rend enfin à la derniére réflexion qui ſe préſente, inférieure le plus ſouvent à celles qui l'ont précédé, par cela même qu'elle ne vient dans l'eſprit, que quand il eſt encore plus épuiſé qu'il ne l'étoit auparavant.

Remèdes.

IV. Pour ſe mettre à couvert de ces Principes d'erreur, il faut religieuſement ſe défendre de compoſer ſur des ſujets, à l'exacte connoiſſance deſquels on n'eſt pas encore parvenu, en s'élevant par ordre & peu à peu, des premiers principes & des plus ſimples idées, à des aſſemblages plus compoſés.

Il ne faut rien entreprendre qu'après

près avoir consulté ses forces, & mesurer l'ouvrage avec le tems qu'il faut pour l'exécuter.

On doit travailler par reprises pour éviter les effets de l'épuisement, ou de la simple lassitude.

Dans le tems qu'une pensée vient de naitre, le plaisir qu'on sent à la mettre au jour, fait qu'elle a la prévention pour elle. On doit donc laisser tomber cette prévention, & refroidir le feu qui lui a donné la naissance, avant que de l'examiner.

La premiére opération de l'Esprit, règlée comme il faut, met en état de bien conduire la seconde : Un homme donc qui attentif sur soi même, se sera aperçû de ses inclinations, de ses passions, de ses pentes de temperament & d'habitude, de leur force & de leurs influences, se défiera de toutes les conclusions conformes à ces principes suspects, & redoublera ses précautions pour les bien examiner, afin de ne se rendre qu'à proportion qu'il y sera forcé par l'évidence.

Plus les Questions sont intéressantes, plus aussi elles méritent d'etre

éclaircies par des preuves démonſtratives. Qu'une vérité ſe démontre par une preuve, ou par une autre, ce n'eſt pas ſur quoi nous devons être en peine; toute nôtre inquiétude doit ſe borner à démêler les ſolides d'avec les foibles qui font tort à la vérité.

On ne ſauroit faire trop de réflexions ſur ce qu'on voit, ſur ce qu'on entend, & ſur ce qu'on lit, pour s'affermir dans la réſolution de ſe défier des paſſions, de travailler à s'en défaire, & à ſe garantir, par cette défiance, des illuſions où elles jettent.

De la ſuſpenſion.

V. A LA juſte réſolution de ne ceder qu'à l'évidence, il faut joindre une ſincère & ardente aplication à chercher & à voir. Rien ne doit être capable de retarder & d'amolir l'empreſſement à s'inſtruire & à trouver la vérité.

L'état de *ſuſpenſion* eſt en lui même un état imparfait, dans lequel on ſent ſon ignorance & ſes ténèbres; on ſent l'éloignement où l'on eſt du but auquel nôtre eſprit doit naturellement tendre, & la difficulté enfin d'y parvenir. Tout de même donc que pour ſe tirer de l'ennui, autre état qui nous fait

fait aussi sentir nôtre imperfection & nôtre vacuïté de biens, on se livre au premier venu qui s'offre, il arrive de même que, pour se tirer de la suspension, on aquiesce aux premiéres notions qui se présentent.

D'un autre côté l'empressement des hommes à parler sur toute sorte de sujets, la vanité de passer pour des gens qui ont tout parcouru & tout étudié, & en même tems l'impuissance où l'on est de tout connoître éxactement, la repugnance qu'on se sent pour ce qui fatigue: La *vanité* en un mot & la *paresse* s'unissent pour engager les hommes à se contenter d'une connoissance superficielle, & dans l'apréhension de ne pouvoir pas, avec une si légère connoissance, se soûtenir dans tout ce qu'ils avanceront, & de s'exposer â des reproches de contradiction, ils prennent le parti de l'incertitude & du doute, & se déterminent à n'aller pas au delà de la vraisemblance.

Celui dans le cœur duquel l'amour de la vérité règne, s'éloigne également de ces deux extrémités. Il n'aime pas la *suspension* par elle même, mais il

ne la haït pas non plus, il s'en acommode & s'en fait un azile contre l'erreur & la précipitation qui en est la cause, jusqu'à ce que l'évidence qu'il cherche assiduellement, l'en fasse sortir en toute sureté.

Dans les Cercles, dans les Conversations familiéres, & enfin dans les assemblées les plus graves, on voit des hommes qui se rendent attentifs à ce qu'on leur propose; mais souvent leur attention se reduit à remarquer si ce que l'on propose est conforme ou contraire à leurs intérêts, & suivant cela ils l'aprouvent ou ils le condannent, c'est par là qu'ils débutent intérieurement. Ensuite ils cherchent des raisons, pour justifier leur goût à eux mêmes & aux autres, & ces raisons ils ne s'embarassent point de les éxaminer, ils pensent uniquement aux moyens de les faire passer dans lesprit des autres & de les leur faire paroitre toutes telles qu'ils les sentent eux mêmes.

Ce sont là de grandes leçons pour qui en veut profiter. Dans tout le cours de la vie, on devroit se faire un scrupule extrême de décider sur quoi

que ce ſoit, qu'à proportion que l'on eſt éclairé, on devroit s'acabler de reproches intérieurs, dès qu'on ſe ſurprendroit à juger par d'autres motifs. Sans ces précautions l'habitude de ſe déterminer par intérêt, & par le penchant des Paſſions, plûtôt que par juſtice, ne ſauroit manquer de s'établir, & dès qu'elle ſe ſera une fois fortifiée, les intérêts les plus importans des perſonnes qui nous ſont confiées, les intérêts du Public & de la Religion même, on les ſacrifiera honteuſement à des intérêts petits & perſonels, ſans avoir ſeulement autant de raiſon qu'il en faut, pour ſoupçonner, au moins, qu'on ſe laiſſe aller à de tels ſacrifices, & aſſez de conſcience pour apréhender que l'on n'en ſoit capable.

„ *Réflexions ſur les défauts d'autrui.*
„ Deux caractères ſont l'écueil de tous „ les bons conſeils. Les uns ne con„ cluent rien par *incertitude*, & les „ autres concluent mal, parce qu'ils „ ne ſont jamais *incertains*. Il faudroit „ qu'ils euſſent, les uns & les autres, „ aſſez bonne opinion de leur pro„ chain pour l'écouter. Ce n'eſt qu'en

„ s'atta-

„ s'attachant à la vertu & à la vérité,
„ qu'on peut éviter ce qu'il y a de
„ ridicule dans le caractère d'homme
„ *décisif*, & dans celui d'homme *in-*
„ *certain.*

CHAPITRE VIII.

Des Propositions Singulières, Universelles & Particulières.

Des Propositions singulières.

I. SI LE terme qui exprime le sujet d'une Proposition, ne s'aplique qu'à une seule chose, elle est apellée *singulière*, & son objet un *Etre singulier*, ou un *Individu.*

Quelquefois le sujet d'une proposition, quoi qu'exprimé en termes vagues, ne laisse pas d'être déterminé, par les circonstances, à un seul sujet, comme quand je dis, *celui-ci*, *celui-là*, en indiquant du doigt un homme.

L'assemblage de plusieurs parties compose un seul *Individu*, lorsqu'il compose un seul Tout, & en ce sens les noms qui désignent un Collége, une Communauté, une Nation, ou plusieurs même réünies sous un seul

Souverain, ou liées par des confédérations, tous ces noms ſont des noms ſinguliers & individuels, lorſqu'ils ſont apliqués chacun à ſon ſujet, conſideré dans ſa *Totalité*.

Les noms qui s'apliquent à plus d'un objet, ſe prennent ou dans toute leur étenduë, ou dans une partie ſeulement de leur étenduë. Les premiers forment les Propoſitions *Univerſelles*, & les ſeconds les *Particuliéres*.

Il eſt viſible par là que les Propoſitions *ſinguliéres* ont avec les *Univerſelles*, un raport qu'elles n'ont pas avec les *Particuliéres*, car leur ſujet ne s'apliquant qu'à une choſe eſt pris dans toute ſon étenduë.

Comment on démêle les *Univerſe les* d'avec les *Particuliéres*.

II. On ſe rend attentif ſur une Propoſition, ou pour ſe former une juſte idée des ſentimens de celui qui l'a avancée, ou pour découvrir s'il a avancé une erreur ou une vérité. Le premier de ces éxamens roule ſur un *Fait* & le ſecond ſur le *Droit*.

Après s'être formé des idées exactes du *ſujet* d'une Propoſition & de ſon *attribut*, ſi on découvre l'attribut dans tout ce qui porte le nom du ſujet, la Propoſition ſera reconnue pour

Universellement vraie. Mais si cet attribut convient à quelques sujets, & ne se trouve pas dans d'autres, cette Proposition sera comptée au nombre des *Particuliéres.*

Dès qu'il s'agit du Fait, & d'établir quel a été le sentiment d'un homme, pourvû qu'il suive l'usage dans ses maniéres de parler, on auroit tort de pousser ses expressions au delà de la force & de l'étendue que l'usage leur donne. Il est établi que l'on parle de ce qui arrive fréquemment, comme de ce ce qui arrive toûjours.

Quelquefois même il arrive qu'un Principe déraisonnable a donné lieu à quelque expression exagerée, qu'on n'a aucun tort de suivre, dès que l'usage l'autorise & en a déterminé la signification.

Trois sortes d'Universalités

III. CELA a donné lieu à la distinction de trois *Universalités.* Une qui ne souffre aucune restriction, & qu'on a apellée *Mathématique*, ou *Métaphysique*, parce que les Propositions qu'on établit dans ces sciences, ayant pour objet des matiéres nécessaires & qui ne varient point, par là même ne reçoivent aucune exception.

Les

Les Loix de la Nature qui ont toûjours lieu, si on en excepte des cas très rares, où elle paroit sortir de sa route, cas auxquels on ne fait pas attention, donnent lieu à une Universalité qu'on apelle *Physique*.

Il en est une *troisiéme*, moins nécessaire encore, & établie sur des Principes plus sujets à varier. Telle est *l'Universalité* des Propositions qui indiquent à quoi les inclinations des hommes se portent ordinairement, & elle a reçû le nom de *Morale*.

Comme il est souvent des ocasions, dans lesquelles il faut se déterminer sans être incontestablement éclairé sur les circonstances, & leurs suites, on se trouve reduit dans le cours de la vie, à suivre le *Probable* à la place du certain; & comme dans de tels cas, qui ne laissent pas d'être fréquens, ce qui arrive souvent tient lieu de ce qui arrive toûjours; cette considération peut avoir été un des fondemens de l'*Universalité Morale*.

IV. ON apelle Propositions indéfinies celles dont le sujet n'est acompagné d'aucune *marque* ni *d'Universalité* ni de *Particularité*. Indéfinies

Quand

Quand il s'agit de m'aſſurer ſi ces Propoſitions ſont *univerſellement véritables*, j'examine les idées des choſes qu'elles raſſemblent.

Mais s'il s'agit ſimplement de m'aſſurer de l'intention de celui qui les avance, s'il eſt préſent, je l'interroge. Si je ne puis conſulter que ce qu'il a écrit, je me ſers de ce qui précéde, & de ce qui ſuit les paroles qui m'embaraſſent, pour en étendre ou pour en reſſerrer la ſignification, & je fais auſſi ſervir à ce même but la connoiſſance que je puis avoir de la langue dans laquelle il s'eſt exprimé.

Par la connoiſſance enfin que j'ai de la vérité de ce qu'il affirme, ou de ce qu'il nie, j'évite de donner à ſes paroles un ſens, dont l'erreur ſauteroit aux yeux, car on ne doit pas préſumer qu'un Auteur ſe trompe ſi groſſiérement.

Autres reſtrictions.

V. Il eſt des Propoſitions qui s'étendent univerſellement à tous les Individus. Il en eſt dont l'Univerſalité ne va pas au delà des Genres.

Quelquefois encore une Propoſition eſt univerſellement véritable, pourvû qu'on

qu'on ne l'étende pas au delà des Individus d'une certaine ſorte & d'une certaine qualité.

Il y a de plus des Propoſitions dont l'Univerſalité ſimplement Morale, & déja reſſerrée par des exceptions, n'eſt vraie que par raport à de certains tems & à de certains lieux.

De l'inclination qu'on a pour les Propoſitions Univerſelles.

VI. PAR *pareſſe* l'homme a de la repugnance pour les détails, & il ſe laſſe d'étudier l'un après l'autre tous les ſujets qui ſe reſſemblent. Bar *vanité* il aime à ſe perſuader, qu'en faiſant peu de pas il ne laiſſe pas d'avancer beaucoup, & quand il aquieſce à une propoſition Univerſelle, il s'aplaudit de l'étenduë où il a pouſſé ſes connoiſſances.

On a beau entaſſer des expériences, la Concluſion qu'on en tirera ne poura jamais s'élever à une Univerſalité, ſur laquelle il ſoit permis de ſe repoſer entiérement, à moins qu'on n'y joigne des raiſonnemens formés de notions véritablement univerſelles.

Les petits génies peu capables de détails, qui demandent de l'étenduë d'eſprit, de la pénétration, des efforts & une attention ſoutenuë, s'acom-

commodent, plus que les autres des Propoſitions univerſelles, qui leur cachent à eux mêmes leur ignorance, & les diſpenſent de ſe donner des ſoins auxquels ils ne ſe trouvent pas propres. Il leur ſemble même qu'ils cachent encore aux autres leur ignorance par ce moyen, & qu'on s'apercevra moins qu'ils ſavent peu, quand ils diront beaucoup. Voilà pourquoi dans la crainte de ne dire pas aſſez, ils diſent toûjours trop, l'éxageration eſt leur caractère. Le ton déciſif eſt encore une ſuite des mêmes principes.

Par pareſſe, par vanité, par impatience, on affirme & on nie ſans rien excepter. Après cela il ſe préſente des cas, qu'on ne peut acorder avec ce qu'on avoit poſé pour univerſellement vrai, & alors, par un effet des mêmes principes, on rejette univerſellement ce qu'on avoit admis avec la même étenduë, on paſſe d'une extrémité à une autre, on prend le parti de l'irréſolution, on ſe livre aux doutes & au Pyrrhoniſme, & dès là on s'abandonne ſans retenuë, aux plus ridicules fantaiſies.

Les

Les Maximes & les Caractères sont depuis quelque tems, les ouvrages les plus à la mode, & il ne faut pas s'en étonner; car, sans compter que les premiers qu'on a lû dans ce genre, ont eu ce tour original si efficace pour plaire; indépendamment de ces premiers essais, qui se sont trouvés des chefs d'œuvre, il est certain que l'esprit humain trouve dans ces ouvrages, tout ce qui est conforme à ses inclinations les plus dominantes. Il y a du brillant qui l'éléve avec de la diversité qui le piqu e & le tient en haleine: Des matiéres à la portée de tout le monde, y sont présentées sous une forme peu commu ne: Quand on les lit, on sent qu'o n fait plus que s'amuser, & qu'on s'ocupe sur des sujets, qu'il import e de connoître, le cœur humain, ses vertus & ses vices. On jouït du plaisir malin de voir tout le ridicule des autres, & si on y trouve aussi des peintures de ses propres foiblesses, elles sont si bien confondues avec celles des plus sages & des plus ver tueux, qu'on cesse d'en avoir honte, & qu'on ne s'avise plus de se les reprocher.

C'eſt par là que ces Livres peuvent avoir de très mauvais effets, & je ne doute pas qu'ils n'en aient; on s'y exprime trop univerſellement. On ſe croit affranchi de l'obligation de travailler à devenir véritablement ſage, quand on ſe perſuade que le ſage eſt une chimère, que ceux qui paſſent pour l'être plus que les autres, n'ont par deſſus les fols & les méchans que des dehors, que tout n'eſt qu'aparence & que grimace, & que les moins trompeurs des hommes ſont ceux, qui, ſans avoir en vuë d'impoſer aux autres, s'impoſent tout bonnement à eux mêmes, ſe croient ce qu'ils ne ſont point; c'eſt-à-dire, que les *moins trompeurs* ſont les *plus ſots*.

Les Propoſitions trop univerſelles ſont une ſource de contradictions. Un Eſprit véhément ne croit rien prouver, s'il n'affirme ou s'il ne nie ſans exception, & par conſéquent, dès que de la défenſe d'un cas il paſſe à celle d'un autre, il faut néceſſairement qu'il ſe contrediſe.

Les Paſſions qui groſſiſſent toûjours les objets, ne manquent pas de jetter les hommes dans l'éxageration & les Propo-

Propofitions univerfelles. Les Prédicateurs feroient bien d'y penfer. Le plaifir de cenfurer eft un piége dangereux, & fous prétexte de vouloir corriger tout le monde, on ne corrige qui que ce foit.

Les Maximes trop generales autorifent mille préventions & mille écarts dans la Théorie & dans la Pratique. Pour peu qu'on ait d'inclination à faire une chofe on l'entreprend, & fur quoi fonde-t-on l'affurance du fuccès? Elle a réüffi à deux ou trois, c'eft affez pour compter en general fur la facilité & la fureté de l'execution.

Suivant les circonftances, l'aplication des Maximes generales doit varier, & fouvent la raifon qui les a dictées, veut qu'on les abandonne.

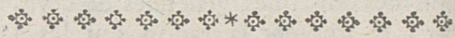
De cette précipitation à conclure univerfellemant, naiffent les Syftèmes défectueux, par la même que le Principe en eft étendu trop loin, & à trop de fujets.

On a parfemé la Logique de divers *Canons* qu'on a donnés pour des Règles generales, mais qui font uniquement tirés de quelques obfervations faites à la hâte, & pour les foûtenir

on

on a eu besoin de distinctions & de limitations qui les affoiblissent, & en reduisent le sens à peu de choses, & l'utilité à rien.

Il y a aparence, que plusieurs observations faites par les Sens, lorsqu'elles s'acordoient, ont donné lieu de penser à des Maximes generales : Mais les uns se sont entiérement reposés sur le raport des Sens, au lieu que les autres ne l'ont regardé que comme un avertissement qui les apelloit à un éxamen plus apliqué, & à consulter les idées de l'Entendement, pour conclure de leur liaison nécessaire à une universalité.



CHAPITRE IX.

Des Propositions Composées.

Définitions. I. QUAND une Proposition est considerée comme l'assemblage d'un seul sujet avec un seul attribut, elle est apellée *simple*. Mais quand on y conçoit plus d'un sujet ou plus d'un attribut, elle reçoit le nom de *Composée*.

Une

Une Propoſition compoſée peut ſe reduire en autant de ſimples, qu'elle contient de ſujets, & ſi outre cela elle renferme pluſieurs attributs, chaque attribut pourra encore être comparés ſéparément avec chaque ſujet, & pour en faire un examen exact, il eſt utile & ſouvent néceſſaire d'en venir à ces décompoſitions.

II. LORSQUE tous les attributs ſont affirmés ou niés du même ſujet, l'Ecole apelle ces Propoſitions *Congrégatives*; mais lorſqu'un attribut eſt nié, & un autre affirmé du même ſujet, ou lorſque le même attribut eſt affirmé de l'un des ſujets & nié de l'autre, elles reçoivent le nom de *Ségrégatives*. Diviſion.

Les Congrégatives qui ſe bornent à préſenter un ſimple aſſemblage, s'apellent *Copulatives*. Si elles poſent de plus une dépendance, on leur donne le nom de *Connexes*.

Une Propoſition Copulative peut être contredite en autant de maniéres qu'elle renferme des ſimples, & pour dire qu'on s'y trompe, il ſuffit qu'une de ſes parties ſoit fauſſe.

De la vérité des Conditionnelles.

III. Celui qui allégue une Proposition *Connexe* on *Conditionnelle* se propose d'établir que si l'on veut se soutenir, & penser conformément & conséquemment, on doit convenir du second membre, dès qu'on a acordé le *premier*. La *vérité* d'une *Conditionnelle* est fondée sur cette nécessité.

On s'en sert dans les ocasions, où il importe de reduire à cet aveu celui avec qui on dispute.

Des Causales.

IV. Si l'on prétend que le premier membre renferme la cause du second, la Proposition devient *Causale*. Toute *Causale* est Connexe, car il y a toûjours liaison entre la Cause & l'Effet. Mais toute *Connexe* n'est pas Causale, car il y a d'autres liaisons que celle de Cause & d'Effet.

L'Esprit humain, impatient dans ses recherches, se flatte souvent d'avoir rencontré une *Cause* dans le premier *raport de liaison* qui se présente.

Des Propositions composées dans le sens.

V. Les Propositions, dont de certaines particules ne marquent pas assés visiblement la Composition & l'Epèce,

l'Eſpèce, ſont apellées *Composées dans le ſens* & l'Ecole leur donnoit le nom *d'Expénibles*. Elles ne ſont pourtant pas plus difficiles à démêler que les autres. Il n'y a qu'à ſe demander : *Dequoi s'agit-il ? S'agit-il de plus d'une choſe ?* Les Réponſes fourniront le ſujets. *Que dit on de chacun ? Le compare-t-on avec un ſeul, ou avec plus d'un attribut ?* La Réponce les fera naitre par ordre.

L'attention encore, qu'on donnera aux choſes mêmes, fera aiſément comprendre ſi une particule eſt exactement choiſie, ou ſi elle tient la place d'une autre.

Lorſque, ce qui arrive ſouvent, une même Propoſition préſente plus d'un ſens, pour avoir le plaiſir d'objecter, il eſt des gens qui ſaiſiſſent d'abord celui qui ne leur paroit pas fondé, ſans ſe mettre en peine s'ils ont raiſon, ou s'ils ont tort de faire ainſi penſer les autres.

IV. LORSQU'ON opoſe ſimplement diverſes Propoſitions, & que l'on ſe contente de poſer, qu'on ne

Des Diſjonctives.

ne peut les admettre toutes, mais qu'il en faut recevoir quelques unes & rejetter les autres, sans spécifier pour laquelle on panche, la Proposition *Ségrégative*, qui renferme des membres ainsi oposés, s'apelle *Disjonctive*.

On se sert de ces Propositions, en vûë de disposer celui avec qui on dispute, à recevoir l'un des membres, dès qu'on lui aura prouvé la fausseté des autres, ou à rejetter les autres, dès qu'on aura établi la vérité de l'un.

Or afin qu'elles ayent cette force, deux choses sont nécessaires. Une oposition entre les membres qui aille jusqu'à *l'incompabilité* & une *énumération exacte*.

Il est plus facile de s'assûre de la véritable oposition entre les membre d'une Disjonctive, que d'une eaxcte énumération de tous ses membres. L'Esprit humain, quoique borné, ne laisse pas d'être assûré; que ce qu'il voit est effectivement tel qu'il le voit; mais pour cela il n'est pas assûré d'avoir tout vû, & de n'avoir rien omis.

C'eſt dans les matiéres de prattique ſurtout, qu'il eſt difficile de faire des énumérations exactes ; comme elles varient à l'infini par les circonſtances, quelque attention que les plus habiles & les plus exercés y aportent, il ſe trouve des cas qui ſe dérobent à toute leur pénétration, & ces cas imprévus ſuffiſent quelquefois, pour faire échouër les deſſeins les mieux concertés.

VII. LORSQUE, dans l'enceinte d'une Propoſition, on déclare ce qu'on affirme, & qu'on le démêle de ce que l'on nie, les Propoſitions où ce dicernement eſt exprimé s'apellent *Diſcrétives*. Des Diſcrétives.

Les Propoſitions de cette nature préſenteroient un ridicule viſible, ſi les membres qui les compoſent étoient incompatibles ; il faut donc que les ſimples qu'elles renferment puiſſent convenir, mais qu'elles ne conviennent pas actuellement à ce dont il s'agit.

Une Diſcrétive paſſe pour fauſſe ſi un de ſes membres l'eſt, car il faut & affirmer & nier conformément à la vérité.

Des Exclusions. VIII. L'EXCLUSION a quelquefois plus & quelquefois moins d'étenduë. On la détermine par les secours qui servent à déterminer le vrai sens d'un discours obscur, & surtout par la connoissance qu'on a des choses dont il s'agit.

La maniére dont les termes sont arrangés dans une Proposition, ne contribuë au dicernement dont il s'agit, qu'en ce qu'elle le rend plus ou moins difficile.

Il ne faut point suposer dans le langage des hommes une exactitude qui y manque souvent. Il est plus raisonnable de croire qu'un homme ne s'est pas exprimé avec assés de netteté, que de lui attribuer des pensées extravagantes.

Souvent même on ne pense pas à corriger une équivoque, parce que ce qu'elle renferme d'absurde n'est pas d'une nature à venir aisément dans l'esprit.

Quelquefois encore l'obscurité des expressions ne doit pas être mise sur le compte de ceux qui les employent. La pauvreté d'une Langue les reduit à cette nécessité, aussi bien que la tyrannie de l'usage.

IX. QUAND même on peut substituer, à une proposition, deux autres équivalentes, il ne s'ensuit pas qu'on la doive regarder comme composée de ces deux : Elle doit passer pour simple, pendant qu'elle n'a besoin que d'une seule preuve, pour en établir la vérité. Composition imaginaire.



CHAPITRE X.

Des Propositions Complexes.

I. LORSQUE plusieurs termes se réünissent, pour former l'idée d'un seul sujet & d'un seul attribut, un tel sujet n'est pas simple, mais, pour être composé, il n'est pourtant pas regardé comme deux ou plusieurs sujets, c'est un seul Tout. Il faut dire la même chose d'un attribut composé. Les Propositions qui renferment de tels sujets, ou de tels attributs, sont apellées *Complexes*. Définition.

II. L'ADDITION, qui rend un terme complexe, en détermine quelquefois la signification & la resserre, Division.

d'autrefois elle la dévelope ſeulement, & ne poſe rien en fait, qui ne ſoit déja renfermé, quoique moins évidemment, dans le terme auquel elle eſt jointe.

Si on change un terme *Complexe*, par *une addition déterminative*, en un terme *ſimple*, par le retranchement de cette addition, la Propoſition deviendra fauſſe de vraye qu'elle étoit. Mais les additions de la ſeconde eſpéce peuvent étre retranchées, ſans rien changer à la vérité d'une Propoſition.

Utilité des termes Complexes.

III. L'ADDITION explicative, renferme ſouvent la raiſon pour laquelle l'attribut convient au ſujet, ou elle préſente ce ſujet ſous quelque idée qui reléve la force de la propoſition & la fait plus aiſément remarquer.

Quand l'addition à cette force, il ne faut manquer d'y inſiſter, lorſque l'on entreprend d'expliquer une Propoſition.

Complexes dans le ſens.

IV. L'ADDITION, qui rend un ſujet ou un attribut *complexe*, eſt quelquefois ſous-entenduë, & d'autrefois tellement envelopée, qu'un terme

terme peut paroître ſimple, quoiqu'en effet il ſoit complexe.

Les Idées acceſſoires changent les termes de ſimples en complexes, car elles en relévent, ou en affoibliſſent la force, elles en modifient la ſignification. L'uſage fait ce changement : Le ton même de la voix, & l'air avec lequel on s'énonce ſuffit pour produire cet effet.

Il y a quelquefois de la délicateſſe, & quelquefois de la malignité, à faire ainſi penſer les autres au dela de ce qu'on leur dit.

V. Les Epithêtes renferment des Propoſitions incidentes, qui rendent complexes celles où on les inſére. Des Epithétes.

Elles ſont inutiles, dès qu'elles ne ſervent pas à éclaircir, ou à faire ſentir plus vivement ce qu'on énonce.

Elles ſont encore plus condannables, lorſqu'elles ne conviennent pas au ſujet auquel on les joint, ou qu'elles le caractériſent par des traits qui lui ſont communs avec d'autres.

Quand on ſouhaitte de dire, quel-

que chose de grand, & qu'on ne sait rien penser que de fort médiocre, on suplée par la pompe des mots à la petitesse des pensées.

Une Epithête qui n'ajoute rien au sens & ne fait qu'alonger le discours est une preuve d'affectation sans jugement.

Réduplicatives.

VI. Les Propositions Complexes portent le nom de *Réduplicatives*, quand l'addition, qui change un terme simple en complexe, contient la raison précise pour laquelle un attribut convient au sujet, ou le sens dans lequel on l'en affirme ou on l'en nie, & cette addition Réduplicative est quelquefois expresse, & d'autrefois moins sensible.

Il est manifeste qu'une Réduplicative doit renfermer deux vérités; la premiére c'est que l'attribut convient au sujet; la seconde c'est qu'il lui convient, par la raison qu'on allégue, & dans le sens précis que la Réduplication indique.

Quelquefois des Propositions, qui paroissent composées, ne sont que des Propositions complexes, & par conséquent, il faut se rendre attentif

tif aux choses, & s'en former de justes idées, afin de ne pas se méprendre, en expliquant des façons de parler qui ne sont pas parfaitement simples.

VII. DANS l'Ecole on subtilisoit beaucoup sur certaines Propositions complexes, dont la complexion tomboit, disoient-ils, sur la *Copule*, & la modifioit, & ils en faisoient de quatre espèces qu'ils apelloient *Modales*. Des Modales.

Mais pour en juger, il n'y a qu'à suivre la Règle ordinaire, & qu'à se demander. *De quoi s'agit-il? Qu'en dit on? Ne dit-on rien d'autre?* On trouvera que ces sortes de Propositions sont effectivement composées & se resolvent dans leurs simples.

VIII. ILS perdoient encore bien du tems, dans des rafinemens superflus, sur la Réduction des Propositions, & ce qu'ils remarquoient sur leurs opositions n'étoit guère plus utile. Pour bien juger des oposées, il n'y a qu'à se former des Idées exactes du sujet & de l'attribut, & les comparer ensemble. De la Réduction & de l'oposition.

La Règle generale étant donc ici

 d'un

d'un uſage clair, facile & immédiat pourquoi ſe charger de prétendus ſecours plus embarraſſans, & qui tirent eux mêmes leur force de cette Règle generale.



TROISIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Du Raiſonnement.

Quand on veut raiſonner juſte, il faut commencer par établir l'état de la Queſtion.

I. QUAND les Idées du ſujet est de l'attribut ſe trouvent trop imparfaites, pour ſe permettre de décider affirmativement ou négativement ſur le raport qu'elles ont entr'elles ; ſi l'on veut les éclaircir & pouſſer ſes lumiéres au point de voir une Queſtion douteuſe changée en une Concluſion certaine, il faut premiérement bien *établir l'Etat* de la Queſtion. En ſecond lieu *découvrir* quelque *idée* qui l'éclairciſſe. Et enfin *apliquer* juſte cette Idée.

Il faut donc avoir une idée suffisante du sujet, pour savoir sur quoi roule la Question : Il faut avoir une idée de l'attribut & connoître cette proprieté, qu'il s'agit d'acorder ou de refuser au sujet. En un mot, puisque l'on a, non deux termes, mais deux idées à comparer, il faut avoir ces deux idées.

II. En faisant attention sur ces deux Idées, on examinera, si elles sont simples ou composées. Dans ce dernier cas, qui est le plus ordinaire, on les résoudra en leurs simples ; par là d'une Question on en fera plusieurs à discuter chacune à part. Premiére Regle.

L'Interêt & l'Ambition peuvent engager à des dehors de Vertu, des hommes, dans le fons, très vicieux. On établit par des preuves cette possibilité, & de là on conclut qu'il n'y point de Vertu pure & véritable, on n'en voit, dit-on, que des aparences, dont l'Interêt & l'Ambition se couvre.

Quand on raisonne ainsi on confond deux Questions en une ; autre est de prouver qu'une chose peut

être

être autre de prouver qu'elle est effectivement.

C'est des Questions confusément établies & mal dévelopées que naissent les mal-entendus, & l'obstination des Disputes. Qu'on définisse exactement les termes, que l'on compare par ordre leurs différentes significations, la lumiéres succède aux tenèbres, & les controverses tombent.

Les Incrédules se font de fausses idées de la Religion, & par là se flattent de l'attaquer avec avantage; mais qu'on définisse juste ce que c'est, leurs objections ne luy porteront aucune atteinte, elles tomberont uniquement sur les erreurs qui obscurcissent ses vrays dogmes & ses sages préceptes, & les prétendus triomphes de ceux qui la méprisent tourneront à leur confusion.

Seconde Règle.

III. On voit par cet exemple, de quelle importance il est de définir nettement les termes qui composent une Question & de les comparer entr'eux, en mettant la définition à la place du défini. L'attention à bien définir servira à découvrir sous quels égards

égards on compare l'attribut d'une Queſtion avec ſon ſujet, elle nous aprendra s'il s'agit d'une liaiſon poſſible, ou d'une liaiſon actuelle, d'une liaiſon néceſſaire ou contingente, fréquente ou rare.

Ces définitions ſerviront encore à faire évanouïr les Queſtions vuides de ſens, les Queſtions puériles & inutiles, elles préviendront l'éblouïſſement des grands mots, & de tout ce qui impoſe dans le ſtyle.

IV. Il ne ſuffit pas de bien établir l'Etat de la Queſtion, il faut s'en ſouvenir exactement, & ne le point perdre de vuë. C'eſt la faute des Pedans & de tous ceux qui ſe plaiſent dans la diſpute. Les Paſſions nous font perdre ce ſouvenir. Mais un cœur qui aime la vérité, qui ſe plait à recevoir des inſtructions, qui craint de jetter les autres dans l'erreur, qui s'étudie à la tranquilité & à la politeſſe, & qui eſt perſuadé qu'on ſe déshonore à proportion qu'on s'en écarte, fixe ſes yeux ſur l'état des Queſtions à décider, dégagé de tout autre panchant que de celui de s'éclairer. Troiſiéme Règle.

V.

Sophismes qui naissent de la Question mal établie.

V. Ce que l'on apelloit dans l'Ecole, *Ignoratio Elenchi* (Inattention a ce qu'il faut prouver) *fallacia plurimarum interrogationum* (Assemblage trompeur d'interrogats) *fallacia à dicto secundùm quid, ad dictum simpliciter*, (passage illusoire d'un sens relatif à un sans absolu) *fallacia accidentis*, (sophysme d'accident) toutes ces trompeuses maniéres de raisonner n'avoient lieu, que pour ne s'ètre pas donné le soin d'établir l'état de la Question.

Il se trouve des Théologiens, qui se plaignent de la Philosophie, & qui en condannent l'étude, *parce*, disent-ils, *qu'on y prend un esprit de de chicane, & d'éloignement pour la simplicité.* C'est attribuer *absolument* à la Philosophie, un effet qui n'a lieu que par raport à ceux qui l'étudient mal. Cet *accident* n'est point une suitte nécessaire, ni même une suitte naturelle. On y aprend que la simplicité des preuves fait une grande partie de leur élegance. On y aprend encore que la tranquilité est un but de la Philosophie. Or il est évident que plus on aime cette tran-

quilité,

quilité, mieux on en connoît le prix, plus aussi on a en horreur l'esprit de chicane.

Fruits de ces soins.

VI. L'Etat d'une Question bien determiné en met au jour l'importance. Si on ne la trouve pas d'utilité, on luy refuse, avec raison, un tems trop précieux, pour le perdre à courir après ce qui n'est d'aucun usage. Mais si une Question se trouve de poids, soit en elle même, soit par ses suittes, on redouble son attention pour la bien examiner, & alors il arrive souvent, quand les Questions ne roulent pas sur des sujets fort composés, qu'après les avoir bien déterminées, & avoir substitué la définition à la place du défini, elles se trouvent décidées, sans qu'on ait besoin d'y répandre la lumiére des preuves & du raisonnement.

Secours pour démêler, dans un Auteur, le vrai état d'une Question.

VII. Il peut arriver qu'un Auteur, d'ailleurs clair & judicieux, ait négligé d'établir scrupuleusement l'état d'une Question qu'il traite, parce que, dans le tems où il écrivoit, ce soin auroit été supreflu. Il faudra donc, pour le bien connoître, s'élever

lever à ce tems là, & en étudier l'Hiſtoire, afin de découvrir ce qui lui à donné ocaſion, & qu'elle eſt la vérité que l'on y cherche.

Quand un Auteur eſt raiſonnable, le ſens & la force de ſes preuves ſervent encore à déveloper l'état de la Queſtion qu'il traitte, parce que le ſens de ce qu'un eſprit raiſonnable ſe propoſe d'établir, répond toûjours au ſens & à la force des preuves dont il ſe ſert pour l'établir.

Souvent encore ce que l'on trouve propoſé avec trop peu d'étenduë, pour s'aſſûrer du vrai état d'une Queſtion, la concluſion & les conſéquences qu'un Auteur tire d'une premiére concluſion, l'éclairciſſent pleinement & ſans aucun reſte d'obſcurité, puiſque la concluſion d'un raiſonnement n'eſt que la Queſtion même prouvée, & que les nouvelles conſéquences qui ſe tirent d'une concluſion, ſont cette concluſion même préſentée à l'Eſprit dans un plus grand jour & avec plus d'étenduë, dans ſa force & dans ſes effets.

CHAP.

CHAPITRE II.

De quelle maniére on doit chercher les argumens.

I. LORSQUE nous n'avons pas des idées suffisantes du sujet & de l'attribut d'une Proposition, pour nous assûrer si la premiére renferme, ou exclut la seconde, il en faut chercher qui, en se joignant à celles que nous avons déja du sujet & de l'attribut, les étendent & les amplifient assés pour en rendre le raport manifeste. Cette troisiéme Idée, simple ou composée, nécessaire pour conduire à une conclusion, s'appelle *Moyen*, parce qu'elle lie les deux autres, & se place comme entr'elles. On luy donne encore le Nom d'Argument, terme dont on se sert pour désigner ce qui illustre, ce qui déclare, ce qui prouve. Définition de l'argument.

II. LE premier conseil que nous donnerons pour la découverte de cet argument, ou de cette troisiéme Premier moyen qui en facilite la

découverte. me Idée, sera de comparer avec attention l'idée du sujet avec celle de l'attribut, & de se les rendre présentes toutes deux; l'attention que l'on donnera à la définition de chaque terme contribuera beaucoup à en rendre les idées familiéres, & dès là on n'aura pas de peine à les sentir toutes deux à la fois. C'est par là qu'il faut commencer.

Second moyen. III. TELLE est la nature de nôtre esprit, qu'une seconde idée y nait & s'y présente à l'ocasion d'une premiére; & c'est encore une vérité d'expérience, qu'une seconde idée a plus ou moins de raport avec celle qui la précédée, suivant qu'on se soûtient plus ou moins dans l'attention.

C'est de même un fait très certain que la fécondité de l'Esprit humain se réveille & s'anime par des Questions. Il faut donc se demander à soy même: Que devrois-je savoir, pour m'assûrer du raport qu'il y a entre le sujet de la Question que je médite & son attribut? Quelle nouvelle lumiére pourroit m'en instruire? Quelle nouvelle idée

idée pourroit me le manifester? Ces desirs & ces demandes sont des moyens efficaces pour faire naitre en soy dequoi les remplir.

IV. A CES conseils j'ajouterai deux remarques. L'une que les Idées déterminées sont tout autrement propres que les Vagues à fournir des Idées démonstratives : L'autre qu'on fait naitre ces Idées d'autant plus aisément & d'autant plus juste, qu'on connoit plus distinctement les Principes, d'où dépend la Résolution du Problème, & qu'on se les est rendus plus familiers : C'est par l'étude de ces Principes qu'il faut toûjours commencer : Pendant qu'on ne s'est pas rendu assés propres les matiéres sur lesquelles une Question roule, c'est trop se hazarder que d'en entreprendre la solution.

De quelles Idées naissent les meilleurs Argumens.

V. LA route qui conduit à ces idées moyennes, nécessaires pour fonder nos raisonnemens, n'est pas difficile à montrer, mais il est moins aisé de la suivre, & c'est par l'habitude seulement qu'on en aquiert la facilité.

Avis pour se rendre aisée la pratique des Règles précédentes.

Je conseille donc de commencer

par

par raiſonner ſur des ſujets peu compoſés, étudiés avec ordre & avec ſoin, & ſur leſquels on s'eſt procuré, par de telles études, des idées bien nettes & bien exactes.

Pour former des jeunes gens à chercher & à trouver il, faut chercher avec eux ce qu'on a déja trouvé, & le ſupoſer, pour quelques momens, obſcur & incertain. La découverte de la vérité eſt une eſpèce de Chaſſe, à laquelle on ſe forme par cet exercice.

Quand on tombe ſur des Livres écrits de maniére, qu'en les liſant, il ſemble qu'on voit leurs Auteurs chercher, il faut ſe mettre à leur place & chercher avec eux; ce ſont de tels Ouvrages qu'on doit lire & relire avec une très grande aplication & ſe les rendre parfaitement familiers. Quand on aura aquis plus de force, on pourra utilement faire des réflexions ſur les mépriſes des autres, & en remontant à la ſource de leurs erreurs, établir mieux l'état des Queſtions, ſupléer à ce qu'ils ont omis, éviter les détours où ils ſe ſont jettés, & pouſſer enfin

enfin ses recherches à des exactitudes & à des déterminations qu'ils ont négligées.

VI. L'ECOLE fait mention de quelques sophismes, qui ne sont précisément que des écarts de nos Règles sur la découverte du Moyen. Premier sophisme contre ces Règles.

Il n'arrive que trop *d'alleguer en preuve d'une Proposition obscure ce qui n'est pas moins obscur.* Quand on veut raisonner sur des matiéres obscures, l'impatience, où l'on est de trouver quelque chose, entraine à établir une obscurité, par une autre obscurité.

Les animaux brutes ne sont pas des machines, & ne raisonnent pas non plus. On le prouve en disant que l'Instinct les conduit.

VII. ON apelle, dans l'Ecole *Pétition de Principe*, la faute où l'on tombe, losque la preuve dont on se sert supose la vérité de la Proposition qu'on prétend établir par cette preuve. Sur des sujets fort simples, cette méprise paroit puerile, & en même tems si grossiére, qu'on est tenté de regarder comme superflue Second sophisme.

flué la Règle qui la défend. Mais de grands hommes y sont tombés sur des matiéres composées.

„La connoissance des Règles est „inutile, disent quelques personnes „qui n'aiment pas l'étude, puisqu'a„vec cette connoissance, tant de „Savans ne laissent pas de s'écarter „de la vérité.„

Si l'on prétend prouver par ce raisonnement, l'inutilité des Règles, on tombe dans un sophisme qui supose ce qui est en Question. Ceux qui ont étudié les Règles de la maniére qu'une bonne Logique l'ordonne, & qui veulent s'en servir s'écartent moins du vray qu'ils ne feroient sans cela; & ils ne s'en écartent même que faute de circonspection, & d'attention à la route que les Règles prescrivent.

Au sujet de ce sophisme, il est bon de remarquer, qu'une difficulté, par laquelle on prétend renverser une Hypothèse, ne renferme rien qui l'affoiblisse, si elle ne s'opose pas à ce qui est en Question. C'est en oposant qu'on tombe souvent dans cette faute.

VIII.

VIII. AUX Règles précédentes les Logiciens de l'Ecole en ajoutoient une, qui défendoit de tirer d'une ſcience des preuves pour les apliquer à une autre, & ils apelloient la violation de cette règle, le Paſſage d'un Genre à l'autre.

On rejette une Règle prétenduë.

Mais il n'y a qu'à faire attention aux aplications de cette Règle pour ſe convaincre qu'on ne l'a inventée que par le beſoin qu'on en avoit, pour défendre quelques défectueuſes hypothèſes contre des objections victorieuſes.

Dès qu'un Théologien, par exemple, ſe laiſſant aller à ſon zèle pour des grands mots & des ſubtilités, n'entend plus rien dans ce qu'il dit, & ſe trouve en opoſition avec la Raiſon, il envoie promener cette Raiſon, & lui ordonne de ſe renfermer dans les Auditoires inférieurs, ſans avoir l'audace de s'élever plus haut. Un Phyſicien de même, refuſe d'écouter des argumens tirés de la Géométrie, dans laquelle il ne voit goute.

Ce n'eſt pas qu'une propoſition ne puiſſe, & ne doive même être reçuë comme vraie, ou rejettée comme

 fauſſe,

fausse, suivant les divers sens qu'on lui donnera, & les différens raports sous lesquels on la considérera. Mais lorsque l'on abuse d'un Principe vrai dans un certain sens, pour l'alleguer dans un sens différent, & en tirer une conséquence trompeuse, on a tort, non parce qu'on transporte une vérité d'une science dans une autre, mais parce qu'on se permet un Sophisme d'équivoque, dont nous traiterons ci après.

Des argumens de convenance.

IX. QUAND on raisonne sur des matiéres composées, & principalement sur celles qui passent nôtre portée, les argumens de convenance peuvent aisément nous jetter dans l'illusion. Ces argumens ne tiennent pas contre les preuves d'un fait. Au lieu d'en règler la croïance sur ce qu'il nous semble que Dieu auroit dû vouloir, nous devons plûtôt nous servir des faits, pour aprendre ce que Dieu a voulu.

CHAPI-

CHAPITRE III.

Des Lieux Communs.

I. UN ARGUMENT ne peut ſervir à l'éclairciſſement d'une Queſtion, qu'en vertu de quelque raport avec le ſujet & avec l'attribut de cette Queſtion. Tout argument ſe raporte à quelque *Lieu.*

Il ne peut y avoir de raport, ou de relation, qui ne ſe trouve rangée ſous quelqu'un des Chefs, dont la liſte eſt expliquée dans la ſeconde Section de la premiére Partie de cet Ouvrage. On a donné à ces Chefs le nom de *Lieux Communs*, parce que les Relations qu'ils préſentent & qu'ils dévelopent ſont aplicables à un très grand nombre de ſujets fort différens.

II. CELA poſé, dès qu'un Argument ſe préſente, on doit ſe rendre attentif à quelle Claſſe de Relation il apartient, & aux Règles dont l'obſervation eſt recommandée dans cette Claſſe. Si, par exemple, je prétens me ſervir de la Relation de Cauſe, pour établir quelque vérité, il faut Utilité des Lieux

que j'éxamine attentivement si l'objet de mon idée renferme les caractères d'une véritable Cause, dans un degré suffisant, pour me permettre une raisonnable certitude.

Inutilité. III. MAIS si outre cela on prétend que pour inventer des argumens, sur des sujets fort composés, il faut consulter ces Lieux Communs l'un après l'autre, & voir si l'on ne poura point tirer quelque preuve des *Adjoints*, des *Semblables*, des *Effets* &c. cette Méthode me paroit d'un très petit secours.

Si le sujet dont il s'agit est peu connu, il ne sera pas facile d'en découvrir les Semblables, les Oposés, les Adjoints, & les Causes; & s'il est assez connu pour amener l'esprit, & aisément & juste, sur toutes ces Relations, il suffira d'arrêter son attention sur ce sujet; & de son idée ainsi attentivement considerée, il en naitra suffisamment dequoi l'éclaircir & dequoi l'étendre.

Les Idées vagues que présentent ces Lieux ne feront que partager l'attention, qu'il faut donner toute entiére au sujet que l'on étudie, & nous avons

avons déja vû, de combien les Idées déterminées sont plus sûres que les vagues, dont nous avons prouvé que l'aplication étoit souvent trompeuse. I. *Part.* III. *Sect.*

Aussi ces Lieux fournissent-ils également des raisons pour & contre, & c'est encore une des raisons, pour lesquelles on les apelle *Lieux Communs*, & peut-être la principale; de sorte que par leur prétendu secours tant recommandé, on ne fait que passer de l'ignorance à l'incertitude & au doute, & on est fondé à compter l'autorité que s'étoit aquise cette méthode, pour un des fondemens du Pyrrhonisme.

Réponse à l'objection tirée de la coutume.

IV. LES Anciens Sophistes bornoient leurs soins à faire de leurs Disciples de grands Parleurs. Les plus grands Maîtres ont reconnu la puérilité de cette Méthode: *Ciceron* & *Quintilien*, qui en ont traité pour satisfaire à l'usage, ont bien remarqué que rien n'étoit plus superficiel.

De l'Analyse Logique de l'Ecole.

V. REGARDER cette Méthode comme une clef qui ouvre le vrai sens de ce qu'on lit & en facilite l'intelligence, c'est le comble du ridicule.

Dès que l'on a compris l'intention d'un Auteur & la force de ses expressions, rien n'est plus inutile que d'en faire une Analyse, qui raporte chacune de ses idées, & chacun de ses termes, à quelqu'une des Idées vagues dans lesquelles on a distribué les Lieux Communs, & si l'on s'émancipe à ranger chaque Période sous le Lieu Commun qui lui convient, ou auquel elle doit convenir, avant que de s'être bien assûré de son véritable sens, on court à tout moment risque de se tromper.

Des secours que la mémoire en tire

VI. Un Orateur acoutumé à ranger toutes les matiéres qu'il traite, sous des Lieux Communs dont il s'est rendu la suite très familiére, s'en souvient mieux, je l'avouë, & les parcourt plus aisément. Mais pour épargner de la fatigue à sa Mémoire, est-il raisonnable de la charger, tantôt d'inutilités, tantôt d'obscurités, & pour l'ordinaire de considérations vagues & très minces. La Raison veut que, dans un Discours, on fasse toûjours précéder ce qui peut répandre de la lumiére sur la suite, & il s'en faut bien que tous les sujets se ressem-

ſemblent aſſez, pour les traiter de la même maniére. Les circonſtances mêmes & la différence des Auditeurs ne le permettent pas, non plus que le goût general de la Nature humaine, dont l'attention a beſoin d'être réveillée par la varieté.

Moyens ſûrs & louables d'affermir ſa mémoire.

VII. QUAND on aime comme on le doit, & la vérité & ſes Auditeurs, on ne les entretient que de ſujets intéreſſans, on les médite avec ſoin, on s'en forme des idées éxactes, on les range dans l'ordre le plus propre à produire un bon effet, & pour les bien exprimer on choiſit les termes qui leur conviennent le mieux : On repaſſe ſon Diſcours, on en fait plus d'une fois la revuë, on ſe le rend très familier : On remplit premiérement ſon propre cœur de ce qu'on ſouhaite de faire paſſer dans celui des autres, & dès là on n'a garde d'oublier ce dont on eſt ſi plein.

CHAPITRE IV.

Du Témoignage.

Nécessité du témoignage.

I. ON RISQUE de se tromper dès qu'on supose ce qu'on n'a pas vû. Il y a pourtant des ocasions où l'on ne peut voir la vérité de certaines choses, ni des yeux du corps, ni de ceux de l'Esprit, parce que les unes sont trop éloignées, ou du lieu où nous sommes, ou l'ont trop été du tems où nous vivons, & que les autres ne sont pas à portée de nôtre intelligence. Ne pouroit-on point découvrir des Argumens qui autorisent à suposer, sans crainte d'erreur, ce qu'on n'a pas vû.

Première Règle.

II. QUELQUE Proposition qu'on nous présente & qu'on nous invite à croire, il faut débuter par éxaminer ce que les mots qui la composent signifient séparés, & ce qu'ils signifient liés ensemble. Quelque persuadé que je sois qu'un homme ne me dit que la vérité, pendant que je n'ai aucune idée de ce qu'il me dit, je puis

bien croire qu'il dit vrai, mais je ne dois pas me perſuader que je crois la vérité qu'il m'anonce, car croire c'eſt penſer, & penſer c'eſt avoir des idées.

Un homme que je connois très véridique, parle à un Etranger dans une langue que je n'entens pas, & lui conte une avanture dont il a été témoin : Le connoiſſant comme je fais, ennemi de l'éxageration, je ne doute nullement que tout ce qu'il vient de dire ne ſoit vrai : Cependant je ne puis pas dire que je crois préciſément ce qu'il vient d'énoncer, car je n'en ai aucune idée, & croire c'eſt aquieſcer, non à des mots ſimplement, mais à la ſignification qu'on leur attribuë.

Ce n'eſt pas que pour ajoûter foi à une Propoſition, il ſoit néceſſaire de comprendre toute l'étenduë des choſes dont elle fait mention. Par ma confiance en celui qui me fait une promeſſe de la part de Dieu, ſoûtenu de preuves convaincantes de la commiſſion qu'il en a, que je continuerai d'exiſter après la mort de mon corps, mais dans un état fort différent de celui où je me trouve pré-

ſentement, je n'ai point de connoiſſance déterminée de ces heureux changemens, mais je connois très ſûrement que mon corps n'eſt pas la puiſſance qui m'a donné l'être, & que celui dont je tiens l'exiſtence peut la continuer ; je connois outre cela que je ſuis ſuſceptible de grands changemens, & que mon Créateur a ſur moi tout pouvoir, par là même qu'il eſt Créateur : Quand je parle ainſi je ne parle pas ſans ſavoir ce que je dis, mais la maniére dont la Cauſe premiére & ſuprême agit, ne m'eſt pas connuë, quoique ſa puiſſance ſoit pour moi induditable : On peut avoir des idées vagues, ſans en avoir des déterminées. Je me ſouviens, par exemple, que j'étois mal, je ſens que je ſuis mieux, je ſuis perſuadé qu'un remède a procuré ce changement, j'ai une idée de ces faits, mais je n'en ai pas de la maniére dont ils ont été produits.

Il n'en ſeroit pas de même, ſi l'on me diſoit, qu'à la vérité je ne ſerai plus après la mort de mon Corps, mais que pourtant je ne ceſſerai pas d'exiſter, je vois & je ſens clairement

qu'une

qu'une de ces propoſitions renverſe l'autre, que l'une ne peut être vraie ſans que l'autre ſoit fauſſe, & par là il m'eſt impoſſible d'aquieſcer à toutes les deux, je conçois, qu'avoir atteint le dernier terme de ſon éxiſtence, & être éloigné de ce dernier terme, ſont deux ſupoſitions incompatibles, & celui qui les aſſûre l'une & l'autre, ou manque abſolument de ſincérité, ou ne fait aucune attention à ce qu'il dit.

III. PENDANT que les termes qui composent une Propoſition préſentent des idées contradictoires, il eſt impoſſible d'y aquieſcer, au moins ſi l'on y penſe attentivement, & ſi dans un tel cas, j'ai une parfaite confiance en celui qui m'inſtruit, tout ce que je puis faire, c'eſt d'avouer que j'ignore ſa penſée, & que je ne ſai quelle idée attacher à ſes expreſſions. Seconde.

La plûpart des gens ne ſont rien moins que ſcrupuleux ſur l'uſage du mot *Croire*. Il en eſt chez qui il ne ſignifie, ſi ce n'eſt, ne rejetter pas poſitivement comme faux.

Chez d'autres, il ſignifie avoir du

penchant pour une Propoſition, & préſumer qu'elle eſt véritable.

Enfin, croire c'eſt ſe rendre par intérêt & par préjugé à des preuves que l'on compte au lieu de les peſer.

Ajoûtons que comme toute Propoſition contradictoire a deux ſens, on ſe rend attentif tour à tour à l'un & à l'autre ſans les enviſager en même tems, on ne cherche pas à ſe ſatisfaire ſur leur union, on ſe borne à la ſupoſer.

Troiſiéme Règle.

IV. QUAND il s'agit de faits, tout poſſibles qu'on les conçoive, il faut ſuſpendre ſon jugement, juſques à ce que, fondé ſur des raiſons évidentes, on ſoit convaincu, que ceux qui les anoncent & les aſſûrent, n'avancent rien que ce qu'ils ſavent.

Double évidence dans la Foi.

V. CES raiſons roulent ſur la ſincérité & ſur l'habileté de celui qui demande qu'on le croie; la Foi s'apuye donc ſur une double lumiére. D'un côté elle comprend le ſens de la Propoſition qu'elle reçoit pour vraie. D'un autre elle voit avec évidence, que celui ſur la parole duquel elle ſe fie, dépoſe ſincèrement & connoit au juſte ce ſur quoi il dépoſe.

Seule-

Seulement faut-il se souvenir qu'on peut comprendre le sens d'une Proposition, sans que l'on comprenne pour cela dans toute leur étendue, les sujets dont elle parle.

C'est déshonorer le nom sacré de Foi, que d'entendre simplement par ce terme, une facilité à tout croire sans éxamen, c'est en faire une stupide crédulité, une bêtise.

VI. DANS les sujets composés, difficiles à connoître, & que l'Entendement seul peut démêler en les éxaminant avec ordre & avec attention, il n'y a point d'homme sur l'habileté duquel on puisse se reposer entiérement. Dans des cas de cette nature, la persuasion se renferme dans les bornes de la probabilité ; il est vrai qu'elle croit & qu'elle aproche de la certitude, à mesure qu'un plus grand nombre de preuves établissent l'habileté de celui à qui l'on se rend. Mais pour se procurer une pleine certitude, il est absolument nécessaire d'éxaminer les raisons sur lesquelles les autres comptent, pour dire qu'ils sont assûrés.

Du poids de l'autorité humaine en matiére de raisonnemens.

Tous ceux qui ont passé pour habiles

biles dans le monde, n'ont pas toûjours été d'acord. Quelques uns d'entr'eux se sont trompés quelquefois. Il peut arriver des cas où la découverte de la vérité sera plûtôt l'effet d'un heureux hazard, que la preuve d'une singuliére habileté. Je vois & l'évidence me convainc; je me trouve forcé à penser autrement qu'un autre: Qu'en dois-je conclure, si ce n'est que je me suis trouvé dans un certain point de vûe, où un autre n'avoit pas eu le bonheur de se placer.

J'avoue qu'on doit se contenter de la vraisemblance dans les ocasions où il faut se déterminer, sans qu'on ait des lumiéres parfaitement sûres. Par cette raison, c'est une nécessité que le vraisemblable règle à tout moment nos devoirs, & décide de nôtre vie. Je fais du bien, quoique j'ignore si on n'en abusera pas. On sème, on trafique, on fait la guerre, on se marie &c. sans pouvoir sûrement compter sur l'avenir; on passeroit sa vie immobile, si l'on n'étoit jamais déterminé à entreprendre que par l'espérance sûre du succès.

VII.

VII. QUAND un fait eſt d'une nature, à ne pouvoir pas être aiſément obſervé avec éxactitude, on ne peut compter ſur le raport de l'Obſervateur, qu'après s'être inſtruit à fonds des précautions qu'il a priſes, & s'être aſſûré qu'il n'en a omis aucune de celles qui conduiſent à la vérité; & pour faire cet éxamen & ſe procurer cette certitude, il faut être habile ſoi même dans l'art d'obſerver.

Sur des faits compliqués & obſcurs.

VIII. IL eſt des faits ſimples ſur leſquels il ſuffit de pouvoir ſe convaincre par de bonnes preuves du ſens commun, & de la ſincérité de ceux qui les raportent.

Preuves de ſincérité.

La probité & la ſincérité s'apuyent réciproquement. Il n'eſt pas naturel de s'imaginer qu'un homme d'une probité ſoûtenue, manque de ſincérité dans d'importantes ocaſions & perſévére dans le déguiſement.

La preuve tirée de la probité devient démonſtrative, quand l'intérêt & la prévention n'ont pû diſpoſer à croire légérement, quand de grands intérêts engageoient à un éxamen très exact, & que cet éxamen ſe trouvoit facile.

Cette

Cette preuve, déja ſi convaincante, tirera de nouvelles forces de la comparaiſon de ce que des témoins ont ſouffert, avec les avantages qu'ils pouvoient ſe procurer par leur ſilence.

Les maux auxquels ils ont bien voulu ſe ſoûmettre, dépoſent en leur faveur avec d'autant plus de force, qu'ils ont été plus longs, plus diſtinctement prévus & plus faciles à éviter.

La multitude des témoins fortifie auſſi l'autorité de leur témoignage. Il faut renoncer au bon ſens & à la nature humaine, pour oſer ſe figurer une multitude réſoluë à ſouffrir toute ſorte de maux, pour apuyer un menſonge dont il ne revient aucun fruit. De plus, un ſeul des Auteurs d'un tel complot fera, en ſe dédiſant & en découvrant la fraude, tomber tout l'artifice & tout le crédit des autres.

Le ſuccès d'un témoignage mérite encore d'être allegué en preuve, & en eſt effectivement une très convaincante, lorſque ceux qui l'ont embraſſé comme vrai, loin d'être diſpoſés à le croire par des préventions, ou à faire ſemblant de le croire par des inté-

intérêts, étoient au contraire ſollicités par les plus puiſſans motifs à le rejetter. Le moyen que dans de telles circonſtances ils ſe ſoient déterminés à croire, ſans daigner éxaminer, & ſi cet éxamen a été facile, le moyen qu'ils s'y ſoient trompés.

Pour affoiblir cette preuve par la multitude de ceux qui ne ſe ſont pas rendus à la dépoſition des témoins, & qui n'ont pas fait profeſſion de les croire, il faudroit ſupoſer que la plûpart des hommes ſont plus ſenſibles à la vérité qu'à leurs intérêts temporels. Une infinité de gens ne daignent pas ſeulement s'informer de cette vérité, quand elle ne ſert ni à leurs plaiſirs, ni à leur fortune, & quand on la leur préſente, & qu'elle les incommode, le plus grand nombre en détourne les yeux.

Il eſt certain que quand toutes ces preuves s'uniſſent, un homme qui y fait attention, ſe trouve forcé de s'y rendre, & ce que des témoins ainſi caractériſés dépoſent, il ſe ſent obligé de le croire, avec la même certitude, que ce qu'il voit de ſes yeux. Il n'en eſt pas autant frapé, mais il n'en doute

te pas plus. Celui qui a toutes les raisons possibles de croire, & qui pourtant ne croit pas, est sans excuse dans son incrédulité, puisqu'il ne veut pas faire usage de sa Raison & de son attention, mais se livre à des faux fuyans & ne cherche qu'à échaper à la lumiére qui le suit.

De la certitude de l'Histoire

IX. Nous n'avons de certitude sur l'Histoire, qu'autant que nous pouvons compter sur l'autorité de ceux qui nous en instruisent. Dabord on doit ce me semble distinguer le gros des faits d'avec les circonstances. Quand des faits ont été écrits par des Historiens contemporains, ou copié d'après des contemporains; quand ces faits ont été très publics, à ne pouvoir les déguiser, & beaucoup moins les inventer sans se déshonorer; quand de plus ils sont liés les uns aux autres, ils portent un caractère de vérité dont la raison veut qu'on se paye.

Il se peut que des gens revoqueront en doute quelques faits de cette nature, car il y a parmi les hommes des fols de toutes les espèces; & il se peut encore que quelques uns affecte-

affecteront de les contester, car on ne voit que trop de gens d'un génie singulier, & dont l'amour de la chicane est le goût dominant, mais jamais des personnes raisonnables n'en douteront.

Pour ce qui est des circonstances, il est des Historiens qui en retranchent, qui en ajoûtent, qui les varient suivant leur intérêt; elles ne sont pas d'une notorieté assez publique, pour craindre les contredisans.

Comme l'on n'est pas présent à tout, il faut bien écrire sur des mémoires, & par où s'assûrera-t-on qu'un Historien n'a écrit que sur des mémoires de gens éxacts, sincères, désintéressés?

On peut s'assûrer des fait éclattans & d'une notorieté publique, on peut s'assûrer de ce dont les deux partis conviennent, des piéces originales, & des circonstances que l'un avance & que l'autre ne conteste pas.

Quand différens Auteurs raportent différemment le même fait, si l'on veut se tirer d'incertitude, sans s'exposer au risque de tomber dans l'erreur, il faut se rendre attentif aux

preu-

preuves d'habileté & de ſincérité qui rendent plus croiable un de ces Hiſtoriens que l'autre.

Par raport à l'habileté, on préfére ceux qui ont eu part aux affaires, ou qui en ont été témoins oculaires, à ceux qui n'en parlent que ſur le raport d'autrui.

On juge encore de l'habileté d'un Auteur, par la réputation qu'il s'eſt aquiſe, par l'eſprit de netteté & d'éxactitude qui règne dans ſon Ouvrage, par l'ordre avec lequel il pouſſe ſes détails & dévelope les circonſtances, par le jugement qu'il fait paroître dans ſes réflexions, ſoit qu'il louë, ſoit qu'il condanne : Il ſe fait auſſi eſtimer quand il mépriſe, par ſon ſilence, des bagatelles ou des faits peu vraiſemblables, que d'autres ſe donnent le ſoin de raporter.

Quand à la ſincérité, on ſe défie avec raiſon, d'un Auteur qui aſſûre des faits manifeſtement fabuleux, de celui qui, par un eſprit de parti, tantôt ſuprime des circonſtances, tantôt les change & les déguiſe; tantôt excuſe des actions condannables, & tantôt ôte aux vertueuſes leur prix
&

& leur mérite, par les motifs déraisonnables auxquels il affecte de les imputer.

Lorsqu'un Historien n'est pas d'acord avec lui même, sa sincérité & son habileté deviennent suspectes en même tems.

Le caractère d'un Historien tel que le donnent des Auteurs contemporains, ou qui l'ont suivi de près, n'autorise le jugement que l'on en doit porter, que lorsqu'il paroit que l'intérêt n'a eu aucune part au portrait qu'ils en font.

Dans la diversité des sentimens, on se rangera plûtôt à celui d'un Auteur qui a pû écrire avec liberté, qu'à celui dont la plume a été contrainte; à celui qui raporte ce qui ne fait pas honneur à son parti, & rend justice au parti oposé, qu'à celui qui tient une conduite précisément oposée.

Enfin plus d'oposition on remarque entre deux Historiens, plus l'on est fondé à croire ce dont ils conviennent.

XI. LES Monumens sont des témoins réels, qu'il est permis d'écouter dans leur propre cause. Des Monumens.

XII.

Des témoignages négatifs.

XII. On est en droit de regarder un fait comme suposé ; & de croire que de certaines coûtumes n'avoient pas encore lieu, dans un certain tems, lorsque les Auteurs de ce tems là, ou fort voisins de ceux qui y ont vécu, n'en font aucune mention ; lorsqu'on peut prouver qu'ils ne pouvoient les ignorer, qu'ils ont eu des ocasions fort naturelles d'en parler, & que leur devoir même les y engageoit, & que sera-ce, si ce qu'ils ont écrit ne peut s'acorder avec ces faits & ces coûtumes.

Au contraire, lorsque de siécle en siécle les Auteurs d'un suivant, rendent témoignage à ceux d'un précédent, sans interruption, en remontant par ordre & par des degrés, tous également sûrs, depuis les derniers jusques aux premiers, on peut compter sur ces premiers, tout comme si on avoit reçu leurs Ouvrages immédiatement, quand leur autorité se trouve apuyée des caractères dont nous avons prouvé la force.

CHAPITRE V.

De l'Aplication des Argumens.

I. PUISQUE la troisiéme idée doit servir à étendre & à rendre plus parfaites celle du sujet & de l'attribut, c'est dans le même sens précisément qu'il faut l'apliquer à l'une & à l'autre. La même idée qui renferme l'attribut, ou l'exclusion de l'attribut, c'est elle précisément que le sujet doit renfermer. Le raport de ces deux termes dépend de celui de la troisiéme idée avec l'un & l'autre ; il ne faut point la changer. Règle.

II. ON tombe dans une équivoque grossiére, plus ridicule encore que puérile, lorsque deux choses différentes, portans le même nom, on lie ce nom dans l'une de ses significations avec le sujet, & dans l'autre avec l'attribut. Premier écart.

III. UNE Idée composée en renferme deux, & il faut bien se garder de la partager, en liant une de ces parties avec le sujet, & l'autre avec l'attribut. Second

Si

„ Si les Idées ſont vraies leurs objets leur reſſemblent ;

„ Les Idées ne ſont pas corporelles,

„ Donc leurs objets ne ſont pas des „ Corps „.

Reſſembler, ſignifie être propre à faire connoître, & il ſignifie encore être de même nature. Dans le ſecond ſens nos idées ne ſont point ſemblables aux corps qu'elles nous font connoître.

Troiſiéme

IV. Le ſujet & l'attribut n'ont de liaiſon, qu'à proportion que s'étend l'étendue avec laquelle ils ſont liés, l'un & l'autre, à l'idée moyenne.

Tous les termes de comparaiſon ſont équivoques en ce ſens ; & grand nombre de termes qui paroiſſent tout ſimples & abſolus, ne laiſſent pas d'avoir dans l'uſage, un ſens de comparaiſon, c'eſt-à-dire, de renfermer du plus & du moins.

Les Bêtes parlent, car on comprend ce que leurs cris ſignifient. Leurs ſons font connoître leurs ſenſations ; mais le langage des hommes exprime leurs Idées. Si on imagine quelque choſe de ſemblable dans les bêtes, on ſe l'imagine, parce qu'on veut bien ſe l'ima-

l'imaginer, on le leur prête sans fondement.

Quand un petit génie se passionne, les plus grossiéres équivoques suffisent pour lui faire illusion.

Les plus heureux génies même, peuvent aussi se laisser surprendre par ses équivoques, dès que les passions dérangent cette tranquilité d'esprit, avec laquelle il est nécessaire d'éxaminer les choses, pour les éxaminer bien.

Suitte d'équivoques.

V. LES termes métaphoriques donnent aisément lieu à des équivoques. Ils plaisent ils éblouïssent, on ne les éxamine pas assez scrupuleusement. Du sens litteral, on passe au figuré, & réciproquement; & le sens figuré on l'étend encore plus ou moins; on en change l'étenduë sans faire assez d'attention à ce changement.

Quand on tire une Conclusion trop generale d'un Principe qui ne conduit pas à cette universalité, on change d'idées, on pousse celles de la Conclusion plus loin que celles des Principes. Il y a donc de l'équivoque dans

les termes, & leurs ſens n'eſt pas par tout le même.

On défendoit dans l'Ecole de *paſſer du ſens composé, au ſens diviſé*, & réciproquement ; & on avoit raiſon, car ces paſſages ne ſont que des tiſſus d'équivoques.

Un Sénat eſt Souverain. Donc chaque Sénateur eſt auſſi Souverain, au moins en partie. C'eſt paſſer *du ſens composé, au ſens diviſé* : Les Sénateurs *ſéparés* ne préſentent pas la même idée que les Sénateurs *réünis.* Il y a donc de l'équivoque dans les termes. Les Peuples ſe ſont engagés à ſe ſoûmettre aux déciſions, non de chaque membre, mais de l'Aſſemblée qu'ils composent, & chaque membre de l'Aſſemblée doit lui même être ſoûmis à la volonté du Corps ; volonté dont le plus grand nombre des ſuffrages eſt compté pour l'expreſſion.

CHAPITRE VI.

Des Sophismes.

I. LORSQU'UNE Conclusion est apuyée sur des Propositions manifestement fausses, le raisonnement qui les renferme, est apellé sans détour un *Faux raisonnement*, & l'on reserve le nom de *Sophisme* ou de *Paralogisme*, pour ceux qui renferment des Principes qui paroissent être vrais, mais qui ne le sont pas en tout sens, ou que l'on n'arrange pas comme il le faudroit, pour en tirer une juste Conclusion. Deux especes de Sophismes.

Or comme il y a des raisonnemens qui persuadent par la voye de *l'Evidence*, & qu'il en est aussi qui persuadent par celle de *l'Autôrité*, de même il se trouve des Sophismes, qui éblouïssent par une fausse lueur, & d'autres qui engagent à se soûmettre à une autôrité insuffisante.

Quelquefois on a assez de bon sens pour s'apercevoir qu'un raisonnement est *Sophistique*, quoique l'on n'ait pas

assez d'habileté, ou assez d'éxercice pour le résoudre & pour en démêler les causes, en un mot pour l'examiner suivant les règles.

Ceux d'autôrité sont les plus dangereux.

II. Comme l'esprit humain est paresseux, les Sophismes qui l'autôrisent à se dispenser de la peine de l'éxamen, sont les plus fréquens & les plus dangereux.

On aime à s'en tenir à ce que l'on trouve établi dès son enfance, à ce qu'il est avantageux de soûtenir, à ce que l'on ne peut combattre sans s'exposer.

Pour s'apercevoir de l'injustice & de tout le ridicule de ces préventions, il n'y a qu'à faire des raisonnemens, où le principe sur lequel le cœur s'apuye soit expressément énoncé.

Plus un homme s'est aquis d'autôrité par ses talens, plus on est en droit de lui demander des raisons, car plus il est habile, plus il lui est facile d'éclairer les autres.

Sur tout quand l'aversion les apuye

III. La plûpart des hommes ont le fonds du cœur plein de malignité, & ils haïssent encore plus fortement qu'il n'aiment. Aussi est-ce un moyen presque toûjours sûr de leur faire rejetter

jetter un ſentiment, que de les animer contre ceux qui en ſont les Auteurs, ou les Défenſeurs.

Il importe aux jeunes gens de faire de bonne heure des réflexions attentives ſur les moyens par leſquels les partis ſe forment & ſe fortifient. Plus ils connoitront les routes qui y conduiſent, plus il leur ſera facile de s'en éloigner.

Premiérement on publie les défauts réels de ceux qu'on veut rendre odieux; en quoi l'on commet une double faute, car déja d'un principe vrai on tire une conſéquence ridicule & ſouvent trompeuſe. Un homme eſt vain, ou avare, ou voluptueux. Donc il ſe trompe ſur un dogme, qui n'a aucun raport à ſa paſſion dominante.

Outre cela il n'eſt pas permis d'étaler ainſi les défauts des autres; j'avouë qu'un vicieux mérite la honte de ſe voir mépriſé pour ſes vices; mais il n'apartient pas à chacun de s'ériger en juge d'autrui, en vangeur de la Loi, & en diſpenſateur des châtimens. Il eſt bien plus de l'intérêt de la Societé, que les particuliers qui la compoſent, pleins de défauts comme

ils ſont, ſe tolèrent réciproquement, que de ſe traverſer ſans ceſſe, en puniſſant les fautes les uns des autres.

Il eſt un cas ſeulement où l'intérêt de la Societé ſemble demander qu'on publie les défauts d'un homme; c'eſt lorſqu'il abuſe de ſon autôrité, pour faire reſpecter ſes erreurs. En ce cas là, chacun eſt en droit de lui enlever les armes dont il abuſe, & de lui arracher le maſque ſous lequel il impoſe.

Le même eſprit de parti qui anime certaines gens à publier les fautes de ceux qui ne penſent pas comme eux, les entraine encore à les éxagerer, de ſorte que ſi l'on craint d'être leur duppe, il faut prendre tout ce qu'ils diſent au rabais.

Ce n'eſt pas tout. Pour faire trouver des défauts là où il n'y en a pas, on prend ſoin de tourner d'un mauvais côté ce qui peut en avoir un bon, & l'on défigure les actions & les expreſſions les plus innocentes, en elles mêmes, par les motifs condannables auxquels on les impute.

De la prévention contre la

IV. Un motif des plus ordinaires qu'on impute à ceux qu'on n'aime pas,

pas, c'eſt *l'Entêtement pour la Nouveauté*. nouveauté.

Mais pour oſer dire qu'il eſt enfin tems d'établir des barriéres à nos connoiſſances, il faut n'avoir fait aucune réflexion ſur le peu que nous ſavons, ſur ce qui reſte à découvrir, & ſur les découvertes que l'on fait tous les jours; & jamais la liberté ne fut plus néceſſaire, que dans le tems où les Eſprits ſont très déterminés à pouſſer plus loin leurs connoiſſances.

En vain l'on prétexte la crainte des troubles. Mais les Eſprits ne s'aigriront point, & la haine ne s'en emparera point, pendant qu'à des ſentimens propoſés avec modeſtie, on répondra avec la même honnêteté.

Avec le tems la lumiére ne manque pas de diſſiper les ténèbres, & la vérité vient à bout de triompher de l'erreur; de ſorte que les mouvemens par leſquels on l'opoſe à ſa naiſſance & à ſes progrès, ne manquent pas de tourner à la honte de ceux qui ſe les ſont donnés.

Quand aux Loix par leſquelles de certains Syſtèmes ſemblent autôriſés; où eſt l'homme de bon ſens & plein

d'un loüable respect pour ses Supérieurs, qui n'interprête ces Loix avec cette exception tacite. *On enseignera ainsi*, JUSQU'A CE QU'ON AIT TROUVÉ MIEUX. Mais osez vous prétendre l'avoir trouvé ce mieux ? C'est ce que je demande humblement qu'on éxamine, sans prévention, pour en décider par la Raison, & non par la Force.

Prévention contre les Dogmes. mêmes.

V. DES préventions contre les personnes, on passe à celle des Dogmes. On donne aux expressions d'un Auteur un sens qu'elles n'ont point chez lui, on les outre, on les déguise ; & après avoir trouvé moyen de leur donner un sens ridicule, ou un sens scandaleux, la satyre & le zèle ne manquent pas de se mettre en mouvement : D'un côté on aprête à rire à ceux qui ne lisent que pour se divertir, d'un autre on fait soûpirer & on allarme les dévots, & dès là on se trouve bien-tôt soûtenu d'une nombreuse cohorte.

De la voye d'argumenter par conséquences

VI. LA Méthode de combattre un sentiment par les conséquences qu'on en tire, a ses usages & ses abus. Il est sûr qu'une proposition qui mène nécessai-

cessairement à des conséquences fausses ne peut pas être véritable, car la vérité n'a jamais eu & ne peut avoir une liaison nécessaire avec l'erreur.

Souvent même on voit mieux l'erreur des Principes dans les conséquences qui en naissent, & on repare la faute qu'on a fait, en adoptant un Principe avec trop de précipitation, par la promptitude avec laquelle on l'abandonne, dès qu'on a vû, dans ses suittes, que c'étoit un Principe trompeur.

Quand un Principe mène à des conséquences d'une absurdité manifeste, il faut réïterer l'éxamen du Principe, & de toute l'enchainure des raisonnemens dont il est la baze. Mais rien n'est plus rare que de telles revûës; on n'aime point à revenir sur ses pas, & un Principe chéri, joint à un travail dans lequel on s'est aplaudi, fait digerer les conclusions les plus dures.

Mais il faut mettre une grande différence, entre voir manifestement l'absurdité d'une conséquence, & entre ne pouvoir pas répondre à toutes les Questions, & démêler toutes les conséquences auxquelles un Principe

peut donner lieu. *Dieu n'a rien fait d'inutile ; une telle Plante l'est ; donc il ne l'a pas faite.* Et d'où savez vous qu'elle est inutile? Ce dont vous ignorez les usages n'en peut-il avoir aucun? A-t-on toûjours tout sû, ou si aujourd'hui enfin on n'a plus rien à aprendre ?

On est en droit de réprésenter à un homme, qu'il feroit mieux d'abandonner des Principes, dont les conséquences paroissent si pernicieuses. Mais on auroit tort de soupçonner qu'il a en vuë d'établir ces conséquences, qu'il les admet, ou que du moins elles n'ont rien d'odieux pour lui. Pour peu même qu'on se sente agité contre un Auteur, que l'on combat ainsi, on doit devenir suspect à soi même, on doit s'imposer une grande modération, la nécessité d'un examen très circonspect, & se défier de son zèle.

On outre encore les conséquences, lorsqu'on acuse un homme d'ébranler toute la certitude d'une vérité, dès qu'il ne reconnoit pas de la force dans quelqu'une des preuves, dont on se sert pour l'établir ; car enfin

c'eſt rendre ſervice à la vérité, c'eſt lui faire honneur, ou du moins en avoir l'intention, que de négliger tous les foibles ſecours, qui ne peuvent contribuer à l'introduire que dans les Eſprits qui ſe laiſſent facilement tromper.

CHAPITRE VII.

Des Syllogiſmes ſimples.

I. L'EXPRESSION d'un raiſonnement, ſuivant l'uſage de l'Ecole, s'apelle un *Syllogiſme*. Définition & Diviſion.

Le *Régulier* eſt compoſé de trois propoſitions. *L'Irrégulier* en a plus ou moins.

Le Régulier eſt *ſimple* ou *compoſé*. Dans le Syllogiſme ſimple, on compare l'Idée moyenne, ou l'Argument avec un des termes de la Concluſion, & enſuite avec l'autre, au lieu que dans les compoſés, on compare tout à la fois, & dans une ſeule Propoſition, le terme moyen avec le ſujet & avec l'attribut.

Celui qui eſt travaillé d'un plus grand

nombre de desirs, est le moins content.

Le Riche ambitieux est travaillé d'un plus grand nombre de desirs, que le Sage qui vit dans la médiocrité.

Donc le Riche ambitieux est le moins content.

Le Riche ambitieux comparé avec le Sage, est le *sujet de la Question*. Le plus ou le moins de contentement forment *l'Attribut*. *L'Idée moyenne* est celle d'un *homme travaillé par ses desirs*.

Cette idée exclut celle du contentement dans la *premiére* proposition, & dans la *seconde* elle est contenuë dans l'idée du Riche ambitieux.

Mais si je compare *l'idée d'un homme travaillé de desirs*, avec les deux termes de la Question en même tems, je verrai tout d'un coup qu'elle est contenue dans l'un, & qu'elle exclut l'autre ; ce que j'exprime ainsi, & qui me donne un Syllogisme composé.

Si le Riche ambitieux est plus travaillé de desirs que le Sage, dont la fortune est médiocre, il est moins content.

Or le Riche ambitieux est plus travaillé de desirs.

Donc il est moins content.

II. Quand

II. QUAND on s'aplique à éclaircir une Propoſition, on cherche une troiſiéme idée, qui étende celle de ſes deux termes, autant qu'il eſt néceſſaire pour en découvrir le raport: On enviſage donc tout à la fois le Sujet & l'Attribut & on ſe rend attentif au raport qu'ils ont avec le Moyen. On ſe trouve par là naturellement diſpoſé à exprimer dans une ſeule propoſition, une comparaiſon qu'on vient de faire intérieurement avec les deux termes de la Queſtion. Comparaiſon des Syllogiſmes.

C'eſt par cette raiſon que les Syllogiſmes composés ſe préſentent plûtôt que les ſimples, & qu'on les forme plus aiſément: Dans un Syllogiſme composé, on exprime un raiſonnement, tel qu'il s'étoit dabord préſenté: Quand on ſe ſert du ſimple, on ſépare, en deux propoſitions, ce qu'on avoit dabord aſſemblé en une ſeule.

III. Les Syllogiſmes ſervent à rendre une Diſpute plus préciſe, en prévenant les verbiages, les faux fuyans, & les écarts de la Queſtion. Quand un Opoſant veut continuer ſa diſpute, la concluſion du premier Syllo- Leur utilité.

giſme

gisme qu'il allégue doit précisément contenir la proposition qu'on vient de lui nier, ou le sens dans lequel on l'a lui a niée.

C'est par cette raison que la méthode d'argumenter en Syllogismes simples, est plus estimée dans l'Ecole. Elle est en effet plus commode pour le Répondant & pour les Auditeurs, & quelquefois même pour l'Oposant, dont les objections deviennent moins longues.

On pouroit abréger les longueurs des Disputes en Syllogismes, si on commençoit par établir la vérité de quelques Principes, dont on se propose de faire usage, & si on demandoit au Répondant ce qu'il en pense. Dès là peu de Syllogismes suffiroient pour arriver à la conclusion qu'on a en vuë.

En s'y prenant ainsi, l'utilité des Syllogismes ne se borneroit pas aux Disputes; car en éxaminant ses propres pensées & ses compositions, de peur de s'embarrasser par de trop longs raisonnemens, & de se laisser éblouïr par des tours vifs & trompeurs, il seroit bon de reduire le précis de ses

preu-

preuves en Syllogiſmes ſimples ; la diſcuſſion en deviendroit plus aiſée.

Mais je ne conſeillerois point cette Méthode, quand il s'agit de chercher quelque vérité, & de trouver le dénouëment de quelque Queſtion : Elle émouſſeroit, par trop de gêne & de contrainte, toute la vivacité de l'Eſprit. Ce n'eſt point par cette route qu'on arrive à la découverte, & il faut que les ſujets qu'on traite ſoient déja connus, pour les ranger dans cet ordre.

IV. ON donne le nom de *Prémiſſes* aux deux Propoſitions qui précédent la Concluſion, & on eſt convenu de prononcer la *Première*, celle où l'Attribut eſt comparé avec le Moyen. On le compare dans la *Seconde* avec le ſujet. Parties du Syllogiſme.

Un Attribut ſe trouve dans des ſujets de plus d'une eſpèce : Par cette raiſon l'Attribut a ordinairement plus d'étenduë que le ſujet ; à cauſe de cela, il eſt apellé le *Grand Terme*, & la Prémiſſe où il ſe trouve, s'apelle la *Majeure*. Par une raiſon opoſée la ſeconde Prémiſſe a raçû le nom de *Mineure*.

V. Une

Règles. V. UNE Conclusion ne se tire pas indifféremment de quelque Principe que ce soit. Il y a donc de certaines Règles à observer, pour rendre les Syllogismes concluans.

La premiére *défend absolument toute équivoque dans les termes*, car puisqu'il s'agit de comparer trois idées précisément, il ne faut pas que les trois termes du Syllogisme changent de signification. Nous avons dêja parlé des différentes espèces d'équivoques.

La *Seconde* rejette les Syllogismes, dont *les deux Prémisses sont Négatives.* Car de ce que les deux termes de la Conclusion sont séparés d'un troisiéme, il ne s'ensuit, ni qu'ils soient unis entr'eux, ni qu'ils soient séparés l'un de l'autre, puisque plusieurs idées oposées entr'elles, sont différentes de la même, & que plusieurs unies sont par là même, séparées d'une troisiéme.

La troisiéme Règle veut que *la Conclusion soit négative, dès qu'une des Prémisses est négative*, car de ce qu'un premier terme est uni avec le troisiéme, & que le second est séparé de ce troisiéme, visiblement il ne s'ensuit pas

pas que ce premier & ce second soient unis entr'eux.

On ajoûte d'autres Règles, mais elles se raportent à quelqu'une de ces trois : Quand on dit, par exemple, que *les deux prémisses ne doivent pas être toutes deux particulières.* Ce n'est que pour prévenir l'équivoque, car si le même terme, quoique particulier, est toûjours pris dans le même sens, & s'aplique toûjours à la même chose précisément, le Syllogisme sera bon.

Il est certain que quand la Conclusion est contenuë dans une des Prémisses, si cette Prémisse est vraie la Conclusion le sera. Il est certain encore qu'elle y est contenuë, si l'autre des Prémisses le fait voir évidemment, car on ne voit pas avec cette évidence ce qui n'est point. Mais quand cela n'a pas lieu, c'est une preuve que le Syllogisme s'écarte de quelqu'une des Règles que nous avons posée. C'est donc sur ces Règles, qu'il faut l'examiner en cas de contestation. C'est par ces Règles qu'il faut décider de son droit à conclure.

CHA-



CHAPITRE VIII.

Des Syllogismes Composés.

Leurs espèces. I. LA PREMIERE *Prémisse*, ou la *Majeure*, dans laquelle on compare le terme Moyen avec les deux termes de la Conclusion, est *Conjonctive* ou *Disjonctive*. De là deux espèces de Syllogismes.

Règle des Conjonctifs. II. PUISQUE dans les Propositions Conjonctives, ou Conditionnelles, on pose en fait que celui qui avouë la vérité de *l'Antecedent*, ne peut pas sans se contredire, refuser d'admettre la vérité du *Conséquent*, il s'ensuit qu'on regarde le premier de ces aveux comme la cause du second.

Je ne dis pas que la chose dont l'Antecedent fait mention, soit la cause de celle qui est exprimée dans le Conséquent; mais je me borne à dire, que l'aveu du premier est cause de l'aveu du second.

Si donc dans la Mineure, on établit la vérité de l'aveu de l'Antecedent, il s'ensuit que la vérité de l'aveu du Consé-

Conſéquent ſe trouvera établie par là même, & la Concluſion d'un tel Syllogiſme eſt fondée ſur ce que en admettant la cauſe, on admet auſſi l'effet.

Mais ſi dans la Mineure on rejette le membre antecedent, il ne s'enſuit pas qu'on ſoit en droit de rejetter le membre conſéquent dans la concluſion, parce que la vérité du Conſéquent peut dépendre d'ailleurs que de la vérité de l'Antecedent.

Si l'on ſe contentoit de poſer dans la Mineure, la vérité du Conſéquent, on ne ſeroit pas en droit pour cela, d'inferer dans la Concluſion la vérité de l'Antecedent, parce qu'un effet pouvant proceder de plus d'une cauſe, on ne peu pas conclure de l'éxiſtence d'un effet, à l'éxiſtence d'une cauſe plûtôt que d'une autre.

Mais ſi dans la Mineure on rejette le Conſéquent, on ſe trouvera en droit de rejetter dans la Concluſion l'Antecedent, puiſque dès qu'on nie l'exiſxiſtence d'un effet, on ne reconnoit aucune de ſes cauſes.

Toutes ces Règles ſur les conſé-

quen-

quences, & les inconſéquences ſuppoſent que la Majeure ne ſe puiſſe nier, & que ſes deux membres aient toute la liaiſon qu'elle poſe en fait.

Utilité du Conjonctif.

III. QUAND on a établi les Principes dont on a deſſein de tirer une Concluſion, il eſt agréable de les voir raſſemblés, dans un ſeul Syllogiſme Conditionnel,

Du Disjonctif.

IV. LA Majeure du *Syllogiſme Disjonctif* renferme pluſieurs membres. La Mineure en choiſit un pour l'affirmer, & la Concluſion nie tous les autres; ou la Mineure les nie tous, à l'exception d'un, & la Concluſion affirme le ſeul qui n'avoit pas été nié.

Dans ces Syllogiſmes aucun cas ne doit être omis, & tous les cas doivent être incompatibles, car s'ils ſont compatibles, la poſition de l'un n'entrainera point la réjection des autres, & s'il y en a quelqu'un d'omis, il ſe pouroit que celui ci fût le ſeul vrai.

Comme l'eſprit humain eſt fort borné, il peut aiſément laiſſer échaper quelque cas, de ſorte que cette maniére d'argumenter eſt peu ſûre.

Dés qu'elle n'eſt pas juſte, elle fournit des armes à un adverſaire, qui

après

après avoir posé la même Majeure, affirme dans la Mineure, ce qui a été nié, ou nie ce qui a été affirmé, & arrive par là à une Conclusion précisément oposée.

CHAPITRE IX.

Des Syllogismes Irréguliers.

I. L'ENTHYMÊME n'a qu'*une Prémisse*, & celui qui ne tombe pas d'acord de la Conclusion qu'on en tire, doit nier l'Antecedent, ou la validité de la Conséquence. Enthymême.

L'Enthymême ne supose pas toûjours une Proposition sousentenduë, en vertu de laquelle il soit concluant; car quand je dis, *Je pense, donc je suis*, mon aquiescence n'est rien moins que l'effet de cette Proposition generale: *Tout ce qui pense éxiste*, car, dans le sentiment de ma pensée, je vois immédiatement renfermé le sentiment de mon éxistence, de sorte que de ma pensée déterminée, je conclus aussi sûrement pour le moins, mon existen-

éxiſtence, que de l'idée de la penſée en general, je conclus à l'idée de l'éxiſtence en general.

Proſyllogiſme. II. LE Proſyllogiſme renferme en cinq Propoſitions, la valeur de deux Syllogiſmes ſimples, parce que la troiſiéme qui eſt la Concluſion du premier Syllogiſme, ſe trouve une des Prémiſſes du ſecond. Ce Proſyllogiſme eſt fort en uſage chez les Mathématiciens. Il plait parce qu'il ne laiſſe pas languir l'attention, & qu'en moins de paroles il éclaire ſuffiſamment.

Epicherême. III. L'EPICHERE'ME ajoûte à chaque Prémiſſe ſa Preuve, au moins lorſque chacune en a beſoin.

Il ménage auſſi l'impatience de l'eſprit humain, & le diſpenſe de conſerver dans ſa mémoire, comme dans un Régiſtre, chaque Prémiſſe, pour ſe les faire démontrer l'une après l'autre.

D'un autre côté les Preuves qu'on entaſſe ainſi éblouïſſent, & ne laiſſent pas aſſez de loiſir pour peſer les preuves de la premiére Prémiſſe, avant que de paſſer à celles de la ſeconde.

Ce

Ce Syllogiſme a ſon agrément & ſon utilité, dans les Récapitulations, car ſes lumiéres rëünies & entaſſées n'éblouïſſent point, parce qu'elles ne préſentent rien qu'on n'ait ſuffiſamment examiné, & dont on ne ſe trouve déja convaincu.

IV. La Majeure du *Dilemme* eſt une Propoſition Disjonctive, qui expoſe pluſieurs cas. La Mineure les examine, & les admet ou les rejette tous l'un après l'autre. Après quoi dans la Concluſion, on admet ou on rejette en gros & univerſellement, ce qu'on avoit rejetté en détail dans la Mineure. Dilemme.

Le Dilemme paroit une maniére d'argumenter proportionnée aux bornes de l'eſprit humain, qui ne peut s'aſſûrer ſur un ſujet compoſé, qu'après en avoir éxaminé en détail toutes les parties.

Mais en même tems, rien n'eſt plus facile à un eſprit borné que d'omettre quelque partie, & ce ſera préciſément à cauſe de cette partie oubliée, que la Concluſion ſe trouvera défectueuſe.

Outre cela, ſi les preuves de la Mineu-

Mineure ne ſont pas vraiement démonſtratives, on leur opoſera d'autres vraiſemblances, qui établiront tout ce qu'on avoit nié, ou renverſeront tout ce qu'on avoit affirmé.

Le cœur ſe trompe ſouvent par des Dilemmes, parce que, paſſant rapidement ſur des idées qui plaiſent, il ne ſe donne pas le tems de remarquer, que la Concluſion à laquelle il aime à ſe rendre, eſt tirée des Prémiſſes inſuffiſantes.

Induction

V. L'INDUCTION poſe dans pluſieurs Prémiſſes, un grand nombre d'éxemples & de faits particuliers, pour en tirer une Concluſion generale.

Pour être en droit de ſe perſuader que *l'Induction* eſt véritablement démonſtrative, il faudroit pouvoir s'aſſûrer que l'on n'a oublié aucun cas, & voilà pourquoi cette maniére d'argumenter va rarement au delà du probable.

L'Induction commence ordinairement nos connoiſſances.

Nés dans les ténèbres, nous marchons à tâtons, nous nous inſtruiſons par eſſais, & c'eſt de cette maniére

que

que les Arts ſe ſont avancés ; mais pour arriver à la ſcience, il eſt néceſſaire que l'Entendement prenne ocaſion de ce que les ſens lui offrent, qui eſt toûjours borné, de paſſer à des Idées univerſelles, & au deſſus de l'exception.

J'ai été trompé dix fois conſécutivement ; de ces dix Inductions, je ſens que je ne ſuis pourtant pas en droit de conclure qu'il n'y a point d'homme qui ne ſe faſſe un plaiſir de ſe jouër de la crédulité d'un autre, & de lui manquer de parole.

Mais quand je n'aurois meſuré que les angles de deux ou trois triangles, & cela encore par pure curioſité, je ne laiſſerois pas d'être perſuadé, ſans aucun doute, qu'univerſellement les trois Angles de chaque triangle, ſont préciſément égaux à deux droits, & qu'il implique contradiction qu'il en ſoit autrement.

D'ou vient une ſi grande différence dans ces deux Inductions ? C'eſt que l'Idée de la nature humaine, ne me paroit nullement renfermer la néceſſité, de ſe plaire à être fourbe, je puis me répréſenter très diſtincte-

ment un homme qui ne l'eſt pas, & qui n'a pas d'inclination à le devenir, mais l'Idée que j'ay du Triangle, me préſente la néceſſité de l'égalité de ſes trois Angles avec deux droits : Celui que je viens de tracer n'a pas cette proprieté préciſément, parce que je viens de le faire; pour conclure qu'elle eſt dans un triangle je n'ay que faire de m'informer de celui qui l'a tracé, ni du ſujet ſur lequel ſes lignes ſont tirées, je n'ay que faire de demander s'il eſt grand ou petit, noir ou rouge, équilateral, izocêle ou ſcalêne, il me ſuffit de penſer qu'il eſt fermé de trois côtés, & qu'il contient trois Angles en voila aſſés pour m'entrainer néceſſairement à conclure, ſi je veux m'y rendre attentif, qu'il y a égalité entre ces trois Angles, & deux droits, & qu'il ne ſe peut autrement. Mon attention à ces ſix choſes, trois côtés, & trois Angles, me conduit à ma concluſion ſans avoir beſon de faire aucune attention à tout ce que je viens de nommer, ni à d'autres proprietés qui ſpécifient les Triangles, & qui conſti-

tuent la nature déterminée de chacun d'eux.

L'Induction jette presque toûjours dans l'erreur, dès que l'humeur ou l'interêt y ont part; cinq ou six expériences s'acommodent avec une hypothèse; en voila assés pour la croire démontrée.

VI. Le *Sorite* est formé d'un tas de Prémisses, rangées de maniére, que l'attribut de la précédente devient toûjours le sujet de la suivante, jusques à ce que, dans la Conclusion, on prenne, pour sujet, le sujet de la première des Prémisses, & qu'on lui donne, pour attribut, l'attribut de la derniére. Sorite.

Pour se garantir d'erreur, il faut éviter, dans le Sorite, toute sorte d'équivoque, il est d'autant plus nécessaire d'y être attentif, que la multitude des termes y peut plus aisément donner lieu. Non seulement chaque terme doit avoir le même sens, dans les deux propositions où il se trouve; mais de plus, les deux termes de la Conclusion ne doivent être reconnus liés entr'eux, que de la même maniére que

ceux des Prémisses le sont.

Il y a des Sorites qui présentent un tas d'idées, lesquelles croissent peu à peu, & dont le sens change imperceptiblement.

Un n'est pas multitude, ni deux non plus, & l'addition d'une seule unité ne peut pas changer en multitude, ce qui ne l'étoit pas auparavant.

L'Unité n'est pas multitude ni absolument, ni relativement. Il n'y a aucun nombre qui soit une multitude absoluë. Cent est il un grand, ou un petit nombre? En lui même, il n'est ni l'un ni l'autre; mais par raport à mille, il est aussi petit, qu'il est grand, par raport à dix. Il y a donc de l'équivoque dans les termes du Sorite. On nie dabord que l'unité soit une multitude, & cela est absolument vray. Ensuite l'on prétend que *Trois* n'est pas une multitude: Cette Proposition est vraye ou fausse suivant les nombres avec lesquels on le compare, & suivant que la question roule sur une grande, ou sur une petite multitude.

VII. Tous les Discours des hommes sont des amas de syllogismes, régu-

réguliers, irréguliers, ſimples, compoſés, variés de mille maniéres : Les termes ſont tranſpoſés dans les propoſitions : Les propoſitions ſont elles mêmes tranſpoſées : Quelquefois il faut ſouſentendre des Prémiſſes : Souvent on ſe contente de poſer des Principes, & on laiſſe inferer la concluſion, à ceux à qui l'on s'adreſſe. Non ſeulement le même terme ſert à exprimer des idées differentes, la même idée s'y préſente auſſi ſous differens termes, & la même propoſition ſe repête, en differentes maniéres : Il y a des réticences, il y a des ſuperfluïtés ; tantôt on exagère, tantôt on ne dit les choſes qu'a demi. Le ſtyle dont on ſe ſert eſt impoli ou éloquent, & cela en divers degrés ; l'un éloigne, l'autre engage, & tous deux ſéduiſent par differentes voyes ; l'un fait qu'on rejette la Vérité, & l'autre eſt cauſe qu'on ſe rend à l'Erreur.

Quand on craint de ſe méprendre, & qu'on veut ſe mettre en état de mieux examiner, il faut rétablir dans l'ordre ce qui eſt tranſ-

 poſé,

posé, remplacer ce qui est omis, corriger les duretés, écarter le superflu, changer le style figuré en simple, & se rendre attentif aux choses mêmes, après les avoir dépouillées des ornemens qui les déguisent.



CHAPITRE X.

Réflexions sur la voye qu'on prétend substituer à celle du Raisonnement.

La Raison a des forces; Il n'y a qu'à s'en bien servir.

I. IL EST des gens que la diversité des sentimens, qui partagent ceux qu'on apelle *les Savans*, étonne, & décourage même au point de n'oser plus se promettre d'arriver à quelque certitude, par la voye de la Raison.

Les Savans ont beaucoup raisonné, sans trouver tout ce qu'ils cherchoient de Vérités par leurs raisonnemens. Au lieu d'inferer de là qu'il est superflu de raisonner, n'y a-t-il pas plus de bon sens à conclure, que, pour s'assûrer de ce qui leur est

eſt échapé, il faut raiſonner, avec plus de précaution qu'ils n'ont fait?

Si nous n'avions jamais réflêchi, ſi nous n'avions jamais raiſonné, nous ne ſaurions rien, & nous ne ſerions pas ſeulement en état d'aprendre quelque choſe, nôtre ſtupidité égaleroit, à peu près, celle des bêtes: C'eſt en réflèchiſſant que nous aprenons à parler, à lire, à écrire, à écouter, à profiter, à diſtinguer ce qui eſt propre à conſerver la ſanté, d'avec ce qui l'altère, mettre de la différence entre le Bien & le Mal, entre la Vérité & l'Erreur, la Vertu & le Vice. La Raiſon a été nôtre premier Guide, c'eſt à elle que nous avons nos premiéres obligations. La quitterons nous tout d'un coup, pour prendre une autre route, où toutes ſes lumiéres nous font voir tant de dangers?

Combien de Vérités indubitables l'Eſprit humain ne découvre-t-il pas, par la Raiſon? La Raiſon découvre & démontre l'exiſtence de Dieu. La Raiſon nous fait connoître l'excellence de ſes ouvrages; elle nous en fait de plus remarquer les

merveilles ; elle nous en dévelope, peu à peu, les principes : Jusques où ne pousse-t-elle pas nos connoissances, sur les Nombres, sur les Figures & sur les Proportions? Elle nous manifeste nos devoirs ; elle nous convainc de leur Beauté & de leur Nécessité ; elle nous sollicite à les remplir, par d'augustes motifs, & nous aide de ses avis, pour nous en rendre la pratique plus aisée & plus sûre. Pourquoy renoncer à un Guide, qui me conduit dans un si grand nombre de Vérités, à un Guide, que je dois reconnoître, par ses effets, pour un Don de Dieu? Pourquoy, dis-je, y renoncer, afin de suivre une voye nouvelle & toute différente, incertain que je suis, si elle est juste ou temeraire?

Qu'un homme suive constamment les quatre Règles, dans lesquelles nous avons dit que consistoit la Logique Naturelle. Qu'il ne craigne rien plus que de se tromper : Que l'amour de la Vérité domine dans son cœur : Qu'il se face un plaisir de la chercher & de lui donner toute,

te ſon attention : Qu'il ſoit en garde contre ſes Paſſions : Qu'il ne ſe rende qu'a l'Evidence, & que tout autre motif lui ſoit ſuſpect. Par quelle porte l'Erreur s'inſinuera-t-elle, dans ſon Eſprit ? Or tout ce qu'on ajoûte à ces Règles, ne va qu'à les déveloper, & qu'à en rendre l'obſervation plus facile. Et lorſque les hommes ſe méprénent, en raiſonnant, on peut aiſément s'apercevoir, que c'eſt pour avoir négligé les Règles importantes, que la Raiſon s'impoſe à elle même. Ainſi les Ecarts même recommandent les Règles.

Les Ecrivains ſacrés nous inſtruiſent en raiſonnant : Jéſus-Chriſt lui même raiſonne, quand il enſeigne, & il veut convaincre par des raiſonnemens.

Et certes, puiſque nous ſommes nés, pour nous rendre utiles les uns aux autres, il faut bien que la voye de la Raiſon ſoit une voye ſûre, puiſqu'on n'en a pas d'autre, pour éclairer les hommes, car ils ne peuvent croire ce que nous diſons, s'ils ne conçoivent pas quelle eſt nôtre penſée, & ils ne peu-

vent ſe rendre aux preuves que nous leur alleguons, qu'a proportion qu'ils en aperçoivent l'évidence.

II. MAIS pourquoi refuſer obſtinément l'eſſay d'une Voye, auquel, ceux qui l'ont éprouvée, nous invitent ſi amiablement.

Dangers de la Voye Myſtique.

Je conſentirois aiſément à cet eſſay, ſi je ne connoiſſois le riſque où l'on s'expoſe, en s'y hazardant, & ſi cette juſte crainte, fondée ſur de très fortes raiſons, n'étoit encore ſoûtenuë par l'expérience.

Un homme s'acoutume à mépriſer la Raiſon & à ne faire aucune attention ſur la clarté de ſes Idées, il ne s'excite point à découvrir des principes, il ne s'aplique point à tirer des Conſéquences, & lorſque malgré toute cette négligence, il ſent naitre en ſoi des idées, il tâche de les étouffer; la fécondité de ſon eſprit lui déplait & le mortifie, ſes yeux ſe détournent ſans ceſſe de l'évidence. Faiſant toûjours ainſi des efforts, tenant toûjours la Raiſon pour ſuſpecte, il ne ſe peut qu'à la fin ſon cerveau ne ſe trouble. On tombe premiérement dans la ſtupidité, & de

de la ſtupidité le paſſage n'eſt que trop aiſé au délire & aux extravagances.

Les penſées les plus éloignées de la Raiſon ſont les premiéres qui ceſſent d'être ſuſpectes, le plaiſir de ſe livrer à ſes nouvelles penſées, & de n'être plus en peine & en travail pour les étouffer, la douceur qu'on éprouve, en ſe perſuadant que de ſombres imaginations, ſont les impreſſions d'un Dieu caché, tout cela fait qu'on s'obſtine dans l'illuſion & dans l'erreur où l'on eſt une fois tombé, & par quelles réflexions guérir un homme dont le cerveau s'eſt ainſi dérangé.

A un égarement Phyſique, peut aiſément ſucceder un égarement Moral, & de peur de tout gâter, en mettant ſoy même la main à l'œuvre, on demeure tel qu'on ſe trouve.

Quand on arrête ſon attention ſur la différence des Idées d'avec les Senſations, & ſur l'uſage que font les hommes de ces deux maniéres de penſer, on découvre aiſément que, ſi l'on ſe trompe, c'eſt ordinairement parce qu'on décide ſur des

choses dont on n'a pas eu la précaution de se former des idées assés nettes, & qu'on n'en juge que sur des Sensations : C'est la source de mille préventions ridicules, & voilà précisément ce qui me paroit à craindre dans la Voye Mystique : C'est comme nôtre Seigneur nous l'aprend,
Jean VIII. ℣. 32. à la *Vérité à nous affranchir*, l'erreur n'a point ce pouvoir.

Si Dieu nous avoit expressément promis d'éclairer immédiatement & par inspiration intérieure, ceux qui se présenteroient à luy, apres avoir renoncé à leur Raison, on ne pourroit sans une criminelle ingratitude, refuser de se jetter dans cette excellente voye, & ce seroit un manque de foy des plus condannables. Mais la Raison ne nous fait point connoître, que ce soit là le dessein de Dieu : La Révélation ne nous l'aprend point non plus ; car les passages que ceux, dont nous examinons le sentiment, ont acoûtumé d'alleguer, ne présentent point le sens qu'ils leur attribuent ; & il faut déja les reconnoître inspirés, pour donner sur leur parole, à ces passages, un

un ſens ſi éloigné de celui que la Raiſon y voit, & par conſéquent *ſupoſer ce qui eſt en Queſtion.*

C'eſt tomber dans le péché, que l'Ecriture apelle *tenter Dieu*; c'eſt impertinemment trancher du Maître, que de ſe faire d'autre Loix, & de choiſir d'autres routes, que celles que nous ſommes aſſûrés, que Dieu nous a tracées. C'eſt vouloir aſſujettir le Seigneur à nos fantaiſies, que d'attendre de lui immédiatement des ſecours, qu'il a déja mis en nôtre puiſſance Que dirions nous d'un homme, qui, reduit à mandier ſon pain, n'attendroit ſa vie, & ſa nouriture que de Dieu ſeul, & ne voudroit pas faire, par ſes ſollicitations, que des hommes mortels partageaſſent cette gloire avec leur Créateur.

Si tous les Enthouſiaſtes penſoient uniformément, cette uniformité ſeroit de quelque poids. Ils s'acordent, dans ce Principe general, que le Raiſonnement doit ceſſer, pour faire place à l'Inſpiration; comme nous nous acordons à dire, qu'il faut raiſonner pour s'inſtruire, & que l'E-

vidence de nos raisonnemens est le caractère de leur Vérité. S'ils nous reprochent que plusieurs d'entre nous, posent pour évident ce qui ne l'est pas, nous leur repliquerons que plusieurs d'entr'eux prennent pour inspiration ce qui ne l'est point, & nous le prouverons par leurs dissensions.

Qu'on entre dans le détail d'un raisonnement qui trompe, ou qui est insuffisant, plus d'attention on donnera aux parties qui le composent, plus clairement on découvrira, à quoi il a tenu qu'il n'ait été plus juste ou plus instructif ; de sorte qu'on se forme soy même à mieux raisonner, par des réflexions attentives sur les défauts qui se trouvent, dans les raisonnemens des autres. En est-il ainsi de la Voye Mystique ? A-t-elle ses Règles, dont les Visionnaires s'écartent, & sur lesquelles les vrais Inspirés se conduisent ?

Conséquences.

III. LES égaremens de ceux qui ont voulu se faire une nouvelle route, nous avertissent des soins que nous devons prendre pour cultiver

nôtre

nôtre Raiſon, de l'attention que nous devons donner à nos Idées, & du cas que nous devons faire de l'Evidence.

Les Théologiens qui croyent faire merveille de crier contre la Raiſon, ne prennent pas aſſés garde qu'ils ouvrent, ſans y penſer, la porte au Fanatiſme, & qu'ils nous enlèvent les Argumens, par leſquels nous établiſſons la Vérité de la Religion Naturelle & la Vérité de la Religion revelée.

Je demande à ceux qui prêchent ſans ceſſe contre la Raiſon, ſi c'eſt l'uſage de la Raiſon, ou bien ſon abus qu'ils condannent. Ils répondront ſans doute, qu'ils n'en condannent que l'abus. Et qui eſt-ce qui en abuſe plus qu'eux? Dans la bouche de qui trouve-t-on plus de raiſonnement pitoyables, de contradictions, d'équivoques, de pétitions de principe, de Sophyſmes de toutes les eſpèces?

Dieu qui nous a rendu Chrètiens, nous a creé raiſonnables; ſi nous croyons que l'Evangile eſt de Dieu,

n'eſt-ce pas pour de bonnes raiſons? Et quand, ſur le ſens d'un paſſage, nous préférons une explication à une autre, n'eſt-ce pas encore pour de bonnes raiſons?

De quelle maniére faudroit-il s'y prendre, pour éclairer un Incrédule, pour ramener un Libertin, pour lever les doutes d'un eſprit prévenu contre la Religion, pour convertir un Mahométan, un Juif, un Payen? Il faudroit faire convenir ces gens là de quelques Principes, & de ces Principes, dont ils ſeroient tombés d'acord, il faudroit tirer des Conſéquences, qui les amenaſſent à l'aveu de la Vérité.

Mais dès que, par cette voye, on en auroit fait des Proſélytes, des Chrétiens naiſſans, des enfans en lumiére & en connoiſſance, ſi dans le deſſein d'en faire des adultes, & de les avancer du côté de la perfection, nous leur ouvrions tout nôtre cœur, en leur aprenant que la Lumiére de la Raiſon n'eſt qu'une lumiére tenebreuſe, incertaine, qu'il y faut renoncer, & que la Révélation eſt remplie de vérités qui renverſent cette

te Raiſon, & qui nous ordonnent de la mépriſer. Ces gens là ces réchapés du Paganiſmes, ou de l'Incrédulité & du Libertinage, n'auroient-ils pas ſujet de nous dire: Nous avions pris plaiſir à voir clair, „ & à ſentir la lumiére, mais nous „ apercevons qu'elle ſe dérobe, & vous „ nous replongés dans nos premié- „ res tenèbres, & dans nos premiers „ doutes. Recommençons tout, je vous prie, afin qu'une bonne fois nous ſachions à quoy nous en tenir. Tout ce que nous ſavons ſû- „ rement, c'eſt que nous ſommes „ nés, & que nous mourrons, que „ nous avons des ſens, des inclina- „ tions, des paſſions, des idées & „ quelque liberté. Aprenés nous le „ reſte „.

Là deſſus on recommenceroit; mais, dès les premiéres conſéquences, ils nous arrèteroient tout court, en nous diſant: Vous poſés des Principes, vous tirés des Conſéquences; faire cela, n'eſt-ce pas Raiſonner? Or nous venons d'aprendre, que la voye du Raiſonnement eſt une voye incertaine, & ſi main-

tenant

tenant vous nous cachés ce foible ; n'eſt-il pas viſible que c'eſt ſeulement pour nous amuſer & pour nous faire illuſion. Bâtiſſés donc ſur des Principes que vous ne ſoyés pas obligés d'abandonner.

Solution d'une Difficulté.

IV. C'EST en vain qu'on oposeroit à tout ce que nous venons de dire, & qu'on tâcheroit d'affoiblir, & de taxer d'inſuffiſance, tout ce que nous avons allegué dans le cours de c'eſt ouvrage, en diſant. " Mais " la multitude même des précautions " que vous venés de conſeiller & des " Règles que vous avés preſcrites, " ne vous donnera-t-elle jamais de " la défiance de vôtre Méthode. Car " enfin comment pourrés vous vous " perſuader, ſans aucun doute, que " vous n'ignorés aucune des Règles " à ſuivre, ou ſeulement que vous " avés exactement obſervé toutes cel-" les qui vous ſont connuës ? Quel-" le prodigieuſe revuë n'étes vous " pas obligé de faire, à chaque " Propoſition qui vous paroit vraye, " avant que d'oſer vous en aſſu-" rer ? "

Je répons qu'il n'eſt nullement néceſſaire

cessaire de faire passer en revuë toutes les Règles, pour s'assûrer qu'on ne s'en est point écarté. L'Evidence quand elle nous saisit nous assûre que nous sommes au but, & que nous tenons la vérité. Quand nous avons été malades, il n'est nullement nécessaire de parcourir un cours de Médecine, pour nous assûrer que nos douleurs sont dissipées & que nos forces sont revenuës, avec le sommeil & l'apetit. Souvent un heureux point de vûe nous la fait apercevoir cette Evidence, caractère propre de la Vérité & Mére de la Certitude, ou l'attention que nous avons donnée aux instructions que nous avons receû d'un autre de vive voix ou par écrit, nous a pénétrés de sa lumiére, ou si nous nous sommes uniquement apliqués à la chercher nous mêmes, nous sommes assûrés que nos recherches nous y ont fait parvenir, par la même que nous la sentons clairement & distinctement. C'est le but des Règles. Quand nous surprenons quelqu'un dans l'erreur, elles nous servent à lui découvrir, par

quel écart, par qu'elle inadvertance il y eſt tombé. La Vérité ne nous a pas échapé par une telle inadvertance, puiſque nous la voyons.

QUATRIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

De la Méthode en general, & de la Certitude en particulier.

Néceſſité de cette Partie.

I. IL SE préſente peu de ſujets qui ne ſoyent fort compoſés, de ſorte que pour en déveloper les parties, pour en découvrir les proprietés & leurs cauſes, on a ſouvent beſoin de s'étendre dans une longue ſuite de réflexions. La nature de la plûpart des ſujets qu'on étudie demande, que l'on ſache arranger un grand nombre de Concluſions particuliéres, pour arriver par leur ſecours & par leur entremiſe à une Concluſion totale.

II. La partie de la Logique dont la connoiſſance & l'obſervation nous garentit de l'embarras & du trouble où la Multitude jette naturellement, s'apelle *Méthode* ; Elle eſt deſtinée, ſuivant la force que ce nom tire de ſon origine, à nous faire avancer dans la route qu'il faut tenir, c'eſt-à-dire, qu'elle doit nous aprendre à menager nôtre attention & à conduire nos penſées d'une telle maniére, que nôtre Eſprit tout borné qu'il eſt, parvienne cependant à comprendre les liaiſons & les raports d'un très grand nombre de choſes. Ce que c'eſt que Méthode.

III. Tout ce qu'on peut demander là deſſus, c'eſt qu'à l'aide d'un certain ordre & d'une certaine maniére de ranger ſes penſées & de pouſſer ſes recherches, non ſeulement on ſe garentiſſe d'erreur, mais que de plus on ſe procure, en peu de tems, un grand nombre de connoiſſances, c'eſt-à-dire que la Méthode a pour but, la *Plénitude*, la *Briéveté*, & la *Certitude*. Trois buts de la Méthode.

Il eſt aiſé de préſumer que les conſeils qui ſerviront à un de ces buts,

ſeront

ſeront auſſi d'uſage pour les deux aûtres. Il ne faut pourtant pas les confondre, car la *Certitude* eſt quelque choſe d'abſolu, au lieu que la *Briéveté* & la *Plénitude* ſont ſeulement rélatives & doivent particuliérement ſe raporter à la Certitude. Toute Méthode pour être bonne, doit abſolument éloigner de l'erreur ceux qui la ſuivent avec exactitude. Mais les choſes que nous étudions, ſont trop vaſtes & elles ſe combinent en trop de maniéres, pour oſer ſe promettre qu'on les épuiſera. Dès que le ſoin d'abreger le tems & la peine donne quelque atteinte à la Certitude, les voyes abregées dégenèrent en une vicieuſe *précipitation*.

Règles pour arriver à la Certitude.

IV. LA Méthode mettra à couvert de l'erreur, à proportion qu'elle éloignera de ſupoſer qu'on ait vû ce qu'on n'a pas vû.

On ſe laiſſe aller à ces ſupoſitions, quand on ſuit la pente de ſes paſſions & qu'on décide par humeur, par interêts, par vanité.

L'attention aux fautes d'autrui eſt d'un grand ſecours pour nous faire tenir ſur nos gardes.

La

La Comparaiſon qu'on fera de ce qu'on a penſé dans un tems de tranquilité, avec ce qui eſt échapé dans l'agitation, n'aura pas moins d'efficace.

La Méthode ordonne donc de débuter, par ſe conſulter, ſe tâter, ſe ſentir pour ſe défier de ſes inclinations & de ſes répugnances, de ſes deſirs & de ſes craintes, pour ne décider qu'à proportion que l'on ſe ſent tranquile.

Une autre cauſe de ſupoſition vient de la multitude des objets qui ſe préſente en même tems, & qu'on ſe hâte de parcourir. Il faut donc avoir la précaution d'étudier ſéparément les differens attributs d'un objet & de ſe rendre bien nette & bien familiére l'union de deux, avant que de paſſer à celle de trois.

Et outre cela commencer toûjours par les plus ſimples, avant que d'entreprendre les plus compoſés. On ne doit jamais ſe hazarder à l'examen d'une Queſtion, avant que d'avoir exactement connu les principes néceſſaires pour ſon éclairciſſement.

V.

V. C'EST ce qu'on ne fait pas. L'Esprit humain languit dans les principes : La Curiosité, ou le désir de briller l'entrainent au composé & au difficile, & s'il lui arrive de se méprendre, il lui semble que la difficulté de la chose l'excuse suffisamment. D'ailleurs peu de gens sont état de mordre sur ce qui est difficile.

Un homme empressé pour l'éclaircissement d'un sujet est frapé de quelques sombres lueurs & de quelques idées imparfaites : Il essaye d'en faire l'essai, & à mesure que les conséquences qu'il en tire lui paroissent liées, il s'aplaudit, & tient son système bâti sur de solides fondemens.

Ses Lecteurs favorisent sa précipitation. On se hâte de lire les premiers Chapitres d'un Livre ; comme ils paroissent simples, on leur donne peu d'attention. On acorde des principes sans un suffisant examen, dans l'espérance que la suite en contiendra la vérification. L'Auteur les repéte, en les ramenant, il se les rend familiers & dès là on n'en doute plus.

VI. APRES s'être rendu difficiles sur les Principes, il faut continuer à l'être sur la suite Il faut examiner si les pensées, par lesquelles on prétend éclaircir un sujet, sont du genre des *Idées* ou de celui des *Sensations*. Dès là on les rangera dans leurs Classes, on verra si elles apartienent aux Sens, à l'Imagination, ou à l'Entendement; si elles nous présentent des objets, tels qu'ils sont simplement en eux mêmes, ou si elles nous avertissent des raports qu'ils peuvent avoir avec nous, ou enfin nous découvrent les relations qui les lient entr'eux. Et en faisant cette revuë, il faut se rendre atentif sur les Règles de ces différentes Classes pour s'assûrer si les Idées qu'on éxamine y sont conformes. De l'examen des Idées on passera à celui des Propositions.

Continuation des Règles.

VII. LES Equivoques, sources fréquentes d'Illusions, peuvent aisément se glisser dans une longue suite de conséquences, & une seule suffit pour jetter dans plus d'une erreur.

Avis contre les Equivoques.

Il ne faut donc jamais perdre de vûë cette importante Règle, c'est qu'il ne suffit point de se souvenir

d'une Vérité en general, pour être en droit d'en faire la preuve d'une ſeconde, il faut de plus ſe rapeler les preuves de cette premiére vérité, il faut voir en quel ſens & pourquoi elle eſt vraye, ſans quoy il pourra aiſément arriver, qu'on tirera ſes conſéquences du ſens dans lequel elle n'eſt pas prouvée; & que de cette maniére, la vérité même ſervira à établir l'erreur.

Un grand moyen pour ſe préſerver de ces illuſions, c'eſt de définir les termes dont on ſe ſert, & de ſubſtituer la définition à la place du défini, & quand les principes ſur leſquels une Concluſion ſe trouve établie, ſont diſperſés, pour en faire une juſte revûë, il faut les raprocher & les aſſembler tous dans une enchainure.

Secours à la circonſpection.

VIII. POUR éviter encore de ſupoſer quoique ce ſoit de foible dans cet éxamen, il faut s'imaginer qu'on eſt chargé d'en faire l'épreuve ſur un homme prévenu & incapable de ceder qu'à l'évidence bien miſe devant ſes yeux.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on s'étudiât plus qu'on ne fait, à chercher des routes ſimples & aiſées; car enfin, ſi le

le ſimple a moins l'air d'érudition, il ne laiſſe pas d'être l'effet d'une ſcience plus parfaite, auſſi bien que plus rare, & il marque certainement une habileté plus exquiſe que le compoſé.

Il faut mettre de l'intervale entre l'éxamen & la compoſition.

IX. QUAND un éxamen, & le réſultat de ce qu'on apelle *Preuve de la Régle*, anoncent de l'erreur dans le calcul, il arrive qu'en le recommençant on ne ſait point découvrir cette erreur, & le calcul ſe reïtére tout comme la premiére fois: On n'a pas moins les yeux fermés ſur les fautes qu'on a faites dans un raiſonnement. Les efforts qu'on vient de faire ont laiſſé des impreſſions trop profondes pour ne pas ſe renouveller incontinent, & pour permettre de penſer aiſément d'une autre maniére. Il faut donc laiſſer aux impreſſions dont on eſt prévenu, le tems de s'évanoüir, & avoir aſſez oublié une compoſition pour pouvoir l'éxaminer, comme ſi elle étoit l'ouvrage d'un autre.

Cette derniére précaution eſt encore plus néceſſaire pour le ſtile que pour les choſes. En reliſant une compoſition qu'on vient de finir, on n'y voit aucune expreſſion qui ne réveil-

le ce qu'on y a attaché d'Idées. Mais au bout de quelques ſemaines, ſi l'Auteur tombe ſur quelques endroits qui l'arrètent un moment, qu'il conclue ſans héſiter que ſes Lecteurs y ſeront embarraſſés. Et qu'il n'ait pas la foibleſſe de ſe contenter d'écrire pour un public qui lit ſans diſcernement, qu'il ſe répréſente plûtôt ſon Ouvrage ſous les yeux d'un Lecteur éclairé, attentif & digne par ſon diſcernement de faire honneur à celui qu'il aprouve.

Moyens de s'épargner la néceſſité des corrections.

X. UN Auteur qui ne ſe laiſſe point entrainer par l'impatience de voir ſon Ouvrage fini, mais qui ſait l'interrompre pour y revenir avec des forces toûjours nouvelles, & par là toûjours égales, s'épargne l'embarras de faire beaucoup de corrections.

Mais par l'obſervation de ces Maximes, il en coutera beaucoup pour ſe rendre Auteur! Je répons, qu'un homme ſage, au lieu de s'empreſſer à ſe faire un nom, doit donner toute ſon aplication à penſer juſte, & à ſe rendre utile aux autres en les conduiſant à la vérité. Une paſſion mal entendue pour la gloire, n'aboutit ſouvent qu'à couvrir de honte.

Que l'on considére à combien de soins & de travaux les hommes sont assujettis pour se procurer les moyens de conserver leur vie. Il faut de même de l'art, du travail & de l'assiduïté pour enrichir son esprit de connoissances, & pour y établir la pure vérité. Le *Sage* s'ocupe agréablement de ce travail & jouït de ses fruits, au lieu que le *Paresseux* y renonce, ou ne s'y donnant qu'à regret, n'en tire que très peu d'avantages, & se bornant à repeter des raisonnemens qu'il n'a jamais éxaminé, il passe sa vie dans l'ignorance de ce grand Art, qui fait mériter à ceux qui le possédent, le titre d'hommes raisonnables.

Ces démarches circonspectes, cet éxamen apliqué, ces revues scrupuleuses, donnent à l'esprit de la fécondité, de la pénétration, de la force, de la justesse, & ces qualités sont des avantages & des ornemens, préférables même aux connoissances qui en naissent.

D'ailleurs cet esprit de réflexion, ces soins d'examiner, de recapituler, de faire des revues sévéres, ne sont point si fatigans qu'on se l'imagine,

l'habitude les rend aisés : Nous sommes nés pour cela, & des douceurs sont toûjours attachées aux travaux qui remplissent nôtre destination. On peut dire qu'un homme qui sait se donner ces soins est heureux par lui même, car il trouve toûjours chez soi dequoi s'ocuper agréablement, chaque jour il sent qu'il s'agrandit & qu'il doit sa grandeur à soi même.

Enfin, la route de la certitude que je viens de tracer, n'est point si longue que l'on pouroit croire, & dès qu'on s'y est assujetti pendant quelque tems, on avance fort au delà de ce qu'on présumoit dabord. Mais si au lieu de se soûmettre aux Règles, on aime mieux se liver à son feu & à son impatience, après avoir long-tems marché à l'aventure, après avoir beaucoup couru, on se trouvera à la fin enfoncé dans un labirinthe de contradictions & d'incertitudes, dont peut-être on ne reviendra jamais, ou si l'on veut en revenir, il faudra tout recommencer. Ainsi celui qui se presse trop se retarde lui même, & les conseils qui rendent la route sûre, servent encore à l'abréger.

✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ * ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣

CHAPITRE II.

Des Voyes Abregées.

I. JE REMARQUE dabord que les causes qui nous retardent, peuvent se raporter à quatre. Obstacles à nos progrès.

La première est intérieure & consiste dans l'imperfection & la pesanteur de nos Facultés. Nous avons déja proposé dans la premiére Partie des secours pour les exciter & pour les étendre.

La seconde cause de nos retardemens se tire de la *multiplicité* des choses, & de la composition des objets que nous étudions. La troisiéme vient de leur *obscurité*. Et la quatriéme enfin de nos distractions, & de nos écarts dans des superfluïtés.

II. LA Multitude ne retarde pas seulement, parce qu'elle oblige à faire beaucoup de pas dans un long chemin, mais souvent encore parce qu'elle arrête tout court & empêche d'en faire aucun, elle en ôte le courage. Multiplicité.

Ce que les choses présentent de dif-

 ficile

ficile vient moins de leur composition & de leur étenduë, que de la crainte de les trouver plus composées que nous ne voudrions : La peur nous arrête. C'est une enfance.

Dans ces ocasions il faut avoir le courage de décomposer un objet, & d'en étudier séparément les parties l'une après l'autre : En mettant constamment la main à l'œuvre, on se trouvera au bout, avec beaucoup moins de peine & de tems qu'on ne s'y attendoit.

Obscurité.

III. L'OBSCURITE' se dissipera d'elle même, si on va par ordre, & si on attend d'étudier un sujet en détail, jusqu'à ce qu'on se soit instruit à fond des principes dont il dépend.

Distraction.

IV. EN recommandant l'attention on a déja fourni des secours contre les distractions. Mais comme sous ce nom, je renferme les idées, qui sans être tout à fait étrangéres au sujet, n'ont pourtant avec lui, que des raports très éloignés, & n'y peuvent conduire que par bien des détours. On les évitera à proportion qu'on se sera affermi dans l'habitude, le goût & l'estime du simple. Avant qu'on en ait

ait connu le prix par expérience, on ſe conſume en efforts, on va chercher loin ce qui eſt près. Moins on voit clair dans un ſujet, plus on croit qu'il faut raſſembler de Principes pour le comprendre, & dans cette prévention, on ne ſoupçonne pas ſeulement qu'il ſoit poſſible de l'éclaircir par des voyes ſimples.

V. Un grand moyen de s'aſſûrer ſur la ſimplicité & la compoſition d'une Queſtion, c'eſt d'en bien établir l'état. Dès là on cherchera des preuves, juſqu'à ce qu'on en ait trouvé, qui ſurpaſſent en ſimplicité la Queſtion qu'elles ſont deſtinées à établir. C'eſt de cette maniére que le goût du *ſimple* s'établira lui même. Circuits.

C'eſt encore donner dans des Circuits qui retardent, que d'établir par une gradation de Conſéquences, une vérité qu'on pouroit immédiatement démontrer par le même principe qui a ſervi de preuve à la plûpart de ces Conſéquences. Et ſans cela, on doit encore convenir que l'erreur ſe gliſſe beaucoup plus difficilement dans l'aplication immédiate d'un Principe à

ſa Conſéquence, que dans une enchaînure de propoſitions.

Briéveté ſans obſcurité & ſans ſécheresse.

VI. C'EST un grand ART que celui d'être *concis* ſans être *obſcur*, & c'en eſt un plus grand encore, de ſavoir allier la *Briéveté* avec les *Ornemens*.

Si avec la *parfaite connoiſſance* du ſujet que l'on traite, on a encore pour but l'utilité de ceux à qui l'on parle, on dira tout ce qu'il faut leur dire, afin d'en être entendu & de les éclairer en s'emparant de leur attention; & ſi outre cela on les aime, & ſi l'on craint d'abuſer de leur patience, on ne dira rien de plus. L'Auditeur veut être le but de l'Orateur, & par là il ne lui tient point compte de ſon empreſſement à faire admirer une fécondité & une richeſſe d'imagination. Ce n'eſt pas dans cette vuë qu'une multitude s'aſſemble.

Toute Briéveté eſt relative. Celui qui ne prononce qu'une ſeule Période, ne laiſſe pas d'être trop long, quand elle eſt inutile, & au contraire, quand on ne dit que ce qu'il faut dire, on n'eſt pas long, quand même on parle long-tems.

C'eſt

C'eſt un grand Art que celui de faire penſer à ſon Lecteur, ce qu'on veut qu'il penſe, ſans avoir beſoin de lui tout dire; cette confiance flatte ſon amour propre: Mais d'un autre côté, dès qu'il faut de la peine pour deviner, on ſe plaint, on veut une briéveté ſans obſcurité, & qui ne faſſe ſoupçonner un Auteur concis ni de vanité, ni de pareſſe.

Les efforts d'attention dont un Orateur a beſoin pour faire naitre ſes idées, & pour les ranger en bon ordre, lui doit faire aiſément prévoir que ſes Auditeurs en ſeront fatigués.

Quand on n'a pas des idées bien nettes & bien éxactes, & qu'on n'eſt pas maître de ſon ſujet, il arrive que dans la crainte de ne ſe faire pas aſſez entendre, on entaſſe ſynonime ſur ſynonime, paraphraſe ſur paraphraſe, & par là l'on tombe dans des longueurs inutiles, qui rebutent un Auditeur.

VII. QU'ON ne s'imagine point de gagner du tems, en ſe dêpêchant plus qu'il ne faut, la confuſion & l'erreur reculent toûjours, & plus on fait de pas dans une fauſſe route, plus on s'éloigne du but.

Fauſſes Briévetés

Des expressions abregées, mais équivoques jettent dans des longueurs par les méprises & les contestations, auxquelles elles donnent lieu, & lors même que ces expressions abregées sont sans équivoque, je ne crois pas qu'elles abrégent effectivement, dès qu'il faut beaucoup de tems pour se les rendre familiéres. Les efforts d'attention lassent, & la lassitude empêche d'avancer. Souvent une ligne de plus (& qu'est-ce que la lecture d'une ligne?) auroit épargné un effort & par là un retardement de quelques minutes, & deplus un secret dépit, naturellement suivi de distraction. Il y a donc de la différence entre épargner du tems & épargner du papier.

Est-il permis de mépriser tous ceux que l'on croit au dessous de soi, & de se plaire à leur faire sentir leur infériorité de connoissances, en leur faisant acheter les lumiéres qu'on leur procure, par une extrême peine à les aquerir.

Toutes les répétitions ne sont pas inutiles, & par conséquent ne forment pas une longueur condannable. Il importe extrémement de présenter une

une maxime utile ſous diverſes faces; on la rend plus familiére, & c'eſt par là qu'elle devient d'uſage.

Une briéveté des plus trompeuſes, c'eſt lorſque pour avoir plûtôt fait, on ne fait rien que ſuperficiellement. Ce défaut règne dans les Ecoles.

Il y a encore une fauſſe briéveté qui conſiſte à dire peu de choſes, dans un tems qui ſuffiroit pour en dire beaucoup. Tel avoit quatre points à traiter, qui dans une heure, n'en traite qu'un, lorſqu'il auroit pû les traiter tous dans cinq quarts d'heure, avec une plénitude ſuffiſante. On l'auroit trouvé court dans ce dernier cas, & on a eu ſujet de ſe plaindre de ſa longueur dans le premier.

Quelquefois enfin pour abréger, on entaſſe idées ſur idées, raiſons ſur raiſons, éclairciſſement ſur éclairciſſement, ſans donner à aucune partie de ſon Diſcours une ſuffiſante étendue; ſous prétexte d'aprendre beaucoup en peu de paroles, on fait paſſer ſous les yeux pluſieurs vérités, mais toutes ſi rapidement, qu'on ne laiſſe pas le tems d'en voir diſtinctement aucune.

CHA-

****

CHAPITRE III.

Des Moyens d'aprocher de la Plénitude de Connoissance.

Comment on la trouve dans les objets nécessaires.

I. LA PLE'NITUDE des Connoissances est un but, & la bonne Méthode est celle qui nous aide le mieux à en aprocher.

Les objets de nos études sont nécessaires ou Contingens. J'apelle *Nécessaires* ceux qui ne varient point; mais qui se trouvent toûjours tels que nos idées nous les réprésentent.

Si nous voulons que rien ne nous échape sur des objets de cette nature, il faut commencer par les Idées les plus generales, & passer pié à pié à des Divisions & des Subdivisions, qui soient de degré en degré plus déterminées. En même tems il faut faire en sorte que les membres de ces divisions soient contradictoires, afin de ne rien omettre, & que les espèces dans lesquelles on distribuë une Idée generale, prises ensembles, n'aient ni moins ni plus d'étenduë que leurs Genres.

II,

II. COMME pour l'éxactitude de la Division, il faut qu'un des termes soit positif & l'autre négatif, & que cela déclare simplement ce que le second membre n'est pas, sans aprendre ce qu'il est; quand on en change le nom de *Négatif* en *Positif*, on doit bien prendre garde de ne donner aucune atteinte à l'étenduë de ce terme, mais de la conserver toute entiére. Précautions.

III. IL ne faut pas s'imaginer que ces Subdivisions, pour éxactes qu'elles soient, suffisent pour nous faire connoître les Espèces, leurs Causes, & leurs Proprietés. Tout ce qu'on peut raisonnablement se promettre, c'est d'arriver à quelques Principes propres à nous conduire plus loin. Comment l'essence d'une chose se manifeste.

On parviendra à ces Principes si on sait se rendre attentif à la naissance d'une chose, car elle tient tout ce qu'elle est de la cause qui l'a produite.

Dans ce dessein il faut dabord suposer que ce qu'on veut voir naitre n'est pas encore, & considerer ensuite ce qui étant posé, c'est une nécessité qu'elle naisse. L'art de faire des progrès & d'avancer vers la plénitude de connoissances, consiste sur tout à sa-

voir tirer parti de l'idée des choses naissantes, & à se rendre familiéres par l'habitude, l'aplication de leur generation à leurs proprietés.

Des objets Contingens.

IV. QUAND il s'agit de former des Idées conformes aux objets, leurs impressions sur les Sens, sont les premiéres leçons qui nous en instruisent.

Comme ils sont en grand nombre, de peur de s'embarrasser & de se confondre dans leur multitude, il faut tacher de les reduire à quelque espèce d'unité.

Dans ce dessein on fera une Classe de ceux qui n'ont que deux Attributs communs, une seconde de ceux, qui, outre ces deux, en ont encore un troisiéme commun, & ainsi de suitte.

Par cette Méthode on s'aprochera toûjours plus de l'unité, & on arrivera avec le tems, & par degrés à une espèce de plénitude de connoissances, acompagnée d'ordre, à la vérité, mais dont les lumiéres superficielles n'éclaireront pourtant que le dehors des choses.

Analyse Chimique

V. POUR en connoître le fond, il faudra trouver moyen de les décomposer : C'est ce qu'on apelle *Analyser*. Mais comme les Principes qui

naiſſent des premiéres Analyſes, ſont encore eux mêmes compoſés, il faudra perfectionner les premiéres par des ſecondes. Et quand par ces réitérations, on ſera arrivé à ce que les Sens peuvent atteindre de plus ſimple, on poura hazarder quelques conjectures ſur la conſtitution des petites particules, qui compoſent ces Principes, d'une derniére ſimplicité ſenſible.

Pour vérifier ces conjectures, on combinera ces Principes, & l'on fera ſur eux diverſes opérations, en ſe rendant attentif ſur toutes les varietés & les effets qui en réſultent.

Comment elle conduit à des idées ſûres.

VI. En pouſſant ainſi ces eſſais & ces recherches, il faut bien ſe donner garde de porter quelque atteinte à la certitude, il faut regarder les conjectures, comme des conjectures, & attendre qu'elles ſoient démontrées pour les recevoir comme des vérités. Elles pouront enfin paſſer pour telles, lorſqu'après avoir diſtinctement compris, que, ſi ce qu'on a conjecturé a effectivement lieu, tel & tel effet en ſera la ſuite néceſſaire, ou que dans ce cas, tel & tel effet n'arrivera point, l'expérience s'acorde avec ces conſéquences. Une

Une Imagination vive, forme aisément des conjectures ingénieuses, elle les propose agréablement, on les reçoit avec plaisir, & on lui en fait honneur : Le tems & un éxamen plus éxact découvre du défaut dans ces conjectures : Là dessus un Auteur cherche à se consoler, en se persuadant que les pensées des autres ne sont pas plus justes que les siennes, & il donne à les combattre & à les obscurcir, un tems & des efforts qui seroient mieux employés à les éclaircir & à les fortifier. C'est ainsi qu'on se traverse les uns les autres dans la route de la vérité, & qu'on s'empêche mutuellement d'arriver à la certitude.

On s'affectionne à ses propres pensées, sur tout quand on s'est procuré le plaisir de les ranger dans un ordre qui y fait trouver de la beauté : C'est le Principe d'une infinité de chiméres. En matiére de Théologie, comme en matiére de Physique, on imagine des Systêmes, on s'abandonne au plaisir d'en lier les parties, & dès qu'on s'en est une fois entêté, on force les Phénoménes de la nature,

à s'acommoder à l'un, & les passages de l'Ecriture à convenir à l'autre.

VII. CELUI qui prononce un Discours doit avoir beaucoup plus à cœur d'en perfectionner chaque partie, que d'épuiser son sujet. L'un se peut, & l'autre est souvent impossible. Un Article éxactement expliqué & judicieusement poussé, produit toûjours son effet, au lieu qu'un grand nombre, qui sont seulement éfleurés, ne laissent souvent, ni idée dans l'esprit, ni impression dans le cœur. Affectation de la plénitude

VIII. CHAQUE objet a bien des faces, & tout ce qui éxiste renferme un grand nombre d'attributs. Cette remarque pouroit suffire pour établir la nécessité des avis. Chacun ne voit qu'en partie, & tous ensemble aperçoivent tout. Il faut consulter les autres & comment?

C'est de plus une preuve assez forte qu'on a rencontré juste, lorsque sans avoir conferé ensemble, ni consulté les mêmes Maîtres, on a pensé séparément, chacun de la même maniére.

L'Expérience avertit tous les jours de l'utilité des avis; mais la même expérience ne nous aprend pas moins qu'on

qu'on ne les écoute guère, ils importunent & on les fuit.

„Quand on penſe avec feu, les réflexions ne viennent qu'après coup, „& on aime mieux conſerver ce que „la paſſion a dicté, que d'écouter la „Raiſon qui conſeille de l'effacer. *Bi*„*bliothéque Raiſonnée* 1733. *pag.* 339.

Dans la comparaiſon que nous faiſons de nous mêmes avec les autres, il eſt agréable de l'emporter. Mais un avis qui nous corrige, ou un avis qui nous inſtruit, nous avertit de nôtre imperfection, & de la ſupériorité de celui qui le donne.

Pourquoi ne nous féliciterions nous pas de rencontrer des remèdes qui nous guériſſent, & des ſecours qui nous tirent de nôtre imperfection. Il eſt bien plus honteux d'avoir des défauts ſans les connoître, que de les voir & de les avouer pour s'en défaire.

Quoi de plus injuſte que de vouloir du mal à celui dont on reçoit du bien, & de plus déraiſonnable d'être faché d'une victoire dont on recueille les fruits.

Quel plus grand excès de préſomption

tion, que de conclure qu'un homme penſe mal, dès qu'il ne penſe pas comme nous !

Où doit on reconnoître de la foibleſſe, de la légéreté, de la folie même ? Eſt-ce dans la bonne foi de celui qui avoue ingénûment ſon erreur & qui s'en relève, ou dans l'obſtination de celui, chez qui, avoir une fois donné dans un ſentiment, eſt une raiſon ſuffiſante pour n'en revenir jamais.

Puiſque les hommes naiſſent dans des ténebres, & ſont élevés dans des préjugés, celui qui ne ſait pas s'éclairer & ſe corriger ſoi même, eſt ſimplement à plaindre ; mais pour celui qui ne veut pas profiter de la lumiére qu'un autre lui préſente, il eſt ſans excuſe dans ſon obſtination.

Dans toutes les profeſſions, quand l'amour du gain l'emporte ſur la vanité, on profite des conſeils & on en tire parti, de quelque bouche qu'ils viennent. Aimons la vérité par deſſus tout, & nous ne rejetterons rien de tout ce qui peut contribuer à nous la faire voir, & un homme paſſionné pour aquerir un vrai mérite, ne

reçoit point de conſeil qu'il ne mette à profit.

On prend dans l'enfance l'habitude d'haïr les avis, parce qu'ils gênent, qu'ils ſont acompagnés de reproches & de cenſures, qu'ils exhortent à ce qu'on n'aime pas, & détournent de ce qu'on aime. Mais procurons nous, en les écoutant en hommes raiſonnables, le plaiſir de ſentir que nous ſommes au deſſus de la puérilité, & ſouvenons nous qu'on radotte à meſure qu'on en aproche.

Si l'on eſt parvenu à penſer, c'eſt à l'attention & à la circonſpection, dont on a eu ſoin d'uſer, qu'on en eſt redevable. Mais à force d'attention & de circonſpection, aquiert-on le droit de n'être plus circonſpect, de ne conſulter perſonne, & de ſe regarder ſoi même comme un Oracle.

Tout homme raiſonnable a encore plus d'empreſſement à écouter des avis qu'à en donner. Il les écoutera toûjours par devoir & par intérêt; mais ſouvent il ne les donnera que par devoir ſeulement.

Les avis étant d'une ſi grande utilité, c'eſt un grand devoir d'en donner,

ner, & ce n'en eſt pas un moins grand de les donner d'une maniére qui en ſeconde l'utilité.

Ils ſeront mieux reçus & ils produiront plus d'effet, s'ils paroiſſent moins aprendre à un autre ce qu'il ignoroit, qu'à l'aider ſimplement à rapeller ce qu'il ſavoit déja, & à s'en ſervir pour aller plus loin.

Ce n'eſt pas ſeulement l'effet d'une grande dextérité, c'eſt encore le caractère d'un parfaitement honnête homme, qui cherche purement le bien d'autrui.

On trouve peu de gens qui aiment à donner des avis ſincères. Ce qu'on ſait on le garde pour ſoi même, ou l'on attend, pour en faire part aux autres, quelque ocaſion d'éclat. Mais on ſe trompe du tout au tout, quand on craint de s'apauvrir en enrichiſſant les autres; c'eſt tout le contraire: Un des plus grands moyens de s'avancer en connoiſſance, c'eſt d'inſtruire; l'eſprit prend des forces & de la fécondité, à meſure qu'il s'exerce. Si ces maniéres reſervées, ce ſilence, ces précautions, cette affectation à ne parler qu'à demi mot, ſi cette crainte enfin d'apren-

d'aprendre aux autres ce qu'on ſait, pouvoit être pardonnable, ce ne ſeroit qu'aux plus petits génies, qui, uniquement riches de mémoire, ont raiſon de craindre de voir bien-tôt leurs petits fonds épuiſés.

En ſe vantant d'avoir donné un bon conſeil, on diminuë la gloire de celui qui l'a ſuivi.

Un grand moyen de les faire goûter, ſur tout aux Grands, c'eſt de les tourner de maniére qu'ils ſe croient eux mêmes les auteurs des conſeils qu'ils ſuivent.

Il y a diverſes précautions qui contribuent à les faire goûter. L'uſage du monde les fera venir à propos dans l'eſprit d'un homme qui aime ſincèrement les autres, & cherche à leur faire plaiſir & à leur être utile en même tems.

Il y a dans la Societé de certains Emplois, qui engagent ceux qui y ſont élevés à cenſurer les vicieux. Comme on ſe propoſe de mortifier ceux à qui on s'adreſſe, dans cette vûe, pour peu qu'on ait de diſpoſition au plaiſir malin de faire ſentir aux autres le poids de la ſupériorité, en s'acoutumant

tumant à faire ces censures, on perd aisément le goût de la politesse, & c'est assez qu'une impression ne soit pas infiniment dure, pour paroître à de certaines gens une honnêteté & une délicatesse, pourvû que ce soit de leur bouche qu'elle sorte.

CHAPITRE IV.

Des differentes Méthodes.

I. IL est certain qu'on ne doit pas traitter tous les sujets de la même maniére. Les vérités de Géométrie seroient moins faciles à comprendre, & peu de gens les pouroient suivre, dans un Discours continu & lié à la maniére des Discours ordinaires. La Méthode doit varier.

Au contraire un point de Morale expliqué par une suite de définitions, de Théorêmes, de Corollaires embrouilleroit non seulement le peuple, mais bien des gens au dessus du peuple. Quand des matiéres doivent être d'un usage continuel, il

il ne convient pas de les traitter dans un ordre qui s'éloigne si fort de l'usage ordinaire.

C'est l'Esprit & non pas la forme Géométrique qu'il faut porter dans ces sortes d'ouvrages.

Dans les matiéres ou le langage peut devenir équivoque, l'erreur se glisse d'autant plus aisément, que les parties en sont plus détachées les unes d'avec les autres, & plus éloignées, par le moyen des Lemmes, des Théorêmes, & des Corollaires.

Cette multitude embarrasse & partage l'attention ; à force de vouloir imiter la Méthode des Mathématiciens par ces dehors, on s'éloigne de l'évidence & de la précision qui en fait le mérite.

Quelquefois aussi il peut arriver, qu'a force de vouloir faire sentir à un Lecteur la liaison des matiéres qu'on lui présente, on le fatigue & on l'engage à des efforts d'attention non nécessaires. La liaison des Matiéres se fait suffisamment sentir, sans qu'on en avertisse, par l'ordre naturel dans lequel on les range.

Pour nous procurer la connoiſſance des choſes que nous avons apelées *Néceſſaires*, il faut ſe rendre bien attentif ſur nos idées. Pour nous connoître, il faut ſoigneuſement nous renfermer dans nous mêmes afin de ſentir vivement ce qui s'y paſſe, & enfin, pour parvenir à la connoiſſance des Corps & de leurs arrangemens, il faut porter nos vuës hors de nous mêmes & nous rendre attentifs à l'expérience.

Négligence de cette Maxime.

II. Au lieu d'aprendre à varier la Méthode ſuivant la varieté des ſujets & des circonſtances, on ſe fait dans les Ecoles une eſpèce de mérite, d'aſſujettir l'eſprit à des routes trop uniformes & l'on y preſſe l'obſervation d'un cercle de préceptes juſques à la ſuperſtition, car, pour l'obſervation groſſiére & perpétuelle de certaines règles, on s'écarte du vray & de l'eſſentiel de ce qui mérite le nom de Méthode, dont le grand but eſt d'éclairer, d'inſtruire de pluſieurs choſes & ſolidement, d'éviter enfin les longueurs ſuperfluës, & par conſéquent les redites & les détours.

Des Génies des plus bornés s'aplaudiſſent de poſſeder un Art, qui fournit à des Diſciples, auſſi peſans que leurs Maîtres, des moyens de remplir, ſans peine, & en peu de tems, un certain nombre de pages. Mais un Diſcours qui n'eſt qu'un tiſſu de piéces raportées, & ſouvent empruntées par ci par là, un composé de quelques remarques à l'ocaſion d'un premier mot; de quelques autres, à l'ocaſion d'un ſecond; de citations mal apliquées, ſous prétexte d'ornement; de ſupoſitions, de preuves imparfaites, de pétitions de principes; un Diſcours, ou il n'y a ni choix ni force, fait étrangement ſouffrir les perſonnes de bon gout, donne priſe aux Libertins, remplit enfin d'agitations une conſcience humble & timide, qui n'y trouvant rien qui attache ſon attention, rien qui l'éclaire & nouriſſe ſa pieté, s'en prend à ſoi même, & s'acable de reproches mal fondés & qu'elle ne mérite point. Il n'y a que le ſuperſtitieux qui comptant une ſéance de deux heures, pour autant payé à Dieu, & rabattu ſur ce qu'il lui doit,

& , outre cela , fort ſatisfait d'un Diſcours , ou il n'a rien aperçû qui le force à ſe changer , ou dont il élude aiſément les idées vagues & les demy preuves , lorſqu'elles tendent à des concluſions qui ne lui agréent pas

On fait aprendre aux enfans les Règles de la Grammaire en vers ; peut être ſeroit-il mieux de ne les leur faire aprendre que par jugement on aprend encore en vers les principaux événemens de l'hiſtoire ; c'eſt effectivement une affaire de mémoire , & les vers la ſoulagent. Mais de mettre en vers les Règles de l'Arithmétique , ou de l'Algébre comme je me ſouviens d'en avoir vû ; c'eſt la Méthode du monde la plus ridicule. Celui qui ne les ſait que de Mémoire , les pratiquera mal : & celui qui les connoit par leurs fondemens , n'a que faire du ſecours des vers pour les retenir.

III. SOUVENT un Orateur ſe propoſe principalement de gagner le cœur , & il ne veut ſe faire chemin à l'Eſprit que par le cœur , un homme qui démontre ne veut au contraire

La bonté de la Méthode eſt relative au but qu'on ſe propoſe.

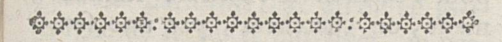
traire aller au cœur que par l'esprit. Leur ſtyle & leur Méthode varient ſuivant leurs idées.

Il y a des Livres qu'on ne liroit pas ſi ſouvent & avec tant de plaiſir, s'ils étoient écrits avec plus d'ordre. Mais il eſt néceſſaire que chaque partie ſoit brillante & renferme un grand ſens, ſi on veut que l'ouvrage qu'elles compoſent n'ait pas beſoin de tirer aucun prix de leur liaiſon.

Petits génies trop uniformes.

IV. Les petits génies ne ſavent rien varier, s'ils ont une fois commencé dix ſermons, par un trait d'hiſtoire, ils tireront de l'hiſtoire tous leurs Exordes. Ils forceront les matiéres les plus ſimples à recevoir des diviſions & des ſubdiviſions. Ils feront préceder les Queſtions les plus claires, d'obſervations préliminaires, pour en éclaircir le ſens. Toûjours plaiſans, ou toûjours ſombres, toûjours dans l'admiration, ou toûjours prêts à contredire, ſuivant que l'humeur, ou l'habitude les aura déterminés à l'une plûtôt qu'à l'autre, de ce deux extrémitez. La ſéchereſſe ou l'enflure ne les abandonne jamais

mais, de quelque nature que ſoit le ſujet qu'ils traittent. Eſclaves de leurs habitudes ils ne ſavent jamais s'acommoder aux circonſtances.



CHAPITRE V.

De l'ordre dans lequel on doit conduire ſes penſées, afin de s'éclairer ſoi même.

I. ON DOIT commencer par un établiſſement bien net, bien précis, exact, & bien circonſtancié de l'Etat de la Queſtion; En étudier les parties chacune à part; ſi on en entrevoit quelqu'une qui paroiſſe capable de répandre quelque lumiére ſur les autres, c'eſt la premiére dont il faudra s'apliquer à découvrir la nature, & dès qu'on l'aura connuë, il faudra l'exprimer avec toute la netteté poſſible. Méthode de s'inſtruire ſoi même.

On fera enſuite attention ſur les raports que quelqu'autre partie, moins connuë, peut avoir avec celle qui vient d'être dévelopée.

On excitera & on ſolicitera la fécondité naturelle de ſon eſprit, en

ſe demandant. N'entrevois je rien, dont une claire connoiſſance pût diſſiper l'obſcurité ou je me trouve ? Dès qu'il ſe préſente quelque idée, pour l'éclaircir & l'étendre ſuffiſamment, on cherchera, par une ſemblable route, du ſecours dans une troiſiéme, & cela conſécutivement, juſques à ce qu'on parvienne à des Principes, dont la vérité ſe faſſe ſentir par ſa propre lumiére.

Précautions. Quand on aura découvert ces Principes, en montant ; on redeſcendra par les mêmes degrés & on arrivera enfin par ces attentions, en allant de lumiére en lumiére à l'éclairciſſement que l'on ſouhaittoit.

Quand un ſujet eſt fort compoſé, on n'eſt pas toûjours aſſez heureux, pour déviner juſte, par qu'elle de ſes parties il eſt à propos de commencer, & qu'elle c'eſt qui peut répandre le plus de l'umiére ſur les autres. Il faut donc ſe reſoudre à quelques eſſais ; & pour mieux réüſ dans ces eſſais, il ne faut ni abandonner la premiére route où l'on eſt entré, ni s'opiniâtrer dans celle qu'on a dabord choiſie, quelque em-

embarras qu'on y rencontre ; il faut également s'éloigner de l'impatience & de l'obſtination.

Quand on s'eſt fait une habitude d'étudier par ordre, & qu'on eſt fort éloigné de ſe laiſſer entrainer, ni par vanité, ni par curioſité mal entenduë, à étudier des ſujets & à reſoudre des Queſtions, dont on n'a pas encore connu les Principes, on ſe trouve moins exposé à la néceſſité de commencer à tâtons, & à l'embarras, ou de changer à tout moment de route, ou à ne point quitter celle où l'on eſt entré, pour s'épargner la mortification de recommencer tout & de condanner ſes premiéres vûës.

Il faut dabord ne méditer que pour s'inſtruire ſoi même, & ſe procurer la ſatisfaction de s'éclairer ſûrement. Ce deſſein a aſſez de dignité pour nous ocuper tout entiers, ſi nous ſommes raiſonnables : Et ſi nous ſouhaittons des Lecteurs dignes de nos ſoins, qui étudient dans l'unique deſſein de s'éclairer & de ſe rendre plus ſages & plus heureux par la lumiére, pourquoi ne nous mettre pas nous

mêmes dans les diſpoſitions où nous les ſouhaittons?

Il eſt honteux d'être moins raiſonnable que ceux à l'inſtruction deſquels on travaille.

CHAPITRE VI.

De la Méthode d'étudier.

Queſtions qu'on doit ſe faire, quand on commence de lire pour profiter.

I. JE SUPOSE qu'un jeune homme qui commence à étudier, pour profiter de ſes lectures, eſt aſſez maître de ſon attention pour s'apercevoir que le ſens de quelques lignes, qu'il vient de lire, eſt complet.

Avant que de paſſer plus outre, Il ſe demandera. *Dequoy s'agit-il dans cette Période ?* D'un tel ſujet. *Qu'en dit-il ?* Il affirme, ou il nie, ou il avertit. *Que contient la Période ſuivante ?* Une preuve. *Que renferme la troiſiéme ?* Un apui de la preuve. *La quatriéme ?* Un éclairciſſement, ou une confirmation &c.

Je ne prétens pas qu'il faille s'aſſujettir à cette Méthode, dans toute l'éten-

l'étenduë d'un discours. Cela ne seroit pas guère moins ridicule que si on vouloit entreprendre la lecture de quelques volumes en épèlant mot après mot & syllabe après syllabe.

On n'aura pas passé quelques mois à s'interroger ainsi ponctuellement, que toutes ces idées se présenteront d'elles mêmes, avec plus de promtitude qu'on ne sauroit le dire.

Dispositions nécessaires pour lire utilement.

II. Un Lecteur raisonnable lit dans le dessein de trouver du bon & d'en profiter ; & il est très éloigné de lire ni uniquement, ni principalement en vûë de critiquer.

Il lit attentivement un ouvrage d'un bout à l'autre, il en lie les parties & il les considère dans le jour qu'elles se donnent les unes aux autres.

Ce qui lui paroit clair, il le met à part, & il s'en sert pour éclaircir ce qui est obscur, douteux, équivoque.

Il suspend son jugement sur les endroits qui présentent un sens peu juste, & il attend de la suite des éclaircissemens qui le dégageront de ces embarras.

Il s'informe du caractère de l'Auteur, & il compare ſa maniére de vivre avec ſa maniére de parler.

Il évite autant qu'il ſe peut, de mettre un Auteur en contradiction avec lui même, & il conſidère de bonne foi & avec attention, à quels endroits le ſens litteral & le ſens figuré conviennent le mieux.

Il éxamine ſi l'ouvrage eſt écrit pour les perſonnes du plus bas ordre, ou pour ceux qui ont aſſez d'eſprit, pour s'emploier à inſtruire & à conduire les autres.

Un Lecteur, qui n'eſt pas prévenu, juge de l'intention d'un Auteur & du ſens qu'il doit donner à ſes paroles, par la nature des choſes mêmes, ſur leſquelles ſon diſcours roule.

Un Eſprit tranquile obſerve ſans peine les Règles : Souvent même il n'en a pas beſoin il les ſuit naturellement, ſans les avoir appriſes : Pendant qu'au contraire, les paſſions les font oublier à ceux là même qui en ont inſtruit les autres.

En liſant les Auteurs, diſoit

Mr. Leibnitz, je cherche, non ce que je pourrois reprendre, mais ce dont je pourray profiter. Cependant à l'imitation de ces Théologiens, qui trouvent chacun son systême dans l'Ecriture Sainte, ou dans les Pères, il trouvoit aussi sa Théodicée, dans l'ouvrage de Mylord Schafsbun, intitulé *Rapsodie*.

C'est bien autre chose quand il s'éléve des disputes parmi ceux à qui le vulgaire donne le titre *de Savans*, parce qu'ils y prétendent. Ils se reprochent à tout coup des mal-entendus. Voici quelques conseils qui, si on les observe, feront éviter des fautes si communes, mais en même tems si honteuses.

Moyens de reconnoître si on les a.

III. Il faut se rendre bien attentif soi même, pour découvrir, si on n'est point agité de quelque mouvement d'impatience contre un Auteur. On a beau se déguiser une passion, tôt ou tard elle se dévelopera pour couvrir ceux qui l'on suivie de honte devant les hommes, & faire leur condannation devant Dieu.

Examinés donc pendant qu'il en

est

eſt tems de quel ton vous prononcés le nom d'un Auteur ? De quel ton vous aimés que les autres le prononcent ? Recevés vous ſans examen les raiſonnemens les plus frivoles, pourvû qu'ils aillent à le condanner ? Vous roidiſſez vous contre les plus ſolides, dès qu'ils vont à le juſtifier, ſur quelque article que ce ſoit ? Le bien qu'on dit de lui n'exerce-t-il point vôtre impatience ?

Si cela eſt, attendés que tous ces mouvemens ſoyent tombés, avant que de prononcer ſur ſes ouvrages.

Pour corriger l'Auteur dont vous déſaprouvés les Idées, concevés pour lui des ſentimens d'amitié, d'eſtime, de tendreſſe, qui répandent la douceur dans vos expreſſions, & qui vous rendent ingénieux à vous ſaiſir de ſon attention, & à trouver les routes de ſon cœur.

Conſiderés, outre cela, que vos ſoins ſeront d'autant plus efficaces, ſur toutes les perſonnes de bon ſens & de probité, que vous paroitrés moins ſuſpect, & que vos expreſ-

ſions

ſions & vôtre conduite feront plus ſûrement connoître, que la paſſion n'a aucune part dans vôtre examen.

Profités de tant d'exemples anciens & modernes. Comment eſt-il arrivé à tant de gens, dont le ſens commun n'étoit pas tout à fait éteint, de ſe tourner eux mêmes en ridicule ?

Il faut imiter la conduite d'un Avocat ſage & homme de bien, qui ne ſe permet aucune raiſon, qui ne lui paroiſſe propre à convaincre un Juge circonſpect, défiant, difficile, & à ramener même un Juge prevenu.

Quand on eſt homme de bien, & qu'on ſe ſurprend dans quelque eſpèce de chicane, on en rougit devant Dieu, on ſe condanne âprement, & on ne penſe qu'à réparer ſa faute.

Quand un homme ſoutient qu'il n'a pas dit, ou qu'il pas voulu dire, ce qu'on critique dans ſes ouvrages, a-t-on lieu de s'opiniâtrer à le critiquer ? Tout ce qu'on peut conclure de cette obſtination, c'eſt que certaines gens n'aiment pas certaines gens.

Non

Non seulement un Critique doit proposer ses sentimens avec modestie, il doit se contenter de les proposer.

Il est à espérer qu'on en viendra enfin là, on y vient peu à peu & la barbarie a tous les jours moins de partisans.

Des Epithêtes.

IV. QUAND on s'accoutume, en lisant, à peser la force des mots, on en rencontre souvent qui valent une proposition entiére. C'est l'usage des *Epithêtes* ; car sans cela ce ne sont que des *Chevilles*, qui ne font qu'amuser un homme qui veut se rendre attentif & le détourner de sa route. Les petits génies prétendent en vain donner, par ces secours, du relief & de la grandeur à leurs compositions.

De l'Ordre.

V. JE n'apelle pas seulement *Etudier sans ordre* s'emparer du premier livre qui tombe sous la main, le quitter sans l'avoir achevé, pour se saisir d'un second. J'apelle en general étudier en desordre ; lire sans retenir, lire sans examen, lire des matiéres pour l'intelligence desquelles on n'est pas assez préparé, étudier enfin

enfin trop de choses à la fois & brouiller ses idées par la multitude.

La varieté quand elle est bien ménagée, outre qu'elle sert de délassement, donne encore à l'Esprit de l'étenduë & de la force.

Il est inutile de trop charger la mémoire. Une seconde leçon, si elle est trop grande, efface une partie de la premiére. A ces études qui l'exercent uniquement, il est donc bon de joindre l'étude de quelque science, & à l'étude même d'une science qui demande de l'examen & de la discussion, on peut encore utilement ajouter l'étude des Mathématiques, qui éclairent l'esprit, exercent le Jugement, forment la Raison sans être mêlées d'aucunes tenèbres, & d'aucune incertitude qu'il soit nécessaire de discuter.

Dans les Académies & en voyage, on se trouve dans la nécessité de donner son attention à plus de choses quon n'en peut examiner. Dans ces cas là il faut se borner à comprendre les sentimens de ceux qu'on écoute & d'étudier les differens tours

d'Es-

d'Esprit des personnes avec qui l'on a du commerce. L'examen des sentimens & les réflexions sur les caractères, se feront dès qu'on sera libre & qu'affranchi des cours que la nécessité impose, on poura disposer de soi & de son tems. En attendant il faut suspendre son jugement.

Il faut de l'ordre dans chaque étude. On doit commencer par les ouvrages qui commencent eux mêmes par les Principes, qui ne suposent rien, qui ne renvoyent point les preuves aux Chapitres qui suivront, qui passent du simple au composé, dans un ordre facile à voir & aisé à retenir.

Utilités de l'Ecriture.

VI. Il ne faut passer aucun article sans en comprendre le sens, & sans en examiner la vérité; c'est une dangereuse habitude, & qui prend pié aisément, que celle de le renvoyer. Mais il arrive souvent qu'on se flatte d'avoir bien compris ce qu'on n'entend qu'à demi, & dont on n'a que des Idées fort vagues & fort imparfaites. On se désabusera si l'on essaye d'exprimer par écrit ce qu'on croyoit si bien entendre,

& l'embarras, ou l'on se trouvera, fera convenir de la nécessité d'y penser une seconde fois & de mieux éclaircir ses idées.

Dabord la lecture de chaque article sera suivie de ce secours, dans la suitte on lira des Chapitres avant que d'entreprendre d'en tracer par écrit le contenu, & quand on se sentira suffisamment fortifié, on essayera de méditer & d'écrire le sujet qu'on se propose d'étudier, avant que de l'avoir lû, pour comparer sa composition avec celle de l'Auteur.

VII. APRES avoir lû un systême dans l'esprit d'aplication & d'examen, dont on vient d'établir la nécessité, on passera à d'autres Traittés pour enrichir son premier systême, en y ajoutant, par écrit, plus ou moins abregé, ce qui paroit omis ce qui n'y étoit pas assez étendu, ce qu'on n'y trouvoit pas suffisamment démontré; & si malheureusement un premier systême se trouve trop imparfait & trop confus, pour y joindre aisément ce qu'on aprend de nouveau, dès qu'on s'en apercevra, il en faudra étudier un autre, ou en composer un soi même.

Méthode de pousser ses Etudes.

Quand ce qu'on lit se trouve établir sur les Hypothèses dont on s'est déja persuadé, il suffit de se rendre attentif. *Premiérement* aux tours qui mettent une vérité, ou la preuve d'une vérité dans une plus grande évidence. *En second lieu*, à l'examen des preuves nouvelles. *En troisiéme lieu*, à la discussion de quelques cas ou l'Auteur prend une route particuliére, sans abandonner pourtant le gros du systême.

Mais quand on tombe sur un Livre dont les Principes sont tous différens de ceux auxquels on s'étoit dabord attaché, il faut le lire dans le même esprit qu'un Juge équitable écoute les informations d'une partie, après avoir ouï celle de l'autre.

Si l'on s'étoit trompé ce seroit le moyen de se tirer d'erreur, en examinant ainsi sans prévention, & un tel examen laisse l'esprit dans une plus grande certitude sur ce dont il étoit déja persuadé, & met en état de faire beaucoup mieux connoître aux autres, le foible d'un sentiment qu'on refuse d'adopter.

En

En travaillant de bonne foi & ſans prévention à connoître exactement ce qu'un Auteur à penſé avant que de ſe permettre de chercher, ſi l'on ne pourroit point penſer mieux; on aprend par cette Méthode à connoître les hommes, & à voyager dans les eſprits, étude qui n'a pas moins ſes agrémens que ſes utilités.

A cette premiére lecture on en fera ſucceder une ſeconde, afin d'enrichir ſon premier & fondamental ſyſtème des remarques qu'on aura faites, car ſouvent une légère tranſformation change une mépriſe en une penſée judicieuſe.

Un homme qui aime la lecture, a de la peine à ſe rendre maître de ſon empreſſement; il parcourt un Livre tout d'une haleine & par le plaiſir même qu'il y trouve, il ſe hâte de le finir. En vain il voudra y revenir une ſeconde fois, il aura déja pris quelque prévention. Chaque Auteur preſque à ſes Hypothèſes favorites qu'il ramène à tout coup, & à force de les lui paſſer ſans examen on ſe familiariſe à les recevoir.

Quand

Quand un Auteur eſt celèbre, plus il faut d'attention pour le comprendre, plus on s'aplaudit d'avoir ſes Idées ; en ſuite on veut jouïr du fruit de ſes peines, & on ne veut pas qu'il ſoit dit qu'on s'en ſoit tant donné pour ne s'enrichir que d'illuſions, on conſent à ſe prévenir.

On eſt quelques fois plus difficiles à recevoir des vérités de plein pied qu'à ſe rendre à des preuves très embarraſſées ; & il n'eſt pas ſans exemple qu'une hypothèſe ſe faſſe des partiſans par ſon obſcurité. Si ſon Auteur s'étoit exprimé plus clairement, on l'auroit plus contredit.

Du ſtyle. Pour s'inſtruire d'une Langue, on débute par la flexion des Noms & des Verbes. On grave dans ſa mémoire la ſignification, l'uſage & la force des termes indéclinables, & s'ils en ont pluſieurs, il en faut chercher une, dont toutes les autres ſoyent des dépendances.

Les Règles de la Conſtruction ſe reduiſent à un petit nombre, des qu'on a l'adreſſe de renfermer pluſieurs cas ſous un general, & de raporter des *Anomalies* à des Règles.

En

En aprenant les mots on commencera par les *Primitifs*, qui ſont d'un uſage plus fréquent, & on les combinera pour en former des compoſés. Le reſte s'aprendra par l'uſage, par la traduction premiérement, & enſuitte par la compoſition : On poura utilement paſſer de l'une à l'autre ; car enfin les choſes ſervent à retenir les mots, & ſouvent même la place qu'ils tiennent dans le diſcours ſert à en découvrir la ſignification.

Pour ſe former le ſtyle il importe d'aprendre à bien diſtinguer les idées acceſſoires d'avec les principales, pour ſavoir au juſte, quelles ſont les ocaſions dans leſquelles il convient de les employer.

Il faut pénetrer dans le génie des Langues : Chacune à ſon caractère, & ces caractères varient avec le tems. Tout ce qui s'écarte d'une route authoriſée paroit affecté & devient inſuportable.

On aime une briéveté qui ne donne aucune atteinte à l'évidence, & qui ne fatigue du tout point l'attention. Quand on poſſéde ſon ſujet exacte-

exactement, on écarte aisément les superfluités, & on vient sans peine à bout de faire toûjours précéder ce qui est nécessaire pour répandre du jour sur ce qui suivra.

Un grand secours pour se procurer cette habitude, c'est d'avoir en vûë un Lecteur à qui l'on souhaite d'épargner, autant qu'il se poura, la fatigue que donnent l'obscurité & les circuits.

Une *Netteté* de cette nature est acompagnée de *force*, & suivant la nature des sujets, de *délicatesse*, quand ce qu'on dit se renferme dans les bornes d'une juste retenuë, & laisse aisément entendre au delà.

La *Grandeur*, *l'Elévation*, & la *Pompe* dépendent des sujets que l'on traite, & qui méritent d'être exprimés dans des termes, dont les idées accessoires aient beaucoup de dignité, & d'être embellis par des métaphores & des figures.

Il est de certaines choses qu'il faut dire simplement & sans s'y arrêter; l'Esprit est content de les avoir vuës une fois; mais il en est de plus belles sur lesquelles on aime à fixer son attention: Il faut retracer celles là plus d'une

d'une fois, mais ſous des tours variés, dont la beauté des ſeconds l'emporte ſur celle des premiers. Le ſtyle en doit auſſi être plus ſerré : On aime à entendre à demi mot, (& on s'en félicite,) ce qu'une explication précédente & ſuffiſamment étendue a déja fait comprendre très nettement.

Comme la beauté du ſtyle eſt une qualité qui ſe ſent, il ne faut pas s'étonner ſi les éloges de *Noble*, de *Pompeux*, *d'Elegant* ne ſont pas toûjours bien déterminés.

Les perſonnes qui ont reçu une éducation conforme à leur grande naiſſance, penſent bien, ont de l'élévation dans les ſentimens, ſuivent ſans ſe contraindre un heureux naturel & d'excellentes diſpoſitions. Ils ſe diſtinguent par là ſans affectation, & ſans avoir en vue de ſe diſtinguer.

On ſe diſtinguera de même du commun, ſi on donne ſon aplication à penſer juſte, à connoître les choſes à fonds, à en découvrir les principes ſecrets, & les différences les plus délicates, à bien démèler leurs raports, & ſi on ſait faire paſſer aiſément ces Idées dans les autres.

Puiſque les ſentimens impoſent avec facilité, il eſt très important de s'apliquer à découvrir les caractères, en vertu deſquels un ſtyle ſe fait ſentir agréablement, & un autre déplait, afin de former ſon goût ſur ces caractères bien connus.

Après avoir bien compris une penſée d'un Auteur excellent, il faut ſe la rendre familiére en la méditant, eſſayer de la mettre par écrit, comparer ce qu'on a écrit avec la maniére dont cet Auteur s'eſt exprimé, ſentir en quoi l'on eſt demeuré au deſſous, & en chercher les cauſes.

On lira enſuite des Auteurs qui penſent bien, ſans avoir pris aſſez de ſoin de leur ſtyle, & on eſſayera d'exprimer ce qu'ils ont voulu dire, avec plus de juſteſſe, de netteté & d'élégance. On peut encore utilement ſe ſervir de la même méthode par raport à des Auteurs qui ont été goûtés en leurs tems, mais dont le ſtyle n'eſt plus de nôtre uſage.

On s'ouvrira par là un chemin à tranſporter dans ſa propre langue les beautés des langues étrangéres, autant que la différence de leur génie le permettra.

Le ſtyle dépend du tour d'Eſprit & de l'ètat de l'Imagination. Il en eſt qu'il faut animer & qui ont beſoin d'être fécondées : Il en eſt qu'il faut reprimer, & pour ainſi dire deſſécher. TACITE peut être utile aux uns, OVIDE & SENEQUE peuvent être d'uſage aux autres : On ploye un arbre du côté opoſé à ſà courbure. L'un cherche à varier & à anoblir ſon ſtyle, il en a beſoin : Il faut qu'un autre ſe rende plus précis & retranche le ſuperflu. Il faut ſe rendre attentif, & voir ſi en reduiſant vingt mots à douze, par exemple, le ſens y perdroit ou deviendroit moins facile à ſaiſir.

Il faut lire avec une grande attention les Livres qui excellent en juſteſſe & en beauté de ſtyle, les relire pluſieurs fois, s'arrèter ſur chaque période, & après cela parcourir tout d'une ſuitte ce qu'on aura admiré ſéparément. L'imagination prend comme la teinture de Livres qu'on lit de cette maniére, elle ſe forme un bon goût, & dès là les termes & les tours qui n'y ſont pas conformes s'évanouïſſent en naiſſant. L'habitude qu'on

ſe fait de ne s'arrêter qu'à ce qui eſt bon, met dans une heureuſe impuiſſance de rien dire de mauvais.

Pour s'aſſûrer du juſte ſens des expreſſions, il faut ſe rendre attentif: 1. Aux choſes mêmes dont elles ſont les noms. 2. Aux termes qui ſignifient le contraire; les Antithèſes les fourniſſent. 3. A ceux d'une ſignification aprochante, mais dont les Idées acceſſoires ſont différentes. 4. Aux explications de ces mots, quand de bons Auteurs les fourniſſent. 5. Il faut ſoigneuſement diſtinguer le litteral d'avec le figuré.

Récapitulations. Les Recapitulations ſont d'une grande utilité, mais elles demandent auſſi un grand art. Retracer en peu de mots un ſujet qui n'a pas été ſuffiſamment éclairci, c'eſt ramener des tenebres qui paroitront encore plus épaiſſes.

Une Récapitulation ne doit rien préſenter de nouveau, elle fatigueroit loin de délaſſer, ou les nouveaux traits ſe perdroient dans la multitude de ceux qu'on ne fait que rapeller. L'ordre, la briéveté, la force, acompagnées de clarté & de juſteſſe, rendent les Récapitulations également agréables & utiles.

Les Paraphrases sont le contraire des Récapitulations. Elles sont d'usage pour éclaircir ce qui est obscur, & pour étendre ce qu'on n'entend qu'à demi, par une briéveté que de certaines circonstances autôrisent. Des Paraphrases.

Mais pour ce qui est de celles qu'on recommande dans le Ecoles, CICERON lui même les proscript.

Un excellent Auteur a choisi les mots & les tours les plus convenables à sa pensée, & par la maniére dont il a assemblé ses expressions, de *Communes* qu'elles étoient, il les a renduës si propres, par l'arrangement qu'il leur a donné, qu'il semble qu'elles ont précisément été inventées pour servir à son dessein : Mais au lieu de se rendre familier un style choisi, on donne des entorses à son imagination, pour dire la même chose differémment, c'est-à-dire plus mal.

On prescript à des jeunes gens qui n'ont encore l'esprit cultivé par aucune science, ni aquis aucun goût d'évidence, de justesse & de démonstration, des compositions sur des sujets dont ils ignorent la nature & les principes. Pour les aider on leur four-

nit quelques penſées ſéches qu'on leur ordonne d'étendre, & dequoi les enfleroient-ils que de vent, de rapſodies & d'éxagerations ? Bien des gens affermis dans ces habitudes, ne ſavent plus en revenir.

Sur ce ſujet Monſieur LOKE faiſoit ces remarques : „ Tout l'art de „ la Rhétorique ne conſiſte qu'à inſi- „ nuer de fauſſes idées. Les hommes „ donnent peu de ſoin à l'avancement „ de la vérité, puiſque c'eſt à cet art „ fallacieux qu'ils attachent les récom- „ penſes les plus ſenſibles de la Lit- „ terature „.

Cela ne regarde que l'Eloquence mal enſeignée, car comme dit auſſi le Pére BUFFIER : „ Rien n'eſt plus „ eſtimable que de ſavoir expoſer la „ vérité dans tout ſon jour. Beaucoup „ de Philoſophes ſont peu eſtimables „ faute de ce talent : La vérité, pour „ ainſi dire, s'abîme dans leur Eſprit, „ & ils ſont incapables de la mettre „ en lumiére „.

Baze de l'Eloquence.

Soit qu'il s'agiſſe d'inſtruire, ſoit qu'il s'agiſſe d'émouvoir, ces effets ſont dûs aux choſes que les mots ſignifient, & non pas aux mots mêmes.

Il n'y aura jamais d'Elegance dans

une penſée baſſe, ni d'élévation dans une penſée fauſſe, il faut que le ſujet mérite les ornemens qu'on lui donne.

Il n'y a que ceux qui ne ſavent pas penſer, qui donnent à des expreſſions pompeuſes & bien conſtruites, des éloges qui ne ſont dûs qu'à des penſées bien juſtes, & à des ſentimens bien amenés & bien pouſſés. Le reſte eſt une routine qui s'aprend comme une Dance, ou comme une Chanſon.

La perfection de l'Eloquence conſiſte à s'emparer tellement de l'Eſprit des Auditeurs, & à fixer ſi bien leur attention ſur les choſes qu'on leur met ſous les yeux, qu'il ne leur en reſte pas ſeulement aſſez pour penſer à ſavoir bon gré à celui qui les inſtruit ſi utilement.

Le bon ordre, la clarté & la ſolidité des preuves, font l'eſſentiel de l'Eloquence. Pour ce qui eſt de l'acceſſoire, qui conſiſte à faire de vives impreſſions & à s'emparer du cœur, les Maîtres doivent étudier le génie de leurs Diſciples, pour les y former, à proportion qu'ils y ſont propres, car l'Art doit tellement être enté ſur la Nature, qu'on ne l'en puiſſe diſ-

tinguer que par l'excellence de ses fruits. Il suit de là que la véritable Rhétorique est toute fondée en Logique.



CHAPITRE VII.

De la Méthode d'Enseigner.

La Méthode d'enseigner se règle sur celle de s'instruire.

I. CELUI qui a apris comme il faut, ne sauroit suivre quand il enseigne, une Méthode plus utile que celle qu'il a suivi en s'instruisant soi même.

Mais au lieu de faire passer ceux qu'on enseigne par tous les embarras où l'on s'est jetté soi même mal à propos, il faut se borner à les conduire dans les routes qui ont réüssi.

Ce n'est pas que, de tems en tems, il ne soit bon de les avertir des détours qu'on a essuyé : Ils aprendront par là à se remettre dans la route, quand il leur sera arrivé de s'en écarter.

Utilité de cette Méthode.

II. LA plus grande habileté d'un homme qui enseigne, c'est d'aprendre à son Disciple à chercher & à trou-

trouver lui même la Vérité ; c'est de le placer dans des points de vuë, d'où il aperçoive lui même tout ce qu'on souhaitte de lui faire voir. Son affection l'attachera tout autrement à l'étude ; un homme qui sent ses forces est ravi d'en faire usage.

Si l'Esprit d'éxamen & de liberté, effet naturel de cette Méthode, doit produire autant de bien que l'Esprit de servitude, & d'assujettissement a causé de mal, il y a lieu de conclure que cette Méthode bien suivie, seroit d'un grand secours pour l'avancement des Sciences.

La Méthode qu'on suit ordinairement n'aboutit tout au plus qu'à enrichir la Mémoire, où la confusion ne manque pas de se mettre, dès qu'on veut la pousser au delà de certaines bornes ; au lieu qu'un homme qui a apris à découvrir & à produire lui même, est en état d'entasser sans fin & sans cesse, lumiéres sur lumiéres. A mesure qu'on aprend on aquiert de la fécondité.

Il seroit curieux & instructif en même tems, de voir par quelles routes les faiseurs de Systemes, remplis de

Paradoxes & de Galimathias, y sont parvenus.

Règles. III. Ne rien supposer, commencer par le simple, aller par degrés sont les Règles fondamentales de cette Méthode.

En suivant cette route, l'état des Questions se trouvera établi de lui même. Pour les résoudre, on solicitera par des Questions la fécondité naturelle de l'Esprit d'un Disciple. On lui proposera des alternatives, telles qu'il n'ait qu'à choisir entre l'affirmation & la négation. On le rendra attentif sur quelque Principe, & on lui demandera s'il n'y découvre point quelque raport avec la Question présente. La maniére dont on l'aura fait raisonner sur quelque sujet plus simple, on lui aidera à la suivre sur le sujet en question. On le fera remonter à des leçons précédentes pour y chercher des secours. Enfin suivant que son Esprit aura plus ou moins de force, on lui proposera une partie plus ou moins grande du raisonnement qu'il devra achever.

Comme l'on fait examiner aux Commençans des Questions simples, avec

avec les mêmes précautions que si elles étoient difficiles, il ne faut pas oublier de les avertir que ce sont là des Echafaudages qui ne doivent pas toûjours durer, & qu'il ne seroit pas raisonnable de traiter suivant cette Méthode toute sorte de sujets.

Cette Méthode est négligée.

IV. QUELQUES uns de ceux qui sont capables d'enseigner suivant cette Méthode, la trouvent trop longue : Elle paroît trop pénible à d'autres : Il en est qui ne trouvent pas à propos de dévoiler ainsi tout leur art & toute leur habileté. On conçoit une plus grande admiration pour une découverte, quand on ignore par quelle route on en est venu à bout : Il en est enfin, & plusieurs, dont toute l'érudition n'est qu'un tissu de rapsodies. L'âge & la faveur les a métamorphosés de Disciples en Maîtres. Les Argumens tombent de leur plume, ou sortent de leur bouche, sans qu'on puisse deviner, ni qu'eux mêmes se souviennent que très confusément, par quelle route ils leurs sont venus dans l'Esprit.

Avis à ceux qui enseignent.

V. IL faut dabord ne penser qu'à soi même, & chercher pour soi seul

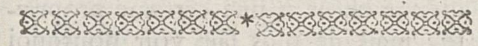
la lumiére. Il ſera enſuite facile de faire paſſer dans les autres, les ſentimens raiſonnables dont on ſera bien pénétré. Celui qui n'étudie qu'en vûë d'enſeigner un jour, & de gagner des ſalaires, ſe met moins en peine de s'aſſûrer de la Vérité, que de ſe former à bien défendre ce qui paſſe pour vrai & qui eſt à la mode.

En s'acoutumant à enſeigner, comme ſi on tachoit à s'inſtruire ſoi même, on s'affermit dans l'heureuſe habitude d'écarter les préventions, dont les ſuites ſont ſi injuſtes & ſi préjudiciables.

Souvent ceux qui diſputent croient l'un & l'autre, quelques parties du ſujet ſur lequel leur conteſtation roule, mais ils ſe l'arrachent par la chaleur de la diſpute, & ils s'empêchent réciproquement de joindre à ce qu'ils connoiſſent déja, la connoiſſance de ce qui eſt encore pour eux dans l'obſcurité.

A la vérité on s'ennuye aiſément à rebattre les choſes que l'on ſait ſi parfaitement, & ſur leſquelles on a repaſſé plus d'une fois, & il n'eſt pas moins vrai, que, pour l'ordinaire, on

on s'aquite mal de ce qu'on fait avec ennuy. Mais on préviendra cet ennui, si l'on aime son devoir & ses Disciples, on s'acommodera à leur portée, on étudiera leur goût pour s'y conformer lorsqu'il est bon, & pour le rectifier peu à peu, quand il n'est pas raisonnable. On s'apliquera enfin à les rendre propres au but auquel ils se destinent, & on se bornera à les instruire dans ce qu'il leur importe de savoir, sans les brouiller par des inutilités.



CHAPITRE VIII.

De la Voye Synthétique & de la Voye Analytique.

I. ON APELLE Méthode *Analytique* celle qu'on vient de recommander, & qui suit l'ordre de l'invention. L'oposée a reçu le nom de *Synthétique*. Définitions.

On apelle aussi *Analytique* celle qui, pour résoudre une Question, ne tire dabord ses lumiéres que de la Question même, & s'éleve par degrés à la

la découverte des Principes qui en donnent la ſolution. Au lieu que la *Synthétique* ſe ſaiſit dabord de quelques Principes, dont on avoit déja fait proviſion, & que la Queſtion n'a point fait naitre.

On donne enfin le nom *d'Analytique* à celle qui monte du particulier au general, & de *Synthétique* à celle qui deſcend du general au particulier.

Parallêle des deux. II. L'ANALYTIQUE eſt un peu plus longue, mais plus facile à rapeller, & ne prouve pas ſeulement qu'une choſe a une certaine proprieté, mais de plus fait voir pourquoi elle l'a.

Détail de l'Analyſe. III. POUR réſoudre une Queſtion Analytiquement, il faut: 1. En définir tous les termes. 2. Etablir diſtinctement l'état de la Queſtion. 3. Séparer éxactement le connu d'avec ce qui reſte à déveloper. 4. Se rendre attentif aux raports du connu avec ce qui reſte à connoître. 5. Apliquer aux différentes relations leurs règles. 6. De tout cela former des définitions qu'on mette à la place des termes définis, au cas que ces termes ne préſentent pas ces relations aſſez développées.

IV.

IV. Il n'eſt pas néceſſaire de remonter toûjours aux premiers principes, il ſuffit le plus ſouvent, de ceux qui regardent la Queſtion, & qui ont un raport viſible avec elle, autrement l'Eſprit s'impatiente & l'attention ſe diſtrait. Règles.

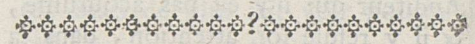
Plus l'Analyſe a l'air d'une Méthode éxacte, plus il eſt néceſſaire qu'elle réponde, par ſa ſolidité, à l'attente qu'elle fait naitre.

Lors même que la Méthode Analytique eſt plus claire que l'autre, elle ne laiſſe pas de paroître obſcure à un Auditeur qui n'y eſt pas acoutumé, & il y refuſe ſon attention, dans la penſée qu'il feroit pour cela d'inutiles efforts. Il faut donc ſe contenter ſouvent de la *Synthétique*. Méthode Synthétique.

Ceux qui la choiſiſſent débutent par *définir* le ſujet qu'ils vont expliquer; ils *expliquent* enſuite cette définition, & après avoir fait quelques *diviſions* pour indiquer l'ordre qu'ils ſe propoſent de ſuivre, ils *prouvent* & ils *étendent* l'une après l'autre les parties de leur définition. Les preuves enfin ſont ſuivies des réponſes aux objections.

Les

Les voyes les plus ſimples & les plus courtes, ſont celles qui agréent le plus à des Auditeurs impatiens de connoître la vérité, & tout diſpoſés à s'y rendre. Mais ſi l'on a à déſabuſer des opiniâtres, à ramener des Eſprits foibles de leurs préjugés, à guérir des cœurs paſſionnés ; ſi l'on a à faire à des Auditeurs indolens qu'il ſoit néceſſaire d'animer, à des Auditeurs légers qu'il ſoit néceſſaire de fixer, alors il faut mettre en uſage divers ſecours, & aller ſouvent à ſon but par des voyes détournées.



CHAPITRE IX.

De la Définition.

I. QUOIQUE chaque ſujet renferme pour l'ordinaire, un grand nombre de réalités. Celles dont tout le reſte dépend ne laiſſent pas d'être en petit nombre. La Propoſition qui les renferme porte le nom de *Définition*. Elle mèt devant les yeux en peu de mots ce qu'une choſe eſt principalement.

II. Si

II. Si une Définition n'étoit pas fort claire, sa briéveté la rendroit un pur Enigme : Il faut qu'elle découvre & fasse voir à l'Auditeur, au moins de loin, le but où l'on veut l'amener. Son obscurité la rendroit un fardeau pour la Mémoire. Les Définitions dont les termes sont Métaphoriques, manquent souvent de clarté, en présentant une chose sous l'image d'une autre. Règles. Clarté

III. Elle n'est pas assez briéve si à *l'Essentiel* elle joint *l'Accidentel*, ou les suites mêmes de l'Essence. Briéveté

Le style serré, moyennant qu'il soit net, est le plus propres pour les Définitions.

IV. Les termes Synonimes, par là même qu'ils ne sont pas plus clairs, deviennent superflus. Des Synonimes.

La Pompe & l'Emphase déguisent, souvent l'obscurité, & cette obscurité empèche de s'apercevoir que les termes de la Définition sont synonimes avec celui qu'on définit.

Il y a des sujets d'une telle simplicité qu'on ne peut plus les définir que par des Synonimes. Mais souvent ces Synonimes ont l'avantage de ne présenter

ſenter point les fauſſes idées qu'on a acoutumé d'attacher au terme défini. Souvent encore ils ſont plus exempts d'équivoque. Enfin, ils tiennent l'eſprit plus long-tems ſur la même idée, & faute de fixer ſon attention ſur les idées ſimples, on n'en conſerve qu'un foible & infructueux ſouvenir.

Un habile Orateur, ſait, par le moyen de ſes Synonimes, arrêter l'attention de ſon Auditeur, ſur les idées qu'il lui importe de rendre familiéres, & qu'on autoit un juſte regret de voir s'évanouïr, en même tems qu'elles naiſſent. Mais les Copiſtes ſans jugement, ſe rendent ennuyeux par leurs Synonimes, dont l'un encore, par quelque changement qu'il fait dans les idées de l'autre, augmente l'embrouillement.

Plénitude

V. LA *Plénitude* ne s'opoſera point à la briéveté, ſi elle ſe renferme dans les attributs eſſentiels, & une définition ſera pleine ſi elle les contient tous.

Définitions de mots.

VI. LES Définitions de *Mots* ne peuvent paſſer pour Principes, qu'à proportion qu'elles ſont des Définitions de choſes, les unes parfaites,

&

& les autres imparfaites, mais toûjours véritables.

Les Mathématiciens en définissant leurs termes, ont en même tems défini les Idées dont ils étoient les noms, Idées qui leur étoient bien connuës, puisqu'elles étoient leur ouvrage.

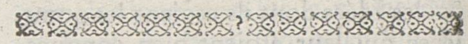
Il n'en est pas de même des Définitions de noms, qui répondent à des objets extérieurs, car on peut douter si la Définition de l'idée mérite de passer pour la Définition de la chose même.

VII. DANS la Méthode Analytique, on peut utilement commencer par une Définition, qui mette devant les yeux de l'Auditeur le but dont il doit chercher lui même les moyens d'aprocher. Nous suivons mieux celui qui nous conduit, quand nous voyons où il nous mène.

Usage des Définitions dans la Méthode Analytique.

Si on ne commence pas par là, il est au moins tout à fait important de rassembler en peu de mots, l'essentiel & le précis de ce qu'on lui a fait trouver; & alors une élégante Définition, serrée, nette, éxacte, forme une excellente Conclusion. Par tout ce qu'on vient de lire, on voit

la néceſſité d'avoir bien étudié un ſujet, & de connoître au moins ce qu'il eſt principalement, avant que d'entreprendre de le définir.



CHAPITRE X.

De la Diviſion.

Uſage. I. QUAND les choſes dont nous faiſons l'objet de nos études ſe reſſemblent, il faut les réünir dans une certaine Claſſe, & lorſque leurs traits reſſemblans ſont acompagnés de différences, de peur de les confondre, il faut encore diſtinguer.

On tomberoit dans des longueurs exceſſives & des redites ennuyeuſes, ſi l'on ne ſe faiſoit une loi de commencer, pour l'éclairciſſement d'un ſujet, par l'explication de ce que ſes attributs ont de plus commun, & de paſſer peu à peu, par le moyen des diviſions & des ſubdiviſions, du general au particulier. Il faut réünir ce qui ſe reſſemble, & traiter ſéparément les différences.

Les Diſtinctions ſont ſur tout néceſſai-

ceſſaires, lorſque des préventions autoriſées diſpoſent à regarder comme ſemblables en tout, des choſes ou des relations qui ont le même nom, mais qui ne laiſſent pas d'être fort différentes.

Il ne faut pas confondre des Diſtinctions Grammaticales, qui ne ſervent qu'à lever l'équivoque de quelques termes, avec des diſtinctions Logiques, qui empêchent de confondre les eſpèces d'un même genre.

Il eſt inutile de faire des Diſtinctions, qui, conçues en termes vagues, ont encore beſoin d'être éclaircies par d'autres Diſtinctions.

II. TOUTE cette Logique a déja été ſemée de Diſtinctions; mais nous avons déja fait obſerver que l'Eſprit humain renferme des principes naturels de Logique, avec des diſpoſitions à les mettre en œuvre, & en réflêchiſſant ſur ce qu'on fait ſans le ſecours de l'art, on fortifie ſes facultés naturelles, & on affermit ſa certitude, à meſure qu'on en connoit mieux les fondemens. Remarque importante.

Entre les Actes de l'Eſprit il en eſt pluſieurs, qu'on ne peut exer-

cer

cer que conjointément avec d'autres, mais quoiqu'inſéparables dans leur éxercice, on ne ſauroit néanmoins les déveloper tous en même tems, il faut néceſſairement les expliquer les uns après les autres. Les Diviſions ſont ſur tout néceſſaires dans les diſcours qui ont de l'étenduë, & elles ſervent à en bien ranger les parties.

Règles. III. J'AI déja expoſé ce que je penſois ſur la *Plénitude* : Une Diviſion ſera *claire*, quand l'uſage aura fixé la ſignification des termes qu'on y employe, ou que des explications précédentes en auront levé l'obſcurité & l'ambiguité.

Les Diviſions ſont briéves quand elles ne renferment aucun membre ſuperflu, & qu'elles ſont exprimées dans le ſtyle le plus ſimple & le plus ſerré que la clarté permet.

Tel ſe récrie ſur la ſuperfluïté d'un mot qu'on pouroit retrancher dans une Diviſion, qui ſe permet tranquilement de rebattre les mêmes ſans néceſſité.

La Dicotomie qui opoſe deux membres contradictoires, ſert ſouvent à faire ſentir la juſteſſe d'une diviſion.

IV. La

IV. La plûpart de nos erreurs viennent de ce que nous suposons tout à fait semblables des objets qui ne le sont pas entiérement. Les distinctions qui dissipent l'embarras des mal entendus, font plaisir à ceux qu'elles éclairent, & sont des preuves de justesse & de pénétration dans ceux qui les proposent. Abus des Divisions

A cette ocasion les petits génies, ordinairement Copistes mal habiles, s'imaginent qu'il n'y a qu'à faire des distinctions, pour devenir un homme célébre. Mais par leur affectation à en entasser, ils redoublent les embarras qu'elles sont naturellement destinées à lever. Leurs discours ressemblent à des verres à facettes, qui multiplient trompeusement les objets, & à un Labyrinthe qui confond par la multitude de ses routes.

L'excès des Divisions & des Subdivisions, fait totalement disparoître l'unité du sujet que l'Orateur traite, unité dont les effets font le grand mérite d'un discours, & quelquefois d'une composition entiére.

Les amateurs de Distinctions donnent souvent dans des chimères. Ils

s'imaginent d'apercevoir des différences qui n'éxiſtent point, ou qui ſont ſi minces & de ſi peu d'uſage, qu'elles ne méritent aucune attention, & pour enrichir leurs Ouvrages, ils en inventent quelquefois de très ridicules.

Avis à ceux qui compoſent.

V. SOUVENT on eſt reduit à aller comme à tâtons à la découverte de ce qu'on cherche; mais lorſqu'après s'être éclairé, on ſe ſouvient des faux pas, ou des pas inutiles qu'on a fait, il faut donner ſon aplication à expoſer aux autres ce qu'on a trouvé, dans un ordre plus net & plus exact que celui qu'on a été reduit à ſuivre.

Et dans cette ocaſion il faut religieuſement ſe ſouvenir de deux choſes. L'une de ne forcer point ſa matiére pour l'aſſujettir à quelque Méthode: L'autre d'éloigner de ſon eſprit toute penſée d'inſtruire avant qu'on ſe ſoit ſuffiſamment éclairé, & mis en état d'éclairer les autres ſans les fatiguer.

L'oubli de ces Règles eſt une des cauſes du peu de fruit que la plûpart de ceux qui étudient tirent de leurs lectures.

CHAPI-

****

CHAPITRE XI.

De la Méthode de ranger les Argumens, & à cette ocasion, de la Méthode de Disputer & de ranger les Controverses.

I. IL FAUT que les preuves précédent, quand les Principes sur lesquels la vérité d'une proposition est établie, servent de plus à en éclaircir le sens. Ordre des Preuves.

Lorsqu'on peut employer certains Argumens generaux, qui portent également sur plusieurs parties, on peut differer les preuves, jusqu'à ce qu'on ait établi le sens de tout ce qui est à prouver.

Quand un Discours renferme beaucoup de parties, dont chacune éxige des preuves à part, si on établissoit le sens de chaque partie avant que d'en prouver aucune, l'Auditeur languiroit dans l'attente des preuves, & peut-être s'acoûtumeroit à s'en passer; & la nécessité de reprendre chaque partie, pour en établir la certitude, entraineroit à des longueurs fatigantes.

Choix des Preuves.

II. Ceux qui employent toute ſorte de preuves, contens d'entrainer la multitude ignorante, cherchent plûtôt à ſe faire un gros parti qu'à illuſtrer la vérité, & ils l'expoſent de plus aux inſultes de ſes adverſaires.

Celui qu'un ſincère attachement à la vérité rend difficile ſur les preuves, s'il lui arrive de ſe méprendre, loin de s'irriter contre ceux qui le déſabuſent, il leur en ſait, au contraire, bon gré. Une Objection d'une évidence reſpectable fait toûjours plaiſir à ceux qui aiment la lumiére, & elle ſera toûjours bien reçuë.

Motifs qui attachent à un ſentiment.

III. Quand tout le zèle qu'on a pour un ſentiment, eſt fondé uniquement ou principalement ſur la ſupoſition qu'il eſt vrai; dès qu'on en reconnoit l'erreur, on le quitte avec le même zèle qu'on le ſoûtenoit. Mais quand nous nous attachons à une opinion, par le penchant aveugle de l'amour de nous mêmes, & de tout ce qui s'en répand ſur ce qui nous apartient, nous regardons ceux qui la combattent, comme les ennemis de nôtre gloire & de nos plaiſirs.

La délicateſſe ſur des preuves, la tran-

tranquilité avec laquelle nous écoutons ceux qui ſont dans des ſentimens différens des nôtres ; l'amitié que nous conſervons pour eux quand ils ſont honnêtes gens, peut nous éclairer ſur les motifs qui nous dominent.

Il arrive quelquefois aux perſonnes qui ont de la pieté d'être plus obſtinés dans leurs illuſions. Le bon témoignage qu'ils peuvent ſe rendre à divers égards, empêche que leur zèle ne leur ſoit ſuſpect.

Dés que la paſſion s'en mêle on fait arme de tout, on ſe bat à toute outrance, & on ne s'aperçoit pas qu'en voulant parer un coup, on ſe livre à un autre beaucoup plus redoutable ; c'eſt ainſi que les Chrêtiens acharnés les uns contre les autres, ſacrifient la Religion à l'Orthodoxie.

Du nombre des Preuves.

IV. UNE preuve, en qualité de plus ſimple, peut rendre plus aiſée l'intelligence d'une autre, ſans lui ſervir pour cela de fondement, car en ce cas, celle qui ſert d'apui & celle qui en tire ſa force, n'en compoſent qu'une ſeule, plus étenduë à la vérité, & tournée un peu differemment.

D'un Argument en faire deux c'eſt tromper celui qu'on enſeigne, & l'embarraſſer par une fauſſe multitude: Mais c'eſt lui rendre un vrai ſervice, de lui préſenter une même preuve ſous diverſes faces, il la répéte ſans ennnui & ſe la rend familiére au point de ne l'oublier jamais. C'eſt ici où les exemples & les comparaiſons ont lieu, & où il eſt à propos de s'acommoder à la différente portée & aux différens goûts des hommes.

Quand une preuve eſt compoſée, il me ſemble qu'on feroit bien d'en établir les fondemens l'un après l'autre, chacun avec toute la briéveté que l'évidence peut ſouffrir, & après que le détail de ſes parties l'auroit dégagée d'obſcurité, on pouroit, ſans lui rien faire perdre de ſon évidence, en raſſembler les parties en un mot, & la faire aiſément comprendre nonobſtant ſa briéveté.

Une preuve bien démonſtrative doit ſuffire, ſans contredit, pour convaincre un homme raiſonnable; & mille preuves dont chacune eſt foible, ne méritent non plus d'ètre comptées pour une preuve véritable, que mil-

le ſtatues ne peuvent paſſer pour un homme vivant.

Quand on tire ſes Argumens des circonſtances, l'aſſemblage des preuves leur donne une force, que chacune en particulier étoit éloignée d'avoir.

On a étendu mal à propos à toutes les preuves, ce qui ne convenoit qu'à cette eſpèce, & on s'eſt imaginé qu'il n'y avoit qu'à entaſſer pour démontrer.

C'eſt toûjours ſe corriger d'une erreur, que de ceſſer de prendre pour preuve ce qui ne l'eſt pas.

Les petits génies, & ceux qui ne ſe conduiſent que par préjugés & par paſſion, regardent comme un outrage à la vérité & une lacheté à ſon égard, que de renoncer à quelqu'une des preuves dont on s'eſt ſervi pour l'établir, au lieu que cette délicateſſe eſt un effet du reſpect qu'on a pour elle, & de l'intérêt qu'on prend à ſon honneur.

Plus on entaſſe de preuves, moyennant qu'elles ſoient ſolides, plus fortement on démontre le tort qu'on auroit de ne pas ſe rendre à une vé-

rité qui se fait jour par tant d'endroits.

Mais dès qu'il s'agit, non de convaincre, mais d'émouvoir, la multitude des raisons embarrasse le cœur, le distrait & le rend moins susceptible des mouvemens qu'on a dessein d'y faire naitre. Dés qu'on y est entré par une ouverture, il n'en faut pas sortir pour chercher à y entrer par une nouvelle : Il faut pousser les raisons qui ont commencé à l'ébranler jusqu'à ce qu'elles le terrassent.

Argumés communs

V. C'EST une grande faute de relever le parti que l'on prend, par des considérations dont un homme qui est dans des sentimens oposés peut également se servir. C'est faire comme les joueurs de paume qui se renvoient la balle l'un à l'autre.

Argumés *ad Hominem.*

VI. QUELQUEFOIS les Argumens qu'on apelle *ad Hominem*, fondés sur les hypothèses d'un adversaire qu'on refute, sont très solides en eux mêmes. Quelquefois leur usage se borne à fermer la bouche à des obstinés, & à les amener par là à examiner tout de nouveau, un sujet sur lequel ils se croioient assez instruits.

VII.

VII. COMME l'Esprit de dispute fait perdre beaucoup de tems, sappe la charité, & souvent même fait disparoître la Vérité, il est de la sagesse de retrancher, autant qu'il se peut, tout ce qui sert à la nourir. Il faut diminuer les Controverses

Qu'on n'entreprenne jamais de discuter une Controverse, avant que d'en avoir bien examiné l'importance. Qu'on établisse scrupuleusement l'état de la Question, afin de mettre à part ce dont on convient d'avec ce dont on dispute. Qu'on s'aplique enfin à découvrir, si cette Controverse n'est pas la suite de quelqu'autre, dont le dénouëment suffiroit pour la terminer.

VIII. LES Objections peuvent avoir leur usage, elles épargnent la peine de chercher soi même, si on ne s'est point égaré, & si l'on a suffisamment éclairci son sujet. Le vrai dévelopé a de nouveaux charmes, lorsque des difficultés qui sembloient devoir l'obscurcir, lui donnent un nouveau degré d'évidence. Méthode de répondre aux Objections.

Quand on peut faire comprendre que plusieurs objections n'en forment qu'une seule, variée sous differentes

 faces,

faces, on ſatisfait également, & le penchant naturel qui éloigne l'homme de la peine, & l'inclination louable qui l'attache à la vérité.

Un homme ſage content de répondre ſolidement à ce qu'un adverſaire a allegué de plus fort, & de plus raiſonnable en aparence, ne ſe donnera point le ſoin d'incidenter ſur tout ce qui lui eſt échapé de foible: Ce ſeroit un moyen d'éterniſer la diſpute, laquelle enfin ne rouleroit que peu ſur le ſujet principal.

Rétorſion IX. On ferme la bouche à un adverſaire par la voye de la Rétorſion, c'eſt-à-dire, en lui montrant que la difficulté qu'il propoſe ne tombe pas moins ſur l'hypothèſe qu'il défend, que ſur celle qu'il condanne. Cette réponſe devient plus forte, ſi on fait voir qu'il eſt encore plus difficile dans ſon hypothèſe, de réſoudre cette difficulté. Mais comme cette maniére de répondre pouroit donner lieu à un troiſiéme de s'élever également contre les deux ſentimens, après avoir retorqué, il eſt important de faire voir que l'hypothèſe dont on entreprend la défenſe, ſe tire de

la

la difficulté, au lieu que l'autre ne peut s'en démêler. On se sert encore de la Rétorsion pour fermer la bouche à un adversaire chicaneur & présomptueux.

Mauvaises voyes de répondre.

X. LES *Invectives* flêtrissent ceux qui s'en servent. Les voyes de fait déshonorent la Vérité, & font l'opprobre de la Nature humaine. Si elles avoient toûjours eu lieu, on auroit anéanti tous les moyens de s'éclairer. Souvent ces précautions font plus de mal que de bien, & on soupçonne qu'on n'a défendu un Livre, que par l'impuissance où l'on se trouvoit d'y répondre. Si on défend les Livres des Hérétiques, défendra-t-on aussi les Livres des Orthodoxes, au cas que leurs objections s'y lisent sans déguisement.

Ce qu'on a proposé autrefois comme un moyen sûr d'anéantir les disputes, s'est changé en une grande dispute qui s'embrouille tous les jours plus.

Une suitte des plus indignes de ces voyes de fait, c'est que l'acusateur, qui se trouve lui même avoir témérairement acusé, demeure impuni,

 pen-

pendant que l'innocent reſte chargé de la haine des hommes en place, que l'acuſateur a expoſé, & qui en ont une ſecrette honte.

Quelquefois & ſouvent même, on élude une difficulté ſans la réſoudre. Un compliment, un trait d'Hiſtoire, une raillerie, une figure de Rhétorique, une réflexion pieuſe, mais hors de ſa place, une remontrance grave; tout cela fait oublier la difficulté à des Eſprits peu attentifs, ils la ſupoſent réſolue, parce qu'on n'a pû y repliquer.

Difficultés qui n'ébranlent pas la certitude.

XI. Il eſt quelquefois des objections qui font venir dans l'Eſprit des preuves d'une nouvelle force; & quand un ſentiment eſt établi ſur des preuves bien nettes & bien convaincantes, on ne doit pas laiſſer ébranler ſa certitude par des objections, dont la ſolution ſupoſe viſiblement des connoiſſances qu'on n'a pas, ſur tout quand on voit clairement d'où vient qu'on ne les a pas. Il ſeroit ridicule d'attendre de croire quelque choſe, juſques à ce que l'on ſçût tout.

Méthode de propoſer les difficultés.

XII. Quand les difficultés ſe préſentent naturellement, on ſait bon gré

gré à celui qui les propose, & les résoud, sur tout quand la réponse est tirée des principes mêmes du sujet à l'éclaircissement duquel on travaille. Mais il en est qui se donnent des entorses pour en trouver, & après avoir épuisé leur feu dans cette recherche, ils n'y répondent qu'obscurément, ou leur Auditeur fatigué ne comprend qu'à demi leur réponse.

XIII. RIEN n'est plus juste que de laisser aux jeunes gens la liberté de proposer les difficultés qui leur viennent naturellement dans l'Esprit, ou que la diversité de leurs lectures leur fournit. Mais il est pernicieux de les engager à en chercher, & à faire des efforts pour embrouiller ce qui est clair.

Des Disputes de l'Ecole.

On doit faire plus de cas de la netteté avec laquelle ils proposent leurs Argumens, que de la force même de leurs objections, & sur tout de la multitude de leurs instances, effet presque ordinaire de leur prévention & de leur opiniâtreté.

La politesse & la douceur y doivent toûjours régner, & en faire la premiére loi.

Il en faut bannir les termes barbares & les expreſſions équivoques. Du moins l'Opoſant & le Répondant doivent également ſe faire un devoir de les éclaircir dès qu'on leur en demande l'explication.

Les matiéres propoſées doivent être effectivement diſputables, de peur que les jeunes gens ne prennent l'habitude de ſe ſoulever contre l'évidence, & d'y fermer les yeux. Il importe encore de choiſir pour matiére de la diſpute, des Queſtions intéreſſantes & véritablement dignes d'attention. En s'acoutumant à la bagatelle, on perd peu à peu le goût du ſolide, & des riens viennent à paroître de grandes choſes, dès qu'ils ne ſont pas communs.

L'empreſſement pour les objections jette ſouvent dans l'erreur & diſpoſe au Pyrrhoniſme ; Le goût de la contradiction empêche de ſaiſir le vrai ſens d'un Auteur ; & quand il a la ſincérité d'avouer qu'il ne s'eſt pas exprimé avec aſſez de préciſion, on aimeroit mieux qu'il s'obſtinât à ſoûtenir la penſée qu'on lui attribuoit, afin de triompher de lui plus hautement.

Souvent on auroit été de ſon ſentiment s'il avoit dit tout le contraire de ce qu'il a poſé en fait.

Il eſt fort naturel de penſer que l'Eſprit de diſpute qui s'eſt ſi fort emparé des Académies, & qui de là a paſſé dans les Livres, où il devroit règner le plus de modération, que cet Eſprit, dis-je, & les groſſiéretés qui l'acompagnent, doivent en bonne partie, ſi ce n'eſt pas leur origine, du moins leur acroiſſement, à l'yvrognerie qui règnoit autrefois parmi les Etudians, & dès là parmi les Profeſſeurs même, qui avoient de la peine à quitter une habitude fortement contractée dès leur enfance.

Dans les Univerſités les Diſputes & les Inſtallations au Doctorat, ſont à peu près les ſeuls ſpectacles dont on ſe regale. On aime donc à les multiplier, à les varier, & à les faire durer, de même qu'à les rendre piquans. On aime que la confuſion règne dans les Diſputes, ſans quoi elles ſeroient trop vite terminées, & comme dans les piéces de Théatre, on veut des incidens qui embrouillent tout, & qui par les ténèbres qu'ils répandent, tien-

nent

nent en ſuſpend les Auditeurs. On y aime encore les groſſiéretés, les mauvaiſes pointes, les fades alluſions, les emportemens même. Tout cela amuſe agréablement des jeunes gens féroces, qui aiment les querelles, & que l'uſage d'un certain monde n'a encore ni poli, ni adouci.

Des Diſputes dans les Converſations

XIV. LES Cercles & les aſſemblées nombreuſes ſont des Théatres peu propres à des diſputes dont on puiſſe tirer du fruit. Il y a trop d'honneur pour le victorieux, & trop de confuſion pour le vaincu; on badine, on mêle des plaiſanteries parmi les ſujets les plus ſérieux, on y oublie à tout coup l'état de la Queſtion, & celui qui eſt éxact à vouloir y ramener, déplait, importune, & paroit ſe charger du perſonnage odieux de Précepteur.

Il ne faut jamais diſputer qu'avec ceux qui aiment aſſez la vérité, pour ne pas ſe faire une peine de l'aprendre d'autrui. Il faut faire quand on diſpute, ce que feroient deux amis qui prendroient des meſures pour bien établir un procès, auquel l'un & l'autre prendroient le même intérêt, & qui

qui par conſéquent ne chercheroient & ne poufferoient des difficultés, que pour s'aider l'un l'autre à en trouver une ſolide & évidente ſolution.

Une Diſpute doit encore être regardée comme une conférence, où chacun cherche à augmenter ſes lumiéres, en y joignant celles d'un autre, & où l'on s'aide réciproquement à éxaminer la juſteſſe de ce qu'on a penſé.

Un Opoſant au lieu de preſſer celui dont les ſentimens différent des ſiens, lui doit laiſſer tout le tems de réflèchir, & par ſa modeſtie, faire voir qu'il ne cherche pas à vaincre, mais qu'il eſt ſatisfait, pourvû qu'avec le tems la vérité ſe faſſe jour.

On n'aura pas de peine à ſe donner ces ſoins à l'égard des perſonnes qu'on eſtime & qu'on aime. Et quant à ceux pour qui l'on n'a ni eſtime ni conſidération, à quoi bon diſputer avec eux? Enfin quand on s'y trouve obligé, moins on les aime, plus on eſt intéreſſé à ne les refuter pas ſans de bonnes raiſons; & le moyen de répondre à propos, ſi on ne ſe procure pas le calme néceſſaire, pour bien connoître ce qu'ils penſent.

Celui qui ne se propose de ramener un homme de l'erreur que par pur amour de la vérité, ne sauroit acompagner ce qu'il allégue, de fiel, ni d'aigreur, ni de mépris, ni d'aucun indice de mauvaise volonté.

Mais dans les Disputes, la découverte de la vérité n'est qu'un simple prétexte, tout comme l'amusement est le prétexte du jeu : Le fait est qu'on joue pour gagner, & qu'on dispute pour briller.

Rien n'est plus rare qu'un cœur obligeant qui se fait un plaisir d'aider aux autres à trouver la vérité; c'est une gloire qu'on veut avoir tout seul, & rien n'est plus commun que des Esprits envieux qui se plaisent à retarder & à embarrasser les autres par des contestations : Ils comptent pour gagné un tems qu'ils leur font perdre, & il leur paroit qu'ils avancent eux mêmes quand ils retardent les progrès d'autrui.

Des Railleries & des Injures.

XV. A quoi servent les jeux d'Esprit & les Railleries ? A irriter peu à peu. Et quel est l'effet de l'indignation que deux Disputans conçoivent l'un contre l'autre, si ce n'est de leur

faire

faire perdre de vuë la vérité qui échape, dès qu'on ne la cherche plus d'un Esprit tranquile ? La prévention revient à mesure que la passion s'augmente.

On voit quelquefois des Conférences dont les Tenans paroissent s'aprocher & n'être pas loin de s'unir. Mais la démangeaison d'écrire avec esprit, de briller & de pointiller, prenant dans les repliques, la place de la douceur & de la charité qui sembloient animer les premiers discours, plus les Conférences se multiplient, plus l'éloignement redouble. On se retracte & on nie d'avoir jamais acordé ce qu'on avoit cedé dabord. Dès que la querelle s'échauffe, le meilleur est de la terminer par son silence. Si l'on s'est rendu digne d'être traité rudement, ce n'est point par des retours de duretés qu'on se justifiera.

Contentés vous de combattre vôtre adversaire par de bonnes raisons. Dans le chagrin de se voir vaincu, ce lui seroit une grande consolation qu'un prétexte pour se facher.

Dès que les démêlés personnels prennent la place des choses, le Public méprise ceux qui l'ont diverti.

Quand on se sent embarrassé par une objection, au lieu d'y répondre brusquement, qu'on en prenne ocasion d'éxaminer de nouveau ses principes, de les étendre, de les mettre dans un plus grand jour, de les retoucher, & d'y faire des corrections s'il est nécessaire. Ce n'est pas à celui qui aura ocasionné ces nouvelles connoissances par son obstination, que le Public en fera honneur.

Comme en matiére de Religion, chacun presque se fait un devoir de respecter ses préventions : Tout ce aussi qui s'éloigne de la douceur & de la modération, rebutte & irrite plus, sur ce sujet que sur tout autre, ceux qu'on entreprend de désabuser.

C'est à quoi les Théologiens devroient penser plus soigneusement qu'ils ne font. Ils enléveroient par là aux Libertins le plaisir de dire : L'ENVIE, LA HAINE, LA COLE'RE & LES CONTENTIONS *que les Théologiens se permettent, sont-elles moins des* OEUVRES DE LA CHAIR *que les Passions pour lesquelles ils nous censurent avec tant de sévérité ?*

Lorsque de part & d'autre on con-

convient de la juſtice de certains Principes, & de l'utilité qu'on tireroit de leur obſervation; ſi une coûtume autôriſée par le tems, en fait regarder l'oubli avec indifférence, le ridicule qu'on répendra à propos ſur cet oubli, poura ſervir à en ramener, en ouvrant les yeux avec plus d'attention ſur le tort qu'on a de perſeverer dans cette négligence.

Précautions néceſſaires à ceux qui manient des Controverſes

XVI. Un homme qui par ſes manières bruſques & ſes airs de hauteur, paroit exiger que ſes ſentimens ſoient reçus ſans replique & avec ſoûmiſſion, travaille à dominer ſur la conſcience des autres, qui ne doit ſe ſoûmettre qu'à l'évidence.

Il faut s'inſtruire attentivement, modeſtement, tranquilement, ſur ce que penſent les autres, avant que d'en entreprendre la réfutation. Se permettra-t-on d'imiter un Juge qui ſe borne à lire les écrits d'une des parties, parce qu'il eſt de ſon intérêt de lui donner gain de cauſe, & qu'il s'expoſeroit trop s'il la condannoit?

On ne ſait ſûrement que ce qu'on a parfaitement éxaminé. Or on ne ſe met en état de bien éxaminer ce qui

est tant soit peu composé, que par une étude très apliquée & un long usage des règles qui doivent conduire nôtre raison, & former à l'habitude de respecter l'évidence & de ne se rendre qu'à elle.

Le moindre mouvement d'aigreur, la moindre étincelle d'impatience suffit pour nous rendre suspectes toutes nos Conclusions. Quand nous estimons, quand nous aimons ceux qui ne pensent pas tout à fait comme nous, quand par ces dispositions de cœur, nous nous faisons une extrême peine de les contredire, & que l'amour pure & dominante de la Vérité peut seule nous engager à faire ces démarches, alors nous pouvons nous permettre de conferer, de proposer nos raisons, de les comparer avec celles des autres, & de les prier d'en faire de même.

Si dans ces Conférences nous sentons s'élever quelque commencement de passion & de vivacité, pour foible qu'il soit, nous devons devenir suspects à nous mêmes, & interrompre la dispute jusques à ce que le calme soit rétabli.

Tout

Tout honnête homme doit s'acabler de honte & de reproches, dès qu'il ſe ſent atteint de la ridicule fantaiſie de vouloir règler les idées d'autrui par les ſiennes, & qu'il s'aperçoit tenté de haïr ceux qui ne ſe rangent pas avec aſſez de promptitude à ſes ſentimens, ſur tout s'il n'eſt pas parfaitement aſſûré de les avoir examiné avec toute la circonſpection néceſſaire pour être au deſſus du ſoupçon de témérité.

Un bon cœur ſe ſolicite ſans ceſſe à s'aprocher des autres, & à chercher dans leurs ſentimens, bien expliqués, bien dévelopés, tout ce en quoi ils peuvent convenir avec lui. Dans ce en quoi ils différent, il tolère tout ce qu'il peut tolerer, & il ne le combat, non plus que le reſte, qu'autant qu'il en peut trouver des ocaſions favorables. La charité & la prudence s'uniſſent pour éloigner tout ce qui pouroit le faire ſoupçonner d'une humeur contrediſante & amie de la diſpute.

Lorſque l'obſcurité des matiéres empêchera d'alleguer des preuves bien convaincantes, on doit penſer à s'inſtruire,

truire, au lieu de penser à corriger les autres.

Pour réüssir il faut étudier le naturel des hommes. Au lieu de heurter de plein frond les sentimens qu'on souhaite de faire abandonner, il faut aller par degrès. 1. Poser des Principes & les établir distinctement. 2. Attendre qu'on se soit familiarisé avec eux. 3. En tirer peu à peu des Conséquences où l'évidence règnera.

Il est des naturels si fixes, & des Esprits si foibles, que si on vouloit arracher de leurs entendemens de certaines erreurs favorites, on ébranleroit chez eux la persuasion des Vérités les plus importantes.

Nous devons écouter les autres avec la même attention & la même docilité, que nous demandons d'eux; c'est les traiter en fréres, nous les en assûrons, & si nous ne le faisons pas, nous sommes des trompeurs & des hypocrites.

Dans ces cas il pouroit arriver que celui qu'on croioit dans l'erreur, tirera lui même de celle où l'on étoit. Ces cas ne sont pas sans exemple, & ces exemples sont voir le ridicule

& l'injuſtice de l'intolerance, car alors ira-t-on déferer celui dont on a été éclairé, & ſe déférera-t-on avec lui ?



CHAPITRE XII.

Des Diſcours & des Compoſitions diſtinguées par Articles.

I. BIEN des traits échapent à une attention fatiguée. Il eſt tout à fait important de la ménager, & de lui rendre l'intelligence des choſes, & l'éxamen des preuves plus facile. C'eſt un ſoin que les Auteurs doivent à ceux qui ſe donnent celui de lire leurs Ouvrages. Avantages des articles ſéparés.

Une Compoſition diſtribuée par Articles offre naturellement les ocaſions, ſoit de réflèchir ſur ce qu'on vient de lire, ſoit de ſe repoſer avant que de paſſer plus outre ; au lieu qu'un diſcours ſuivi & lié entraine comme un Torrent ; on le ſuit, ſans ſavoir non plus venir à bout de faire repoſer ſon attention que ſes yeux.

Les

Les bornes de nôtre Eſprit demandent que nous conſiderions châque partie ſéparément, avant que de les comparer enſemble & de les regarder d'un ſeul coup. Cependant les particules qui ſervent à lier un Diſcours continu, ſemblent avertir, qu'on ne ſauroit bien entendre ce qui ſuit, ſans conſerver préſente l'Idée de ce qui vient de préceder.

L'Intelligence de ce qui précéde ſe reduit ſouvent, à préparer l'attention, & à la placer dans un certain point de vûë.

Cauſes des diſcours continus.

II. La Méthode opoſée qui a ſi long-tems règné, doit vrai ſemblablement ſa naiſſance aux Avocats. Leur but étoit de ſortir victorieux du barreau : Or un Diſcours continu eſt plus propre à éblouïr les Juges, & à entrainer les Auditeurs, que s'il étoit partagé en articles. Les Juges mêmes mettoient plus aiſément à couvert leur honneur, par l'embarras ou les Auditeurs ſe trouvoient de diſcuter la Juſteſſe des ces Diſcours.

Mais ces raiſons même doivent condanner cette Méthode, dans l'Eſprit

prit d'un Philoſophe, dont toutes les vûës aboutiſſent à établir la Vérité, & en faciliter l'Intelligence & l'Examen.

III. POUR autoriſer cette méthode, on diſoit qu'il n'y en a point où l'Art ſoit mieux caché. Mais pourquoy avoir honte de ce qu'on aprouve, puiſqu'on s'en ſert.

Raiſons par où on l'apuioit.

Cette maxime eſt duë à la *Vanité*, qui aime pa: deſſus tout la *Diſtinction*. Chaqu'un peut aquerir, mais perſonne ne peut ſe donner des talens naturels, & par là ceux qui en ont ſont plus ſûrs qu'on les diſtinguera.

S'il faut cacher l'Art.

On eſt obligé de ſe reconnoître inférieur à celui, qui ne doit rien qu'à ſon heureux naturel, on le croit capable de tout.

De l'Art formé ſur les Règles de l'Ecole, Art où règne la ſéchereſſe, la contrainte, la barbarie, y a-t-il de conſéquence à un Art plus raiſonnable ? On ne ſauroit déplaire en ſuivant des Règles formées ſur le bon goût, & ſur le véritable Art qui en eſt la perfection.

Un Auteur déplait lorſqu'il laiſſe paroître tout le ſoin qu'il s'eſt don-

né pour plaire : On se permet plûtôt de le payer d'ingratitude, que de convenir qu'on lui ait autant d'obligation, qu'il paroit prétendre en mériter.

Tout ce qu'on souffre, dans l'âge de la jeunesse, sous des Maîtres, tristes, impérieux, opiniâtres, rebutans, dispose insensiblement le cœur à prendre, & à garder de l'aversion, pour tout ce qui a du raport à ce qui se traitte dans les Ecoles, & qui en reveille l'idée.

Ceux que l'ambition détermine à l'étude, sont fiers, & impatiens. Ceux qui s'en font un Métier pour gagner leur vie, pressez par la nécessité, la passent presque toute entiére dans la contrainte. Ceux que le mauvais état de leurs affaires détermine à la retraitte, sont sujets à y porter un fond d'ennuis & de regrets, au moins dans les commencemens. Ceux qu'un esprit de superstition sépare du commerce des autres hommes, prennent une humeur triste & austère.

Les désagrémens de la dépendan-

ce, & d'un ſervile & aſſidu aſſujettiſſement, émouſſent la vivacité de l'eſprit humain. Ajoutez à cela que les infirmitez d'un âge qui s'avance, tems auquel on donne ordinairement des ouvrages, tourne le cœur au chagrin beaucoup plus qu'à la joye.

Par ces raiſons, la République des Lettres ſe trouve preſque toute compoſée de ſujet trop ſérieux & trop ſombres, & ce ſombre ne manque pas de ſe communiquer à ceux qui les fréquentent, & à ceux qui les liſent.

Il eſt des gens qui pour faire parade de leur habileté, ou quelquefois pour prévenir les Critiques, rendent raiſon de l'ordre dans lequel ils traittent leurs ſujets, juſtifient leur Méthode, en un mot étalent leur art; en quoy ils ſe donnent une peine qui fatigue leurs Auditeurs, & dont on les diſpenſeroit volontiers.

Il en eſt dont les ouvrages laiſſent paroître comme l'empreinte des efforts, qu'on s'eſt donné pour les compoſer.

Un Auditeur entre naturellement

dans cette peine ; il aime qu'on l'en dispense & qu'on lui laisse croire que les idées d'un discours, & les termes dans lesquels on les exprime, se sont présentez à l'esprit de celui qui l'a prononcé, avec la même facilité, qu'elles s'offrent à l'esprit de celui qui l'écoute.

La Nature offre aux sens de tous les hommes des varietez infinies. On se dispose par là à s'ennuier de l'égalité, & une Méthode assujettie à un petit nombre de préceptes, qu'elle suit toûjours à la lettre, rebute bientôt parce qu'elle manque de varieté. On se dégoute donc d'un Art contraint, sec, & qui s'opose à la fécondité de l'esprit humain, fait pour imiter celle de la Nature.

Réflexion sur les Défauts d'autrui : "La raison pour laquelle on voit tant "de gens affecter de se servir des ter- "mes de l'art ; c'est parce qu'ils n'en "sçavent que ces termes. Un hom- "me se croit *Théologien* quand il sait "dire *Hypostase*, au lieu de *Personne*.

Des Passions. IV. Le Discours continu passe pour plus propre à exciter les passions. Mais si l'on veut exciter des passions dura-

durables, il faut les établir ſur la juſteſſe des raiſons & l'évidence des idées qui les recommandent & qui les autôriſent.

Un homme qui veut les faire naitre doit : 1. Se former des idées exactes des objets auxquels ces paſſions ſe raportent : 2. Fixer ſon attention ſur l'idée de ces objets, ſe les rendre préſens : 3. Quand il ſe ſentira lui même ému par ces conſidérations, s'il s'eſt formé un ſtyle juſte & aiſé, des expreſſions exactes, judicieuſes, vives, tomberont de ſa plume, conformément aux mouvemens qui l'agitent, & par leur moyen, mettant ſon Auditeur dans le même point de vûë, il obtiendra aiſément qu'il voye & qu'il ſente de même.

Après avoir composé un Diſcours, pour en obtenir plus ſûrement l'effet, on l'examinera ſévèrement ſur la Nature & les Règles de la paſſion qu'on ſe propoſe d'exciter. Sur tout on aura ſoin de ne laiſſer échaper aucun trait qui ne ſe raporte à la paſſion qu'on veut faire naitre. Il faut que l'eſprit ſe livre ſans partage à ce qui doit l'ocuper tout entier.

Quand même des Passions ne sont pas oposées, il suffit qu'elles soyent différentes, pour empêcher l'effet l'une de l'autre.



CHAPITRE XIII.

Des Dialogues.

Difficulté.

I. PEU de gens sont capables, dans la solitude du cabinet, de conserver tout le feu nécessaire, pour s'exprimer avec cette varieté & ces tours aisez & naturels, qui font l'agrément de la Conversation.

Dialogues Scholastiques.

II. QUAND un Maître paroit demander des instructions, on est surpris des sçavantes réponses, que son jeune Disciple lui fait sur le champ. Il seroit plus naturel que le Maître conduisit lui même son Disciple; par une suitte de demandes, à découvrir les véritezl qu'il veut lui faire comprendre.

Utilité des Dialogues.

III. LE Dialogue délasse l'attention, en même tems qu'il l'ocupe, le plaisir qu'on y trouve soutient les forces & les renouvelle. Nés pour la Société

té & affermis, par une longue habitude, à y chercher nos récréations, tout ce qui en revêt l'aparence, nous offre déja un ſpectacle agréable, & la ſolitude ayant été très ſouvent une ſources d'ennuis, nous aimons tout ce qui en éloigne l'idée : Quand nous liſons un Dialogue, nous prenons part à la converſation, & nous croyons nous mêmes former une partie des idées, qu'elle fait naitre, nous nous ſentons avancer de lumiére en lumiére ſi naturellement, que nous nous attribuons une partie de ces agréables progrès.

IV. CELUI qui veut réüſſir en écrivant des Dialogues, doit premiérement faire choix d'une matiére propre à la converſation & celles qui y ſont propres, ne le ſont pas toutes également. En ſecond lieu, il doit ſe rendre ſon ſujet ſi familier, que ſon attention lui reſte aſſez libre, pour pouvoir la donner toute entiére, ou preſque toute entiére aux tours avec leſquels il ſe propoſe de s'exprimer. En troiſiéme lieu, les caractères de ſes Interlocuteurs doivent exactement répondre à ce deſſein, & s'y trou- Règles.

ver tous propres ; en quoi il lui sera plus aisé de réüssir, s'il a connu des personnes précisément de ce caractère là ; il lui sera beaucoup plus facile de les bien imiter ; il lui semblera à lui même qu'il les entend.

Des moyens de répandre de l'agrément dans les conversations.

V. Un trop grand nombre de circonstances doivent influer sur la varieté, & les agrémens d'une conversation, & elle doit être trop naturelle, & trop éloignée de toute contrainte, pour s'assujettir à un certain nombre de Règles. C'est d'un fond si bien préparé, qu'il n'ait plus besoin de s'assujettir à des Loix, que par tout ce qui plait dans la conversation.

Premiérement il ne faut pas se hasarder de parler sur les sujets, que l'on ne connoit pas assez nettement. & si, dans quelques circonstances, on se trouve obligé d'en parler, il n'en faut jamais rien dire au delà de ce qu'on sait, & chercher plûtôt à se faire instruire, qu'à instruire les autres.

Reflexions sur les Défauts d'autrui, Il n'est permis d'aimer à parler, " qu'à celui qui sait ce qu'il doit dire. "

La

La converſation eſt une reſour- "
ce contre l'ennui. Mais la conver- "
ſation de ceux qui ne ſavent rien "
eſt plus ennuieuſe que leur ſilen- "
ce ".

Quand même on penſe juſte ſur un ſujet, ſi on n'en eſt pas aſſez maître ; les efforts, qu'on fait pour s'énoncer, fatiguent ceux qui écoutent & l'embarras, où l'on eſt, les embarraſſent eux mêmes.

C'eſt encore pour éviter cet inconvénient, qu'il eſt très néceſſaire de bien poſſeder la langue dans laqu'elle on s'énonce, afin de pouvoir s'exprimer, avec pureté, avec facilité, & avec varieté.

VI. POUR éloigner de la converſation tout air de contrainte, & pour y paroître parfaitement naturel, le plus ſûr eſt d'ètre dans le fond ce que l'on veut paroître aux autres. Ceux qui ſe déguiſent le plus habilement ne ſauroient tarder longtems à ètre reconnus, & tout bien compté on ſe contraindroit beaucoup moins, à ſe rendre effectivement honnète homme, qu'à le contrefaire.

Utilité de la ſincérité.

Qu'avance-t-on à vouloir imposer aux autres ? Si l'on en juge chacun par soy même , on conclura qu'on ne trompe personne. Quand on croit d'éblouïr les autres par la maniére avec laquelle on tâche de faire penser de soy , est-ce parce que l'on compte su leur peu de discernement , ou si on se livre au plaisir de parler de soy même en bien , sans porter ses vûës plus loin ? En affectant de paroître sous des qualités qu'on n'a pas , on fait soubçonner du déguisement dans celles qu'on a en effet.

Pour plaire il faut faire plaisir , & pour faire plaisir il faut aimer , mais aimer purement , sincèrement , sans interêt , comme un père aime ses enfans , & comme un frère véritablement tel & digne de ce nom , aime ses frères. Quand on se fera un plaisir du plaisir des autres , quand , en travaillant pour leur utilité , on se trouvera assez récompensé par le plaisir d'avoir réüssi , quand , dis je, on aura le cœur ainsi disposé , les choses qu'on dira , & la maniére dont on les exprimera , n'auront rien qui

ne

ne ſoit gouté. Ces diſpoſitions de cœur répandent, dans tout ce qu'on dit, & ce qu'on fait, des agrémens qu'aucun Art ne ſauroit donner.

La fantaiſie de vivre dans l'imagination des autres de s'y établir, de s'y agrandir, eſt un des plus grans égaremens où l'on puiſſe tomber: Celui qui, pour paroître ſavant, parle hardiment de tout, met toûjours plus d'embarras dans ſes idées, & s'acoûtume tous les jours d'avantage à ſe payer de mots, & à parler ſans ſavoir ce qu'il dit.

Un homme dont l'inclination dominante va à obliger, & à ſe rendre plus véritablement vertueux, parle pour les autres, & non pas pour ſoy, & quelque ſuperiorité de génie qu'il ait, il n'importune point, il ne pèſe point, parce qu'il ne penſe point à ſe faire ſentir.

Le plaiſir, qu'on ſent à obliger, fait écouter les autres avec attention, & ſaiſir avec empreſſement les ocaſions d'aprendre tout ce qu'ils diſent de juſte, & d'en profiter. Avec des perſonnes de ce caractère, on ſe trou-

ve de l'esprit, au lieu qu'il en est avec qui l'on n'en a jamais.

L'homme né pour la liberté, veut toûjours se servir des droits qu'on a tort de lui contester. Celui qui régente dans la conversation est regardé comme un Usurpateur.

Les maniéres les plus naturelles, sont toûjours les plus gracieuses; or l'homme est un Etre à qui rien ne doit paroître plus naturel, que la Raison, & la Douceur.

A proportion que la Raison & la Douceur domineront dans un homme, il se taira à propos, & il parlera quand il le faut, supose qu'il ait d'ailleurs l'esprit assez juste, pour ne pas donner dans de fausses pensées, & assez étendu pour faire, sans se géner & se contraindre, une suffisante attention à toutes les circonstances du lieu, du tems, & des personnes, afin d'y proportioner exactement, & ce qu'il dira, & la maniére dont il le dira.

Jusques à ce qu'on se trouve ainsi préparé, & qu'on ait formé son intétieur sur ces Principes, le meilleur parti sera de se taire, ou du moins de parler fort peu.

VII. Ces Conseils sont faciles à donner, ils se présentent très naturellement. Mais c'est une grande tâche que de se procurer toutes les dispositions d'esprit & de cœur, qu'ils recommandent. On voit dabord que le commerce du monde y peut beaucoup plus contribuer que la solitude; mais ce commerce à aussi ses inconvéniens.

Conseils qui conduisent à aquerir les talens de la conversation

Il est des gens qui s'imaginent toûjours d'avoir raison : Il en est qui ne cherchent qu'a vétiller, qui écoutent mal pour avoir souvent ocasion de contredire : Il en est, qui dans un quart d'heure parlent de tout, & qui, en même tems, parlent des heures entiéres, sans rien dire : Il en est qui croiroient se faire tort & faire tort à l'assemblée, s'ils négligeoient de se servir de toutes les ocasions qui se présentent de faire voir ce qu'ils savent, comme si eux seuls savoient tout. Parmi les femmes sçavantes, il s'en trouve de précieuses : Parmi les hommes de Lettres il s'en trouve encore un plus grand nombre de pedans. Il y en a qui au lieu d'écou-

ter la réponse que vous faites à une premiére objection, ne donnent leur attention qu'à en chercher une seconde. Les uns ennuient par un continuel sérieux : D'autres inquiétent en badinant sur toute sorte de sujets : Il y en a qui pèsent, parce qu'il se font une loi de ne rien dire que de préparé, sans se mettrre en peine, si le sujet, qu'ils épient l'ocasion de traiter, sera dû goût de ceux dont ils ocuperont l'audience, autant que du leur : On en rencontre, & souvent, dont la Mémoire remplie, d'un certain nombre de Contes, se décharge à grands flots sur de nouveaux Auditeurs ; & non contens de cela les ramènent dès qu'ils en trouvent l'ocasion ; ces gens sont fort incommodes, mais il en est de plus méprisables, ce sont les Bouffons & les Epicuriens : Et il en est encore de plus injustes, & de beaucoup plus odieux ; ce sont des gens qui, mortifiez de ne pas briller autant qu'ils le souhaitteroient, lâchent la bride à tout leur orgueuil, à toute leur malignité, contre ceux qui innocemment, & sans la moindre affectation

de

de vouloir primer, ont le bonheur de se faire mieux écouter, & qui, par là, deviennent malheureusement les victimes des trames les plus basses & les plus iniques.

Enfin la fureur du jeu à presque étouffé l'esprit de conversation, & les fruits qu'on en peut tirer. On diroit que les hommes ne font plus aucun compte d'un avantage qui les élevoit avec tant de distinction, par dessus les autres animaux.

Heureusement les inconvéniens que je viens d'exposer, quoique fort communs ne sont pas d'une universalité sans aucune exception. Loin donc de se laisser décourager, il faut au contraire que les tristes circonstances, dont on est souvent environné, redoublent l'empressement à profiter du commerce des hommes choisis, dont une vertu solide relève le mèrite, d'un esprit cultivé, & enrichi de lumiéres & de talens.

Mais comme l'on est rarement le maître de sa destinée, lorsqu'on est reduit par quelque nécessité à passer sa vie avec des personnes d'un goût oposé, & dont on a à essuyer l'igno-

gnorance, & les hauteurs, on peut par des réflexions se soutenir contre cet abaissement d'esprit, qui est l'effet naturel du joug, & des mauvais exemples. Leur laideur affermira dans la résolution de s'en éloigner.

Dans de tels cas, encore plus que dans les autres, un grands moyen de former son esprit & son cœur, & de s'assûrer, si l'on a fait véritablement des progrès dans l'aquisition des ces talens, & de ces vertus, que je viens de recommander, c'est de réflèchir sur ce qu'on a fait, & sur ce qu'on a dit dans les compagnies ou l'on s'est trouvé; & non seulement sur ce qu'on a fait & sur ce qu'on a dit, mais de plus sur tout ce dont on a été témoin, & d'en juger sur les Règles respectables du bon Sens. Moyennant ces précautions, les fautes mèmes qu'on remarquera serviront toutes à mieux convaincre de la nécessité des principes que je viens de poser, & auront une grande efficace pour déterminer à les suivre constamment.

Avis à ceux qui

VIII. QUOIQU'UN Dialogue par écrit

écrit se fasse ordinairement goûter, à proportion qu'il présente une image plus naturelle de la conversation, cépendant, pour se soûtenir, il importe qu'il soit un peu plus court, on supose que son Auteur a eu le tems de le relire, d'en châtier les expressions & de se rendre plus difficile & plus éxact sur les pensées : On se permet bien des choses dans les conversations, que le hazard fait naitre; & dans un cercle même où l'on demande aussi plus de liberté que de précision, qui n'auroient pas la même grace, & dont le mérite deviendroit pour le moins équivoque dans un Dialogue, exposé pour toûjours aux yeux du public; une allusion qui échape, une raillerie, une saillie, une bagatelle peut paroître amusante, peut même faire un plaisir raisonnable, au moment qu'on la prononce, qui ennuyeroit repetée le lendemain, & deviendroit insuportable ramenée plus d'une fois. Tel est le sort des bagatelles hors d'œuvre dans une composition sérieuse.

écrivent.

IX. SUR les sujets même qui méritent le plus d'être tournés en ridicule,

De la Raillerie.

cule, il faut tellement mesurer ses expressions, qu'aucun de ceux qui les entendent, n'ait juste sujet de se plaindre, que c'est lui qu'on a en vuë : Il n'est pas permis de se donner cette liberté dans un cercle, & difficilement y auroit-elle une seule correction pour effet.

Dès qu'il s'agit de railler, une grande justesse & une grande étenduë d'esprit, doit être soûtenue d'une extrême délicatesse, & d'une véritable repugnance à chagriner qui que ce soit.

La prétendue supériorité d'esprit d'un railleur, si l'on en fait une juste analyse, a beaucoup de hardiesse & de malignité ; aussi ont-ils beau divertir, loin de les aimer on les haït, ou du moins on les craint & on s'en défie.

Plus on a de talens pour bien railler, plus on doit s'en défier, & s'imposer une grande retenue.

Un Supérieur sur tout abuse de son rang, dès qu'il se la permet, hormis que sous une ingénieuse raillerie, il ne couvre une véritable louange.

C'est une cruauté que de railler des infor-

infortunés. Pour ce qui eſt des crimes, ils doivent inſpirer de l'horreur & non pas une envie de rire.

Quand les obcénitez divertiſſent, il eſt à craindre qu'on ait du goût pour elles.

La raillerie n'eſt raiſonable, qu'autant qu'elle eſt utile. S'en faire un métier, c'eſt s'enroller dans la profeſſion honteuſe des Bouffons.

Concluſion.

X. Je ne prétens point étendre le pouvoir des Règles au delà de leurs juſtes bornes. Leur obſervation prévient les défauts ; mais je doute ſi elle ſuffit pour s'élever au très beau & à l'excellent ; c'eſt le fruit du Naturel ; mais d'un Naturel cultivé par la réflexion, & qu'on a eu ſoin de perfectionner par un uſage aſſidu.

Je prétens encore moins avoir donné des Règles & des avis, pour mettre en état de plaire à des gens qui n'ont point une véritable eſtime, ni une affection ſincère pour le mérite, & qui, par là, ne ſont pas dignes eux mêmes qu'on les eſtime & qu'on les aime.

On eſt quelquefois reduit à taire

ſes ſentimens : Mais je ne conſeillerai jamais à perſonne de les trahir, ni de deſcendre à des baſſes flateries, à des puérilitez , & en un mot à d'indigne complaiſances ; les fortunes où l'on s'éléve par la Candeur , & par la Probité , ſont les ſeules dont je fais cas , & il n'y en à point qui ne me paroiſſe trop chérement achetée , par le déguiſement. Je reconnois mieux que jamais le précieux avantage qu'a la liberté pour l'ornement & la ſolide nouriture de l'eſprit ; d'où je conclus que c'eſt un bien , de la perte du quel aucun roit dédommager.

FIN.



INDICE

INDICE

CHAPITRE PREMIER

Ou l'on définit la Logique.

CHAPITRE II.

De la Perception en general.

CHAPITRE III.

De l'Entendement.

CHAPITRE IV.

Des Perceptions des Sens.

CHAPITRE V.

De l'Imagination & des Causes qui la varient.

CHAPITRE VI.

Continuation des Causes qui varient l'Imagination.

CHAPITRE VII.

Des Habitudes, de l'Air, des Alimens, & de l'Humeur.

CHAPITRE VIII.

De la Volonté,

CHAPITRE IX.

Des Inclinations & des Passions.

CHAPITRE X.

Des autres Passions.

CHAPITRE XI.

Des différens Objets de nos Affections.

CHAPITRE XII.

De l'Attention & de la Diligence.

CHAPITRE XIII.

De la Mémoire.

SECTION SECONDE

CHAPITRE PREMIER

Des différens Objets de nos Idées, considerés en eux mêmes.

CHAPITRE II.

Des Raports que les Objets ont avec nous.

CHAPITRE III.

Des Raports de Conformité.

CHAPITRE IV.

Des Raports de Diverſité.

CHAPITRE V.

Des Raports d'Unité.

CHAPITRE VI.

Des Causes & des Effets.



SECTION TROISIEME

CHAPITRE PREMIER

Des Idées Claires & Obscures, Distinctes, & Confuses.

CHAPITRE II.

De la Clarté & l'Obcurité des Mots.

CHAPITRE III.

Des Idées Simples & Composées & des Idées Abstraites.

CHAPITRE IV.

Continuation & des Idées Vagues & Déterminées.

CHAPITRE V.

Réflexions sur les Idées Universelles.

CHAPITRE VI.

Des cinq Universaux de l'Ecole.

CHAPITRE VII.

Reste des Divisions d'Idées.

SECONDE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

De la Naissance des Parties & de la Nature de cette seconde Opération de l'Esprit.

CHAPITRE II.

Des Propositions Affirmatives & Negatives.

CHAPITRE III.

Des Propositions Vrayes, Fausses, Certaines, Incertaines, Probables.

CHAPITRE IV.

Du Pyrrhonisme.

CHAPITRE V.

Des Principes.

CHAPITRE VI.

Des Préjugés.

CHAPITRE VII.

Des Principales Causes de nos faux Jugemens.

CHAPITRE VIII.

Des Propositions Universelles, Singulières & Particulières.

CHAPITRE IX.

Des Propositions Composées.

CHAPITRE X.

Des Propositions Complexes.

TROISIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Du Raisonnement.

CHAPI-

CHAPITRE II.

De quelle maniére on doit chercher les Argumens.

CHAPITRE III.

Des Lieux Communs.

CHAPITRE IV.

Du Témoignage.

CHAPITRE V.

De l'Aplication des Argumens.

CHAPITRE VI.

Des Sophiſmes.

CHAPITRE VII.

Des Syllogiſmes ſimples.

CHAPITRE VIII.

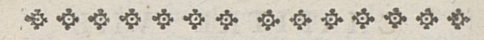
Des Syllogismes Composés.

CHAPITRE IX.

Des Syllogismes Irréguliers.

CHAPITRE X.

Réflexions sur ce qu'on allègue contre la Nécessité & l'Utilité du Raisonnement.



QUATRIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Mèthode en general & de la Certitude eu particulier.

CHAPITRE II.

Des Voyes Abregées.

CHAPITRE III.

De la Plénitude.

CHAPITRE IV.

Des différentes Méthodes.

CHAPITRE V.

De la Méthode de s'éclaircir soi même.

CHAPITRE VI.

De la Méthode d'étudier.

CHAPITRE VII.

De la Méthode d'enseigner.

CHAPITRE VIII.

De la Voye Synthétique & de l'Analytique.

CHAPITRE IX.

De la Définition.

CHAPITEE X.

De la Division.

CHAPITRE XI.

De la Méthode de ranger les Argumens & de disputer.

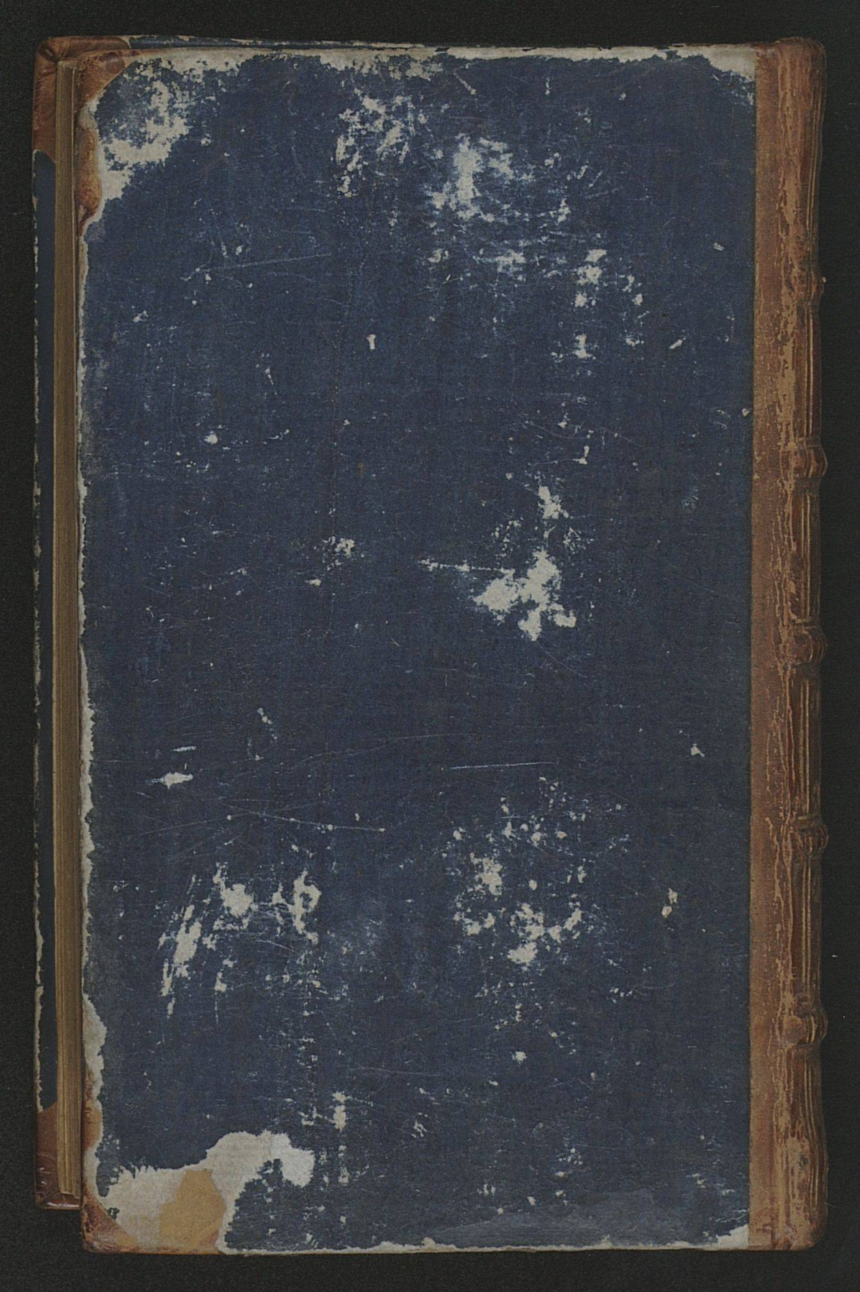
CHAPITRE XII.

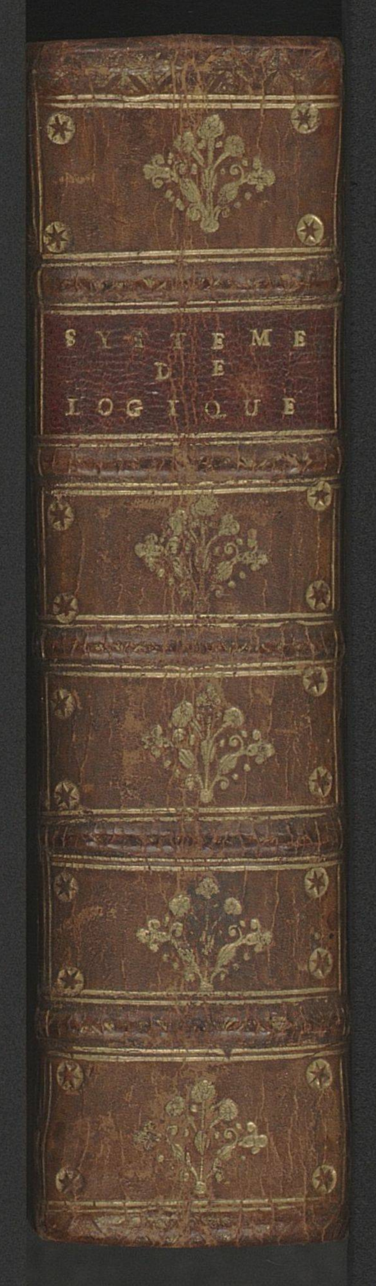
Des Compoſitions diſtinguées par Articles.

CHAPITRE XIII.

Des Dialogues.

Fin de l'Indice.




SYSTEME
DE
LOGIQUE



inches 4 3 2 1 0 | 0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 centimeters

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11 (A)	12	13	14	15
L*	39.12	65.43	49.87	44.26	55.56	70.82	63.51	39.92	52.24	97.06	92.02	87.34	82.14	72.06	62.15
a*	13.24	18.11	-4.34	-13.80	9.82	-33.43	34.26	11.81	48.55	-0.40	-0.60	-0.75	-1.06	-1.19	-1.07
b*	15.07	18.72	-22.29	22.85	-24.49	-0.35	59.60	-46.07	18.51	1.13	0.23	0.21	0.43	0.28	0.19
Density →										0.04	0.09	0.15	0.22	0.36	0.51

D50 Illuminant, 2 degree observer

Golden Thread

	16 (M)	17	18 (B)	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	
	49.25	38.62	28.86	16.19	8.29	3.44	31.41	72.46	72.95	29.37	54.91	43.96	82.74	52.79	50.87	L*
	-0.16	-0.18	0.54	-0.05	-0.81	-0.23	20.98	-24.45	16.83	13.06	-38.91	52.00	3.45	50.88	-27.17	a*
	0.01	-0.04	0.60	0.73	0.19	0.49	-19.43	55.93	68.80	-49.49	30.77	30.01	81.29	-12.72	-29.46	b*
	0.75	0.98	1.24	1.67	2.04	2.42										

Colors by Munsell Color Services Lab

Don Williams